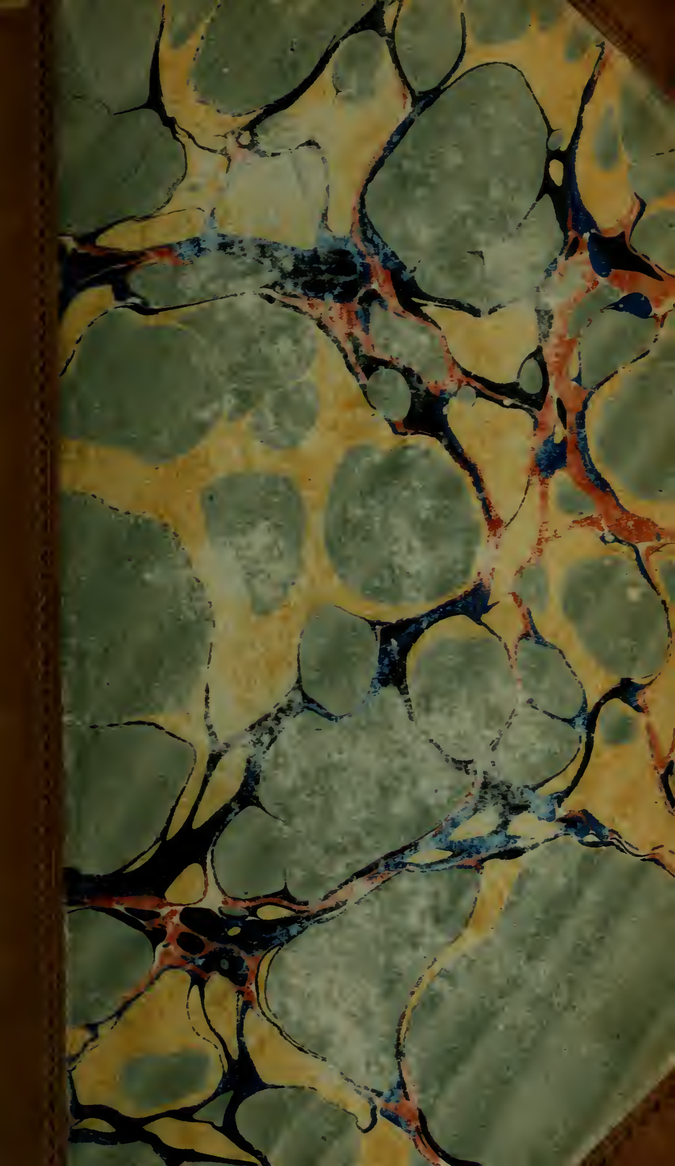




OEUVRES D'HORACE

EN LATIN ET EN FRANCOIS,

AVEC

DES REMARQUES

CRITIQUES ET HISTORIQUES.

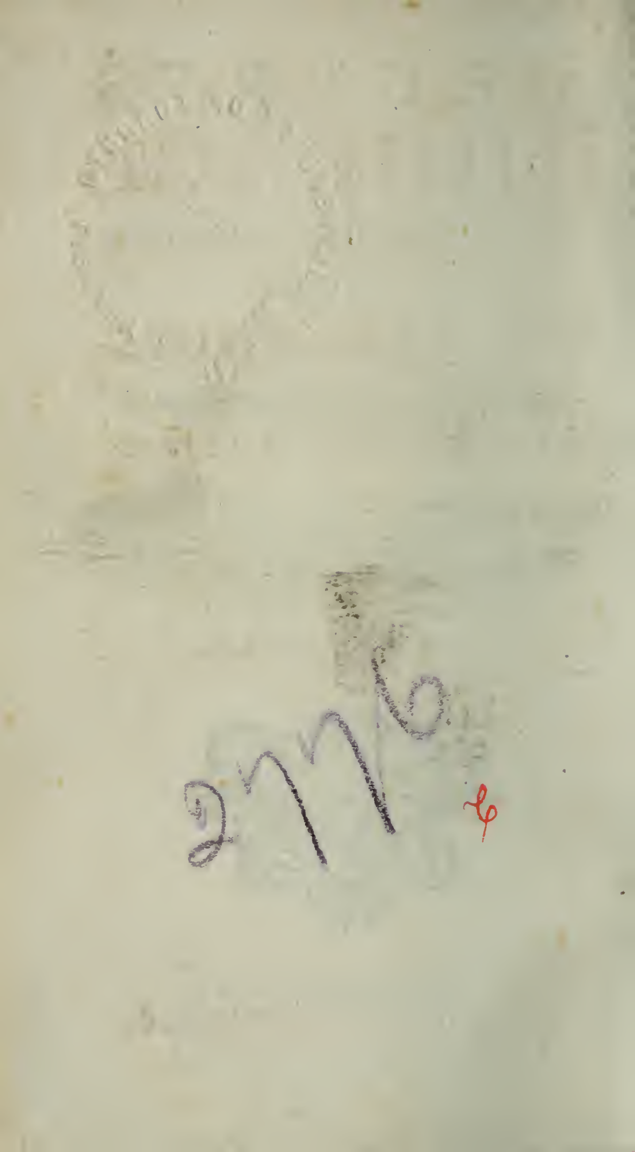
PAR MONSIEUR DACIER.

Cinquieme Edition, revue, corrigée d'un nombre considerable de fautes, & augmentée de NOTES critiques, historiques & géographiques, & des differentes leçons de Mrs. BENTLEI & CUNINGAM, & du P. SANADON.

TOME NEUVIEME.



A HAMBOURG,
DE L'IMPRIMERIE D'A. VANDENHOECK,
LIBRAIRE à *LONDRES.*
M DCC XXXIII.



Q. HORATII FLACCI

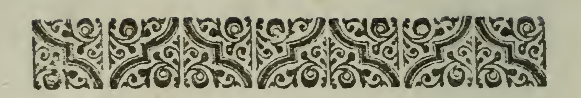
EPISTOLARUM

LIBER SECUNDUS.

LES EPITRES

D'HORACE.

LIVRE SECOND.



Q. HORATII FLACCI

EPISTOLARUM

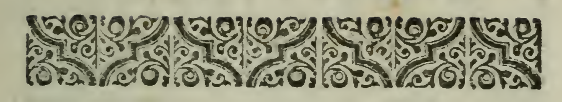
LIBER SECUNDUS.

AD AUGUSTUM.

EPISTOLA I.

QUUM tot sustineas & tanta negotia solus,
Res Italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes, in publica commoda peccem,
Si longo sermone morer tua tempora, Cæsar.
Romulus, & Liber pater, & cum Castore Pollux,
Post ingentia facta, Deorum in templa recepti,
Dum terras hominumque colunt genus, aspera bella
Componunt, agros assignant, oppida condunt,

Plo-

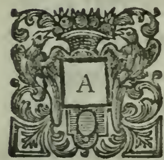


LES EPITRES D'HORACE,

LIVRE SECOND.

A AUGUSTE.

EPITRE I.



UGUSTE, comme c'eſt vous ſeul qui ſoutenez tout le poids de tant d'affaires ſi grandes & ſi importantes, que vous defendez cet Empire par vos armes, que vous le reformez par vos loix,& que vous l'embelliſſez par les bonnes mœurs dont vous donnez vous-même l'exemple, je ferois un tort irréparable au public, ſi j'occupois par un long diſcours des momens ſi précieux. Romulus, Bacchus, & Caſtor avec ſon frere Pollux, qui après des actions merveilleuſes, ont enfin été reçus dans le palais des Dieux, ont eu la douleur, pendant qu'ils ont habité la terre, & qu'ils ſe ſont occupés à terminer de ſanglantes guerres, à bâtir des villes, & à mener des colonies dans les pays deſerts; ils ont eu, dis-je, la douleur de voir

Ploravêre ſuis non reſpondere favorem
Speratum meritis. Diram qui contudit hydram ,
Notaque fatali portenta labore ſubegit ,
Comperit invidiam ſupremo fine domari.
Urit enim fulgore ſuo qui prægravat artes
Infra ſe poſitas : extinctus amabitur idem.
Præſenti tibi maturos largimur honores ,
Jurandaſque tuum per nomen ponimus aras ,
Nil oriturum alias , nil ortum tale fatentes.
Sed tuus hic populus ſapiens & juſtus in uno ,
Te noſtris ducibus , te Graiis anteferendo ,
Cetera nequaquam ſimili ratione modoque
Æſtimat : & , niſi quæ terris ſemota ſuiſque
Temporibus defuncta videt , faſtidit & odit ;
Sic fautor veterum , ut tabulas peccare vetantes ,
Quas bis quinque viri ſanxerunt , fœdera regum
Vel Gabiis , vel cum rigidis æquata Sabinis ,
Pontificum libros , annoſa volumina vatum ,
Dictitet Albano Muſas in monte loquutas.
Si , quia Græcorum ſunt antiquiſſima quæque
Scripta vel optima , Romani penſantur eâdem
Scriptores trutinâ ; non eſt quod multa loquamur ;
Nil intra eſt oleam , nil extra eſt in nuce duri.
Venimus ad ſummum fortunæ : pingimus atque

Pſal-

qu'on n'avoit pas pour eux la reconnoiſſance qu'ils avoient attendue, & que meritoient leurs travaux. Le Heros qui a defait l'hidre, & ſurmonté tous les monſtres que les deſtinées lui opoſoient, a trouvé que l'envie ne pouvoit être domptée que par la mort. Car celui qui s'éleve au-deſſus des autres, irrite par ſon éclat, & on ne l'aime jamais qu'après qu'il eſt ſorti du monde. Pour vous, nous vous rendons les honneurs divins pendant votre vie; nous jurons par votre nom ſur les autels que nous vous avons dreſſés, & nous avouons que la terre n'a jamais vu & qu'elle ne verra jamais rien qui vous égale. Mais votre peuple, qui eſt ſi juſte & ſi ſage en ce qu'il vous prefere à tous les Capitaines Grecs & Romains, ne juge pas avec la même équité de tout le reſte. Car il a du mépris & de la haine généralement pour tout ce qui n'eſt pas mort; & il eſt ſi grand partiſan des Anciens, qu'il jure que les Muſes mêmes ont dicté ſur le mont d'Albe nos loix des douze Tables établies par les Décemvirs, les Traités de nos Rois avec les peuples de Gabies, ou avec les rigides Sabins, les Livres des Pontifes, & les antiques volumes de nos vieux Devins. Si parceque des écrits des Grecs, les plus anciens ſont les meilleurs, on veut peſer dans la même balance les écrits des Romains, il ne faut plus tant parler, on n'a qu'à avancer les choſes les plus abſurdes, & à dire que le blanc eſt noir. Nous ſommes parvenus au faîte de la Fortune, & dans la peinture, dans la

Pſallimus, & luctamur Achivis doctius unctis.
Si meliora dies, ut vina, poëmata reddit,
Scire velim, pretium chartis quotus arroget annus.
Scriptor abhinc annos centum qui decidit, inter
Perfectos vetereſque referri debet? An inter
Viles atque novos? Excludat jurgia finis.
R. *Eſt vetus atque probus, centum qui perficit annos.*
HOR. *Quid? qui deperiit minor uno menſe, vel anno,*
Inter quos referendus erit? vetereſne Poëtas?
An quos & præſens & poſtera reſpuet ætas?
R. *Iſte quidem veteres inter ponetur honeſtè,*
Qui vel menſe brevi, vel toto eſt junior anno.
HOR. *Utor permiſſo, caudæque pilos ut equinæ*
Paulatim vello, & demo unum, demo etiam unum:
Dum cadat eluſus ratione ruentis acervi
Qui redit ad faſtos, & virtutem æſtimat annis,
Miraturque nihil niſi quod Libitina ſacravit.
Ennius, & ſapiens & fortis, & alter Homerus,
Ut critici dicunt, leviter curare videtur
Quò promiſſa cadant & ſomnia Pythagorea.
Nævius in manibus non eſt, & mentibus hæret

Pene

musique, dans les exercices nous surpassons de bien loin les Grecs. S'il en est des poëmes comme des vins, que le tems rend meilleurs; je voudrois bien savoir quel tems précisément peut donner du prix à nos ouvrages. Un Ecrivain qui est mort depuis cent ans, doit-il être mis au nombre des Anciens, de ces Ecrivains parfaits? Ou n'est-il encore que parmi ces méchans Modernes? Etablissons un point fixe sur lequel on ne puisse plus disputer. R. Celui qui a cent ans accomplis, est ancien & bon. HOR. Mais celui à qui il ne manque qu'un mois ou qu'une année pour avoir ces cent ans complets, dans quel rang le faudra-t-il mettre? Le mettra-t-on au rang des Anciens? ou du nombre de ceux qui sont le mépris de notre siecle, & qui le seront des siecles futurs. R. Pour celui-là, qui n'est plus jeune que d'un mois, ou que d'une année, on poura encore honnêtement le mettre parmi les Anciens. HOR. Je me sers de cette permission, & comme celui qui arrache une queue de cheval en tirant tous les crins un à un, j'ôte une année, j'en ôte encore une autre, jusqu'à ce qu'enfin trompé par cette suite de raisonnement, comme un monceau qui s'éboule, vous soyez réduit à rien, vous qui avez recours aux fastes, qui n'estimez la vertu que par les années, & qui n'admirez que ce que la Déesse Libitine a consacré. Votre Ennius, qui se pique d'avoir été un Sage, un homme de guerre, & un autre Homere, si l'on en croit les Critiques, se met fort peu en peine de soutenir cette réputation, & de faire valoir les songes de Pythagore. Névius n'est plus entre les mains de personne. R. Mais tout le monde

Penè recens, adeo sanctum est vetus omne poëma.
Ambigitur quoties uter utro sit prior, aufert
Pacuvius docti famam senis, Accius alti:
Dicitur Afranî toga convenisse Menandro:
Plautus ad exemplar Siculi properare Epicharmi:
Vincere Cæcilius gravitate, Terentius arte.
Hos ediscit, & hos arcto stipata theatro
Spectat Roma potens: habet hos numeratque Poëtas
Ad nostrum tempus, Livî scriptoris ab ævo.
Interdum vulgus rectum videt, est ubi peccat.
Si veteres ita miratur laudatque Poëtas,
Ut nihil anteferat, nihil illis comparet, errat.
Si quædam nimis antiquè, si pleraque durè
Dicere credit eos, ignavè multa, fatetur,
Et sapit, & mecum facit, & Jove judicat æquo.
Non equidem insector, delendaque carmina Livî
Esse reor, memini quæ plagosum mihi parvo
Orbilium dictare; sed emendata videri,
Pulcraque, & exactis minimum distantia, miror.
Inter quæ verbum emicuit si fortè decorum, &
Si versus paulo concinnior unus & alter,

In-

le ſait par coeur, comme s'il ne venoit que d'être fait, tant il eſt vrai que tout ancien poëme eſt ſaint & vénerable. Et toutes les fois qu'on diſpute lequel eſt le plus grand Poëte d'Accius ou de Pacuve, on donne toujours le profond ſavoir à celui-ci, & le ſublime à celui-là. On convient qu'Afranius eſt preſque égal à Ménandre; que Plaute imite parfaitement le Sicilien Epicharme dans l'intrigue de ſes pieces, & dans la conduite de ſes ſujets, qu'il ne perd jamais de vue: que Cécilius réuſſit mieux que les autres à émouvoir les paſſions; & que Terence excelle dans l'art de peindre les moeurs. Voilà les Poëtes que Rome aprend par coeur, & qu'elle va voir en foule dans ſes théâtres, qui ſont toujours trop petits. Voilà les ſeuls qu'elle compte & avoue pour Poëtes depuis le ſiecle de Livius Andronicus juſques à notre tems. Hor. Le peuple juge fort bien quelquefois, & quelquefois auſſi il ſe trompe. Il ſe trompe s'il loue & admire les anciens Poëtes, comme ſi rien ne pouvoit leur être ni preferé, ni comparé. Mais s'il avoue qu'ils ont affecté un air trop antique en quelques endroits, qu'ils ſont durs en d'autres, & que dans la plupart ils ſont lâches & rampans, alors il fait voir qu'il a du goût; il parle comme moi, & il juge bien. Ce n'eſt pas que je prétende par-là décrier les vers de Livius Andronicus, que le grand donneur de ferules Orbilius me dictoit quand j'étois enfant. Je dis ſeulement que je m'étonne qu'on les trouve châtiés & beaux, & qu'on veuille les faire paſſer pour parfaits. On y verra briller par haſard quelque beau mot; on y trouvera par-ci par-là un ou deux vers paſſables. Mais cela ne ſuffit

Injuſtè totum ducit venditque poëma.
Indignor quicquam reprehendi, non quia craſſè
Compoſitum illepidève putetur, ſed quia nuper:
Nec veniam antiquis, ſed honorem & præmia poſci.
Rectè necne crocum floreſque perambulet Attæ
Fabula, ſi dubitem, clament periiſſe pudorem
Cuncti penè patres, ea quum reprehendere coner
Quæ gravis Æſopus, quæ doctus Roſcius egit:
Vel quia nil rectum, niſi quod placuit ſibi, ducunt:
Vel quia turpe putant parere minoribus, & quæ
Imberbes didicere, ſenes perdenda fateri.
Jam Saliare Numæ carmen qui laudat, & illud,
Quod mecum ignorat, ſolus vult ſcire videri,
Ingeniis non ille favet plauditque ſepultis,
Noſtra ſed impugnat, nos noſtraque lividus odit.
Quod ſi tam Græcis novitas inviſa fuiſſet
Quàm nobis, quid nunc eſſet vetus? Aut quid haberet
Quod legeret tereretque viritim publicus uſus?
Ut primum poſitis nugari Græcia bellis
Cœpit, & in vitium fortunâ labier æquâ,
Nunc athletarum ſtudiis, nunc arſit equorum:

pas, & l'on eſt injuſte de vanter & de débiter ſur ce pied-là tout le poëme. Je ne puis retenir mon indignation quand je vois qu'on rejette quelque ouvrage que ce ſoit, non pas parcequ'il eſt groſſier & ſans grace, mais parcequ'il eſt fait depuis peu de tems, & qu'on demande pour les Anciens, au lieu de la complaiſance & de l'indulgence, des récompenſes & des honneurs. Que je m'aviſe de mettre en queſtion ſi le boiteux Quintius ſe ſoutient bien ſur les fleurs & ſur les eaux de ſenteur qui coulent ſur le théâtre, tous les Sénateurs ne manqueront pas de s'écrier que j'ai perdu toute pudeur d'oſer reprendre des pieces que le grave Eſope & que le ſavant Roſcius ont jouées avec tant de ſuccès; ſoit parcequ'ils ne trouvent rien de bien que ce qui a eu le bonheur de leur plaire, ou parcequ'ils ont honte de ſe rendre au ſentiment de plus jeunes qu'eux, & d'avouer qu'il faut oublier dans leur vieilleſſe ce qu'ils ont apris dans leur jeuneſſe avec tant de ſoin. Pour ce qui eſt du poëme des Saliens, fait par Numa, celui qui le loue, & qui veut par là faire croire qu'il entend ſeul ce qu'il ignore auſſi-bien que moi, il n'a pas deſſein de louer & de favoriſer les morts, ſon unique but eſt de rabaiſſer les vivans; une noire envie le porte à nous haïr nous & nos vers. Que ſi la nouveauté avoit été auſſi odieuſe aux Grecs qu'à nous, qu'y auroit-il aujourd'hui d'ancien, & que pouroit-on étudier & lire? Dès le moment que la Grece delivrée de toutes ſes guerres eut commencé à ſe faire une occupation de ſa pareſſe, & à ſe laiſſer corrompre à ſes proſperités, elle eut une paſſion violente, tontôt pour les athletes, & tantôt

Marmoris aut eboris fabros, aut æris amavit:
Suspendit pictâ vultum mentemque tabellâ:
Nunc tibicinibus, nunc est gavisa tragœdis:
Sub nutrice puella velut si luderet infans,
Quod cupidè petiit, maturè plena reliquit.
Quid placet aut odio est, quod non mutabile credas?
Hoc paces habuêre bonæ, ventique secundi.
Romæ dulce diu fuit & solenne reclusâ
Mane domo vigilare, clienti promere jura:
Cautos nominibus certis expendere nummos,
Majores audire, minori dicere per quæ
Crescere res posset, minui damnosa libido.
Mutavit mentem populus levis, & calet uno
Scribendi studio. Pueri patresque severi
Fronde comas vincti cœnant, & carmina dictant.
Ipse ego, qui nullos me affirmo scribere versus,
Invenior Parthis mendacior: & prius orto
Sole, vigil calamum & chartas & scrinia posco.
Navem agere ignarus navis timet: abrotonum ægro
Non audet, nisi qui didicit, dare: quod medicorum est,
Promittunt medici: tractant fabrilia fabri:
Scribimus indocti doctique poëmata passim.

Hic

pour les chevaux : elle aima les Sculpteurs en marbre, en ivoire & en bronze : les tableaux attacherent ses yeux & son esprit : aujourd'hui charmée de ses joueurs de flute, & demain enchantée de ses tragédies. Et comme un jeune enfant, qui se joue sur le giron de sa nourice, elle se dégoûta bientôt de ce qu'elle avoit le plus aimé. Eh qu'y-a-t-il que les hommes puissent aimer ou haïr toujours ? Ces inconstances & ces changemens sont les fruits ordinaires d'une longue prosperité & d'une paix profonde. A Rome on s'est fait pendant longtems une coutume & un plaisir d'ouvrir dès la pointe du jour sa porte à ses cliens, de leur expliquer le droit, de chercher toutes ses suretés pour bien placer son argent ; d'écouter les avis des vieillards, & d'enseigner aux jeunes gens les moyens d'augmenter leur bien & de diminuer leurs desirs. Mais le peuple inconstant a enfin changé d'inclination, il n'a d'autre passion que la poësie. Les jeunes gens & les vieillards, jusqu'à nos Sénateurs les plus séveres, se mettent à table avec des couronnes sur la tête, & dictent des vers. Moi-même, qui ai tant assuré que je n'en faisois plus, je me trouve plus menteur que les Parthes : car tous les jours éveillé avant le lever du soleil, je demande ma plume, mon papier & mon porte-feuille. Celui qui n'a jamais été sur mer, n'a garde d'entreprendre de conduire un vaisseau : à moins que d'avoir apris à préparer l'hellebore il n'y a personne qui ose en donner aux malades : les Médecins promettent ce qui dépend de leur art, & chaque ouvrier ne se mêle que de son métier. Mais pour nous, nous faisons tous des vers, autant les ignorans que les savans.

Hic error tamen & levis hæc insania quantas
Virtutes habeat, sic collige: Vatis avarus
Non temerè est animus, versus amat, hoc studet unum:
Detrimenta, fugas servorum, incendia ridet:
Non fraudem socio puerove incogitat ullam
Pupillo: vivit siliquis & pane secundo;
Militiæ quanquam piger & malus, utilis urbi:
Si das hoc, parvis quoque rebus magna juvari.
Os tenerum pueri balbumque Poëta figurat:
Torquet ab obscœnis jam nunc sermonibus aurem:
Mox etiam pectus præceptis format amicis,
Asperitatis & invidiæ corrector & iræ.
Rectè facta refert: orientia tempora notis
Instruit exemplis: inopem solatur & ægrum.
Castis cum pueris ignara puella mariti
Disceret unde preces, vatem ni Musa dedisset?
Poscit opem chorus, & præsentia numina sentit:
Cœlestes implorat aquas doctâ prece blandus:
Avertit morbos, metuenda pericula pellit:
Impetrat & pacem & locupletat frugibus annum.
Carmine Dî superi placantur, carmine Manes.

Ce travers & cette légere folie ont pourtant leurs vertus, & vous l'allez voir. Premierement il n'arrive presque jamais qu'un Poëte soit avare; il ne fait la cour qu'aux Muses, c'est là toute son occupation. Qu'il perde son bien, que ses valets s'enfuyent, que sa maison brule, tout cela ne le touche point. Il ne songe ni à tromper son ami, ni à dresser des piéges à son pupille; il vit de légumes & de pain bis. Quoiqu'il soit paresseux & peu propre pour la guerre, il ne laisse pas d'être utile à son pays, si vous voulez convenir que les grandes choses puissent tirer quelque utilité des petites. Un Poëte forme, si je l'ose dire ainsi, la bouche d'un enfant, & lui enseigne à parler. Dès cet âge tendre il lui donne de l'aversion pour les discours trop libres, & ensuite par de doux préceptes il le dresse à la vertu, en le corrigeant de l'aigreur, de l'envie, & de la colere. Un Poëte chante les grandes actions, il fournit aux siecles à venir des exemples fameux qui les instruisent; il console le pauvre & le malade. Qui auroit apris à nos Choeurs de jeunes filles & de jeunes garçons les himnes sacrés, si les Muses n'avoient formé le Poëte? C'est par son moyen que ces Choeurs implorent l'assistance des Dieux, & qu'ils sentent que les Dieux les ont exaucés. C'est lui qui compose les savantes & tendres prieres qui attirent la pluie du ciel dans la plus grande secheresse, chassent les maladies, détournent les dangers qui nous menaçoient, obtiennent la paix, & couronnent l'année de toutes sortes de fruits. En un mot, c'est par les vers que sont apaisés les Dieux infernaux & les Dieux celestes.

Les

Agricolæ priſci, fortes, parvoque beati;
Condita poſt frumenta, levantes tempore feſto
Corpus, & ipſum animum ſpe finis dura ferentem,
Cum ſociis operum, & pueris, & conjuge fidâ,
Tellurem porco, Sylvanum lacte piabant,
Floribus & vino Genium, memorem brevis ævi.
Feſcennina per hunc inventa licentia morem
Verſibus alternis opprobria ruſtica fudit;
Libertaſque recurrentes accepta per annos
Luſit amabiliter: donec jam ſævus apertam
In rabiem verti cœpit jocus, & per honeſtas
Ire domos impune minax. Doluêre cruento
Dente laceſſiti: fuit intactis quoque cura
Conditione ſuper communi: quin etiam lex
Pœnaque lata, malo quæ nollet carmine quenquam
Deſcribi. Vertêre modum, formidine fuſtis,
Ad benedicendum delectandumque redacti.
Græcia capta ferum victorem cepit, & artes
In-

Les anciens laboureurs, hommes forts, & qui avec peu de chose, vivoient heureux, après avoir fait leur recolte, ne cherchoient pendant tout ce tems de fête qu'à se refaire de leurs travaux, & qu'à se delasser l'esprit, qui ne suporte la peine que dans l'esperance d'en voir la fin. Assemblez avec leur famille & avec leurs amis, qui étoient venus leur aider, ils immoloient une truie à la Terre, offroient du lait au Dieu Sylvain, & presentoient du vin & des fleurs au Génie, qui n'oublie jamais combien la vie de l'homme est courte. Ce fut dans ces sortes de divertissemens champêtres que s'introduisit la licence des vers Fescennins, dans lesquels ces bons paysans s'entrerépondant les uns aux autres, se disoient des injures rustiques. Cette liberté, qui recommençoit toutes les années, divertit agréablement pendant quelque tems, jusques à ce que ce jeu, devenu déja plus piquant & plus fort, dégénera enfin en veritable rage, & attaqua ouvertement & impunement les maisons les plus honnêtes. Ceux qui sentirent les sanglantes morsures de cette dent empoisonnée; s'en plaignirent hautement; ceux mêmes qui avoient eu le bonheur d'être épargnés, ne laisserent pas de s'interesser à ce mal public, qui les regardoit comme les autres; & on fut enfin obligé de faire une loi, & d'établir la peine de mort contre ceux qui blesseroient la réputation de qui que ce fût par ces sortes de vers. La peur fit changer de ton aux Poëtes, qui se virent réduits parlà à châtier leur stile, & à tâcher simplement de plaire & de divertir. Les choses demeurerent en cet état jusques à ce que la Grece, vaincue par nos armes, eût triomphé de ses vainqueurs par ses attraits, & porté les arts dans la

Intulit agresti Latio, sic horridus ille
Defluxit numerus Saturnius: & grave virus
Munditiæ pepulêre. Sed in longum tamen ævum
Manserunt, hodieque manent vestigia ruris.
Serus enim Græcis admovit acumina chartis:
Et post Punica bella quietus, quærere cœpit
Quid Sophocles & Thespis & Æschylus utile ferrent.
Tentavit quoque rem si dignè vertere posset:
Et placuit sibi, naturâ sublimis & acer.
Nam spirat tragicum satis, & feliciter audet:
Sed turpem putat in scriptis metuitque lituram.
Creditur, ex medio quia res arcessit, habere
Sudoris minimum, sed habet comœdia tantò
Plus oneris, quantò veniæ minus. Aspice, Plautus
Quo pacto partes tutetur amantis ephebi:
Ut patris attenti, lenonis ut insidiosi:
Quantus sit Dorsennus edacibus in parasitis:
Quàm non adstricto percurrat pulpita socco.
Gestit enim nummum in loculos demittere, post hoc
Securus cadat an recto stet fabula talo.
Quem tulit ad scenam ventoso gloria curru,

ſauvage Italie. Alors on vit tomber peu à peu la rude cadence des vers Saturniens : la propreté & la politeſſe chaſſerent cette ancienne groſſiereté & ce vieux poiſon. Ce changement ne fut pourtant pas ſi entier que les marques de cette ruſticité n'ayent duré longtems après, & qu'elles ne durent encore. Car les Romains commencerent fort tard à lire les écrits des Grecs, & ce ne fût qu'aprés la premiere guerre Punique, que ſe voyant en repos, ils s'aviſerent de chercher ce que Sophocle, Theſpis & Eſchyle avoient dit de bon. Ils eſſayerent même s'ils pouroient traduire heureuſement leurs pieces. Ce métier leur plut, car le Romain eſt naturellement ſublime & fier, il a aſſez cet eſprit que demande la tragédie, & ſes hardieſſes ſont ſouvent heureuſes. Mais il craint les ratures, & il a honte d'effacer.

On s'imagine que la comédie, parcequ'elle prend des ſujets vulgaires & communs, eſt tout-à-fait aiſée. Mais elle eſt d'autant plus difficile & plus haſardeuſe qu'elle a moins de pardon à eſperer. *On en peut juger par les plus grands Poëtes.* Voyez Plaute, lui qui réuſſit ſi-bien d'ailleurs, de quelle maniere ſoutient-il le caractere d'un jeune amant, d'un pere avare, d'un fourbe marchand d'eſclaves ? Quels reproches ne s'eſt pas attiré Dorſennus : de ne nous donner que des paraſites ? Avec quelle négligence traite-t-il ſes ſujets ? On voit bien qu'il n'a en vue que d'amaſſer de l'argent, & qu'il ſe met fort peu en peine après cela que ces pieces tombent ou ſe ſoutiennent. Tout homme qui attiré par la gloire du théâtre, monte ſur cette mer ſi orageuſe, eſt toujours flotant entre la vie

&

Exanimat lentus spectator, sedulus inflat ;
Sic leve, sic parvum est, animum quod laudis avarum
Subruit aut reficit. Valeat res ludicra, si me
Palma negata macrum, donata reducit opimum.
Sæpè etiam audacem fugat hoc terretque Poëtam,
Quòd numero plures, virtute & honore minores,
Indocti stolidique, & depugnare parati
Si discordet eques, media inter carmina poscunt
Aut ursum aut pugiles ; his nam plebecula gaudet.
Verùm equitis quoque jam migravit ab aure voluptas
Omnis ad incertos oculos & gaudia vana.
Quatuor aut plures aulæa præmuntur in horas,
Dum fugiunt equitum turmæ, peditumque catervæ :
Mox trahitur manibus regum fortuna retortis.
Esseda festinant, pilenta, petorrita, naves :
Captivum portatur ebur, captiva Corinthus.
Si foret in terris, rideret Democritus, seu
Diversum confusa genus panthera camelo,
Sive elephas albus vulgi converteret ora :
Spectaret populum ludis attentiùs ipsis,
Ut sibi præbentem mimo spectacula plura.

Scrip-

& la mort. Un ſpectateur languiſſant le tue, & un ſpectateur attentif lui redonne la vie ; tant il eſt vrai qu'il faut peu de choſe pour abatre ou pour relever un eſprit avide de louanges. Pour moi je renoncerois toujours à des jeux dont le prix qu'on m'accorderoit ou qu'on me refuſeroit, ſeroit capable de me rendre ou plus maigre ou plus gras. Une autre choſe encore qui fait peur aux Poëtes, & qui les oblige ſouvent à quiter le théâtre, c'eſt que le plus grand nombre, qui eſt toujours inferieur en honneurs & en vertu, le peuple ignorant, brutal, & toujours prêt à en venir aux mains avec les Chevaliers, s'ils s'opoſent à ſes caprices au milieu d'une piece s'aviſe de demander ou un ours, ou des luteurs, car le peuple aime ces ſortes de ſpectacles. Encore n'eſt-il pas le ſeul ; les Chevaliers même ont ſuivi ſon exemple, ils ont quité le plaiſir des oreilles pour le plaiſir des yeux, qui ne peut jamais donner qu'une joie vaine & paſſagere. La comédie ceſſe, & la toile demeure baiſſée quatre heures ou davantage, pendant qu'on regarde fuir des eſcadrons & des bataillons ; paſſer des Rois eſclaves, qui ont les mains liées derriere le dos ; mener des chars, des chariots, & l'équipage d'une armée ; voguer des vaiſſeaux, & porter en triomphe des villes d'ivoire. Si Démocrite étoit encore vivant, il riroit de tout ſon coeur, de voir un animal qui tient du chameau & du léopard, ou un éléphant blanc, attirer les yeux du peuple ; & il regarderoit ce peuple avec bien plus de curioſité & d'attention que ces jeux, comme un ſpectacle beaucoup plus divertiſſant que les acteurs de ce triomphe. Et pour les Poëtes qui

ont

Scriptores autem narrare putaret asello
Fabellam surdo. Nam quæ pervincere voces
Evaluere sonum, referunt quem nostra theatra?
Garganum mugire putes nemus, aut mare Tuscum,
Tanto cum strepitu ludi spectantur & artes
Divitiæque peregrinæ, quibus oblitus actor
Quum stetit in scenâ, concurrit dextera lævæ.
Dixit adhuc aliquid? Nil sanè. Quid placet ergo?
Lana Tarentino violas imitata veneno.
Ac ne fortè putes me, quæ facere ipse recusem,
Quum rectè tractent alii, laudare malignè,
Ille per extentum funem mihi posse videtur
Ire Poëta, meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet,
Ut magus: & modò me Thebis, modò ponit Athenis.
Verum age & his, qui se lectori credere malunt,
Quàm spectatoris fastidia ferre superbi,
Curam redde brevem: si munus Apolline dignum
Vis complere libris, & vatibus addere calcar,
Ut studio majore petant Helicona virentem.

Mul-

ont fait la piece, il ne manqueroit pas de dire qu'ils content de fables à un âne ſourd. En effet quelle voix ſeroit aſſez forte pour ſurmonter les cris affreux dont nos théâtres retentiſſent? Vous diriez que ce ſont les mugiſſemens de la forêt du mont Gargan, ou ceux de la mer Toſcane, ſi grand eſt le bruit avec lequel on regarde nos jeux, l'artifice & la magnificence des décorations, & les richeſſes étrangeres qu'on y étale avec tant de pompe. Dès qu'un acteur ainſi richement couvert paroît ſur la ſcene, le peuple commence à joindre les mains pour marquer ſon admiration. Un étranger, qui voit cela, demande à ſon voiſin, a-t-il déja dit quelque choſe? Rien encore. Qu'admirez-vous donc? Une robe teinte dans la pourpre de Tarente, qui imite parfaitement la violette. Et de peur que vous ne m'accuſiez de donner exprés des louanges malignes à un métier que je refuſe de faire, & dont les autres s'aquitent avec ſuccès; je vous avouerai qu'un Poëte me paroît capable de tout, même de marcher ſur la corde, quand il a trouvé le ſecret de me tenir dans de continuelles allarmes pour rien, de m'irriter & de m'apaiſer quand il lui plaît, de me remplir de fauſſes terreurs comme feroit un magicien, & de me tranſporter tout d'un coup dans Thebes, ou de me planter au milieu d'Athenes. Mais, Auguſte, ſi vous voulez remplir de beaux Livres la bibliotheque, qui a été jugé digne d'être dediée à Apollon; ſi vous voulez donner de l'émulation aux Poëtes, & les obliger à redoubler leurs efforts pour monter ſur les ſommets du Parnaſſe toujours verd, prenez auſſi quelque ſoin de ceux qui aiment mieux ſe commettre à des Lecteurs, que d'eſſuyer les dégoûts d'un

Multa quidem nobis facimus mala sæpè Poëtæ,
(Ut vineta egomet cædam mea) quum tibi librum
Solicito damus, aut fesso: quum lædimur, unum
Si quis amicorum est ausus reprendere versum:
Quum loca jam recitata revolvimus irrevocati:
Quum lamentamur, non apparere labores
Nostros, & tenui deducta poëmata filo:
Quum speramus eo rem venturam, ut simulatque
Carmina rescieris nos fingere, commodus ultro
Arcessas, & egere vetes, & scribere cogas.
Sed tamen est operæ pretium cognoscere quales
Ædituos habeat belli spectata domique
Virtus, indigno non committenda Poëtæ.
Gratus Alexandro Regi Magno fuit ille
Chœrilus, incultis qui versibus & malè natis
Rettulit acceptos, regale numisma, Philippos.
Sed veluti tractata notam labemque remittunt
Atramenta, ferè scriptores carmine fœdo
Splendida facta linunt. Idem rex ille, poëma
Qui tam ridiculum tam care prodigus emit,
Edicto vetuit ne quis se, præter Apellem,
Pingeret, aut alius Lysippo duceret æra
Fortis Alexandri vultum simulantia. Quod si
Ju-

d'un ſpectateur ſuperbe. Veritablement nous autres Poëtes, nous nous faiſons bien du mal nous-mêmes, afin que je parle auſſi de moi, lorſque nous vous donnons nos ouvrages dans le tems que vous êtes ou occupé ou fatigué: lorſque nous nous offenſons qu'un de nos amis ait oſé reprendre un de nos vers: lorſque ſans en être priés nous recommençons certains endroits après les avoir lus: lorſque nous nous plaignons que les peines que nous nous ſommes données ne paroiſſent point, & qu'on ne prend pas garde d'aſſez près à la fineſſe & à la delicateſſe de notre compoſition: enfin quand nous nous flatons que dès le moment que vous ſaurez que nous faiſons des vers, de votre propre mouvement vous nous ferez l'honneur de nous aprocher de votre perſonne, que vous nous mettrez à couvert de la pauvreté, & que vous nous ordonnerez d'écrire. Mais il eſt trop important pour vous de bien connoître quel heraut doit avoir une vertu éprouvée dans la guerre & dans la paix, afin de ne la pas confier à un indigne Poëte. Alexandre le Grand goûta autrefois Cherilus, à qui pour un poëme groſſier & mal fait, il donna bon nombre de Philippes d'or. Mais comme l'encre laiſſe toujours des marques & des taches ſur tout ce qu'elle a touché, il en eſt preſque de même des méchans Poëtes, ils gâtent les plus grandes actions par leurs méchans vers. Ce même Alexandre, qui avoit acheté ſi cherement un ſi ridicule ouvrage, avoit pourtant fait un édit pour défendre que nul autre qu'Apelle n'entreprît de le peindre, & que nul autre que Lyſippe ne ſe mêlat de faire ſa figure en bronze. Que ſi on avoit obligé ce Prince, qui avoit le goût ſi fin & ſi delicat

Judicium ſubtile videndis artibus illud
Ad libros & ad hæc Muſarum dona vocares,
Bœotûm in craſſo jurares aëre natum.
At neque dedecorant tua de ſe judicia, atque
Munera quæ multâ dantis cum laude tulerunt,
Dilecti tibi Virgilius Variuſque Poëtæ:
Nec magis expreſſi vultus per aënea ſigna,
Quàm per vatis opus, mores animique virorum
Clarorum apparent: nec ſermones ego mallem
Repentes per humum, quàm res componere geſtas
Terrarumque ſitus, & flumina dicere, & arces
Montibus impoſitas, & barbara regna, tuiſque
Auſpiciis totum confecta duella per orbem,
Clauſtraque cuſtodem pacis cohibentia Janum,
Et formidatam Parthis te principe Romam,
Si, quantum cuperem, poſſem quoque. Sed neque parvum
Carmen majeſtas recipit tua, nec meus audet
Rem tentare pudor quam vires ferre recuſent.
Sedulitas autem, ſtultè quem diligit, urget:
Præcipuè quum ſe numeris commendat & arte.

Diſcit

pour les arts, si on l'avoit, dis-je, obligé de juger des Livres, & de ces dons des Muses, on auroit juré qu'il étoit né dans l'air le plus grossier & le plus épais de la Béotie. Mais vous, Auguste, vous ne serez jamais forcé de rougir du jugement & du choix que vous avez fait de Varius & de Virgile, ni des liberalités dont vous les avez comblés. Aussi est-il certain que les statues les plus parfaites ne representent pas mieux les traits des grands hommes, que les ouvrages des Poëtes representent leurs mœurs & leur esprit. Quant à moi, pour chanter vos exploits, pour décrire les lieux & les fleuves qui ont été les témoins de vos victoires, pour parler des forteresses que vous avez bâties sur les sommets des montagnes, des Royaumes barbares que vous avez conquis, des guerres qui sous vos auspices ont été glorieusement terminées par toute la terre, des portes du temple de Janus que vous avez fermées, & où vous venez encore de renfermer ce Dieu gardien de la paix, & pour celébrer le bonheur de Rome, qui sous votre regne est devenue formidable aux Parthes, je renoncerois de tout mon cœur à faire des Satires & des vers en prose, si mes forces répondoient à mes desirs. Mais des vers médiocres ne sont point proportionnés à une grandeur & à une majesté comme la vôtre, & ma modestie m'empêche de tenter des efforts qui sont au-dessus de moi. D'ailleurs je sais que nos empressemens, quand ils sont témeraires & trop hardis, ne sont que chagriner & accabler ceux que nous aimons & que nous voulons follement obliger, & surtout quand nous cherchons à les témoigner, & à faire valoir notre

Diſcit enim citiùs meminitque libentiùs illud
Quod quis deridet, quàm quod probat & veneratur.
Nil moror officium quod me gravat: ac neque ficto
In pejus vultu proponi cereus uſquam,
Nec pravè factis decorari verſibus opto:
Ne rubeam pingui donatus munere: & unà
Cum ſcriptore meo, capſâ porrectus apertâ,
Deferar in vicum vendentem thus & odores,
Et piper, & quicquid chartis amicitur ineptis.



zele par des vers. Car on aprend bien plutôt & on retient bien plus volontiers les choſes dont on ſe moque, que celles qu'on aprouve & qu'on admire. Franchement on ne m'obligeroit pas de me rendre des devoirs qui m'importuneroient ; je ne ſouhaiterois point de me voir en cire pour être defiguré , & je ne voudrois pas qu'on m'embellît par des vers mal faits , de peur qu'étendu tout de mon long dans une même caiſſe avec mon Poëte , je ne fuſſe bientôt porté dans le quartier où l'on vend l'encens , le poivre, les parfums, & toutes les autres drogues qu'on envelope dans les Livres inutiles & impertinens.



REMARQUES

SUR L'EPITRE I.

SUETONE nous aprend qu'Auguste ayant vu quelques Satires & quelques Epitres d'Horace, fut si charmé de cette lecture, qu'il eut quelque chagrin de ce que ce Poëte ne lui en adressoit pas quelques-unes, & qu'il lui en fit ses plaintes de cette maniere: *Iratum me tibi scito, quòd non in plerisque ejusmodi scriptis mecum potissimùm loquaris. An vereris ne apud posteros infame tibi sit quòd videaris familiaris nobis esse? Sachez que je suis en colere contre vous, de ce que vous ne m'adressez pas la plupart de ces ouvrages. Aprébendez-vous qu'un jour ce ne soit une tache à votre réputation d'avoir été de mes amis?* Sur quoi Horace lui écrivit cette belle Lettre, où il répare admirablement la faute qu'Auguste avoit bien voulu lui reprocher. On ne peut rien voir de plus fin que le dessein de cette piece, & Horace l'exécute parfaitement. C'est une raillerie continuelle contre les Romains, sur leur maniere de juger des Poëtes. Mais cette raillerie est assaisonnée de beaucoup de reflexions sur la poësie, dont il explique l'origine & le progrès. Ces reflexions rendent cette Lettre très agréable & très utile. Il semble qu'Horace ait imité Lucilius, qui ne se contentant pas de traiter de la morale dans ses Satires, y avoit mêlé plusieurs choses qui concernoient la poësie, la rhétorique, & la grammaire, à peu près comme Socrate avoit fait entrer ses préceptes de rhétorique dans quelques uns de ses dialogues moraux. Cette Lettre ne fut pas écrite immédiatement après qu'Auguste eut fermé pour la seconde fois le temple

temple de Janus, dans son neuvieme Consulat, l'an de Rome 728. mais longtems après : car il y est fait mention non seulement du Poëme séculaire, qui ne fut chanté que l'an de Rome 736. Horace étant âgé de quarante-neuf ans, mais encore des exploits de Drusus dans la Germanie & des forts qu'il bâtit le long du Rhin l'an de Rome 742. Cette Epitre ne peut donc avoir été écrite au plutôt que sur la fin de la même année. Je crois même que par le vers 255. on peut prouver qu'elle ne le fut qu'en 743. Horace étant dans sa 56. année. On verra-là les Remarques. Ainsi comme Horace a fini sa poësie lirique par les louanges d'Auguste en 741. il finit sa poësie morale par l'éloge du même Prince, en 743. car l'Epitre XIII. du Livre I. n étant qu'une instruction qu'Horace donna à celui qui portoit de sa part cette Epitre à Auguste, elle est immédiatement après cette Epitre; & par conséquent le dernier de tous les ouvrages d'Horace.

1 *Quum tot sustineas & tanta negotia solus*] Près de dix-sept ans avant que cette Lettre fut écrite, les Romains avoient deferé à Auguste, tous les droits de la monarchie, & l'avoient prié de gouverner tout lui seul. Dion dans le Livre LIII. *οὕτω μὲν δὴ τό τε τοῦ δήμου καὶ τὸ τῆς γερουσίας κράτος πᾶν ἐς τὸν Αὔγουστον μετέστη καὶ ἀπ' αὐτοῦ ἀκριβὴς Μοναρχία τῶν Ῥωμαίων ἀρχὴν ἔσχε. C'est ainsi que tout le pouvoir du peuple & du Sénat passa à Auguste, & que l'entiere & absolue monarchie des Romains commença par lui.* Voilà pourquoi Horace dit ici *solus*, sachant bien que ce mot ne déplairoit pas à son prince.

2 *Res Italas armis tuteris*] *Armis*, par la terreur de ses armes, qui empéchoit les peuples soumis de se révolter, en tenant les autres dans le respect & dans la crainte. C'est pourquoi il dit dans l'Ode XV. du Livre IV.

Custode rerum Cæsare, non furor
Civilis, aut vis eximet otium, &c.

Pendant que Cesar sera le maître du Monde, ni la fureur des guerres civiles, ni les guerres étrangeres ne troubleront notre repos.

Car il faut se souvenir que cette Lettre fut faite après que les derniers exploits de Drusus & de Tibere eurent tout calmé dans l'Empire, & pendant que l'on jouïssoit d'une paix si profonde que le temple de Janus pensa être fermé pour la troisieme fois par Auguste. On peut voir la Remarque sur le vers 255.

Moribus ornes, legibus emendes! Auguste, par ses exemples domestiques, & par ses loix, avoit corrigé la licence & les desordres des Romains, comme Horace le dit dans l'Ode V. du Livre IV.

Mos & lex maculosum edomuit nefas.

Les mœurs & les loix ont enfin aboli le vice & l'impureté.

C'est pourquoi les Romains lui defererent pour toujours le gouvernement des mœurs & des loix. Suétone: *Recepit & morum legumque regimen æque perpetuum.* Le Poëte ne parle ici que comme Historien, ce qui n'arrive pas toujours dans les louanges qu'on donne aux Princes. Auguste ne s'étoit pas contenté de faire des loix pour rétablir les bonnes mœurs, il travailloit à les rétablir par ses bons exemples, & cela est bien plus sûr. C'est ce qu'Horace a voulu dire, & c'est ce que j'ai cru être obligé de faire entendre dans la traduction. * Qui croiroit qu'un texte si clair & si honorable à Auguste dût être changé? Cependant M. Bentlei voudroit nous persuader qu'Horace avoit écrit *mœnibus ornes.* Parcequ'il est certain que ce Prince avoit embelli Rome de beaucoup d'édifices, qui lui donnerent lieu de se vanter qu'il laissoit une ville de marbre au lieu d'une ville qu'il avoit reçue de terre, *marmoream se relinquere, quam lateritiam accepisset.* Voilà une horrible demangeaison

ſon de tout changer. Je ne nie pas qu'Auguſte ne ſoit très louable d'avoir orné la ville de beaux bâtimens. Mais je ſoutiens qu'autant que les mœurs ſont preferables aux murailles, autant la louange qu'Horace donne ici à ce Prince par ce mot *moribus ornes*, eſt preferable à celle qu'il lui donneroit, s'il avoit écrit *mœnibus ornes*. Et je ſuis fâché que M. Bentlei n'en ait pas ſenti la difference, lui ſurtout à qui je dois rendre cette juſtice qu'il a donné dans ſon ouvrage beaucoup de marques de ſageſſe & de bonnes mœurs *

4 *Si longo ſermone morer*] C'eſt pourtant un des plus longs ouvrages d'Horace, ſi l'on en excepte la III. Satire du Livre II. & l'Art Poëtique. Horace parle peut-être ainſi pour ne pas rebuter Auguſte, & pour lui faire connoître qu'il prend tant de plaiſir à lui écrire, qu'il auroit fait une Lettre beaucoup plus longue, s'il avoit ſuivi ſon inclination.

5 *Romulus & Liber pater & cum Caſtore Pollux*] Les Romains plaçoient les ſtatues d'Auguſte encore vivant parmi celles de Bacchus, de Caſtor, d'Hercule & de Romulus, comme Horace l'a dit dans l'Ode III. du Livre III.

Quos inter Auguſtus recumbens
Purpureo bibit ore nectar.

Auguſte avec un viſage auſſi éclatant & auſſi lumineux que le ſoleil eſt aſſis au milieu d'eux, & boit le nectar.

Horace ſavoit bien le plaiſir qu'Auguſte prenoit à ſe voir comparé à ces Heros, dont les Grecs & les Romains avoient fait leurs Dïeux tutelaires; c'eſt pourquoi il ſe ſert ſi ſouvent de ces grands noms pour relever la gloire d'Auguſte. Sur-tout il n'avoit garde d'oublier ici Romulus; car il n'y avoit encore que peu de tems que ce Prince avoit fort ſouhaité de ſe faire donner ce nom; mais voyant que par-là il ſeroit ſupçonné d'aſpirer à la royau-

té, il se contenta de celui d'Auguste. Dion dans le Livre LIII. Ὁ Καῖσαρ ἐπιθύμει μὲν ἰσχυρῶς Ρωμύλος ὀνομασθῆναι, αἰσθόμενος δὲ ὅτι ὑποπτεύεται ἐκ τούτου τῆς Βασιλείας ἐπιθυμεῖν, οὐκέτ' αὐτοῦ ἀντιποιήσατο, ἀλλὰ Αὔγουστος, ὡς καὶ πλεῖόν τι ἢ κατὰ ἀνθρώπους ὤν, ἐπεκλήθη. *Cesar desiroit avec passion d'être apellé Romulus ; mais voyant que cela le feroit soupçonner d'aspirer à la royauté, il y renonça, & au lieu d'être apellé Romulus ; il reçut le surnom d'Auguste, comme étant quelque chose de plus grand que ce qui convenoit aux hommes.*

6 * *Post ingentia facta*] Voici encore M. Bentlei qui s'abandonnant à son imagination & à son dégoût a corrigé cet endroit & a lu :

Post ingentia fata ;

pour dire *après leur mort*. Et il a rassemblé beaucoup de passages où l'on trouve *grandia fata, ingentia fata*. Mais ce savant homme n'a pas pris garde que dans aucun de ces exemples, *fata* n'est mis pour la mort. Quand *fata* est mis pour la mort, il est toujours seul ou avec une épithete qui marque sa nature, *crudelia fata, acerba fata*. Mais, jamais *ingentia fata*, ne signifie la mort il marque toujours ce que nous disons *les grandes destinées, les hautes destinées*.

7 *Aspera bella componunt*] Il faut bien remarquer cette expression, *componunt bella*, finissent, apaisent les guerres. Le veritable heroïsme ne consiste pas moins à terminer les guerres qu'à les continuer. Horace n'employe ici que des expressions qui ne conviennent pas moins à Auguste qu'aux Heros, qu'il vient de nommer, & il y a là beaucoup de politesse & d'adresse.

8 *Agros assignant, oppida condunt*] On sait que Romulus, Bacchus & Castor bâtirent des villes, & qu'ils établirent des colonies dans les lieux d'où ils avoient chassé les premiers habitans. C'est ce qu' Auguste fit aussi. Premierement pour les colonies ou

ou peuplades qu'Horace entend ici quand il dit, *agros assignant*, Suétone dit de ce Prince, *Italiam duodetriginta coloniarum numero deductarum ab se frequentavit. Il peupla l'Italie par vingt-huit colonies qu'il mena lui-même.* Et pour les villes, il fit bâtir la ville de Nicopolis, vis-a-vis d'Actium, après la defaite d'Antoine; comme il est marqué par ces deux médailles qui representent toutes deux d'un côté la tête d'Auguste avec cette inscription Greque, CEBACTOC KTICTHC. *Auguste Fondateur* : & au revers, l'une a au milieu d'une couronne à becs de vaisseau, une palme avec ces mots, IEPA NIKOΠOΛIC, *la sacrée Nicopolis* : & l'autre a la tête d'un sanglier, percée de deux fleches, avec ce mot autour, NEIKOΠOΛEΩC, *Nicopoleos*. C'étoit la tête du sanglier Calydonien, qui étoit gardée à Tégée dans le temple de Minerve, & qu'Auguste fit transporter à Nicopolis, pour punir ceux de Tégée d'avoir suivi le parti d'Antoine. Auguste fit bâtir encore plusieurs villes en Espagne & ailleurs, & en releva beaucoup d'autres que des tremblemens de terre avoient renversées.

6 *Ploravere suis non respondere favorem*] Le mot *plorare*, *pleurer*, ne signifie pas toujours verser des larmes; car quoiqu'il soit quelquefois permis aux Heros de pleurer, il ne faut pas toujours prendre ce mot au pied de la lettre; *ploravere* signifie ici, *eurent la douleur de voir, &c.*

10 *Diram qui contudit Hydram*] Hercule qui tua l'hydre de Lerne, dont il a été assez parlé sur ces vers de l'Ode IV. du Livre IV.

Non hydra secto corpore firmior
Vinci dolentem crevit in Herculem.

Jamais l'hydre, qui d'une de ses têtes abatues en voyoit renaître plusieurs, n'eut plus de ressources contre Hercule desesperé de se voir vaincu.

11 *Notaque fatali portenta labore ſubegit*] *Fatali labore*, par des travaux que les deſtinées lui avoient préparés en le faiſant naître.

12 *Comperit invidiam ſupremo fine domari*] Cléon dit dans le VIII. Livre de Quinte-Curce : *Nec Herculem quidem & patrem Liberum prius dicatos Deos, quàm viciſſent ſecum viventium invidiam. Que ni Hercule même, ni Bacchus n'avoient été faits Dieux qu'après avoir ſurmonté l'envie de ceux qui vivoient de leur tems.* Cléon veut éviter adroitement de dire que ce ne fut que par la mort, qu'ils dompterent l'envie. Mais Calliſthene lui répond, *hominem conſequitur aliquando, nunquam comitatur Divinitas. La Divinité ſuit quelquefois les morts, mais elle n'accompagne jamais les vivans.* C'eſt pourquoi Horace apelle cette Divinité *laurum morte venalem*, un laurier qu'on n'achete que par la mort. Ode XIV. Liv. III.

13 *Urit enim fulgore ſuo, qui prægravat artes infra ſe poſitas*] Heinſius, après s'être bien donné de la peine pour parvenir à expliquer ce que c'eſt que *prægravare artes infra ſe poſitas*, enfin à force d'imagination & de lecture, a trouvé que les Philoſophes Grecs ont ſéparé les arts en deux claſſes, en τέχνας ὑπερβεβηκυίας *artes ſupra poſitas*, en arts ſuperieurs; & τέχνας ὑποβεβηκυίας, en arts inferieurs. Que la politique, par exemple, eſt l'art ſuperieur, & la morale l'art inferieur; & il pretend que ceux qui excellent dans le premier, excitent l'envie de ceux qui excellent dans l'autre. Mais il n'y a dans cette Remarque rien de vrai ni de naturel; car au contraire ce n'eſt que l'égalité qui fomente l'envie, ſelon le proverbe, *figulus figulo invidet.* Le potier ne porte pas envie au Sculpteur, mais au potier. Ce paſſage n'étoit nullement difficile. Horace met ici *artes* pour *artifices*, ceux qui font le même métier, c'eſt-à-dire les concurrens, les rivaux : car il veut dire ſimplement qu'un homme qui ſe met au-deſſus des autres pas ſa vertu, les éblouït par ſon éclat, & attire ſur lui leur envie.

14 *Extinctus amabitur idem*] Comme il dit dans l'Ode XXIV. du Livre III.

Virtutem incolumem odîmus.
Sublatam ex oculis quærimus, invidi.

Nous sommes si méchans & si envieux, que nous avons une haine implacable pour les grands hommes, quand ils sont vivans, & par un effet horrible de la même envie, nous ne cessons de les regreter après leur mort.

La justice que nous rendons aux grands hommes après leur mort, ne vient pas de l'amour que nous avons pour leur vertu, mais de la haine dont notre cœur est rempli pour ceux qui ont pris leur place.

15. *Præsenti tibi maturos largimur*] *Mais pour vous, nous vous rendons les honneurs divins pendant votre vie même*: car c'est ce que signifie *præsenti*, pendant que vous êtes encore sur la terre avec nous. Comme dans l'Ode V. du Livre III. *Præsens Divus habebitur Augustus.* En effet Auguste eut des temples & des autels pendant sa vie, on lui fit des sacrifices, on l'invoqua. Voiez l'Ode V. du Livre IV. On lui donna même le tître de Dieu, & il y avoit de son tems des médailles Greques & Latines avec cette inscription, DEO AUGUSTO. Ne falloit-il pas aussi que celui qui avoit eu le pouvoir de faire des Dieux, fût Dieu lui-même? Dans les Cesars de l'Empereur Julien il est apellé par Silene *faiseur de poupées*, à cause de ces consécrations dont il avoit introduit la coutume plus pour son propre interêt que pour la gloire de Cesar.

Maturos] Promptes, qui viennent avant votre mort.

16 *Jurandasque tuum per nomen ponimus aras*] * On dispute ici s'il faut lire *nomen* ou *numen*. M. Bentlei se déclare pour le dernier, & je doute qu'il ait raison. Si Horace avoit dit *numen* il ne seroit

pas étonnant qu'il dit *ponimus aras*, car les autels ne ſont que pour les Dieux. Il faut donc retenir *nomen.* * C'étoit la coutume de jurer ſur les autels, & par le nom de ceux à qui ces autels étoient conſacrés. Suétone remarque même qu'on juroit par le nom de Jules Ceſar, près d'une colomne de vingt pieds de haut, qu'on avoit élevée à ſa gloire. Mais je m'étonne de ce qu'Horace dit ici à Auguſte qu'on lui dreſſoit à Rome des autels, ſur leſquels on juroit par ſon nom. Car les Hiſtoriens remarquent que ce Prince refuſa toujours ces ſortes d'honneurs à Rome, *Nam in urbe quidem pertinaciſſimè abſtinuit hoc honore,* dit Suétone. Aſſurément Horace parle ici de ce que les particuliers faiſoient de leur propre mouvement dans leurs maiſons.

17 *Nil oriturum aliàs, nil ortum tale fatentes*] Il dit ici en un ſeul vers ce qu'il dit en quatre dans l'Ode II. du Livre IV.

Quo nihil majus, meliuſve terris
Fata donavére, bonique Divi:
Nec dabunt, quamvis redeant in aurum
Tempora priſcum.

Jamais les Deſtins & les Dieux propices n'ont donné au Monde un plus grand ni un meilleur Prince, & le ſiecle d'or aura beau recommencer ſon cours, ils n'en donneront jamais un pareil.

Et ſur cela on peut remarquer en paſſant la difference qu'il y a entre la ſimplicité du ſtile de l'Epitre ou de la Satire, & la majeſté & la magnificence de celui de l'Ode.

18 *Sed tuus hic populus*] Horace en louant d'un côté la juſtice des Romains, & de l'autre en ſe plaignant de leur injuſtice, releve admirablement les louanges qu'il a données à Auguſte. Car il n'y a rien de plus flateur que de faire voir a un Prince qu'un peuple, qui n'eſtime que ce qui eſt ancien,

cien, est pourtant forcé de le preferer à tout ce que les siecles passés ont eu de plus grand & de plus illustre. Plus la regle est generale, plus il est glorieux à Auguste d'en être seul excepté. Ce tour-là n'est pas ordinaire, & c'est entrer en matiere bien adroitement.

21 *Et nisi quæ terris semota*] Les choses qui ne sont plus sur la terre, c'est-à-dire *les morts*. Car *terris semota* ne signifie pas *qui sont éloignés de leur pays*.

Suisque temporibus defuncta] Qui ont fini leur carriere, & accompli les tems que les Destinées leur avoient accordés.

23 *Ut tabulas peccare vetantes, quas bis quinque viri*] Vers l'an de Rome CCC. les Romains, qui jusques-là avoient été gouvernés par des loix fort imparfaites, qu'on apelloit les *loix royales* & les *loix sacrées*, envoyerent en Grece trois Députés, pour y faire une exacte recherche des loix de Solon. Ces Députés étant de retour avec ces loix, on créa des Décemvirs, c'est-à-dire dix hommes avec un souverain pouvoir, pour mettre ces loix en ordre, & les proposer au peuple. Elles furent d'abord mises en dix Tables, & l'année suivante on y en ajouta deux autres; c'est pourquoi elles furent apellées les *loix des douze Tables*. Ciceron vante en quelque endroit l'élégance de ces loix, mais c'est sans doute eu égard au tems où elles avoient été écrites. Car ailleurs il fait assez connoître la difference qu'il mettoit entre le stile de ces loix & celui de Ser. Galba & de Lelius. Il y a des choses assez heureusement dites, mais à tout prendre, le stile en est rude & obscur.

24 *Fœdera Regum vel Gabiis vel cum rigidis æquata Sabinis*] Il parle des traités de paix de Romulus avec les Sabins, & de Tarquin le Superbe avec ceux de Gabies. Ce traité de Tarquin étoit écrit sur un cuir de bœuf étendu sur une planche de bois, qu'ils apelloient alors *clypeum*. Sur quoi on peut juger

ger que le ſtile répondoit au papier. Du tems d'Auguſte ce traité étoit encore gardé dans le temple de Jupiter ou de la Foi.

26 *Pontificum libros*] Les livres des Pontifes, qui avoient été inſtitués par Numa, & qui régloient tout ce qui concernoit la religion. On peut juger du ſtile de ces Livres par les mots que les Grammairiens en ont conſervés, comme *proculiunt* pour *promittunt*, *promittent* ; *prox* pour *proba vox*, une voix de bon augure.

Annoſa volumina vatum] Tous les anciens Livres prophétiques des Sibylles, & autres Poëtes ou Prophétes de ces tems-là ; comme par exemple les Livres du Poëte Marcius, dont Tite-Live raporte deux fragmens, qui marquent aſſez la verité de ce que dit Ennius, qu'avant lui perſonne n'avoit grimpé ſur les rochers des Muſes. Je me contenterai d'en raporter le premier, quoique je ſois perſuadé que ce ſont des vers ſupoſés, & faits après coup.

Amnem Trojugena Cannam Romane feüge
Ne te alienigenæ in campo cogant Diomedis
Conſeruiſſe manus pugnantem : ſed neque credes
Ante mihi donicum compleris ſanguine campum
Multaque millia cæſa tuorum deferat amnis
In pontum magnum de terra frugiferente
Piſcibus atque avibus feriſque colentibu' terras
Ut ſuat eſca caro tua, nam mi ita Jupiter
inſit.

Ce ſtile eſt en Latin ce que celui de Noſtradamus eſt en François. Ils ne ſe reſſemblent pas mal.

27 *Dictitet Albano Muſas in monte loquutas*] Voilà un plaiſant ridicule qu'Horace donne ici au peuple Romain, comme s'il étoit perſuadé que les Muſes avoient quité le Parnaſſe & l'Helicon pour venir ſur le mont d'Albe; & qu'elles avoient dicté là ces traités & ces prophéties, parceque c'étoit-

toit-là que Numa s'alloit retirer, comme pour avoir des conferences ſecretes avec la Nymphe Egerie, qui étoit une de ces Muſes auſquelles il conſacra même ce lieu, & y fit bâtir un temple. Il n'y a point de ſotiſe dont le peuple ne puiſſe être entêté. Le vieux Interprete avoit bien pénétré la fineſſe de ce paſſage.

28 *Quia Græcorum ſunt antiquiſſima quæque ſcripta vel optima*] Horace reconnoît ici formellement que ce que les Grecs ont de plus ancien eſt ce qu'ils ont de plus excellent ; mais les autres peuples ne peuvent pas tirer de-là une conſéquence juſte pour vanter leurs antiquailles. Il n'y a que les Grecs dont les eſſais ont été des chef-d'œuvres inimitables enſuite dans tous les tems. Ce jugement d'Horace devroit bien fermer la bouche aux nouveaux Critiques ; mais il n'y a point de tribunal que ces ſortes de gens reconnoiſſent, & dont ils ne prétendent avoir droit d'apeller. Ils condamnent même ce qu'ils n'entendent point.

29 *Romani penſantur eâdem ſcriptores trutinâ*] Si l'on met les écrits des Romains dans la même balance, c'eſt-à-dire qu'on les peſe au poids de l'antiquité, & qu'on n'en juge que par leur vieilleſſe, il n'y a plus rien à dire, nous ſommes parfaits. Horace ne pouvoit pas mieux faire voir la fauſſeté de ce préjugé. En effet les ouvrages des Anciens ne ſont pas eſtimés parcequ'ils ſont anciens, mais parcequ'ils ſont bons. Et c'eſt ce que l'on ne ſauroit perſuader aux ignorans, parcequ'ils ne connoiſſent que l'antiquité de ces ouvrages, & qu'ils n'en connoiſſent pas la beauté.

30 *Non eſt quod multa loquamur*] Il n'y a plus rien à dire, il n'y a plus à raiſonner.

31 *Nil intra eſt oleam, nil extra eſt in nuce duri*] C'eſt une façon de parler proverbiale, pour dire qu'on peut nier ce qu'on voit à l'œil, & qu'on touche à la main ; & aſſurer les choſes les plus fauſſes & les plus abſurdes ; comme qu'il n'y a rien de

de dur dans l'olive, ni au-dessus de la noix : car tout le monde sait que la noix est couverte d'une coquille, & que l'olive renferme un noyau ; mais comme cela n'est nullement agréable en notre langue, j'ai mis un équivalent dans la traduction. * M. Bentlei ne peut souffrir que dans ce vers *intra* soit préposition & *extra* adverbe, c'est pourquoi il a lu *nil intra est olea*. Ce qui ne peut être souffert ; & son scrupule est très mal fondé. *

32 *Venimus ad summum fortunæ*] Nous n'avons pas seulement l'avantage d'être égaux aux Grecs pour la poësie, nos pouvons même nous vanter de les surpasser dans la Peinture, dans la musique, & dans les exercices de la palestre. Car dès qu'on a ou la sotise ou l'audace de soutenir une chose fausse, on peut en soutenir plusieurs, & ne garder plus aucune mesure.

33 *Pingimus atque psallimus & luctamur*] Horace met ici les trois arts que les Grecs ont portés au plus haut dégré de perfection, la peinture, la musique, & la palestre. Les Romains dans leur meilleur tems, n'ont été en cela que des écoliers au prix des Grecs, & de l'aveu même d'Horace, qui dit ici comme une chose géneralement reconnue & averée, que la chose la plus absurde & la plus fausse du monde seroit de soutenir que dans la peinture, dans la musique & dans les exercices du corps, les Romains étoient superieurs aux Grecs. Cela est très clair, & je ne comprends pas comment un fort savant homme s'y est trompé. Il a cru que ce vers étoit une assertion, & qu'Horace y donnoit aux Romains l'éloge d'avoir surpassé les Grecs dans tous ces arts. *Nous pouvons*, dit-il dans sa Defense de la langue Françoise, *nous pouvons dire aujourd'hui dans Paris ce qu'Horace disoit autrefois dans Rome, peut-être avec moins de verité que nous.*

Veni-

Venimus ad summum Fortunæ, pingimus atque
Psallimus & luctamur Archivis doctius unctis.

33 *Unctis*] *Oints*, parcequ'avant que de s'exercer dans la paleſtre, ils ſe frottoient d'huile, & jettoient enſuite ſur le corps de la pouſſiere qu'ils apelloient *ἀφὴν*

34 *Si meliora dies, ut vina, poëmata reddit*] S'il eſt vrai que les ouvrages ſoient comme le vin, que le tems rend meilleur, & qui n'eſt bon que quand il eſt vieux, au moins eſt-il juſte de ſavoir quel tems préciſement il faut à un ouvrage, afin quil ſoit bon. Horace tourne ici parfaitement en ridicule le préjugé que les Romains avoient en faveur de l'ancienneté. La plûpart des gens en ont aujourd'hui un tout contraire, mais dont le ridicule n'eſt pas moins grand.

38 *Excludat jurgia finis*] Il demande une réponſe préciſe, qui finiſſe la diſpute, & qui ne ſoit ſujette ni à aucune équivoque, ni à la moindre ambiguité.

39 *Eſt vetus atque probus*] C'eſt la réponſe que fait à Horace celui qui eſt entêté de l'ancienneté, & qui ne trouve rien de bon que ce qui eſt vieux. Il y a beaucoup de fineſſe & de plaiſanterie dans ce dialogue. Ce partiſan des Anciens ne répond rien qui vaille. Mais il ne pouvoit pas mieux répondre dans le parti qu'il avoit pris. Quand on diſpute avec les ignorans, le veritable ſecret eſt de les tirer des theſes génerales pour les réduire aux particulieres; ils ſont bientôt hors de combat. Horace avoit apris cela de Socrate, qui étoit l'homme du monde qui le ſavoit le mieux pratiquer.

* 42 *An quos & præſens & poſtera reſpuet ætas*] *Reſpuet* ne peut pas ſervir aux deux termes, à *præſens ætas* & à *poſtera ætas*. Il ne faut pourtant rien changer. Après *præſens* on ſous-entend

entend *respuit*. Ces ellipses sont familieres dans la langue Latine. *

43 *Iste quidem veteres inter ponetur honestè*] Horace réduit son adversaire à lui accorder ce qu'il veut ; & par-là il le bat en ruïne. Car dans cette sorte de dispute, dès qu'on a gagné un pouce de terrein, tout est gagné ; parceque celui qui répond ne sait ni comment ni où arréter le progrès de celui qui interroge. S'il ne faut que cent ans d'antiquité à un ouvrage pour être bon, il y auroit de la cruauté & de l'injustice à refuser ce titre à un ouvrage auquel il ne manqueroit qu'un mois ou qu'une année pour avoir ces cent ans accomplis. Mais en ôtant ainsi tantôt un mois & tantôt un autre, on ruïne cette pretention, & on en fait voir le ridicule.

45 *Caudæque pilos ut equinæ*] Horace a ici en vue une action celebre de Sertorius, qui pour rassûrer son armée qui venoit d'être bâtue, & pour faire voir à ses soldats que peu à peu on vient à bout des choses que l'on ne sauroit forcer tout d'un coup, fit venir devant eux deux chevaux, l'un foible & vieux, & l'autre jeune & fort : donna le foible à un jeune homme vigoureux, & le fort à un homme vieux & débile, & leur commanda à chacun d'arracher la queue au cheval qu'il tenoit. Le jeune homme prit à deux mains la queue du cheval foible ; mais tous ses efforts furent inutiles, il ne put jamais l'arracher. Au lieu que l'homme débile, en tirant un crin après l'autre, dégarnit en un moment la queue de son jeune cheval. Et c'est ce que Horace imite ici. S'il avoit pris le parti de faire voir à son homme qu'un ouvrage n'est pas bon, parcequ'il a cent ans, il n'en feroit jamais venu à bout, l'autre auroit toujours été dans l'affirmative ; mais en ôtant les mois l'un après l'autre, les cent années sont bientôt réduites à rien.

* 46 *Demo*

* 46 *Demo etiam unum*] M. Bentlei avoue qu'ayant trouvé dans un MS. une leçon plus cachée & moins connuë, il ne fait pas difficulté de la recevoir. Belle raiſon de changer un texte ! Voici cette leçon, *demo & item unum.* Les oreilles un peu delicates en ſouffrent. *

47 *Dum cadat eluſus ratione ruentis acervi*] Il apelle *ruentem acervum* un monceau qui s'éboule, le raiſonnement dont il ſe ſert, & que les Grecs apelloient *ſoriten* du mot σωρὸς, qui ſignifie *monceau.* C'eſt le raiſonnement le plus dangereux de tous, & celui dont il eſt le plus mal-aiſé de ſe defendre. C'eſt pourquoi Perſe, pour dire une choſe impoſſible, dit à la fin de la ſixieme Satire;

Inventus, Chryſippe, tui finitor acervi.

Chryſippe, on a trouvé le moyen de répondre à votre ſillogiſme du monceau.

Car il eſt impoſſible de s'en tirer dès qu'on y eſt engagé. Et Ciceron dit dans ſes Queſtions Académiques, que c'eſt parceque la Nature ne nous a donné aucune connoiſſance des bornes des choſes, & qu'il n'y a rien où nous puiſſions aſſurer, cela ne va que juſques-là. *Rerum natura nullam nobis dedit cognitionem finium, ut nullâ in re ſtatuere poſſimus quatenus.* Je ne veux pas examiner ici la raiſon de Ciceron, qui n'eſt peut-être pas trop ſûre; je me contenterai de dire que ce raiſonnement d'Horace eſt un ſophiſme, un ſillogiſme captieux; mais qu'il a trouvé le ſecret de le rendre légitime, en l'employant ſi à propos contre des gens ſi ſotement entêtés de l'antiquité, qu'ils ne comptoient le merite que par les années.

49 *Quod Libitina sacravit*] Ce que la Déesse Libitine a rendu sacré & inviolable, c'est-à-dire les ouvrages des morts. Il a été assez parlé de la Déesse Libitine sur la Satire VI. du Livre II.

50 *Ennius & sapiens & fortis & alter Homerus*] Je n'ai point vu de correction moins heureuse ni moins nécessaire que celle qu'Heinsius a voulu faire dans ce vers, en lisant,

Ennius & sapiens Euphorbus & alter Homerus.

L'épithete de sage ne convient point à Euphorbe, mais elle convient à Pythagore. Horace dit qu'Ennius entêté de la métempsychose de Pythagore, se piquoit d'avoir été *sapiens*, un sage, c'est-à-dire Pythagore; *& fortis*, un homme de guerre, c'est-à-dire Euphorbe, &c. Cette critique est donc mal fondée, & de nulle nécessité. Venons au dessein & à la pensée d'Horace. Toute la suite de ce passage m'a toujours paru très difficile. Je ne sais si l'on sera content de l'explication que j'en vais donner. On me fera plaisir d'en trouver une meilleure. Horace, après avoir assez joué son ennemi, veut lui prouver par des raisons plus solides, & par des autorités même, que les anciens Poëtes Latins ne sont pas si estimables qu'il le croit. Car, par exemple, dit-il, Ennius, qui est un de ceux qui ont le plus de réputation, & qui se vante d'avoir été Pythagore & Homere, ne soutient pas bien tout ce qu'il dit de lui-même; les Critiques lui reprochent que ses vers démentent son opinion de la métempsychose, & qu'ils n'ont rien qui ressemble aux vers de ce Prince des Poëtes Grecs. C'est assûrément-là le sens.

51 *Ut Critici dicunt*] Ceux qui avoient critiqué les ouvrages d'Ennius, & surtout Lucilius, qui étoit à leur tête. Il y a même de l'aparence que le vers précédent est de lui, & qu'Horace l'a raporté

porté ou tout entier, ou un peu changé, comme Heinsius l'a fort bien conjecturé de ce passage de saint Jerôme. *Poëta sublimis, non Homerus alter, ut Lucilius de Ennio suspicatur, sed primus Homerus apud Latinos.* Dans la Satire X. du Livre I. il a été parlé au long de la critique que Lucilius avoit faite d'Ennius.

52 *Quo promissa cadant & somnia Pythagorea*] Mot à mot, *il ne se met pas beaucoup en peine à quoi aboutiront les grandes promesses qu'il fait, & les songes de Pythagore.* Ces grandes promesses, c'est ce qu'Ennius disoit que l'ame & tout l'esprit d'Homere étoient passés dans son corps. Et il apelle *songes de Pythagore*, la doctrine de la métempsychose, dont ce Philosophe étoit l'inventeur ou le restaurateur. Mais en même tems par ce mot de *somnia*, il fait allusion au songe d'Ennius, qui est décrit dans le premier Livre de ses Annales, où il dit:

In somnis mihi visus Homerus adesse Poëta.

Il m'a semblé qu'Homere m'est aparu en songe, & qu'il m'a dit:

Septingenti sunt paulo plus vel minus anni
Quum memini fieri me pavum.

Il y a à peu près sept cents ans que je me souviens être devenu paon.

Et c'est à quoi Perse fait allusion dans la VI. Satire.

Cor jubet hoc Enni, postquam destertuit esse
Maonides, Quintus, pavone ex Pythagoreo.

C'est

C'eſt ce que commanda Ennius, quand il eut ſongé qu'il étoit Homere, dont l'ame, après avoir paſſé dans le corps d'un paon, ſelon la doctrine de Pythagore, étoit venue animer le ſien.

C'eſt le veritable ſens de ce paſſage de Perſe qu'on avoit très mal expliqué. Du tems d'Ennius la doctrine de Pythagore ſur la métempſychoſe étoit enſeignée groſſierement & à la lettre dans toute l'Italie, & ſurtout dans la grande Grece. Ennius né à Rudies ville fort voiſine des lieux où Pythagore avoit enſeigné, étoit entré dans ces ſentimens. * Le vieux Commentateur, Porphyrion, s'étoit fort trompé à ce paſſage. *Leviter curare*, dit-il, *hoc eſt ſecurus eſſe. Securus jam de proventu laudis ſuæ eſt Ennius, propter quam ſollicitus fuerat.* Rien de plus froid, rien de plus éloigné de toute raiſon. Cependant M. Bentlei en eſt charmé; *nil verius*, dit-il, *nil doctius*. Laiſſons ce Scholiaſte jouïr de l'aprobation de M. Bentlei qui n'entrainera pas beaucoup de monde. *

53 *Nævius in manibus non eſt*] Le but d'Horace eſt de moderer la bonne opinion que ſon ennemi avoit des Anciens, & de donner des bornes à cette admiration. C'eſt pourquoi je ne vois pas comment ces deux vers peuvent être dans ſa bouche. Aſſûrément il y a ici quelque choſe dont on ne s'eſt pas aperçu, & je ſuis perſuadé que le dialogue qu'on croit fini, dure encore. Voici ma penſée, dont on fera tel uſage qu'on voudra. Après qu'Horace a dit ce que les Critiques penſoient d'Ennius, il veut continuer & parler de Névius. *Pour votre Névius, on ne le lit plus.* Mais l'adverſaire d'Horace répond auſſi-tôt:

------- *At mentibus hæret, &c.*

Car

Car c'est ainsi qu'il faut lire, *On ne le lit plus*, dit Horace. *Il est vrai*, répond l'autre, *mais on le sait par cœur, comme si ses ouvrages ne venoient que d'être faits; tant l'opinion que je soutiens est vraie, que tout Poëme ancien est vénerable & sacré.* La conformité & la liaison que ces paroles ont avec les sentimens de ce partisan des Anciens, doivent persuader de la verité de cette explication ; & j'ose dire même qu'on ne se tirera jamais heureusement de ce passage, si on ne la suit. * Ma prophétie a eu son accomplissement. M. Bentlei en s'éloignant de mon explication s'est fort éloigné de la pensée d'Horace, & il a recours à un point interrogant qui vient tres mal. *

55 *Ambigitur quoties uter utro sit prior*] C'est encore l'adversaire d'Horace. Il continue de parler jusqu'au 63 vers, *interdum vulgus, &c.* On auroit de la peine à se tirer d'embaras par un autre chemin, & tous les Interpretes n'ont laissé ce passage dans la profonde obscurité où il est, que pour n'avoir pas fait cette distinction de personnages. Ce partisan des Anciens voyant qu'Horace a voulu se servir contre lui de l'autorité des Critiques, lui opose à son tour l'autorité d'autres Critiques, qui favorisent ses sentimens. Car, dit-il, quand on fait l'examen des Poëtes, & qu'on cherche lequel doit être preferé, les Critiques conviennent, &c. Tout cela se suit merveilleusement. *Uter utro*, ces termes ne s'employent ordinairement que quand on parle de deux sujets. Et Horace s'en sert ici, parcequ'on mettoit ces Poëtes deux à deux : Pacuvius & Accius : Afranius & Plaute : Cécilius & Terence.

Aufert Pacuvius docti famam senis, Accius alti] On a expliqué *docti senis, id est Ennii; alti senis, id est Nævi.* Ce vieillard docte c'est Ennius ; ce vieillard sublime c'est Névius. D'autres, comme le vieux Commentateur, ont prétendu que ce vieillard docte étoit Sophocle, & que le sublime étoit Euripide. Mais ce sont des rêveries dont il ne faut faire aucun cas. Cet adversaire d'Horace dit simplement que

les Critiques conviennent que Pacuve est savant, & qu'Accius est sublime ; & cela est conforme à ce beau jugement de Quintilien, qui dit dans le chapitre I. du Livre X. *Tragœdiæ scriptores Accius atque Pacuvius clarissimi, gravitate sententiarum, verborum pondere, & auctoritate personarum. Cæterùm nitor & summa in excolendis operibus manus, magis videri potest temporibus quàm ipsis defuisse. Virium tamen Accio plus tribuitur : Pacuvium videri doctiorem, qui esse docti affectant, volunt. Accius & Pacuve, qui ont fait des tragédies, sont tres illustres par la gravité de leurs sentences, par le poids de leurs paroles, & par l'autorité de leurs personnages. Du reste, la politesse & la derniere main pour la perfection de leurs ouvrages, peuvent sembler avoir plus manqué à leur tems qu'à eux. On trouve pourtant plus de force à Accius, & ceux qui veulent passer pour savans trouvent plus de savoir dans Pacuve.* Je suis persuadé que ce qui avoit mis Pacuve en réputation de savoir, ce sont les traits de phisique qu'il avoit mêlés dans ses ouvrages, comme lorsqu'il se moquoit si agréablement des Augures:

Nam istis qui linguam avium intelligunt,
Plusque ex alieno jecore sapiunt quàm ex suo,
Magis audiendum quàm auscultandum censeo.

Car pour ceux qui se piquent d'entendre la voix des oiseaux, & qui sentent plus par les organes des autres que par les leurs, je crois qu'il vaut mieux les écouter que de les croire.

Et lorsqu'il parloit du Monde & des élemens:

Quidquid est hoc, omnia animat, format, alit, auget, creat,
Sepelit, recipitque in sese omnia, omniumque idem est pater,

In-

Indidemque eadem quæ oriuntur, de integro atque Eodem occidunt.

Quoique ce soit, il crée, anime, forme, nourit & augmente toutes choses, & les reçoit derechef en lui-même: il est leur pere & leur tombeau : car tout ce qui naît de luî, retourne & rentre en lui.

Pacuve mourut âgé de près de quatre-vingt-dix ans; c'est pourquoi Horace l'apelle *senem*, vieillard. Pour les forces & la grandeur d'Accius, elles paroissent assez par les fragmens qui nous restent. On n'a qu'à voir les beaux vers que Ciceron cite de lui dans le second Livre de la Nature des Dieux. Le Poëte fait parler un berger, qui n'ayant jamais vu de vaisseau, voit tout d'un coup celui des Argonautes. On ne peut rien voir de plus beau que tout ce que dit ce berger. Aussi Velleïus Paterculus a dit: *Accius usque in Græcorum comparationem erectus. Accius est élevé jusqu'à pouvoir être comparé aux Grecs.* Et ailleurs : *In illis lima, in hoc penè plus videri fuisse sanguinis. Les ouvrages des Grecs sont plus limés, & dans ceux d'Accius il semble presque qu'il y ait plus de grandeur & plus de force.*

57 *Dicitur Afrani toga convenisse Menandro*] Voilà une expression fort heureuse & fort nouvelle, pour dire qu'Afranius étoit presque égal à Ménandre, il dit que la robe de ce Poëte Latin auroit été bonne à ce Poëte Grec. Mais en même tems par le mot *toga* il fait allusion aux sujets des pieces d'Afranius, qui étoient tous pris des Romains. C'est pourquoi on apelloit ses pieces *togatas*, parceque la toge étoit l'habit Romain. On ne doit point être surpris de la louange qu'on donnoit à Afranius. Quintilien dit : *Togatis excellit Afranius, utinamque non inquinasset argumenta puerorum fœdis amoribus, mores suos fassus. Afranius excelle dans les comédies Romaines ; plût à Dieu qu'il n'en eût pas souillé les sujets par l'infame amour des garcons, en témoignant par-là la corruption de son cœur.*

Ciceron apelle Afranius, *hominem perargutum*, *in fabulis quidem etiam disertum*; homme d'un esprit très fin, & éloquent même dans ses comédies. Il fait aussi entendre qu'il étoit zelé imitateur de l'élégance Attique. Mais afin qu'on puisse juger de ses manieres, & connoître que ses graces aprochoient fort de celles de Ménandre, j'en raporterai ici deux ou trois fragmens qui m'ont paru assez beaux. Dans la piece intitulée, *Consobrini*, il dit:

Hem isto parentum est vita vilis liberis
Ubi malunt metui quàm vereri se ab suis.

Helas! de cette maniere les enfans se consolent aisément de la mort des peres, qui ont mieux aimé leur donner de la crainte que du respect.

Et dans la piece, *Emancipatus*,

Quam beata scenica videntur mihi mulieres
Quæ jurgio & benevolentia terrent desubito viros.

Que les femmes qui savent toujours si bien composer leur visage, sont heureuses! elles ont le secret de chagriner leurs maris autant par leurs caresses que par leur mauvaise humeur.

Cela est digne de Ménandre. C'est Afranius encore qui a dit:

Si possent homines delinimentis capi,
Omnes haberent nunc amatores anus.

Si les hommes pouvoient être pris par le fard & par les apas postiches, toutes les vieilles auroient aujourd'hui des Amans.

Et il ajoute:

Ætas & corpus tenerum & morigeratio,

Hæc sunt venena formosarum mulierum,
Mala ætas nulla delinimenta invenit.

La jeunesse, un beau corps, l'enjouement & la complaisance, voilà le fard des belles femmes. Pour la vieillesse, il n'y a point de fard qui la puisse embellir.

58 *Plautus ad exemplar Siculi properare Epicharmi*] Comme on a mis tous ces vers dans la bouche d'Horace, on a bien vu qu'il falloit les prendre tous en mauvaise part. C'est pourquoi on a dit que ce Poëte faisoit ici le procès à Plaute, & qu'il l'accusoit de précipiter & d'étrangler ses sujets. Mais il n'y a rien de moins vrai. Ce n'est point Horace qui parle, c'est son adversaire; & bien loin de blâmer Plaute, il lui donne ici une très grande louange, qui est de ne perdre jamais son sujet de vue, & de marcher à grands pas vers le dénouement, sans donner au spectateur le loisir de s'ennuyer. Car c'est ce que signifie ici *properare*, terme très convenable à Plaute, qui fait plus agir que parler. Quand Horace dit d'Homere, *semper ad eventum festinat, il se hâte d'aller au dénouement*, on auroit autant de raison de prétendre qu'il blâme là Homere, qu'on en a de supposer qu'il blâme ici Plaute, en disant *properat*, car c'est la même chose. Plaute ressemble en cela à Homere, il marche toujours au dénouement, & ne donne pas au spectateur le tems de languir. Aussi Horace convient-il de la justice de cette louange dans le vers 63. On peut voir la Remarque.

Siculi Epicharmi] Epicharme étoit de Sicile, & vivoit du temps de Pythagore, dont il fut disciple, du tems de Xerxès & de Servius Tullius, environ 450. ans avant notre Seigneur. Il avoit fait un grand nombre de comédies; il fit aussi en vers des traités de phisique. On peut juger de son merite par l'usage que Platon fit de ses ouvrages, qu'il pilla avec beaucoup de soin. Il fut exilé pour avoir parlé avec trop peu de respect de la femme d'Hieron.

59 *Vincere Cæcilius gravitate, Terentius arte*] J'admire comment on a pu prétendre que c'étoit ici une raillerie contre Cécilius & contre Terence. Car il n'y a rien de plus vrai que ce jugement. Cécilius étoit au-dessus des autres Poëtes par la disposition de ses sujets, par la gravité, par le poids de ses pensées, & par le tour de ses expressions, qui étoient pathétiques; & Terence les surpassoit par l'art, c'est-à-dire qu'il savoit mieux peindre les mœurs & les caracteres. Voici les propres termes d'un des plus grands & des plus savans Critiques de ces tems-là, & peut-être les mêmes que celui qui parle, avoit en vue. *In argumentis Cæcilius palmam poscit, in ethesin Terentius. Cécilius remporte le prix pour ce qui regarde les sujets, & Terence pour ce qui regarde les mœurs.* C'est Varron qui parle, & qui dit encore ailleurs, *Ethos nulli alii servare convenit quàm Titinio & Terentio. Pathe verò Trabea & Attilius & Cæcilius facilè moverunt. Personne n'a su garder les caracteres comme Titinius & Terence; mais Trabéa, Attilius & Cæcilius savoient mieux émouvoir les passions.* Il n'y a plus là aucun sujet de douter. Voilà pourquoi j'ai borné dans la traduction la gravité de Cécilius aux passions, & l'art de Terence aux mœurs & aux caracteres: car c'est en cela seulement que les Anciens leur ont donné la preference sur tous leurs rivaux. Servius dit de Terence: *Sciendum est Terentium propter solam proprietatem esse omnibus præpositum, quibus est, quantum ad cætera spectat, inferior. Il faut savoir que Terence est preferé à tous les autres Poëtes comiques, à cause de la seule proprieté: car il leur est inferieur dans tout le reste.* Ce mot, *propriété*, n'est pas seulement pour les termes, mais aussi pour les caracteres & pour les mœurs. Il faut pourtant ajouter ici qu'Horace s'est servi ailleurs du mot d'*art*, pour dire seulement l'économie & la disposition du sujet. C'est dans l'Art Poëtique, vers 320. *sine pondere & arte.* Mais cela ne détruit pas mon sentiment.

ment. *Ars* eſt un terme vague qui va à tout, c'eſt le ſens & la matiere dont on parle, qui le déterminent.

60 *Hos ediſcit*] C'eſt toujours l'adverſaire d'Horace qui parle, & qui veut faire voir que c'eſt avec juſtice qu'il aprouve & ſoutient ce qui eſt ancien, puiſque les Romains n'aprennent que les ouvrages des Anciens, & que les théâtres ſont trop petits pour la foule du peuple qui court à leurs pieces.

62 *Livi ſcriptoris ab ævo*] Depuis le ſiecle de Livius Andronicus, qui fut le premier des Romains qu'on peut apeller Poëte, & qui commença à faire jouer ſa premiere piece la premiere année de l'Olympiade 135. un an après la premiere guerre Punique, c'eſt-à-dire l'an de Rome 514.

63 *Interdum vulgus rectum videt*] C'eſt Horace qui reprend la parole, & qui ne pouvant s'opoſer au jugement de tous les Critiques, que ſon ennemi vient de raporter, & qui étoit celui de preſque tous les Romains, répond que le peuple juge quelquefois bien, mais qu'il ſe trompe auſſi fort ſouvent. Par exemple, il juge bien quand il donne aux Poëtes, dont on vient de parler, les qualités qui leur conviennent, & qu'il s'en tient-là: & il juge mal lorſque ſous prétexte que ces Poëtes ont l'avantage, l'un d'être ſavant, l'autre d'être fort & ſublime ; celui-ci de bien toucher les paſſions, & celui-là de bien peindre les mœurs, & cet autre de marcher au dénouement ſans jamais perdre ſon ſujet de vue, il croit qu'ils ont toutes les autres vertus enſemble & que rien ne leur peut être comparé Cette réponſe d'Horace eſt très-ſolide, mais on l'avoit toujours mal priſe.

66 *Si quædam nimis antiquè, ſi pleraque durè*] Par les fragmens qui nous reſtent de tous ces Poëtes, il ſeroit aiſé de juſtifier le jugement qu'Horace en fait ici. Ils ſont pleins de mots trop anciens & trop affectés, & d'expreſſions ou trop

dures, ou trop rampantes. Ciceron avoue en quelque endroit que les pieces de Livius ne meritoient pas d'être lues deux fois : que Cécilius, quelque pathétique qu'il fût écrivoit fort mal, & que les plus habiles étoient fort au-deſſous des Grecs. Et Quintilien en parlant de Cécilius, d'Afranius, de Plaute & de Terence, ne laiſſe pas de dire : *Nous clochons pour la comédie ; in comœdiâ maximè claudicamus.* C'eſt-à-dire, nous ſommes bien foibles; & comme nous diſons en proverbe, *cela ne bat que d'une aile.* Les pieces d'Ariſtophane, qui ſont les ſeules comédies Greques qui ſe ſont ſauvées du naufrage de l'antiquité, prouvent la verité de ce ſentiment de Quintilien, & l'avantage infini que les Grecs avoient ſur les Romains pour le comique. Quelle perte pour nous que celle des comédies de Menandre, puiſque Terence malgré tout ſon art & toute la beauté de ſes mœurs & de ſes caracteres, n'étoit qu'un demi Ménandre au jugement de Ceſar.

* 67 *Dicere credit eos*] Ce qui eſt extraordinaire & inouï a de grands charmes pour M. Bentlei. Il a mis dans ſon texte, *dicere cedit eos.* S'il *accorde, s'il avoue.* Horace ne reconnoîtroit pas ce mot. *

68 *Et Jove judicat æquo*] C'eſt une eſpece de proverbe fondé ſur cette verité, que toutes les lumieres des hommes viennent de Dieu : de ſorte que quand ils jugent bien, c'eſt que Dieu leur eſt favorable, & qu'il leur eſt contraire quand ils jugent mal.

* 69 *Delendaque carmina Livi*] M. Bentlei a lu *delendave carmina Lævi ;* mais ſans raiſon. *

70 *Memini quæ plagoſum Orbilium dictare*] Horace avoit été à l'école d'Orbilius Pupillus, natif de Bénévent, & qui, à l'âge de cinquante ans, alla enſeigner à Rome l'année que Ciceron fut Conſul. Il eſt apellé *plagoſus*, parcequ'il étoit fort rude, & qu'il fouetoit volontiers. *Fuit autem natura acerba, non modo in Antiſophiſtas, quos omni*

ni sermone laceravit, sed etiam in discipulos, ut Horatius significat, plagosum eum appellans, & Domitius Marsus scribens:

Si quos Orbilius ferula scuticaque cecidit.
Suétone.

72 *Pulcraque & exactis minimum distantia*] On peut voir ce qui a été dit des Satires de Lucilius, & des poëmes de Laberius sur la Satire X. du Livre I.

73 *Inter quæ verbum emicuit si forte decorum*] La plupart des gens se laissent prendre à un beau mot, à un vers nombreux, à un sentiment delicat; & sur cela ils vantent tout un ouvrage, quelque méchant qu'il soit: ou au contraire, rebutés par un seul mot hors d'usage, par un vers rampant, ou par un sentiment qui leur paroitra peu naturel, ils condamneront le plus beau Livre du monde. Et cela vient de ce que peu de gens ont un sentiment juste de ce qui rend un ouvrage bon ou mauvais.

75 *Injustè totum ducit venditque poëma*] Ce mot, *ducit*, comme on l'a fort bien remarqué, est pris des marchands d'esclaves qui menoient en pompe ceux qu'ils venoient vendre. Quintilien dans la Déclamation CCCXL. *Mango novitium puerum per publica rostra ducit prætextatum*: & *vendit* est pour *venditat*, il loue, il vante. * Il n'y a rien là que de naturel. Mais voici une imagination bien singuliere de M. Bentlei. Il a jugé à propos de corriger ce passage & comme il ne doute de rien de tout ce qu'il a imaginé, il a reçu sa correction dans le texte.

Injustè totum ducit, venitque Poëma,

& il l'explique de cette maniere, *Poëma*, c'est un nominatif, *injustè ducit emptorem; ducit*, c'est-à-dire

decipit, fallit, palpo percutit, & venit, c'eſt-à-dire *il ſe vend*. Qui l'auroit deviné. *

78 *Nec veniam antiquis*] Cela eſt fort bien dit ; ces Anciens ne meritent pas les honneurs & les récompenſes dont ces gens entêtés de l'antiquité les jugent dignes. Mais auſſi ils ne doivent pas être rejettés ; il faut ne les pas juger à la rigueur, & leur faire grace. Ils ont ouvert le chemin aux autres, & defriché les premiers une terre qui n'avoit point encore été travaillée. Or il eſt injuſte d'exiger que les inventeurs portent leurs ouvrages à ce point de perfection que le tems & le travail peuvent ſeuls donner. Car, comme dit fort bien Ciceron, *Nihil eſt ſimul & inventum & perfectum*; *il n'y a rien qui ait été en même tems inventé & perfectionné*. Il faut ſe ſouvenir qu'Horace ne parle ici que des Latins, & qu'il excepte toujours les Grecs, qui ſont les ſeuls qui ont perfectionné en même tems qu'inventé. *Neque quemquam alium, cujus operis primus auctor fuerit, in eo perfectiſſimum præter Homerum & Archilochum, reperiemus*. Velleï. Liv. I.

Sed honorem & præmia] Les honneurs & les récompenſes qu'on donnoit aux grands Auteurs, comme de conſacrer leurs écrits dans la bibliotheque Palatine, & d'y placer leurs ſtatues.

79 *Rectè necne crocum floresque*] Les Anciens couvroient leurs théâtres de toutes ſortes de fleurs. Et au milieu de l'arene il y avoit des tuyaux cachés qui jettoient de l'eau de ſaffran en ſi grande abondance, qu'elle couloit par tous dégrés du théâtre. Spartian dit dans la Vie d'Adrien : *In honorem Trajani balſama & crocum per gradus fluere juſſit. Il commanda qu'en l'honneur de Trajan on fît couler par tous les dégrez du théâtre le baume & le ſaffran* ; c'eſt-à-dire des eaux préparées avec le ſaffran & le baume. Et c'eſt ce qu'on apelloit *ſparſionem*. Le Gloſſaire, *ſparſio*, κρόκου ῥάνσις. & *ſparſio*, κρόκος ὁ ῥαινόμενος ἐν θεάτροις. Au lieu d'eau on

y

y employa ensuite le vin, comme on le peut inferer de ce passage de Pline : *Sed vino mirè congruit, præcipuè dulci, tritum ad theatra replenda. Le saffran pilé s'accommode parfaitement avec le vin, surtout avec le vin doux, pour remplir les théâtres.* On peut aussi expliquer ce *crocum floresque* des eaux préparées & parfumées avec le saffran & toutes sortes de fleurs.

Perambulet Attæ fabula] Titus Quinctius Atta étoit comme Afranius, *togatarum Poëta*, un Poëte de comédies Romaines, qui mourut dix ou douze ans avant la naissance de Virgile. Il fut apellé *Atta*, parcequ'il étoit boiteux, & ne pouvoit se soutenir sur la plante des pieds. Car les Latins donnoient ce nom à ceux qui avoient cette incommodité. Festus : *Attæ appellantur qui propter vitium crurum aut pedum plantis insistunt, & attingunt magis terram quam ambulant. Quod cognomen Quinctio Poëtæ adhæsit.* Horace fait donc allusion à ce defaut du Poëte, & par-là il jette une espece de ridicule dans son vers. Car c'est comme s'il disoit : *Si je dis que je ne sais pas bien si le boiteux Quinctius marche & se soutient bien ou mal sur une scene arrosée d'eaux de senteur, & par conséquent fort glissante, &c.* Scaliger a découvert le premier la finesse de ce vers.

82 *Quæ gravis Æsopus, quæ doctus Roscius egit*] Voilà des Sénateurs bien tournés en ridicule ; comme si une piece étoit bonne, parce qu'elle est jouée par un habile comédien. Floridor & Moliere n'ont-ils jamais joué de méchantes pieces? Esope & Roscius étoient les deux plus grands acteurs que Rome ait jamais eus, l'un pour le tragique, & l'autre pour le comique. Horace apelle Esope *grave*, parcequ'il reussissoit admirablement à émouvoir les passions ; comme il a donné plus haut la gravité à Cécilius, *Cæcilius gravitate.* Ou parcequ'il prononçoit gravément ses vers, la prononciation grave étant convenable à la tragédie. Quintilien nous

conduit à cette explication, quand il dit dans le chapitre III. du Livre XI. *Plus autem affectus habent lentiora : Ideoque Roſcius citatior, Æſopus gravior fuit, quòd ille comœdias, hic tragœdias egit. Ce qu'on prononce lentement eſt plus paſſionné, c'eſt pourquoi la prononciation de Roſcius étoit plus vite, & celle d'Eſope plus grave : car Roſcius jouoit des comédies, & Eſope jouoit des tragédies.* Horace donne à Roſcius le ſurnom de *docte*, parcequ'il avoit une connoiſſance parfaite de tout ce qui pouvoit plaire, & qu'il donnoit une grace merveilleuſe à tous ſes geſtes & à tous ſes mouvemens. Ciceron dit en quelque endroit qu'il étoit ſi habile, que ſon habileté devoit l'avoir exempté de la loi impoſée à tous les hommes, & qu'il ne devoit jamais mourir. *Propter excellentem artem ac venuſtatem videbatur omnino mori non debuiſſe.* D'ailleurs Roſcius étoit fort ſavant, & il avoit compoſé un Livre, où il comparoit l'art du théâtre avec l'éloquence, & où il tâchoit de prouver à Ciceron que l'éloquence ne pouvoit pas fournir plus d'expreſſions differentes pour exprimer une même choſe, que l'art du théâtre fourniſſoit de differens mouvemens pour la faire bien ſentir. J'ai grand regret que ce Livre ſoit perdu, il ſeroit très utile à ceux qui parlent en public, & vaudroit bien nos meilleurs traités de rhétorique.

84 *Et quæ imberbes didicere, ſenes perdenda fateri*] On eſt naturellement attaché aux ſentimens dont on a été imbu dans ſa jeuneſſe, quelque faux qu'ils ſoient : & quand on vient enſuite dans un âge avancé, on a honte de ſe dédire, & l'on ne veut pas en avoir le démenti. De ſorte qu'on peut aſſurer que cette mauvaiſe honte eſt l'ennemi le plus dangereux de la verité. Pétrone a dit comme Horace, *quod quiſque perperam didicit, in ſenectute confiteri non vult.*

86 *Jam ſaliare Numæ carmen*] Le Roi Numa inſtitua en l'honneur de Mars douze Prêtres qu'il apella *Saliens*, danſeurs, & leur donna des prie-

res

res qu'il avoit composées, & que ces Prêtres chantoient dans leurs processions solemnelles. Ces prieres étoient proprement apellées *axamenta*, parcequ'elles étoient écrites sur des tables. Tous les Dieux y étoient invoqués. Ils avoient aussi des prieres particulieres pour chaque Dieu, & qu'on apelloit du nom du Dieu qu'on invoquoit: *Versus Junonii, Minervii, Martii, Janualii.*

Et illud, quod mecum ignorat, solus vult scire videri] Ciceron avoue en quelque endroit, qu'il n'entendoit pas les vers des Saliens ; & Varron avoit écrit avant lui qu'Elius Stilo, qui étoit le plus savant homme de son tems, & qui avoit fait sur ces vers un commentaire fort étendu, y avoit laissé une infinité de choses obscures qu'il n'avoit point entendues. C'est pourquoi Quintilien a fort bien dit : *Saliaria carmina vix Sacerdotibus suis satis intelligenda. Les vers des Saliens peuvent être à peine suffisament entendus par leurs Prêtres mêmes.* Du tems de Numa, & pendant plus de cinq cents ans après lui, on ne parloit à Rome ni Grec ni Latin, c'étoit un barragouin, un jargon composé de mots Grecs & de mots barbares. Par exemple, ils disoient *pa* pour *parte*, *po* pour *populo*. Pour dire des épis sans barbe, ils disoient *agnas impennatas*. Ils apelloient un couvre-chef de peau, *pesciam*, des siéges, *sesopia*. Ils disoient *promenervare* pour *monere*, &c. Aussi Polybe dit en quelque endroit que dans le tems qu'il travailloit a l'histoire Romaine, il eût beaucoup de peine à trouver dans Rome un ou deux citoyens, qui quoique très savans dans l'antiquité fussent en état d'entendre & de lui expliquer quelques traités que les Romains avoient faits avec les Carthaginois, & qu'ils avoient écrits dans la langue qu'on parloit alors. Et ce n'est pas une chose bien surprenante. Toutes les langues n'ontelles pas eu le même sort? Leurs commencemens ont toujours été informes & grossiers, & quand le tems les a polies, qu'elles ont reçu leur perfection,

alors on méconnoît & on n'entend plus les bégayemens de leur premier âge. Ces changemens ne ſont pas moins naturels aux langues qu'aux hommes.

88 *Ingeniis non ille favet plauditque ſepultis, noſtra ſed impugnat*] Horace dit que ceux qui louent à tort & à travers l'antiquité, ſans diſcerner ce qu'elle a de mauvais d'avec ce quelle a de bon, n'ont pas tant d'envie d'exalter les anciens Poëtes, que de ravaler les nouveaux. Et cela eſt vrai. L'envie & l'amour-propre ſont les maîtres-reſſorts qui font agir & remuer les hommes. Du tems d'Horace les Romains favoriſoient les Poëtes des ſiecles paſſés, pour ne pas rendre hommage à ceux de leur ſiecle. Ils diſoient comme M. de la Fontaine:

Malheur à l'Ecrivain nouveau,
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
C'eſt le droit du jeu, c'eſt l'affaire.

Aujourd'hui quelques nouveaux Critiques ſuivent une route toute contraire; ils ne louent que ceux de notre ſiecle, pour ſe donner en même tems eux-mêmes les louanges qu'on leur refuſe, & pour ne pas rendre juſtice à ceux des ſiecles paſſés. Tout cela vient du même principe. Mais l'injuſtice de ces derniers me paroît plus grande, en ce qu'ils mépriſent ſouvent ce qu'ils n'ont jamais connu. Tel de ces Critiques déclame inceſſament contre Homere, Sophocle, Euripide, Ariſtote & Platon, qui non ſeulement ne les a jamais lus, mais qui ne ſait pas même lire en leur langue.

90 *Quod ſi tam Græcis novitas inviſa fuiſſet*] Il parle des poëmes comme des hommes que l'on apelloit *nouveaux*. Si l'on s'étoit toujours opiniâtré à éloigner ces hommes nouveaux, & à les exclure des emplois & des charges militaires, on n'auroit jamais eu d'ancienne nobleſſe. Il en eſt de

de même des bons ouvrages ; si l'on ne les protege, si l'on ne les favorise à leur naissance, ils perissent, & ainsi l'on n'a jamais rien qui soit ancien.

93 *Ut primum positis nugari Græcia bellis*] Horace veut faire voir à ces gens entêtés de l'antiquité, que ce qu'ils font est contraire à la pratique de tous les hommes, qui naturellement donnent dans la nouveauté, & se dégoûtent facilement des choses qu'ils ont le plus aimées : Ce qu'il prouve par l'exemple des Grecs & des Latins. On n'avoit pas assez examiné la liaison de ce qui suit avec ce qui précede ; c'est pourquoi ce passage étoit si obscur.

Positis bellis] Après la guerre de Troye, & toutes les autres guerres qui travaillerent la Grece, & qui l'empêcherent longtems de cultiver les beaux arts.

Nugari] De *badiner*, c'est-à-dire de s'occuper à des choses plus agréables qu'utiles, comme sont les vers, la peinture, la sculpture, les jeux.

94 *Et in vitium fortunâ labier æquâ*] Le calme & la tranquilité d'une longue paix sont très souvent plus funestes aux peuples que les armes de leurs ennemis : c'est pourquoi un Ancien disoit que la guerre étoit meilleure que la paix. Celle-ci amollit & amortit le courage, en ouvrant nos ames aux delices & aux douceurs qui suivent la prosperité : & l'autre l'anime & l'endurcit, en l'exerçant par les travaux & par les fatigues.

95 *Nunc Athletarum studiis*] Les Grecs étoient les peuples du monde les plus attâchés aux exercices, dont ils passoient même pour les fondateurs. Herodote dit dans son huitieme Livre, qu'ils ne les discontinuoient pas même pendant les guerres les plus fâcheuses. Et Plutarque remarque en quelque endroit, que les Romains étoient encore persuadés de son tems que rien n'avoit tant contribué

à

à réduire les Grecs en ſervitude, que l'amour outré qu'ils avoient pour ces exercices.

Nunc arſit equorum] Les Nuées d'Ariſtophane marquent aſſez juſqu'à quelle fureur les Grecs pouſſoient la paſſion qu'ils avoient pour les chevaux.

96 *Marmoris aut eboris fabros aut æris amavit*] C'eſt la Grece qui a porté les plus grands Sculpteurs & les plus habiles fondeurs qui ayent jamais été.

97 *Suſpendit pictâ vultum mentemque tabellâ*] Par le mot *ſuſpendit*, Horace fait alluſion à la coutume des anciens Peintres, qui expoſoient leurs ouvrages en public, & les mettoient ordinairement dans un lieu aſſez élevé, afin que tout le monde eût la facilité de les voir.

Vultum mentemque] Car les tableaux n'attachent pas ſeulement les yeux, mais auſſi l'eſprit, en ce qu'ils l'inſtruiſent & le portent à raiſonner, & que dans le tems que les yeux ſe plaiſent à voir le beau mélange des couleurs, l'artifice du pinceau, la belle ordonnance & la beauté des figures, l'eſprit aprend toujours quelque choſe de nouveau dans l'invention du ſujet & dans la fidelle repreſentation de l'action que le Peintre a choiſie. Ariſtote dans le IV. chap. de ſa poëtique : *Ce qui fait que les hommes voyent la peinture avec tant de ſatisfaction, c'eſt qu'en la regardant ils peuvent raiſonner & aprendre &c. la beauté de l'imitation, ou celle de l'art & celle du coloris attachent leurs yeux ou leur eſprit.*

98 *Nunc Tibicinibus*] Pour dire les comédies, il dit ſimplement les joueurs de flute ; parce qu'on employoit les flutes pour la muſique des comédies, comme cela paroît encore par les pieces de Terence, qui étoient toutes priſes des Grecs. Voilà le ſens qu'on a donné à ce paſſage. Mais je voudrois bien ſavoir d'où l'on a tiré que les flutes, dont il eſt parlé dans les titres des pieces de Terence, étoient auſſi dans les pieces de Ménandre, d'Apollodore

dore & de Diphilus : car j'avoue que cela passe ma connoissance, & que je n'ai jamais lu que les comédies Greques ayent eu des flutes; j'avois toujours cru que cet usage n'avoit été connu que des Romains, & je le crois encore. Ce qui me confirme même dans cette opinion, c'est que je sais que les Grecs mettoient beaucoup de difference entre la tragédie, la comédie, & l'*art des flutes*, qu'ils apelloient, *αὐλητικὴν*, qui consistoit à imiter & à representer par le seul son de cet instrument, des actions & des histoires entieres, sans aider ce son d'aucun mouvement du corps. C'est pourquoi Aristote se moque de certains fluteurs qui voulant representer des gens qui jouoient au palet, faisoient du corps les mêmes contorsions que ces joueurs ; ou qui voulant jouer Scylla, se demenoient de maniere qu'ils entrainoient le maître de la musique qui étoit à leur tête, comme on peut le voir dans la Poëtique d'Aristote. Horace parle donc ici de ces joueurs de flute, & ne pense point du tout à la comédie, qu'il comprend à la fin du vers sous le nom géneral de *tragédie*, comme je vais l'expliquer dans la Remarque suivante.

Nunc est gavisa tragœdis] Horace parle ici des premiers tems où il n'y avoit point encore de difference établie entre la tragédie & la comédie, & où l'on apelloit du nom general de tragédie toutes ces imitations dramatiques. Athénée, *Τραγῳδία τὸ παλαιὸν ἦν ὄνομα κοινὸν, καὶ πρὸς τὴν κωμῳδίαν. Anciennement le nom de tragédie étoit commun à la comédie.* En effet ce n'étoit qu'un seul & même poëme, où l'on mêloit le ridicule & le serieux. Ce qui fit que dans la suite cela fut partagé, & comme dit Aristote, *διεσπάσθη*. Le grave & le serieux fut pour la tragédie ; & la comédie eut pour son partage le ridicule & le plaisant. C'est le veritable sens de ce passage.

99 *Sub nutrice puellâ velut si luderet infans*] Horace compare ces changemens des Grecs aux caprices des enfans, qui n'aiment ou ne haïssent pas

pas longtems une même chose, & qui, comme il dit ailleurs, *mutantur in horas*, *changent à tous momens*; mais leurs changemens sont presque tous en faveur de la nouveauté.

100 *Maturè plena reliquit*] Que l'on joigne *maturè* avec *plena*, ou avec *reliquit*, cela fait toujours le même sens, & ce n'est pas la peine de disputer.

101 *Quid placet aut odio est, quod non mutabile credas?*] L'homme est un sujet si divers & si inconstant, qu'il ne sauroit être longtems dans la même assiete, ni faire grand fonds sur ses goûts qui lui paroissent les plus assurés. Et cela étant, on peut dire que ceux qui louent & protégent opiniâtrement les anciens Poëtes au préjudice des nouveaux, ont des raisons particulieres & secretes qui les déterminent. Il n'est pas naturel aux hommes d'être si constans dans leur choix, & contre la nouveauté.

102 *Hoc paces habuere bonæ ventique secundi*] L'inconstance est naturelle aux hommes, mais elle trouve à paroître & à se déployer toute entiere pendant la paix, qui donne toujours lieu à de nouvelles inventions; c'est pourquoi Aristophane l'apelle l'*amie des Graces*, & la *Reine des danses & des Chœurs*.

103 *Romæ dulce diu fuit*] Après avoir parlé de l'inconstance des Grecs, il parle de celle des Romains.

Reclusa manè domo vigilare, clienti promere jura] On peut voir ce qui a été remarqué sur le dixieme vers de la premiere Satire. Cette coutume, dont il parle, duroit encore du tems de Ciceron; c'est pourquoi Horace dit fort bien *diu*.

105 *Cautos nominibus certis expendere nummos*] *Cautos nummos*, un argent assuré, & que l'on ne donne qu'après avoir consulté des Jurisconsultes habiles. *Certis nominibus*, de bons débiteurs, des debiteurs solvables. C'est ce que Ciceron apelle *bona*

no-

nomina. * C'eſt ſans raiſon que M. Bentlei a changé ce vers & qu'il a lu *ſcriptos nominibus rectis* &c.

106 *Majores audire*] *Majores*, les vieillards, à qui l'âge donnoit plus d'autorité & plus d'experience. *Minori*, aux jeunes gens.

107 *Minui damnoſa libido*] On n'alloit pas conſulter ces habiles Juriſconſultes ſeulement ſur des queſtions de droit, mais ſur tous les devoirs de la vie civile, & ſur la morale. Ces Juriſconſultes étoient les Directeurs & les Caſuiſtes de ces tems-là, comme il paroît par les Offices de Ciceron.

108 *Et calet uno ſcribendi ſtudio*] Voilà une biſarerie bien étrange ; on ne veut goûter que les anciens Poëtes, & cependant on ne ceſſe de faire des vers.

111 *Ipſe ego*] Horace pouvoit faire le modeſte en toute ſureté ; il écrivoit à un Prince qui connoiſſoit les beaux vers, & qui en faiſoit de fort beaux lui-même.

Qui nullos affirmo ſcribere verſus] Il a égard à ce qu'il dit dans la premiere Epitre:

Nunc itaque & verſus & cætera ludicra pono.

Voilà pourquoi je quite ici preſentement les vers, & tous les frivoles amuſemens qui les accompagnent.

On peut voir là les Remarques.

112 *Invenior Parthis mendacior*] Un homme qui renonce aux vers, & qui ne laiſſe pas d'en faire, ne reſſemble pas mal au Parthe, qui fuit, & qui cependant combat. Voilà pourquoi Horace dit ici qu'il eſt plus menteur que les Parthes. Car quoique cette maniere des Parthes ſoit un veritable ſtratagême & une ruſe de guerre, elle ne laiſſe pas de pouvoir être apellée un *menſonge*. On permet

met à un Poëte ce qu'on ne fouffriroit pas d'un Hiftorien.

Et priùs orto fole, vigil calamum &c.] Horace dit ceci en raillant : car il étoit naturellement pareffeux, & ne fe levoit pas volontiers avant dix heures. * Mais il compofoit dans fon lit. *

114 *Navem agere ignarus navis timet*] L'architecte ne fait pas le métier du Pilote, ni le Pilote celui du Medecin ; chacun fait le métier qui lui eft propre & qu'il a apris. Mais les Romains font des vers, quoiqu'ils ne foient nullement Poëtes.

Abrotonum ægro non audet nifi qui didicit dare] *Abrotonum*, de l'auronne, une plante qui a la fleur jaune, d'une odeur forte, & qui eft amere comme l'abfinthe. C'eft pourquoi Lucrece dit *abrotonique graves.* La feuille & la graine étoient d'un fort grand ufage dans la medecine, mais plus la graine que la feuille. On s'en fervoit contre la toux, contre les maux de reins, contre les difficultés d'urine, & contre toutes fortes de venins. Voiez le chap. XXI. du XXI. Livre de Pline. Dans la traduction j'ai mis de l'hellebore, parcequ'il eft plus connu.

116 *Promittunt Medici*] Par ce mot *promittunt*, il taxe un peu la vanité des Medecins, qu'Euphranor apelloit ἰατρῶν ἀλαζονείαν. Car, comme fi leur métier n'étoit pas de guerir, mais de promettre, ils promettent toujours, & trouvent d'abord tout facile. Comme ce Medecin que Plaute introduit dans fes Ménechmes:

------ Perfacile id quidem eft,
Sanum futurum, meâ ego id promitto fide.

Oh cela eft facile, & je promets fur ma parole qu'il era bientôt en parfaite fanté.

* A quoi pensoit M. Bentlei, quand il a voulu changer ce vers & lire:

> ----- *quod medicorum est,*
> *Promittunt melici.*

Les Musiciens promettent ce qui est des Medecins.

118 *Hic error tamen & levis hæc insania*] Après avoir assez raillé les méchans Poëtes, & leur avoir reproché leur mauvais goût, il se jette sur les louanges de la poësie, afin qu'on ne pût pas l'accuser d'avoir donné à Auguste du dégoût pour elle; & il en explique l'origine & les progrès.

119 *Vatis avarus non temerè est animus*] L'amour des richesses est ordinairement incompatible avec la passion des vers; & comme dit Platon, si je ne me trompe, les organes d'un Philosophe ou d'un Poëte peuvent difficilement être les organes d'un avare. Cependant cela se trouve quelquefois faux, & il y a tel Poëte à qui l'on feroit tort de juger de son habileté par le mépris qu'il auroit pour les richesses.

121 *Detrimenta, fugas servorum, incendia ridet*] Il y a pourtant des Poëtes de qui de pareils accidens déconcerteroient bien l'enthousiasme. Ce que dit Horace ne laisse pas d'être vrai en general, quand notre ame est pleine d'un objet, elle ne peut que tres difficilement être émue par d'autres objets qui n'ont aucune affinité avec celui dont elle est charmée.

123 *Vivit siliquis*] Pline écrit que *siliqua* est une espece de fruit semblable à la châtaigne, avec cette difference, qu'on le mange avec l'écorce, proprement des *carrubes*, *carrubiæ*, mot formé de l'Arabe. Mais *siliqua* signifie aussi la gousse des légumes, & on le prend pour les légumes mêmes. Horace l'a mis ici en ce sens-là, comme Perse, qui en par-

parlant d'une jeuneſſe ſtudieuſe & frugale, dit, *ſiliquis & grandi paſta polentâ.*

Et pane ſecundo] *Panis ſecundus*, le ſecond pain étoit celui que l'on faiſoit d'une farine d'où l'on avoit tiré la fleur pour en faire ce qu'on apelloit *le pain pur*, *panem mundum*; comme Lampridius opoſe *panem mundum* à *panis ſequens*, qui eſt la même choſe que *panis ſecundus* : *panis mundi*, dit-il dans la Vie d'Alexandre Sévere, *pondo* XXX. *panis ſequentis ad donandum pondo* L. *Trente livres de pain pur* (avec toute ſa fleur) *& cinquante livres de ſecond pain pour donner.* Ce ſecond pain étoit ordinairement le pain des domeſtiques, & c'étoit celui qu'Auguſte aimoit le plus, & qu'il mangeoit ordinairement. Suétone : *ſecundarium panem maximè appetebat.* Pline apelle tout au contraire *ſecundariam* la farine la plus pure, celle qui eſt paſſée deux fois, & par le plus fin tamis, *rurſus quæ tranſitu arctiore cernitur, ſecundaria vocatur.* Car c'eſt ainſi qu'il faut lire ce paſſage du chapitre XI. du Livre XVIII.

124 *Militia quamquam piger & malus*] Il dit cela par raport à lui, & pour faire rire Auguſte, parcequ'il avoit pris la fuite, & abandonné ſon bouclier à la bataille de Philippes. Car d'ailleurs il ſavoit bien qu'on peut être en même tems & homme de guerre, & Poëte, témoin Tyrtée, Eſchyle, Sophocle, &c.

Utilis urbi] La poëſie eſt un art qui a été inventé pour l'inſtruction des hommes, & qui eſt utile par conſéquent. Cela a été prouvé ſur la Poëtique d'Ariſtote. Dans tout ce qu'Horace dit ici de l'utilité de la poëſie, il paroît avoir eu en vue la II. ſcene du IV. Acte des Grenouilles d'Ariſtophane, où ce Poëte traite le même ſujet, & où il dit que les Poëtes ne ſont admirables qu'à cauſe de leur adreſſe & des bons préceptes qu'ils donnent aux hommes pour les rendre meilleurs:

Δεξιότητ🙰 ϗ νεθεσίας, ὅτι βελτίȣς τε ποιȣ̃μεν
Τȣ̀ς ἀνθρώπȣς ἐν ταῖς πόλεσι.

Car, ajoute-t-il, *voilà à quoi les Poëtes doivent travailler. Et voyez dès les tems les plus éloignés combien les grands Poëtes ont été utiles. Orphée nous a enſeigné les ſacrifices & la religion, il nous a donné de l'horreur pour les meurtres: Muſée nous a apris la guerison des maladies, & la reſſource des oracles: Heſiode nous a montré la culture des terres, & les tems du labourage & de la recolte des fruits; & le divin Homere n'a aquis la réputation & la gloire dont il jouït, que par les belles choſes qu'il nous a enſeignées, car il nous a apris à armer les hommes & à les mettre en bataille, en un mot il nous a formés à toutes les vertus, militaires, morales ou politiques.*

125 *Si das hoc, parvis quoque rebus*] Comme il vient de donner aux Poëtes une fort grande louange en diſant qu'ils ſont utiles à l'Etat, & qu'il ſe ſouvient qu'il parle à un grand Prince, qui pouvoit fort bien ne reconnoître d'utile pour l'Etat que ce qui concernoit la politique & l'art de régner, il ajoute cette condition pleine de modeſtie: *Si vous accordez que les grandes choſes puiſſent tirer quelque utilité des petites.* Horace auroit manqué contre la politeſſe, contre la bienſéance & contre la politique même, s'il n'avoit uſé de ce correctif. Au lieu que par là il ſauve tout & met hors d'atteinte la louange qu'il a donnée aux Poëtes, il l'a prouvé en l'excuſant; car rien n'eſt plus certain que l'inſtruction des hommes, eſt le fondement de la politique; or c'eſt la poëſie qui les corrige, qui les forme, qui les inſtruit.

126 *Os tenerum pueri balbumque Poëta figurat*] Car les enfans aprenoient a lire dans les ouvrages des Poëtes, & on leur faiſoit aprendre par cœur leurs ſentences, qu'ils prononçoient enſuite. On choiſiſſoit même quelquefois des vers rudes qu'on leur faiſoit dire auſſi vite qu'ils pouvoient, afin de leur

leur delier mieux la langue, & de leur rendre la prononciation plus distincte & plus articulée: *quo esset os absolutius, & expressior sermo*, comme dit Quintilien: c'est ce qu'on néglige trop aujourd'hui. Les Grecs suivoient la même méthode, car ils commençoient l'éducation des enfans par les fables, comme Platon le témoigne dans le II. Liv. de la République, ὅτι πρῶτον τοῖς παιδίοις μύθους λέγομεν. *Nous aprenons d'abord aux enfans les fables.* Voilà pourquoi il vouloit que les nourices & les meres n'aprissent pas à leurs enfans toutes sortes de fables, mais seulement celles qui auroient été aprouvées par des Examinateurs commis par la République. Puisque je suis sur cette matiere de l'education des enfans, le Lecteur ne sera pas fâché que je raporte ici & que j'explique un passage remarquable d'Aristophane, qui est assez difficile, quoiqu'il paroisse fort aisé. Dans les Grenouilles Acte IV. scene II. Aristophane fait dire par Eschyle:

---- τοῖς μὲν γὰρ παιδαρίοισιν
Ἐστι διδάσκαλος ὅστις φράζει, τοῖς δ' ἡβῶσι ποιηταί.

Il s'agit de savoir quel est ce premier Précepteur que le Poëte entend par ce mot ὅστις φράζει. Il peut signifier *tout homme qui parle*, c'est-à-dire, *le premier venu*. Comme Platon dit que le peuple est pour la langue un très excellent maître. V. le I. Alcibiad. Mais je crois plutôt qu'Aristophane apelle ainsi les Régens qui enseignoient dans les écoles, & qui expliquoient les fables aux enfans, car φράζειν, signifie *interpréter*, *expliquer*. Hésych. φράζει, δεικνύει. σημαίνει. διηγεῖται & φράσις, ἑρμηνεία. Aristophane dit donc que les Régens qui savent expliquer les fables sont les premiers maîtres des enfans, & que quand ces enfans sont parvenus à un âge plus avancé, & qu'ils ont le jugement formé, alors les Poëtes dramatiques deviennent leurs Précepteurs; car ils sont en état de pro-

profiter des ſpectacles. C'eſt pourquoi ajoute Eſchyle, *il faut que nous ne diſions que des choſes bonnes & honnêtes.*

Πανὺ δὴ, δεῖ χρηστὰ λέγειν ἡμᾶς.

127 *Torquet ab obſcænis jam nunc ſermonibus aurem*] *Dès cette tendre enfance il les accoutume à ne pas écouter ce qui eſt mal-honnête & obſcene.* Les Poëtes ne doivent rien preſenter à la jeuneſſe qui ne ſoit chaſte & pur, ou bien ils s'éloignent du but de la poëſie, & ne meritent plus le nom de Poëte, puiſqu'ils ont corrompu cet art, & que d'un remede très ſalutaire, ils en ont fait un poiſon très dangereux. Dans la même piece d'Ariſtophane, que je viens de citer, & qu'Horace ſemble avoir eu en vue, Eſchyle reproche à Euripide qu'il a introduit ſur la ſcene des amours criminels & inceſtueux, comme les amours de Sthénobée, les amours de Phedre, &c. Euripide s'excuſe en diſant qu'il n'a pas inventé ces ſujets, & qu'il n'a fait que ſuivre l'hiſtoire, à quoi Eſchyle répond:

Μὰ Δί' ἀλλ' ὄντ', ἀλλ' ἀποκρύπτειν χρὴ τὸ πονηρὸν τόνγε ποιητὴν,
Καὶ μὴ παράγειν, μὴ δὲ διδάσκειν.

Oui vous avez ſuivi l'hiſtoire, mais un Poëte eſt obligé de cacher, de ſuprimer ce qui eſt mauvais, de ne pas le repreſenter, de ne pas l'enſeigner.

De tous ces paſſages il eſt aiſé d'inferer qu'on ne laiſſoit pas lire aux enfans tous les endroits des Poëtes indifferemment, mais ceux qui pouvoient former leurs mœurs, & leur donner de l'horreur pour les actions deshonnêtes & pour les diſcours obſcenes; comme par exemple ce vers de Publius Syrus:

Quod facere turpe eſt, dicere ne honeſtum puta.

Ne vous imaginez pas que ce qui est honteux à faire, soit honnête à dire.

128 *Mox etiam pectus praceptis format amicis*] Après qu'on avoit fait lire aux enfans les endroits des Poëtes qui pouvoient les rendre sages & honnêtes (car c'est le fondement de tout) alors on leur donnoit ceux qui contenoient des préceptes pour les autres vertus, & pour la pratique des devoirs de la vie civile. C'est pourquoi on a fort bien dit que la poësie servoit à faire goûter la philosophie aux enfans.

130 *Rectè facta refert*] Car les grandes actions sont la matiere de la poësie. Non seulement les Poëtes épiques, mais les Poëtes dramatiques doivent être regardés comme des Historiens qui par des exemples connus & sensibles nous aprenent ce qu'il faut faire, & ce qu'il faut éviter. La poësie a même ce grand avántage sur l'Histoire, que l'Histoire ne raporte que les choses particulieres, qui rarement se trouvent proportionnées à ceux qui les lisent, au lieu que la poësie rend les choses generales & fait par là qu'elles conviennent à tout le monde. On peut voir cette matiere traitée à fond dans les remarques sur le IX. chapitre de la poëtique d'Aristote.

Orientia tempora] *Les tems qui se levent;* l'expression est heureuse. Par ce seul mot *orientia*, qui se levent, il embrasse le present & le futur, & il fait une image; car il represente le tems, qui arrive, comme le soleil qui monte sur l'horison.

131 *Inopem solatur & ægrum*] Le Poëte console le pauvre & le malade, en leur donnant du mépris pour les richesses, & de la force contre les douleurs. Car, comme dit Plutarque, la matiere de la poësie ce n'est pas l'histoire seule, mais la philosophie; & les Poëtes ne se proposent pas seulement de nous instruire dans la politique, mais aussi de nous guerir de nos passions, & de nous affranchir des cruelles frayeurs de la mort.

132 *Caf-*

132 *Castis cum pueris*] La poësie n'est pas seulement utile aux hommes, entant qu'elle reforme leur interieur, & regle leur exterieur en les rendant propres à la société; elle leur est encore d'un très grand secours pour la religion. Car c'est elle qui attire les bénédictions de Dieu sur chaque particulier, & sur tout l'Empire. Horace parle ainsi, à cause des prieres solemnelles que l'on adressoit aux Dieux dans les jeux séculaires, & dans toutes les occasions pressantes, comme dans les tems de peste, de secheresse, de sterilité. Ces prieres étoient en vers, & on les faisoit chanter par des Chœurs de jeunes enfans & de jeunes filles de qualité, & jamais par des Musiciens de profession. Nous n'avons pas aujourd'hui de ces delicatesses. Horace a particulierement en vue son poëme séculaire.

134 *Et præsentia numina sentit*] Voilà des prieres bien efficaces, avant que les Chœurs des jeunes garçons & des jeunes filles se séparent & sortent du temple, ils sentent que les Dieux les ont exaucés. Horace a égard ici à la bénédiction qui est à la fin de son poëme séculaire, & qui étoit chantée par les deux Chœurs ensemble:

Hæc Jovem sentire Deosque cunctos
Spem bonam certamque domum reporto.

Nous nous en retournons dans nos maisons avec une ferme esperance que Jupiter & tous les autres Dieux, que nous invoquons, ont pour cet Empire les sentimens que nous leur avons demandés.

135 *Cœlestes implorat aquas docta prece blandus*] Dans les tems de secheresse, pour fléchir la colere de Jupiter, & pour en obtenir la pluie, on faisoit des sacrifices apellés *aquilicia*: on obligeoit le peuple à faire des processions nus-pieds, on faisoit chanter des prieres par des Chœurs de jeunes garçons & de jeunes filles, & pour réduire

ce Dieu à la neceſſité de les exaucer, ils rouloient par les rues & par les chemins une pierre fatale, qui étoit près du temple de Mars, hors de la porte Capene, & qu'on apelloit *manalem lapidem*, parcequ'elle avoit la vertu d'attirer la pluie. Varron dans la Vie du Peuple Romain: *Manalis lapis appellatur in Pontificalibus ſacris, qui tunc movetur cùm pluviæ exoptantur. Dans les rites Pontificaux on apelle* pierre manale *la pierre qu'on roule quand on demande la pluie.* Et Labéo, qui avoit expliqué en quinze Livres toute la diſcipline Toſcane de Tages & de Bacis: *Fibræ jecinoris*, dit-il, *ſandaracei coloris dum ſuant, manales tunc verrere opus eſt petras. Quand les fibres du foie ſont d'une couleur jaunâtre, alors il eſt néceſſaire de faire rouler la pierre manale.* Ces habiles gens, Tages & Bacis, avoient rémarqué ſans doute que les fibres des bêtes immolées aprochoient de la couleur jaunâtre quand le vent étoit tourné à la pluie; car il falloit bien aider au miracle, qui auroit manqué ſouvent ſans l'adreſſe de ſes ſupots. Voiez Feſtus ſur *Aqualicium* & *manalis lapis.*

Doctâ prece] Dans cette priere on ne manquoit pas d'expliquer toutes les proprietés de Jupiter pluvieux. C'eſt pourquoi Horace l'apelle *ſavante.*

136 *Avertit morbos, metuenda pericula pellit*] *Morbos*, les maladies épidémiques & la mortalité: *pericula*, la famine, les guerres, & toutes les autres calamités pour leſquelles on employoit les prieres publiques.

137 *Locupletat frugibus annum*] Car dans les tems de la ſterilité on faiſoit des prieres pour attirer la grace du ciel, *almam fauſtitatem.*

Fertilis frugum pecoriſque tellus
Spiceâ donet Cererem coronâ:

Nu-

Nutriant fœtus & aquæ salubres,
Et Jovis auræ.

Que la terre riche en fruits & en bétail, offre à Cerès une couronne d'épis, & que les tendres nourissons des troupeaux ne trouvent que des eaux saines, & ne respirent qu'un air temperé.

138 *Carmine Dii superi placantur.*] Pour ne pas faire un long détail de toutes les cerémonies de Religion où l'on employe la poësie, il dit en un mot qu'elle sert à apaiser les Dieux toutes les fois qu'ils sont irrités contre les hommes, soit en géneral, soit en particulier.

Carmine manes] Il opose *manes* à *Dii superi.* En effet les Mânes n'étoient autre chose que les Génies des hommes, ou les ames des trépassés. C'est pourquoi Pluton étoit apellé *Rex Manium*, le Roi des Mânes, c'est-à-dire le *Roi des morts*. Horace dit donc que les Mânes étoient apaisés par des vers, parcequ'on faisoit des sacrifices aux morts, qu'on leur adressoit des prieres pour se les rendre propices, & qu'on celébroit des fêtes en leur honneur. Car on les estimoit des Dieux, & l'on étoit persuadé qu'ils nuisoient aux vivans, si l'on ne leur rendoit quelque culte. Les fêtes des morts étoient apellées *Denicales feriæ.* Sur quoi je corrigerai un passage de Ciceron, dans le II. Livre des Loix : *Nec verò tam Denicales, quæ à nece appellatæ sunt, quia residentur mortui, quam cœlestium quieti dies, feriæ nominarentur, nisi majores eos, qui ex hac vita migrassent, in Deorum numero esse voluissent.* *D'ailleurs les* Denicales, *ainsi nommées du mot Latin* nex, *qui signifie la mort, parcequ'alors les morts se reposent, non plus que les jours de repos consacrés aux autres Dieux celestes, ne seroient point apellés des fêtes, si nos ancêtres n'avoient voulu que les morts fussent au nombre des Dieux.* Ces mots, *quia residentur mortui,*

ſont corrompus, & ſont un très mauvais ſens : car les morts n'attendent pas leurs fêtes pour ſe repoſer ; il faut lire, *quia reſidetur mortuis*, & traduire *parce-qu'alors on ſe repoſe en l'honneur des morts.*

139 *Agricolæ priſci*] Il va prouver que la poëſie eſt fille de la religion, & qu'elle eſt née dans les aſſemblées que les premiers hommes, qui étoient tous bergers & laboureurs, faiſoient en l'honneur des Dieux après la recolte, pour leur rendre graces des fruits qu'ils avoient cueillis, & dont ils leur offroient les prémices. Et cela eſt ſi vrai, que comme la Nature eſt toujours & partout la même, la poëſie avoit eu en Grece les mêmes commencemens qu'elle eut enſuite en Italie. C'eſt pourquoi Maxime de Tyr écrit preſque comme Horace, Ἀθηναίοις ἡ μὲν παλαιὰ μοῦσα χοροὶ παίδων ἦσα καὶ ἀνδρῶν, γῆς ἐργάται κατὰ δήμους συνιστάμενοι ἄρτι ἀμήτου καὶ ἀρότου κεκονιμένοι, ᾄσματα ᾄδοντες αὐτοσχέδια. *L'ancienne poëſie des Atheniens conſiſtoit en des Chœurs d'hommes & de garçons : c'étoit proprement des impromptu chantés par des laboureurs qui s'aſſembloient avec tout leur bourg après leur recolte.*

140 *Condita poſt frumenta*] Ariſtote dit dans le VIII. Livre des Morales, μετὰ τὰς τῶν καρπῶν συγκομιδάς, *après la recolte de leurs fruits*: inſinuant par là que c'étoit après les vendanges; car il ajoute enſuite que c'étoit particulierement en ce tems-là qu'ils jouïſſoient de quelque loiſir : μάλιστα γὰρ ἐν τούτοις ἐσχόλαζον τοῖς καιροῖς.

142 *Cum ſociis operum & pueris*] Torrentius a lu dans ſix manuſcrits, *cum ſociis operum pueris* ; & ſur cela il dit qu'en cet endroit Horace ne parle que des femmes & des enfans de ces laboureurs, ſans faire aucune mention des eſclaves : & qu'il apelle ces enfans les compagnons de leur travail. Car les premiers hommes n'avoient pour leur aider à cultiver leurs terres, d'autre ſecours que celui de leurs enfans; on ne connoiſſoit pas encore les eſclaves. Auſſi Maxime de Tyr a mis παίδων καὶ ἀνδρῶν dans l'endroit

droit que j'ai cité. Mais il ne faut rien changer au texte. Horace ne parle pas des premiers hommes, mais des anciens Romains qui étoient laboureurs, & qui avoient certainement des esclaves. * La passion outrée que M. Bentlei a pour les MSS. l'a porté à me blâmer ici de ce que j'ai osé m'oposer à Torrentius & retenir cet *&* qui est banni par six MSS. Quel attentat! Mais quoique ce savant homme puisse dire, cette conjonction est ici très nécessaire, Horace donne à ces anciens laboureurs trois aides pour leurs travaux: *socios operum*, c'est-à-dire leurs esclaves, qu'il apelle poliment les compagnons de leurs travaux; *pueros*, leurs enfans, & leurs femmes, *cum conjuge fidâ*; & ce *sociis operum* n'empêche pas que leurs enfans & leurs femmes ne soient aussi *socii operum*, leurs aides; mais ce sont des aides naturels. Horace les associe assez à ces travaux, puisqu'il dit *cum pueris, cum conjuge fidâ*. M. Bentlei est moins obligé qu'il ne pense à ses bons amis les MSS. ce sont eux qui l'ont précipité dans toutes les erreurs où il est tombé, & qui ont étrangement defiguré le texte d'Horace. *

Et conjuge fidâ] Cette épithete, *fidâ*, n'est pas ici une épithete pour remplir seulement le vers. Horace s'en sert pour marquer l'antiquité des tems dont il parle : les femmes étoient alors fideles à leurs maris; on n'avoit pas encore trouvé le moyen de les corrompre, comme on le trouva dans les siecles suivans, où il n'y eut presque plus ni fidelité ni pudeur. On peut voir l'Ode VI. du Livre III.

143 *Tellurem porco*] Horace met ici *porco* pour *porca*: car on immoloit ordinairement à la Terre une truie qui avoit des petits. Arnobe: *Telluri, inquiunt, matri scrofa ingens immolatur fœta.* Et quand on n'avoit point de femelle, on en offroit une de métail, plutôt que d'immoler un mâle.

Sylvanum lacte piabant] On peut voir ce qui a été remarqué du Dieu Sylvain, sur l'Ode II. du Livre V. On lui faisoit des offrandes selon la sai-

ſon, & ſelon le beſoin que l'on avoit de ſon ſecours. Dans le tems de la moiſſon, on lui offroit des épis, afin qu'il bénit leurs bleds. En automne on lui offroit des raiſins, afin qu'il leur donnat de bonnes vendanges ; & on lui donnoit du lait quand on le prioit d'avoir ſoin des troupeaux. Tout cela eſt marqué dans ces deux vers de Tibulle, de l'Elég. V. du Livre I. lorſqu'il parle des occupations que ſa maitreſſe auroit chez lui à la campagne:

Illa Deo ſciet agricolæ pro vitibus uvam,
Pro ſegete ſpicas, pro grege ferre dapem.

Elle ſaura offrir au Dieu champétre des raiſins pour nos vignes, des épis pour nos moiſſons, & du lait pour nos troupeaux.

On a eu tort de croire qu'à la fin du dernier vers Tibulle a voulu parler du ſacrifice qu'on faiſoit pour les bœufs. Car il étoit defendu aux femmes d'aſſiſter à ce ſacrifice, comme cela paroit manifeſtement par un paſſage de Caton. Le même Tibulle a dit dans l'Elégie V. du Livre II.

Lacte madens illic ſuberat Pan Ilicis umbra.

Là ſous l'ombre d'un chêne étoit le Dieu Pan tout découlant de lait.

On pouroit croire auſſi que le lait étoit le ſacrifice ordinaire du Sylvain champêtre, qui étoit le même que Pan : & qu'on offroit les raiſins & les fruits au Sylvain oriental, au Dieu des limites, qui étoit le même que Mars.

144 *Floribus & vino genium*] Voilà une agréable & heureuſe imagination de ces premiers hommes, d'avoir fait de leur propre Génie un Dieu qu'il falloit honorer & apaiſer par des fêtes & par des ſacrifices. Car ce n'étoient pas des ſacrifices perdus, ils en étoient

toient récompensés sur l'heure même. Les sacrifices ordinaires du Génie étoient des fleurs, des gâteaux & du vin; on n'y employoit jamais le sang, parcequ'il paroissoit injuste d'immoler des bêtes au Dieu qui presidoit à la vie, & qui étoit le plus grand ennemi de la mort. Quand les hommes furent plus polis, on ajouta les essences aux fleurs & au vin. Tibulle dans l'Elégie II. du Livre II.

Ipse suos Genius adsit visurus honores,
Cui decorent sanctas mollia serta comas,
Illius puro distillent tempora nardo,
Atque satur libo sit madeatque mero.

Que le Génie vienne lui-même assister aux honneurs que nous lui rendons, que ses cheveux soient ornés de bouquets de fleurs, que le nard le plus pur coule sur ses temples, qu'il soit rassasié de gâteaux, & tout trempé de vin.

Memorem brevis avi] C'est la raison pour laquelle le Génie veut être honoré par des fêtes & par des sacrifices; *il sait que la vie est courte*, & que par conséquent il ne faut pas perdre un tems si precieux. L'idée de la mort ne troubloit point ces hommes, ils l'envisageoient au milieu même de leurs plaisirs, & s'en servoient comme d'un aiguillon qui les excitoit à la joie. Mais elle effraye le vulgaire, dont tous les soins vont à n'y pas penser.

145 *Fescennina per hunc inventa licentia morem*] * M. Bentlei trouve cette expression *inventa licentia* trop dure; il doute même qu'on puisse dire *invenire licentiam*, comme on dit *invenire carmina*, & il a corrigé *invecta licentia*. Mais c'est un degoût trop grand. *Inventa licentia* est élegamment dit pour *inventi versus licentiâ pleni*. Sans nous arrêter donc à cette critique très mal fondée, expliquons le passage, cela est plus important *. Tite Live écrit dans son Livre VII. que vers l'an de Rome 392. la peste étant fort violente, les Romains instituerent les jeux scéniques pour apaiser la colere des Dieux; que pour

cet effet on fit venir de Toſcane des baladins, qui danſant au ſon de la flute, faiſoient, à la maniere de leur pays, des poſtures aſſez agréables; que tout cela étoit *ſine carmine ullo*, ſans aucun vers; que les jeunes Romains, en imitant ces baladins, commencerent tout d'un coup à ſe railler par des vers rudes & groſſiers, & que c'eſt là le commencement de la comédie Latine. Mais Horace s'éloigne ici de ce ſentiment, & il fait entendre que non ſeulement les Romains, mais auſſi les Toſcans avoient inventé ces vers avant que leurs baladins euſſent été apellés à Rome. Et cela eſt vrai. Voyez la Remarque ſur le vers 152. La tragédie, qui comprenoit anciennement la comédie, avoit eu longtems auparavant la même origine en Grece; car elle dut ſa naiſſance aux aſſemblées que les payſans de chaque bourg faiſoient après leurs vendanges. Ces bons laboureurs, ravis d'être quites de leur travail, chantoient des chanſons au Dieu de la débauche; & comme ils étoient échauffés par la joie & par le vin, ils ſe railloient les uns les autres par des vers faits ſur le champ. C'eſt pourquoi Ariſtote a fort bien dit que la poëſie étoit née de ces impromtu groſſiers qu'il apelle αὐτοσχεδιάσματα, & que ces impromptu étoient nés de la Nature ſeule, ἀπὸ τῆς φυσικῆς ἀρχῆς. Tibulle a parfaitement expliqué cette origine de la poëſie Greque dans l'Elégie I. du Livre I. Je raporterai le paſſage entier, parcequ'il eſt fort beau, & que Scaliger ne l'a point du tout entendu:

Agricola adſiduo primum laſſatus aratro
Cantavit certo ruſtica verba pede:
Et ſatur arenti primum eſt modulatus avenâ
Carmen, ut ornatos duceret ante Deos.
Agricola & minio ſuffuſus, Bacche, rubenti.
Primus inexpertâ duxit ab arte choros.

Le

Le laboureur lassé de son long travail, a chanté en vers des chansons rustiques, & le ventre plein, il a le premier entonné sur son chalumeau des cantiques pour ses Dieux qu'il avoit ornés. Le laboureur s'étant barbouillé de rouge dans une de vos fêtes : Bacchus, a le premier inventé les Chœurs par un art sans experience.

Ce qu'Aristote avoit apellé αὐτοσχεδιάσματα, *des impromptu*, des vers faits sans art, sans étude & sans préparation, c'est ce que Tibulle apelle *artem inexpertam, un art sans experience.* C'est pourquoi Scaliger a eu grand tort de gâter ce passage en corrigeant,

Primus inexpertâ duxit ab arce choros;

Fut le premier qui mena de la citadelle des chœurs.

Il n'y a jamais eu de critique plus malheureuse. Mais revenons à notre passage d'Horace. Ce Poëte explique donc ici les commencemens qu'eurent en Italie ces deux sortes de poësie, la sacrée, qui contenoit les louanges des Dieux, & la profane, qui étoit remplie de railleries grossieres que ces paysans faisoient entre eux, & qui produisit ensuite la comédie. Et tout cela est entierement conforme à ce qu'Aristote écrit de l'origine de la poësie Greque, comme Tibulle l'a mis dans ses vers. *Fescennina licentia*, licence Fescennine, parceque ces vers libres & obscenes furent inventés par les habitans de Fescennia dans la Toscane. *Fescennia*, aujourd'hui *Citta Castellana*. Il faut se souvenir qu'après que la comédie fut un peu plus polie & plus réglée, ce nom de vers Fescennins demeura à tous les vers sales, & il fut surtout donné aux vers deshonnêtes qu'on chantoit aux noces. Catulle:

Nec diu taceat procax
Fescennina locutio.

Et que le langage Fescennin, toujours libre & enjoué, ne soit pas longtems muet.

147 *Libertasque recurrentes accepta per annos*] Horace fait assez entendre ici que ces vers grossiers, ces impromptu rustiques durerent fort longtems avant qu'on s'avisat de les defendre, & on les defendit l'an de Rome trois cents deux.

148 *Lusit amabiliter*] Il dit que pendant plusieurs années cette poësie se tint dans les bornes d'une raillerie plus divertissante que chagrine.

Donec jam sævus apertam in rabiem verti cœpit jocus] Peu à peu ces railleries devinrent ameres, & enfin elles dégénererent en rage, personne ne fut épargné. Aussi, comme dit fort bien Horace dans l'Art Poëtique, quelle retenue & quelle sagesse pouvoit-on attendre de paysans oisifs, autorisés par la coûtume, & mêlés avec les honnêtes gens?

Urbanus quid enim saperet liberque laborum
Rusticus, urbano confusus, turpis honesto?

151 *Fuit intactis quoque cura*] Ceux qu'on n'avoit point attaqués ne laissoient pas de craindre: car la licence ne s'arrête pas volontiers, & les embrasemens qu'on néglige s'augmentent & embrasent tout:

Et neglecta solent incendia sumere vires;

comme Horace s'explique lui-même en parlant de la médisance, dans l'Epitre XVIII. C'est pourquoi il dit, *conditione super communi.* Car cela ne signifie pas seulement qu'ils s'interesserent à ce mal public, mais qu'ils s'interesserent à un mal, qui, étant public, pouvoit enfin aprocher d'eux comme des autres.

152 Quin

152 *Quin etiam lex, pœnaque lata*] C'est la loi des XII Tables : *Si quis occentassit malum carmen, sive condidisset, quod infamiam faxit, flagitiumve alteri, capital esto. Si quelqu'un a dit ou écrit lui-même des vers contre la reputation ou contre l'honneur d'un autre, qu'il soit puni de mort.* Et c'est cette même loi qui prouve incontestablement que Tite-Live s'est trompé, s'il a écrit que ces vers rudes & grossiers ne commencerent à Rome que l'an 392. sous le Consulat de Sulpitius Péticus & de Licinius Stolo. Car puisque cette loi des XII. Tables avoit été établie près de cent ans auparavant, c'est une marque infaillible que ces sortes de vers y étoient connus. Les Décemvirs auroient-ils été assez ridicules pour faire une loi contre un excès dont on n'auroit pas même eu d'idée, & pour defendre ces vers avant qu'on sût ce que c'étoit que vers ? Mais ce n'est pas le sens du passage de Tite-Live que j'ai assez expliqué dans le Discours sur la Satire.

154 *Vertére modum formidine fustis*] Ils changerent de ton, de peur de souffrir la peine portée par la loi. Ce changement produisit la *Satyre*, qui étoit une espece de poëme plus châtié, & rempli de railleries plaisantes, qui n'avoient rien ni de deshonnête, ni de trop piquant. Cette Satire avoit des modes réglés, c'est-à-dire une musique réglée, & des danses accompagnées de postures & de mouvemens convenables. On peut voir ce qui en a été dit dans la Preface sur les Satires. Mais une chose très remarquable, c'est que comme la poësie avoit eu à Athenes les mêmes commencemens qu'elle eut ensuite à Rome, elle avoit eu aussi les mêmes accidens qui arriverent à celle-ci : la vieille comédie fut defendue à Athenes, comme il le dit lui même dans l'Art Poëtique :

----- Sed in vitium libertas excidit & vim
Dignam lege regi. Lex est accepta, chorusque

Turpiter obticuit sublato jure nocendi.

Mais cette liberté dégénera bientôt en une licence outrée, & qui meritoit d'être refrénée par les loix. On fit sur cela des ordonnances, & le Chœur se tút honteusement après qu'on lui eut ôté les moyens de nuire avec impunité.

On peut voir là les Remarques.

Formidine fustis] *Par la crainte du bâton*; c'est-à-dire par la crainte du suplice apellé *fustuarium*, qui étoit d'être batu de verges jusqu'à la mort. Horace apelle ces verges des bâtons, parceque c'étoient des baguetes assez grosses qui composoient les faisceaux.

155 *Ad benedicendum, delectandumque redacti*] On prétend qu'Horace opose ici *benedicere* à *maledicere*, & qu'il a voulu dire que les Poëtes furent obligés de remplir leurs ouvrages de louanges, au lieu des invectives & des railleries atroces qu'ils faisoient auparavant. Mais j'ai de la peine à le croire, parcequ'il est certain que la Satire, qui succéda aux vers Fescennins, n'étoit nullement flateuse; la flaterie ne s'insinua que longtems après dans la nouvelle comédie. Je crois donc qu'ici *benedicere* est un mot de religion, & qu' Horace veut faire entendre que les Poëtes furent réduits à rendre simplement graces à leurs Dieux, & à divertir le peuple par des railleries honnêtes. On pouroit croire aussi que *bene dicere* est en deux mots, & qu'il ne regarde que le stile & la maniere d'enseigner des moralités. En quoi Horace feroit allusion aux deux principales fins de ces sortes de poëmes, παιδεία καὶ διαγωγὴ. *l'instruction* & *le plaisir*, qui sont toutes deux l'unique but de la poësie dramatique.

156 *Græcia capta ferum victorem cepit*] Les Grecs vaincus par les Romains, devinrent les maîtres de leurs vainqueurs: car ils leur donnerent la loi sur tous les beaux arts. Ainsi la Grece prit & captiva par ses charmes & par sa politesse ceux qui l'avoient

prise

prise par la force des armes. C'est ce qu'Horace veut dire simplement, sans penser en aucune maniere à la corruption des mœurs que cette politesse Greque produisit en Italie, selon cette prophétie de Caton: *Quandocunque ista gens suas literas dabit, omnia corrumpet. Quand cette nation nous donnera sa science & sa politesse, elle gâtera tout.*

Ferum victorem] Ce vainqueur sauvage, rude & grossier, comme Porcius Licinius apelle les Romains de ces tems-là, *bellicosam Romuli gentem feram.*

157 *Sic horridus ille defluxit numerus Saturnius*] Ces vers Fescennins étoient aussi apellés vers *Saturniens*, comme qui diroit des vers très anciens, & qui étoient faits du tems que Saturne régnoit en Italie. C'est pourquoi Ennius les definit de cette maniere:

----- Scripsere alii rem
Versibu', quos olim Fauni vatesque canebant,
Cùm neque Musarum scopulos quisquam superarat,
Nec dicti studiosus erat. -----

Les autres ont écrit les guerres en ces sortes de vers que chantoient jadis les Faunes & les Prophetes, lorsque personne n'avoit encore grimpé sur les rochers des Muses, & qu'on n'avoit aucun soin de ses expressions.

Ces vers Saturniens étoient comme celui-ci,

Dabunt malum Metelli Nævio Poëtæ.

Où l'on n'avoit égard qu'aux tems & aux nombres, sans penser ni à la beauté, ni à l'arrangement des mots, comme Servius dit fort bien, *metrum Saturnium quod ad rythmum solum vulgares componere consueverunt.*

158 *Et grave virus*] Horace apelle ces anciens ou-

ouvrages, ces vers Fescennins, *virus*, du poison, comme Catulle apelle de méchans vers, *venena*. Il est ridicule de vouloir séparer ce mot, & lire *& grave vi rus*.

160 *Manserunt hodieque manent vestigia ruris*] Ceux qui suivent toujours le grand nombre, & qui comptent les suffrages au lieu de les peser, croiroient ici sur la foi de la lettre & de tous les anciens Commentateurs, que ce passage, *mais pourtant ces marques de rusticité ont duré long tems, & durent encore*, signifie simplement qu'on trouvoit encore dans les Poëtes du siecle d'Auguste des expressions & des pensées qui tenoient de cette rusticité, comme Catulle a dit des Annales de Volusius :

> *Pleni ruris & inficetiarum*
> *Annales Volusi, cacata charta.*

Cependant ce sens-là est faux, quelque naturel qu'il paroisse; & quoique personne ne l'ait dit avant moi. Comment Horace auroit-il pu dire que ce poison de rusticité n'étoit pas chassé, puisqu'on avoit alors un Terence, un Virgile, un Catulle, un Tibulle, un Varius, un Ovide, &c. Dans Horace il n'y a point d'endroit qui merite plus que celui-ci d'être bien dévelopé; & c'est ce que je vais faire en peu de mots. J'ai dit dans une des Remarques précédentes, & je l'avois déja expliqué dans la Preface sur les Satires, que la Satire succéda aux railleries grossieres inventées par des paysans. Cette Satire étoit un poëme plus réglé que ces vers Fescennins; mais elle retenoit pourtant beaucoup de leurs railleries & de leurs plaisanteries grossieres, dont on ne retranchoit que la plus odieuse obscénité. Plus de deux cents ans après l'établissement de cette Satire, Livius Andronicus s'étant avisé de faire des comédies réglées à la maniere des Grecs, & ce divertissement ayant paru plus noble & plus parfait, on y accourut en foule, & on né-

négligea les Satyres. Ce mépris dura pendant que les Poëtes jouerent eux-mêmes leurs pieces : mais dès qu'ils les eurent données à des troupes de comédiens, la jeunesse Romaine, qui aimoit à rire, raporta sur le théâtre ces Satires, qu'elle joua d'abord dans les intermedes, & ensuite à la fin des pieces, surtout des pieces Atellanes ; & enfin elle changea leur nom de Satire en celui d'exodia. C'est ce que Tite-Live nous aprend dans le VII. Livre : *Postquam lege hac fabularum ab risu ac soluto joco res avocabatur, & ludus paulatim in artem verterat, juventus histrionibus fabellarum actu relicto, ipsa inter se more antiquo ridicula intexta versibus jactitare cœpit: quæ inde exodia posteà appellata, consertaque fabellis potissimum Atellanis sunt. Les plaisanteries & les railleries licentieuses étant chassées par ces pieces réglées, & l'art ayant poli ce divertissement, la jeunesse Romaine laissa jouer ces pieces trop serieuses aux comédiens, reprit l'ancienne coutume, & joua elle-même ces Satires, qui furent ensuite apellées* exodia, farces, *& ajoutées particulierement aux pieces Atellanes.* Ces farces, *exodia*, ne durerent pas seulement jusqu'au tems d'Horace, elles durerent longtems après ; témoin celle où l'on chanta à Tibere ce mot que raporte Suétone : *Unde mora in Atellanico exodio proximis ludis assensu maximo excepta, hircum vetulum capris naturam ligurire.* Quand Horace dit donc que cette rusticité duroit encore de son tems, il a voulu dire qu'on jouoit encore de ces Satires, de ces *exodia*, de ces farces, qui portoient des marques de la grossiereté de leur origine, & nous faire entendre que cette coutume lui déplaisoit. J'espere qu'on me saura bon gré d'avoir éclairci ce passage, & de n'avoir pas suivi les Commentateurs.

161 *Serus enim Græcis admovit acumina chartis*] Ce ne fut qu'un an après la premiere guerre Punique que les Romains s'aviserent de lire les Grecs ; Livius Andronicus, originaire de Grece, fut le premier qui fit jouer une piece réglée divisée

visée par Actes, l'an de Rome DXIV. deux cents vingt ans après l'établissement de ces Satires. C'est pourquoi ces farces durerent si longtems ; le peuple ne se défait pas facilement des goûts dans lesquels il a été nouri ; & plus ils sont grossiers, plus ils se defendent contre la politesse qui vient les combatre.

162 *Et post Punica bella*] Il ne faut pas entendre ceci des trois guerres Puniques, cela seroit faux. Ce bon goût commença un an après la premiere, se fortifia pendant les vingt années qui précederent la seconde, & se confirma entierement entre la seconde & la troisieme, lorsque Terence porta sur la scene Romaine les pieces de Ménandre. Mais Horace ne parle ici que de la premiere guerre.

Quietus] Il paroît par l'histoire, qu'après la premiere guerre Punique les Romains ne jouirent pas d'un long repos ; car trois ou quatre ans après ils eurent d'autres guerres ; mais comme ces guerres étoient peu considerables, plusieurs Poëtes dans ce tems-là ne laissoient pas de travailler à l'envi à divertir les Romains, & l'on ne se sentoit point de la guerre à Rome. C'est pourquoi Horace a pu fort bien dire *quietus*.

163 *Quid Sophocles & Thespis & Æschylus utile ferrent*] Thespis florissoit du tems de Solon, plus de six cents ans avant la naissance de Jesus-Christ. Quand il commença à paroître, la tragédie étoit encore dans sa premiere grossiereté, & il fut le premier qui y aporta quelques changemens, dont il sera parlé dans les Remarques sur l'Art Poëtique. Eschyle parut près de six-vingts ans après Thespis, & Sophocle commença à faire jouer ses pieces sur la fin de la vie d'Eschyle. On pouroit s'étonner qu'Horace mette ici avec Eschyle & Sophocle, qui ont donné à la tragédie toute la majesté & la perfection qu'elle pouvoit recevoir, qu'il mette, dis-je, avec ces grands hommes Thespis, dont les pieces n'étoient que des divertissemens de village. Quelle utilité & quel secours les Romains

mains pouvoient-ils tirer de ces tragédies, qui n'étoient bonnes qu'à amuſer des payſans? A cela je répons qu'il faut conſiderer deux tems dans Theſpis, le commencement & la fin. Dans le premier il ſuivit la route commune; mais enfin ce divertiſſement lui ayant paru trop groſſier, il le reforma quelque peu, & donna des tragédies d'une nouvelle ſorte comme je l'expliquerai ailleurs. C'eſt pourquoi Plutarque écrit dans la Vie de Solon, que les tragédies de Theſpis plurent merveilleuſement au peuple, à cauſe de leur nouveauté. Auſſi n'a-t-on compté proprement le tems de Theſpis que depuis qu'il eut fait ce changement, & donné ſon Alceſte, qui fut ſa premiere bonne piece.

164 *Tentavit quoque rem ſi digne vertere poſſet*] Car dans ce même tems Accius, Cécilius, Pacuve & Névius firent jouer des tragédies qu'ils avoient traduites des Grecs, dont ils n'étoient que les interpretes.

165 *Et placuit ſibi natura ſublimis & acer*] Horace dit que le Romain ſe plut à cet exercice de traduire des tragédies Greques, parceque naturellement il avoit l'eſprit grand & ſublime. Cette grandeur des Romains a aſſez paru dans toutes leurs actions, pour juſtifier l'Eloge qu'Horace leur donne.

166 *Nam ſpirat tragicum ſatis & feliciter audet*] La verité de ce jugement paroît encore par les fragmens qui reſtent de leurs pieces. Il faut remarquer qu'Horace admet un enthuſiaſme tragique & une heureuſe audace dans les Poëtes qui n'étoient que des traducteurs. En effet ces traducteurs ſe donnoient une grande liberté, & s'attachoient aux choſes ſans s'aſſujettir aux mots. Ils étoient les maîtres de leurs expreſſions. On peut voir la Remarque ſur le 133. vers de l'Art Poëtique.

167 *Sed turpem putat in ſcriptis metuitque lituram*] Horace ne recommande rien avec tant

de

de ſoin que d'aimer à effacer. Il en a établi la néceſſité dans la X. Satire du Livre I. vers 72. Il en fait encore un précepte dans l'Art Poëtique, vers 291. où il va même juſqu'à ordonner qu'on rejette un ouvrage où l'on n'aura pas beaucoup effacé. C'eſt pourquoi Quintilien a dit que cette correction eſt la partie la plus utile des études, & que la plume ne travaille & n'avance pas moins quand elle efface que quand elle écrit. *Emendatio pars ſtudiorum utiliſſima, neque enim ſine cauſá creditum eſt, ſtylum non minus agere cum delet.* Les plus grandes beautés des plus excellens ouvrages ſont plus dûes au côté du ſtile qui ſervoit à effacer, qu'à celui qui ſervoit à écrire. * Dans quelques MSS. il y a *inſcite* au lieu de *in ſcriptis*, & M. Bentleí, au lieu de ſe moquer de cette leçon impertinente qui n'eſt venue que de quelques copiſtes ignorants ou endormis, la ſaiſit au contraire & s'en ſert pour lire *inſcitus*. Voilà le grand profit que ce ſavant homme tire de ſes MSS. *

168 *Creditur, ex medio quia res arceſſit, habere ſudoris minimum*] Après avoir parlé de la tragédie, il vient à parler de la comédie. La plupart des gens ſont perſuadés qu'il eſt plus aiſé de réuſſir dans celle ci, que dans celle-là, parcequ'on n'y traite que des ſujets ordinaires & communs, *res ex medio* : au lieu que dans la tragédie on traite les ſujets les plus relevés. Mais Horace s'opoſe à ce ſentiment, & il aſſure avec raiſon que la comédie eſt d'autant plus difficile qu'il y a moins de pardon à eſperer quand on n'arrive pas au but. Dans la tragédie, la grandeur du ſujet ne ſoutient & n'éleve pas ſeulement l'eſprit du Poëte, il attache & éblouït le ſpectateur, & ne lui laiſſe preſque pas le tems d'en remarquer les fautes : car le ſpectateur eſt épris de la même paſſion qui agite l'Acteur. Il n'en eſt pas de même dans la comédie. Mais c'eſt une matiere trop vaſte pour une Remarque on ne l'épuiſeroit pas dans un long diſcours.

170 *Quan-*

170 *Quanto veniæ minus*] Dans les petits ſujets qui demandent un ſtile bas ou médiocre, les fautes ne paroiſſent pas pardonnables, parcequ'il ſemble qu'il étoit aiſé de n'en point faire. Au lieu que dans le ſublime & dans le grand, qui par leur propre élevation ſont gliſſans & dangereux, il eſt quelquefois permis de broncher.

Aſpice Plautus quo pacto partes tutetur amantis Ephebi] Les plus ſavans Interpretes ont cru qu'Horace loue ici Plaute, & qu'il propoſe comme un exemple difficile à ſuivre, les beaux caractères qu'il a formés. Je ſuis ſurpris de ce jugement, car c'eſt tout le contraire, comme le ſavant Heinſius l'a fort bien inferé de la ſuite des paroles mémes du texte. Horace, pour faire mieux voir la difficulté de la comédie, ſe contente de faire remarquer les defauts où ſont tombés des Poëtes d'ailleurs fort habiles. En effet il eſt certain que Plaute, qui réuſſit ſi bien dans les nœuds & dans les intrigues de ſes pieces & qui a partout une vivacité qui attache & qui ſurprend, eſt ſouvent malheureux dans ſes caractères; car ils ſont pour la plûpart ou trop lâches, ou trop outrés, comme on peut le prouver ſans beaucoup de peine. Je me contenterai d'en donner un ou deux exemples. Dans le *Pſeudolus* (le Menteur) que Caton donne dans Ciceron comme une piece achevée & qui plaiſoit infiniment à ſon Auteur, on y trouve les trois caractetes dont Horace parle, fort mal ſoutenus & fort mal ſuivis. Le jeune homme Callidorus eſt un amoureux tranſi, mais d'un ſi pauvre & ſi chétif caractere, que ce n'eſt preſque pas un caractere. Son pere Simon ſoutient auſſi fort mal le caractere *patris attenti*, d'un pere épargnant & qui a ſoin de ſes affaires; car il encourage ſon valet à le tromper, il lui promet même une récompenſe, & s'engage à lui donner de l'argent s'il vient à bout de tromper le marchand d'eſclaves, & de mettre entre les bras de ſon fils la fille dont il eſt amoureux. Il aprend avec joie

que

que cela eſt fait, & donne l'argent, quoiqu'avec quelque repugnance ; car il voudroit bien en retenir une partie. Et le marchand d'eſclaves bien loin de remplir le caractere *lenonis inſidioſi*, d'un coquin qui trompe tout le monde, & qui eſt d'abord aſſez outré, il ſe dément ſi fort dans la ſuite, qu'il ſe laiſſe très ſotement tromper par un valet.

Prenons une autre piece du même Poëte, & une piece plus parfaite que le *Pſeudolus*. Prenons le *Rudens*. Nous y trouverons le caractere *amantis ephebi* très mal ſoutenu. Pleuſidippe amant de Paleſtre, voit que le marchand d'eſclaves l'a trompé, & lui a enlevé ſa maitreſſe. Il prend trois ſoldats avec lui, & court après le marchand. Il arrive au temple de Vénus près de la mer ; il voit des gens qui font naufrage, il ſe doute que c'eſt ſon coquin de marchand, & au lieu d'aller au bord l'attendre & s'en ſaiſir, puiſqu'il avoit main forte, il s'en retourne, on ne ſait pourquoi, & va on ne ſait où, & ne reparoît qu'à la VI. ſc. de l'Acte III. & dans toute la ſuite de la piece, il ne fait rien de tout ce que doit faire un homme qui aime ; comme cela a été reproché à Plaute par Madame Dacier dans l'examen qu'elle a fait de cette comédie. Voilà donc le ſens de ce paſſage d'Horace bien éclairci, & bien prouvé, par les défauts ſenſibles de ces caracteres qu'il eſt impoſſible de juſtifier. Auſſi les plus grands partiſans de Plaute n'ont-ils jamais attribué à ce Poëte la bonté des mœurs & des caracteres ; ils ne lui ont donné que la vivacité de l'action & la conduite du ſujet qui marche toujours vers le dénouement, comme nous l'avons vu dans le 58. vers de cette même Epitre :

Plautus ad exemplar Siculi properare Epicharmi.

C'eſt inutilement qu'on opoſe que l'expreſſion dont Horace ſe ſert ici ; *Aſpice Plautus quo pacto partes tutetur, &c.* eſt une expreſſion grave qui marque plutôt une louange qu'un blâme ; car le contraire paroît ma-

manifestement par la suite, où l'on voit que cette même expression sert aussi pour Dorsennus, qui est certainement blâmé.

173 *Quantus sit Dorsennus edacibus in parasitis*] Après l'exemple de Plaute il donne celui de *Dorsennus* ou *Dossennus*, celebre Poëte comique, & qui avoit tant de peine à former des caracteres, que pour avoir plutôt fait, il mettoit partout des parasites gourmands, qui sont justement les caracteres les plus aisés, & qui donnent le plus dans le goût du peuple. Quand on voit un Poëte si attaché à certains caracteres, c'est une marque sûre qu'il n'a pas la force d'en former de nouveaux. C'est pourquoi Aristophane disoit aux Athéniens qu'il ne cherchoit pas à les tromper, en leur presentant deux ou trois fois la même chose un peu déguisée; qu'il étaloit toujours sur la scene non seulement de nouveaux sujets, mais des sujets qui ne se ressembloient point, & qui étoient toujours également beaux : au lieu que les autres Poëtes mettoient toujours dans leurs pieces Hyperbolus & sa mere. Le reproche qu'Aristophane faisoit aux Poëtes de son tems, est justement le même qu'Horace fait ici à Dossennus; ce sont toujours des parasites qui font le sujet ou le principal incident de ses pieces, & l'on ne peut rien voir de plus vicieux. C'est le veritable sens de ce passage qui avoit été très mal expliqué. Pline cite des vers de ce Dossennus dans le chapitre XIII. du Livre XIV, & Séneque dans sa Lettre XCIX. raporte cette inscription qui étoit sur son tombeau: *Hospes, resiste, & sophiam Dossenni lege. Passant, arrête, & lis la sagesse de Dossennus* : ce qui marque qu'il étoit fort estimé pour la morale qu'il jettoit dans ses pieces.

174 *Quàm non adstricto percurrat pulpita socco*] Comme on marche beaucoup mieux quand les souliers sont bien attachés, que quand ils sont lâches, Horace, pour marquer la négligence de Dossennus dans ses pieces, dit qu'il parcourt à la hâte le théâ-

tre

tre avec le *soccus* délié. Le *soccus* étoit le soulié comique. Ausone a imité cette expression, quand il a dit de Terence:

Et astricto percurrit pulpita socco.

175 *Gestit enim nummum in loculos demittere*] Horace dit autant cela de Plaute que de Dossennus; il parle des deux également, *uterque gestit*; & par politesse il aime mieux imputer leurs fautes à leur avarice, qu'à leur esprit. Attius a dit des comédiens dans le même sens: *Datum inest aurum? exsultat planipes. A-t-on donné son argent? voilà les comédiens bien-aises; que la piece soit bonne ou mauvaise, cela leur est indifferent.*

Nummos] L'argent des Ediles ou des Préteurs qui achetoient les pieces des Poëtes.

176 *Securus cadat an recto stet fabula talo*] Sans se mettre beaucoup en peine si leur piece se soutient, ou si elle tombe. Il parle d'une piece comme d'une personne qui marche droit ou qui bronche, selon qu'elle a la cheville des pieds ou droite ou de travers, *rectus talus*, c'est ce que Callimaque apelle *σφυρὸν ὀρθόν*.

177 *Quem tulit ad scenam ventoso gloria curru*] Il va parler des incommodités & des dégoûts que les Poëtes dramatiques ont à essuyer. Il semble qu'ils ne vivent que par le sentiment des autres. Un spectateur les tue ou les fait vivre, selon qu'il écoute leurs pieces avec attention ou avec froideur. Ce vers est fort beau.

Ventosa Gloria curru] Cette expression est noble & fait une belle image. Horace a raison de donner à la gloire qui vient du théâtre un char *ventosum*, c'est-à-dire, changeant, variable, inconstant, qui n'a point de tenue; car il n'y a point de mer plus orageuse que celle du théâtre, c'est pourquoi Terence dit dans le second Prologue de l'Hécyre:

Quia

Quia scibam dubiam esse fortunam Scenicam.

Mais comme je savois que le théâtre est une mer sujette aux tempêtes.

Combien de naufrages n'y a-t-on pas faits de nos jours? Je sais bien qu'on a expliqué ce *ventoso curru*, un char qui donne de la vanité. Comme si Horace avoit voulu dire par là qu'il n'y a rien de plus vain qu'un Poëte dramatique. Il est vrai que la plupart des Poëtes dramatiques sont fort vains & surtout les méchans Poëtes; mais je doute que *ventosus* actif soit Latin pour dire *qui donne de la vanité*. Il est toujours passif, Virgile s'en est servi pour dire *plein de vanité*, comme dans ce vers du XI. Liv. de l'Enéide.

----- an tibi Mavors
Ventosâ in linguâ.

Et dans cet autre du même Liv.

----- ventosa ferat cui gloria laudem.

Ce dernier passage est si semblable à celui d'Horace, qu'on diroit que ce Poëte l'a imité en encherissant sur l'original, car *Gloria ventoso curru* est la même chose que *Gloria ventosa*. On peut choisir de ces deux sens, qui me paroissent fort bons tous deux. J'ai suivi le premier pour deux raisons. La premiere, parceque rien n'exprime mieux la gloire qui vient du théâtre, qui est toujours fort douteuse, même pour les plus habiles, & qui est sujete à mille revers. Et la seconde, parcequ'Horace s'est toujours servi de ce mot dans ce sens-là. Il s'apelle lui-même *ventosum*, changeant, inconstant, dans l'Epitre VIII. du Liv. I.

Roma Tibur amem ventosus. -----

Et dans l'Epitre XIX. du Liv. I. il apelle le peuple *ventosam plebem*, populace changeante, inconſtante, légere:

Non ego ventoſæ plebis ſuffragia venor.

Si l'on choiſit le dernier ſens, *Gloria ventoſo curru*, pour *la vaine gloire*, Horace aura parlé en géneral ſans aucune aplication aux Poëtes tragiques, qu'il n'a pas deſſein de blâmer. *Gloria ventoſo curru* eſt une expreſſion génerale comme dans l'Ode XVIII. du Liv. I.

Et tollens vacuum plus nimio Gloria verticem.

Et la Gloire qui porte haut la téte légere.

C'eſt-à-dire *la vaine gloire, la vanité.* L'impoſſibilité de traduire heureuſement en notre langue le *ventoſo curru* m'a obligé d'employer une autre figure dans ma traduction.

179 *Sic leve ſic parvum eſt*] Horace apelle *choſe légere & petite* l'attention ou la froideur du ſpectateur ; car l'une & l'autre ne viennent le plus ſouvent que de ſon caprice.

180 *Valeat res ludicra, ſi me palma negata macrum*] J'aime tout-à-fait ce jugement d'Horace, & je le trouve très judicieux. En effet c'eſt une choſe étonnante, on pouroit même ajouter ridicule, qu'un honnête homme, pour une choſe qui n'eſt faite que pour le plaiſir, aille donner à tout un peuple le pouvoir de décider ſouverainement de ſa vie ou de ſa mort. Cet endroit marque autant qu'aucun autre l'eſprit du Poëte.

182 *Sæpe etiam audacem fugat hoc terretque Poëtam*] Voici le ſecond dégoût qu'ils avoyent à eſſuyer, & qui décourageoit ſouvent les plus hardis. C'eſt qu'au milieu de la plus belle piece, le peuple, qui eſt toujours ignorant & ſot, demandoit qu'on fit venir un eléphant, ou un ours pour le réjouïr, des gla-

gladiateurs, ou des danſeurs de corde, comme cela arriva aux deux premieres repreſentations de l'Hécyre de Terence, qui fut obligé de quiter le théâtre, comme il le dit lui-même:

Fecêre ut ante tempus exirem foras:

M'obligerent à ſortir avant que ma piece pût être finie;

Et,

Interea ego meum non potui tutari locum.

Dans cette confuſion je fus obligé de céder ma place.

Et c'eſt à quoi Horace fait alluſion quand il dit, *fugat*, chaſſe.

184 *Et depugnare parati ſi diſcordet eques*] Le peuple n'entend pas raillerie, il eſt toujours prêt à ſe porter aux plus grandes extremités dès qu'on veut s'opoſer à ſes goûts & à ſes caprices. Il demande un ours, il faut le lui donner, autrement il deviendra ours lui-même.

187 *Verùm equitis quoque jam migravit ab aure voluptas*] Comme ce qu'Horace a dit trois vers plus haut, que ſi les Chevaliers s'opoſoient au goût du peuple, &c. préſupoſe qu'il y avoit encore quelque goût dans cet Ordre des Chevaliers, & qu'il étoit en état de ſoutenir & de faire valoir une bonne piece, il ſe reprend ici, & pour faire voir aux Poëtes qu'ils ne devoient pas conſerver cette eſperance, il dit que dans les Chevaliers même les plaiſirs de l'oreille ont cédé aux plaiſirs des yeux. On ne peut rien voir de plus heureux que cette expreſſion.

188 *Ad incertos oculos*] Il apelle des *yeux incertains*, des yeux qui avides de tout voir, ne ſavent où ſe porter, & qui ne ſont pas plutôt attachés ſur un objet qu'ils vont ſur un autre, de peur qu'il ne paſſe, & qu'il ne s'éloigne. Cette épithete eſt merveilleuſe

pour faire voir la passion que le peuple a pour les spectacles qui ne repaissent que les yeux. * La demangeaison de critiquer l'a emporté ici dans l'esprit de M. Bentlei sur le respect qu'il a d'ordinaire pour les MSS. car malgré tous les MSS. & toutes les éditions il rejette ce mot, *incertos* & il corrige *ingratos*.

Omnis ad ingratos oculos.

Des yeux ingrats, dit-il, *ce sont des yeux qui oublient bientôt le plaisir qu'on leur a donné & qui n'en retirent aucun fruit.* Il seroit difficile de rien imaginer de plus absurde & de plus contraire au sens. *

Gaudia vana] Il apelle des *plaisirs vains* ceux qui viennent des spectacles qui ne contentent que la vue. car il n'en reste plus rien quand l'objet est passé.

189 *Quatuor aut plures aulæa premuntur in horas*] *Aulæa* étoient les tapisseries qui cachoient le théâtre jusques à ce que les acteurs parussent. C'est notre toile d'aujourd'hui, avec cette difference, qu'au lieu que quand nos pieces commencent, on leve la toile qui est attachée par le haut, les Romains la baissoient, la laissoient tomber sous le théâtre, & quand la piece étoit finie, ou même après chaque Acte, pour les changemens de décoration, on la relevoit, au lieu que nous la baissons. Ainsi *premere aulæa* se disoit de la toile baissée pour commencer, & *tollere aulæa*, de la toile levée pour finir. Ovide a expliqué cette maniere de lever la toile, par une comparaison merveilleuse: car en parlant des hommes armés qui naquirent des dents du dragon que Cadmus avoit semées, il dit dans le troisieme Livre des Métamorphoses:

Inde, fide majus, glebæ cœpere moveri;
Primaque de sulcis acies apparuit hastæ:
Tegmina mox capitum picto nutantia cono.
Mox humeri, pectusque, onerataque brachia telis
Existunt: crescitque seges clypeata virorum.

Sic ubi tolluntur festis aulæa theatris,
Surgere signa solent, primumque ostendere vultus:
Cætera paulatim, placidoque educta tenore
Tota patent, imoque pedes in margine ponunt.

Après cela, prodige étonnant & incroyable! les mottes de terre commencerent à s'entr'ouvrir, & du milieu des sillons on vit d'abord sortir des pointes de piques, après cela des panaches, des casques, ensuite des épaules & des bras armés d'épées, de boucliers & de javelots; & enfin une moisson de combatans acheva de paroître. Comme quand on leve la toile dans nos théâtres, on voit s'élever peu à peu les figures qui y sont tracées: d'abord on ne voit que la tête, & ensuite elles se presentent peu à peu, & se découvrant insensiblement, elles paroissent enfin toutes entieres, & semblent se tenir debout sur le bord de la scene.

Horace dit donc qu'au milieu d'une comédie celui qui donnoit les yeux, & qui se piquoit ordinairement d'un sot apareil, faisoit souvent venir des troupes d'acteurs qui representoient un triomphe, & qui occupoient la scene quatre heures & davantage avant que ce desordre fut passé & qu'on pût recommencer la piece. Ainsi la toile demeuroit baissée, nous dirions levée, pour donner lieu à ces representations.

190 *Dum fugiunt equitum turmæ, peditumque catervæ*] Des troupes qui entrent, & qui representent la deroute de l'infanterie & de la cavalerie des ennemis. Pour avoir une idée juste de ce qu'Horace décrit ici, il faut savoir que les Ediles & les Préteurs, qui donnoient ordinairement ces jeux au peuple, tâchoient à l'envi de se surpasser les uns les autres par la pompe & par la magnificence de leurs jeux. C'est pourquoi ils entremêloient ces sortes de spectacles. Mais ce mélange mal entendu y aportoit moins de beauté que de desordré. C'est pourquoi Ciceron s'en moque dans une Lettre qu'il écrit à Marius, c'est la I. du Livre VII. *Quid enim delectationis habent sexcenti muli*

in Clytemnestrâ? aut in equo Trojano craterarum tria millia? aut armatura varia peditatus & equitatus ut in aliquâ pugnâ? quæ popularem admirationem habuerunt, delectationem tibi nullam attulissent. Car *quel plaisir peuvent donner six cents mulets dans la Clytemnestre? trois mille vases dans le Cheval de Troye? ou toute cette bigarrure d'armes de la cavalerie & de l'infanterie, comme pour un veritable combat? Tout cela a donné de l'admiration au peuple, & ne vous auroit fait aucun plaisir.*

192 *Esseda festinant, pilenta, petorrita*] *Esseda*, les chariots pour le combat; *pilenta*, les chariots où l'on mettoit les femmes; *petorrita*, les chariots qui portoient les esclaves & le bagage.

Naves] Des vaisseaux peints sur des toiles, ou bien de veritables vaisseaux qu'on faisoit remonter sur le Tibre, qui n'étoit pas loin de-là. Car c'est ainsi que le vieux Commentateur a expliqué ce passage: *Naves aut in picturâ, aut dum trahuntur per Tiberim qui non aberat procul à theatro.* Il parle du théâtre de Pompée. On sortoit donc du théâtre pour voir ces vaisseaux. Cela ne paroît pas vraisemblable. J'aimerois mieux croire qu'Horace parle ici des vaisseaux que les Romains faisoient voir dans leur théâtre, où des conduits souterrains versoient tout d'un coup une quantité prodigieuse d'eau qui faisoit une mer, où l'on representoit des batailles navales.

193 *Captivum portatur Ebur, captiva Corinthus*] On porte en triomphe la ville de Corinthe representée en ivoire, comme c'étoit la coutume. Témoin ce bon mot de Chrysippe, qui ayant vu passer dans le triomphe de Cesar les villes qu'il avoit prises, & qu'on avoit faites en ivoire; & voyant quelques jours après dans le triomphe de Fabius Maximus celles qu'il avoit prises, & qui n'étoient qu'en bois, dit que ces dernieres n'étoient que les étuis des villes de Cesar, *thecas esse oppidorum Cæsaris dixit.* Quintil. Liv. VI. ch. III.

195] *Di-*

195 *Diversum confusa genus panthera camelo*] Il décrit un animal qui tient du chameau & de la panthere, ou du léopard, & qu'on apelle *une giraffe.* Pline le décrit ainsi dans le XVIII. chap du Liv. VIII. *Horum aliqua similitudo in duo transfertur animalia, Nabin Æthiopes vocant, collo similem equo, pedibus & cruribus bovi, camelo capite, albis maculis rutilum colorem distinguentibus, unde appellata camelopardalis, Dictatoris Cæsaris Circensibus ludis primum visa Romæ. Il y en a une espece qui participe de deux animaux. Les Ethiopiens l'apellent* nabis; *il a le col du cheval, les pieds & les jambes du bœuf, la téte du chameau, & le poil roux & marqueté de taches blanches; c'est pourquoi on l'apelle* Camelopardalis, *chameau-leopard. Cesar fut le premier qui en fit voir un à Rome dans les jeux Circenses qu'il donna étant Dictateur.* Voyez Dion, Livre XLIII.

196 *Sive Elephas albus vulgi converteret ora*] L'éléphant est un animal très propre à donner de l'admiration au peuple : c'est pourquoi les Magistrats avoient grand soin d'en orner les jeux. Les éléphans blancs ont toujours été les plus rares & les plus estimés; on sait les sanglantes guerres qu'un éléphant blanc a causées dans les Indes.

197 *Spectaret populum ludis attentius ipsis*] Ce trait d'Horace me plaît infiniment. Pendant que le peuple est attaché à voir ces spectacles & ces jeux, le Sage est attaché à voir le peuple, qui en cette occasion est toujours pour lui un spectacle beaucoup plus divertissant & plus varié.

198 *Mimo*] Il apelle *mimes*, comédiens, tous ceux qui jouoient quelque rôle dans ces jeux, les acteurs qui representoient ce triomphe; car il ne faut pas les confondre avec les acteurs de la piece.

199 *Scriptores autem narrare putaret*] En effet il y a de quoi s'étonner que les Poëtes voulussent travailler pour un peuple si sot, qui les plantoit-là pour courir après un éléphant, ou après un ours. Mais aussi d'un autre côté cela étoit bien commode pour les méchans Poëtes, ils avoient sur quoi rejetter le mauvais succès de leurs pieces: au lieu que les nôtres sont miserablement réduits aujourd'hui à s'en prendre au vent, à la pluie, ou à l'excessive rigueur d'un hiver.

Asello fabellam surdo] On disoit communément en proverbe, *faire un conte à un âne*, & *faire un conte à un sourd.* Horace, pour rendre la chose plus ridicule, de ces deux proverbes n'en a fait qu'un.

200 *Nam quæ pervincere voces*] Il n'y avoit point de comédien qui eût pu se faire entendre à travers ce bruit confus qu'excitoit la vue de ces magnificences. Esope en faisant un jour des efforts pour cela dans une occasion pareille, en perdit tout d'un coup la voix: car c'est ainsi, à mon avis, qu'il faut entendre ce passage de la Lettre que Ciceron écrit à Marius: *Deliciæ vero tuæ noster Æsopus ejusmodi fuit, ut ei desinere per omnes homines liceret. Is jurare cum cœpisset, vox eum defecit in illo loco, si sciens fallo. Notre cher Esope, nos delices, se mit en un état que tout le monde lui auroit permis de quiter. Lorsqu'il eut commencé à jurer, la voix lui manqua tout d'un coup à cet endroit, si je ments le voulant & le sachant.*

202 *Garganum mugire putes nemus*] Le mugissement des forêts du mont Gargan devoit être fort grand: car ce mont est exposé aux vents qui viennent de la mer Adriatique. On a vu dans les Odes *querceta Gargani.*

203 *Et artes, divitiæque peregrinæ*] Le vieux Commentateur explique cet *artes*, *artes mimorum*, l'adresse des mimes, des comédiens: mais je suis persuadé qu'il se trompe; Horace fait assez entendre

dre que c'étoit à quoi les ſpectateurs étoient le moins attentifs. *Artes* doit être entendu de l'adreſſe des ouvriers qui avoient fait les étoffes pour les habits, pour les décorations, & pour tout l'equipage. Car ils faiſoient venir toutes ces étoffes d'Aſie. L'épithete *peregrinæ*, étrangeres, ſert autant à *artes* qu'à *divitiæ*.

204 *Quibus oblitus actor*] Les richeſſes étoient étalées avec tant de profuſion ſur les habits, qu'Horace dit que les acteurs en étoient plutôt barbouillés qu'ornés. Car c'eſt la force du mot *oblitus*.

205 *Concurrit dextera lævæ*] C'eſt le geſte le plus naturel au peuple pour témoigner ſon admiration, que de joindre les mains en les levant. Quand il a fait cela, il ne faut pas lui en demander davantage.

206 *Dixit adhuc aliquid?*] C'eſt la demande de quelque etranger ou de quelque Romain plus ſage que les autres, qui étant aſſis derriere ces badauts, & leur voyant faire ces geſtes d'admiration s'imagine que l'acteur a dit quelque choſe qui leur cauſe ces tranſports.

207 *Lana Tarentino violas imitata veneno*] Toutes les fois que le peuple témoigne de l'admiration ſur quelque ſujet que ce puiſſe être, on n'a qu'à l'interroger, on trouvera toujours qu'il admire, non pas ce qui eſt beau, mais ce qui accompagne le beau.

208 *Ac ne fortè putes*] Horace prévient ou guerit le ſoupçon qu'Auguſte pouvoit avoir qu'il ne relevoit que par envie les defauts des Poëtes tragiques, & les dégoûts qu'ils pouvoient avoir, comme pour décrier par-là un métier auquel il ne ſe ſentoit pas propre. C'eſt pourquoi il leur donne ici en peu de vers les louanges qui leur ſont dûes, & fait fort bien voir toutes les merveilles & toutes les difficultés de leur art. Heinſius s'eſt fort trompé quand il a cru qu'il manquoit ici quelque choſe avant ce vers; il n'y a rien de plus entier ni de mieux ſuivi.

209 *Laudare malignè*] Je ſais bien que *laudare malignè* peut ſignifier, louer petitement, chichement, être avare de louanges. Mais je ſuis perſuadé qu'Horace a voulu dire ici quelque choſe de plus, & que par ce mot, *malignè*, il a exprimé des louanges empoiſonnées, des louanges ſuivies d'un *ſi* qui gâte tout; en un mot ce que nous diſons proprement des louanges malignes. Car c'eſt préciſément de cette maniere qu'il a loué les Poëtes qui travailloient pour le théâtre, en diſant qu'à la verité ils ont du ſublime & du grand, mais qu'ils craignent les ratures, & qu'ils ont honte d'effacer: en découvrant quelques-uns de leurs defauts les plus conſiderables, & en ramaſſant finement tous les dégoûts qu'ils ont à eſſuyer dans ce haſardeux & pénible métier, & les affronts qu'ils ſont obligés de boire.

210 *Ille per extentum funem mihi poſſe videtur*] Naturellement on ne conçoit rien de plus difficile que de marcher ſur la corde. Horace trouve qu'il eſt encore plus difficile de faire une bonne tragédie, & il a raiſon. On a vu même beaucoup d'éléphans marcher fort ſurement ſur une corde bien tendue. Mais il eſt fort rare de trouver de bons Poëtes tragiques. La France en a produit à peine trois ou quatre, & Rome n'a pas eu de ce côté-là beaucoup d'avantage ſur elle.

211 *Inaniter angit*] *Inaniter*, ſans ſujet, pour rien. Car voilà la merveille, qu'un Poëte tragique trouve le ſecret de nous intereſſer ſi fortement & malgré nous, à des choſes feintes & qui ne nous regardent point.

212 *Falſis terroribus implet*] Il eſt étonnant qu'on ait expliqué ces fauſſes terreurs des terreurs qu'inſpire la religion par la crainte des Dieux. Qu'eſt-ce que cela fait à la tragédie? A-t-on oublié que l'ame de ce Poëme c'eſt la terreur & la compaſſion, φόβος καὶ ἔλεος. La tragédie nous remplit

remplit de terreurs, qu'Horace apelle fausses, parcequ'elles ne sont fondées sur rien, qu'elles n'aboutissent à rien, & que la cause n'en est pas réelle, mais feinte. Cependant quoique nous le sachions, nous ne laissons pas d'en sentir tous les effets, comme si elles étoient vraies. Et c'est ce qu'il y a de merveilleux.

213 *Ut magus*] Comme un magicien qui nous épouvante par ses sortiléges & par ses illusions, qui nous font paroître des feux, des fleuves, des monstres, des enfers, des précipices, où il n'y a qu'un terrein uni.

Et modo me Thebis, modo me ponit Athenis] Voilà encore un des effets surprenans du poëme dramatique. Le Poëte nous enleve & nous transporte où il lui plaît ; nous avons beau nous tapir & nous roidir, il est toujours le maître, & on peut lui apliquer ce mot d'Anacréon, τῆς ψυχῆς ἡνιοχεύει. Il gouverne notre ame comme un habile Ecuyer gouverne un cheval. Sophocle, dans son premier Edipe, nous transporte à Athenes. Malheur au Poëte qui ne sait pas nous faire cette violence, & qui ne nous laisse pas oublier un moment que nous sommes à Paris.

214 *Verùm age, & his qui se Lectori credere malunt*] Auguste aimoit fort la comédie, & il étoit attaché à ces sortes de divertissemens plus qu'un Prince ne le doit être, jusques-là qu'il avoit tâché de faire lui même des pieces ; mais il avoit eu le bonheur de n'y pas réussir. Horace lui conseille ici de ne pas accorder toute sa protection & toutes ses faveurs aux Poëtes tragiques, & d'en faire part à ceux qui font des ouvrages pour être lûs, & non pas pour être representés, & il lui insinue finement que les plus beaux poëmes dramatiques peuvent bien contribuer à rendre illustre le regne d'un Prince, mais qu'ils n'ajoutent rien à sa gloire particuliere. Au lieu que les ouvrages des autres Ecrivains peuvent produire ces deux effets en même tems.

216 *Curam redde brevem*] Diminuez & abrégez les chagrins & les inquiétudes que leur donnent le mauvais état de leurs affaires, ou le peu de cas que vous faites d'eux en leur preferant les Poëtes qui travaillent pour le théâtre. Ce paſſage ne peut recevoir que ces deux explications. * M. Bentlei apelle pourtant ces explications *febriculoſa & agrotantium ſomnia*, des ſonges de fébricitant & de malade. Mais ces ſonges de malade valent mieux que les reveries qu'il a étant bien éveillé. Il a malheureuſement trouvé dans un MS. de ſon college *curam impende brevem*, & auſſi-tôt il en a barbouillé ſon texte, ſans penſer que les Latins ont bien dit de la choſe *impendere curam, impendere curas alicui rei*; donner ſes ſoins à une choſe, mais que jamais ils ne l'ont dit de la perſonne; car on ne trouvera point que je ſache, *impende mihi curam, impende curam ſcriptoribus*. Rien n'eſt mieux dit que *curam redde brevem his qui &c.* abrégez les inquiétudes de ceux qui &c.

Si munus Apolline dignum] Il apelle un preſent digne d'Apollon la bibliotheque Greque & Latine qu'Auguſte avoit conſacrée à ce Dieu dans le palais Palatin, pendant ſon ſixieme Conſulat, & dans laquelle on mettoit les ouvrages des Auteurs, qui étoient generalement aprouvés, comme cela a été expliqué ſur le 22. v. de la Sat. IV. du Liv. I.

218 *Ut ſtudio majore petant Helicona*] La proprotection des Princes eſt le plus grand aiguillon des Poëtes, & vaut ſouvent plus qu'Apollon.

Et ſpes & ratio ſtudiorum in Cæſare tantum.

Sans cela ils ne font que languir, & tenter des efforts inutiles; & les Muſes demeurent là triſtement aſſiſes, la tête panchée ſur leurs genoux, ſans vigueur & ſans force, & toutes découragées, comme Théocrite les repreſente dans ce vers:

Ψυ-

Ψυχροῖς ἐν γονάτεσσι κάρη μίμνοντι βαλοῖσαι.

219 *Multa quidem nobis facimus mala sæpè Poëtæ*] Il ne veut pas accuser absolument le goût d'Auguste, du peu de protection qu'il donnoit aux Poëtes dont il parle ; il aime mieux rejetter cela sur les Poëtes mêmes, qui rebutoient ce Prince par leurs defauts & par leurs manieres grossieres & chagrines. Il y a là beaucoup de bienséance & de politesse.

220 *Ut vineta egomet cadam mea*] Mot à mot, *afin que je coupe, que j'arrache aussi mes vignes.* C'est un proverbe dont on se sert pour dire, qu'en n'épargnant pas les autres on ne s'épargne pas soi-même.

221 *Solicito damus, aut fesso*] Horace se met de la partie, pour adoucir sa censure, & pour la faire mieux recevoir : car pour lui il n'avoit garde de tomber dans ces contretems ; on n'a qu'à voir les précautions qu'il prit lors qu'il envoya cette même Lettre à Auguste par Vinnius Asella, Epit. XIII.

222 *Si quis amicorum est ausus reprendere versum*] Horace étoit bien éloigné d'avoir ce sentiment ; au contraire il étoit très persuadé que le plus grand service qu'on puisse rendre à un ami, c'est de lui faire remarquer les fautes qu'il fait dans ses vers. On peut voir de quelle maniere il combat dans l'Art Poëtique la fausse complaisance de ces amis qui disent : *Cur ego amicum offendam in nugis ? Pourquoi offenserois-je mon ami pour des bagatelles ?*

223 *Quum loca jam recitata revolvimus irrevocati*] Beaucoup de fort honnêtes gens tombent tous les jours dans ce defaut. Comme ils sentent mieux que les autres les plus beaux endroits de leurs écrits, ils ne peuvent resister à l'envie de les faire remarquer. Mais d'où vient qu'on fait un crime aux Poëtes & aux autres Ecrivains, d'une

ne chose qu'on permet à tous les ouvriers; car nous souffrons & nous trouvons même fort bon qu'ils nous fassent voir les beautés de leur ouvrage? Cela vient sans doute de notre orgueil, nous ne nous piquons pas ordinairement d'être habiles sur tous les arts; mais nous faisons fort les entendus sur les ouvrages de l'esprit, & nous nous offensons quand un Poëte nous lit deux fois un même endroit: car nous tirons de cette répétition un augure qu'il a méchante opinion de notre jugement & de notre goût.

224 *Non apparere labores nostros*] *Ne sont pas assez publics, assez loués*, dit le vieux Commentateur; mais il se trompe. Horace parle de ceux qui se plaignent qu'on ne connoît pas assez ce que les choses coutent, & la peine qu'il a fallu prendre pour les mettre en l'état où on les voit: car ce qui paroît avoir été fait en jouant & en badinant est presque toujours ce qui a le plus couté; comme Horace dit dans l'Epitre suivante:

Ludentis speciem dabit & torquebitur.

Mais c'est ce que peu de gens sentent; & presque tout le monde croit qu'il en feroit autant, *quivis speret idem*. Cependant il est toujours ridicule de s'en plaindre.

225 *Et tenui deducta poëmata filo*] Proprement, *des poëmes filés bien fin*. C'est une métaphore tirée de l'art de filer. Dans les ouvrages des grands Poëtes, il y a des finesses qui échapent souvent aux yeux des plus fins.

227 *Commodus ultro arcessas & egere vetes & scribere cogas*] Horace peint admirablement ici la vanité des Poëtes. Il n'y en a presque point qui ne prétende qu'un Prince lui fait tort de ne pas l'apeller près de lui, de ne pas le combler de biens, & de ne lui ordonner d'écrire.

229 Sed

229 *Sed tamen est operæ pretium cognoscere*] Voilà une louange bien adroite. Heinsius prétend que cinquante-six vers de l'Epitre suivante, depuis *frater erat Romæ*, doivent être raportés ici, & que leur veritable place est avant ce vers. Il n'y a jamais eu d'imagination plus mal fondée pour ne rien dire de plus. On verra là les Remarques.

230 *Æditũos*] *Æditui* étoient proprement les Sacristains, ou plutôt les Chapelains qui déservoient un temple, & qui étant parfaitement instruits du culte qui étoit agréable à leur Dieu, & des cerémonies qu'on y devoit observer, en instruisoient les peuples. C'est pourquoi ce nom convient fort bien aux Chantres, aux herauts de la vertu des grands hommes. Ils aprennent aux peuples les grandes actions de leur Heros & leur enseignent le culte & le respect qu'ils sont obligés de lui rendre. Horace parle ici de la vertu d'Auguste comme d'une Déesse qui a un temple, des Prêtres & un culte réglé.

233 *Chœrilus*] Il y a eu deux Cherilus; le premier vivoit vers la LXXV. Olympiade, du tems d'Alexandre fils d'Amyntas; c'étoit un Poëte fort celebre, qui fit un si beau poëme pour celebrer la victoire que les Athéniens avoient remportée sur Xerxès, qu'il eut un * statere d'or pour chaque vers, & qu'on ordonna que son poëme seroit lu en public avec celui d'Homere. L'autre vivoit vers l'Olympiade CXIII. près de cent quarante ans après le premier. Il est vrai que Scaliger, dans son Eusebe, prétend qu'il n'y a jamais eu que le premier Cherilus; & il accuse Horace d'avoir fait deux fautes très grossieres; l'une d'avoir si mal jugé de ses vers, qu'il a traité de méchant Poëte un Poëte très excellent, & qu'on égaloit à Homere même. Et l'autre d'avoir écrit qu'un Poëte qui vivoit du tems de Xerxès, étoit contemporain d'Alexandre

le

* Sept Livres de notre monnoie.

le Grand. *Nam illum Cherilum*, dit-il sur l'année MDXXXIV. de la Chronique d'Eusebe, *quem deridet Horatius, non agnosco, & puto esse hallucinationem Horatii qui Alexandro Magno attribuit, quod conveniebat Alexandro Amyntæ filio, qui vixit* XX. *annis post expeditionem* Xerxis, *&* XXIII. *ante expeditionem regnum inivit. Is igitur est, non autem Alexander Magnus, qui numisma aureum pro singulis versibus Chœrilo numeraverit. Neque dubito Horatium tam in Regis Macedonum Homonymia hallucinatum, quam præpostere de Poësi Chœrili judicasse, quem ex paucis, qui hodie ejus supersunt, versibus dignum judicamus qui meliorem industriæ suæ æstimatorem nancisceretur, quàm Horatium:* Voilà deux accusations bien graves. Mais est-il croyable qu'Horace un Critique si judicieux & si sensé fût tombé dans ce ridicule, & ce qui est encore pis, qu'il y fût tombé en écrivant à Auguste même? Dans un ouvrage de cette nature un homme sage pese & examine assez ce qu'il dit, pour ne rien avancer que de veritable. Assurément Scaliger a été plus prompt à reprendre Horace, qu'Horace ne l'avoit été à blamer Cherilus; & c'est lui qui est inexcusable de s'être ainsi trompé. Car d'un côté les Historiens, comme Quinte-Curce & Plutarque, assurent qu'Alexandre avoit près de lui un Poëte nommé Cherilus. Accusera-t-on ces Historiens d'avoir écrit cela sur la foi d'Horace? Et de l'autre côté Horace n'est ni le seul ni le premier qui ait traité Cherilus de méchant Poëte. Aristote en avoit jugé comme lui, & l'avoit oposé à Homere; comme lorsqu'il dit dans le VIII. Livre de ses Topiques: *Il faut prendre des exemples propres & tirés de ce que nous savons, comme fait Homere, & non pas comme fait Cherilus.* Οἷα Ὅμηρος, μὴ οἷον Χοιρίλος. Et Quinte-Curce n'écrit-il pas: *Agis quidam Argivus pessimorum carminum post Chœrilum conditor. Un certain Agis d'Argos, le plus méchant Poëte du monde après Cherilus.* Mais, dit Scaliger, voilà de beaux

vers

vers que Cherilus a faits. Qui a dit à Scaliger que ces beaux vers ne sont pas du premier Cherilus? Cependant je veux qu'ils soient du dernier. Un méchant Poëte ne peut-il pas faire quelquefois par hasard quelques beaux vers ? & Horace lui-même n'en trouvoit-il point de tels dans Cherilus, puisqu'il dit dans l'Art Poëtique:

Sic mihi qui multum cessat, fit Chœrilus ille,
Quem bis terque bonum cum risu miror.

Celui qui peche souvent, devient pour moi ce Cherilus que j'admire deux ou trois fois dans tous ses ouvrages, en riant & en me moquant toujours de lui.

Platon parle d'un certain Tunnichus, qui n'ayant jamais fait que de très méchans vers, fit pourtant à Apollon le plus bel himne que les Grecs ayent jamais chanté. Et nous voyons encore tous les jours dans nos méchans Poëtes des vers que nous louons dans le même tems que nous nous moquons de leur Auteur, & de tout l'ouvrage.

Incultis qui versibus & malè natis retulit] *Versibus* est un datif, il eut l'obligation à ses vers de ce qu'il reçut, &c.

234 *Philippos*] C'étoit une monnoie d'or, qui avoit d'un côté la tête de Philippe. Elle valoit trois écus, ou environ.

239 *Edicto vetuit ne quis se præter Apellem*] Ciceron écrivant à Luccius pour le conjurer d'écrire son histoire, lui dit : *Neque enim Alexander ille gratiæ causâ ab Apelle potissimum pingi, & à Lysippo fingi volebat, sed quod illorum artem tum ipsis, tunc etiam sibi gloriæ fore putabat.* Liv. V. Epit. XII. Plutarque & Pline assurent la même chose; le dernier y ajoute seulement le Sculpteur Pyrgotelès.

240 *Duceret æra*] C'est le propre terme *ducere æra, ducere ex ære, ex marmore.* Virgile:

Vivos

Vivos ducent de marmore vultus.

* Mais je ne sais si Horace n'auroit point écrit *duceret ære*. Cela me paroît mieux que de changer *duceret* en *cuderet*. *

241 *Quod si judicium subtile videndis artibus*] Sur ce qu'Alexandre ne voulut être peint que par Apelle, ni être mis en bronze que par Lysippe, Horace juge-t-il qu'il avoit beaucoup de goût & de discernement pour la peinture & pour la sculpture? & de ce qu'il avoit si bien payé les méchans vers de Cherilus, tire-t-il de-là cette conséquence, qu'il ne se connoissoit nullement en poësie? Ce jugement me paroîtroit bien hardi. Ne pouroit-on pas croire au contraire qu'il avoit un sentiment fort juste & fort delicat de la poësie, & qu'il ne se connoissoit point du tout ni en sculpture ni en peinture? & donner pour preuve de cette opinion d'un côté l'estime qu'il avoit pour Homere, & le plaisir qu'il prenoit à lire Eschyle, Sophocle, Euripide, & tout ce que la Grece avoit de meilleur? & de l'autre ce qui lui arriva lorsqu'étant allé voir travailler Apelle, & aiant voulu se mêler de parler de son art, il en parla si mal, qu'Apelle lui conseilla de se taire, en lui disant: *Ces enfans qui broyent mes couleurs se moquent de vous.* Et une autre fois il prit la liberté de lui dire, *votre cheval a mieux jugé de mon tableau que vous-même.* Car ce cheval se mit à hennir en voyant le cheval qu'Apelle avoit peint. Ce jugement seroit peut-être aussi-bien fondé que le premier. Mais aparemment Horace avoit d'autres Mémoires qui le confirmoient dans ce sentiment, & je ne voudrois pas le combatre. Car il peut fort bien être qu'Alexandre parloit mal du fond de la peinture & de la sculpture, & qu'il avoit pourtant beaucoup de goût pour leurs ouvrages. Cela est tout different. Et pour le plaisir qu'il prenoit à lire les Poëtes Grecs, cela est encore bien équivoque; les honneurs même qu'il rendit à Homere pouvoient bien ne pas tant venir du senti-

ſentiment qu'il eût de ſes graces & de ſes beautés, que de la paſſion qu'il avoit pour ſes inſtructions dans l'art de la guerre : car ce n'étoit que pour cela uniquement qu'il le liſoit, eſtimant, comme dit Plutarque, qu'il avoit le ſecret de nourir & d'entretenir la vertu militaire.

242 *Videndis artibus*] Il apelle *artes* les ouvrages de la peinture & de la ſculpture qui ſe ſervent de la main : & la poëſie il l'apelle *un don des Muſes*, parcequ'elle ne dépend pas tant de l'art & de l'étude que du naturel.

244 *Bœotûm in craſſo jurares aëre natum*] L'eſprit des hommes dépend beaucoup du climat où ils ſont nés. Les peuples de la Béotie étoient les plus groſſiers de toute la Grece, parceque l'air y eſt le plus épais & le plus groſſier. Ciceron dans le Livre *de Fato: Athenis tenue cœlum, ex quo acutiores etiam putantur Attici. Craſſum Thebis, itaque pingues Thebani & valentes. Le ciel d'Athenes eſt pur, d'où vient que les habitans de l'Attique ſont plus ſubtils & ont plus d'eſprit que les autres Grecs, & le ciel de Thebes* (dans la Béotie) *eſt fort groſſier ; c'eſt pourquoi les Thébains ſont épais & forts.* Cette groſſiereté des Béotiens avoit donné lieu aux proverbes *auris Bœotia, oreille de Béotie ;* & *ſus Bœotia, pourceau de Béotie.* Pindare, qui étoit Béotien, né à Thebes, & qui ſeul pouroit prouver que les pays les plus groſſiers produiſent quelquefois les eſprits les plus polis & les plus ſublimes, exhorte le maître de la muſique à faire ſi bien chanter le Chœur, qu'on puiſſe connoître qu'il a évité l'ancien reproche qu'on faiſoit aux Béotiens en les apellant *pourceaux de Béotie*, à cauſe de leur ignorance & de leur ſtupidité:

Γνῶναι τ' ἔπειτ' ἀρχαῖον ὄνειδος ἀλα-
θέσιν λόγοις ἐς φεύγομεν, Βοιωτίαν ὗν.

245 *At neque dedecorant*] Horace fait fort bien ſa cour à Auguſte, en opoſant la délicateſſe de ſon goût pour la poëſie, à la groſſiereté de celui d'Alexandre. En effet Auguſte avoit un très grand ſoin de défendre aux méchans Poëtes de parler de lui, & il ordonnoit même aux Préteurs d'empécher que ſon nom ne fût avili dans les aſſemblées & dans les diſputes de ces Poëtes: *Componi tamen aliquid de ſe, niſi ſerio & à præſtantiſſimis offendebatur, admonebatque Prætores ne paterentur nomen ſuum commiſſionibus obſoleſieri.*

247 *Dilecti tibi Virgilius Variusque Poëtæ*] Ils étoient morts l'un & l'autre quand cette Lettre fût écrite.

248 *Nec magis expreſſi vultus per ænea ſigna*] Alexandre ne ſe ſoucioit point de la poëſie, & faiſoit grand cas des ſtatues. Auguſte mépriſoit les ſtatues, & n'eſtimoit que la poëſie. Horace juſtifie le goût de ſon Prince, en faiſant voir les avantages infinis que la poëſie a ſur la ſculpture: celle-ci ne repreſente que les traits du corps: l'autre repreſente tous les traits de l'ame, les mœurs, les actions, les vertus, l'eſprit. Quelle difference!

250 *Nec ſermones ego mallem*] Horace continue de s'excuſer; ce qui eſt le principal ſujet de cette Lettre.

251 *Repentes per humum*] Il apelle ſes Epitres & ſes Satires *ſermones repentes per humum*, parceque, comme il le dit ailleurs, ce ſont des vers en proſe: *Muſa pedeſtris.*

252 *Et arces montibus impoſitas*] Il parle ſans doute des garniſons que Druſus mit ſur les paſſages de l'Elbe, de la Meuſe & du Weſer, & des Forts qu'il bâtit le long du Rhin. Florus: *Præſidia ubique diſponit per Moſam flumen, per Albim, per Viſurgim, & per Rheni quidem ripam quinquaginta amplius caſtella direxit.* Le vieux Commentateur l'explique des forts que les ennemis avoient bâtis ſur les Alpes, & que Druſus ſaccagea.

---- &

----- *& arces*
Alpibus impositas tremendis
Dejecit acer plus vice simplici.

comme il le dit dans l'Ode XIV. du Liv. IV. Mais les termes d'Horace ne souffrent pas volontiers ce sens-là.

254 *Totum confecta duella per orbem*] On peut entendre ceci en géneral de toutes les guerres civiles ou étrangéres qu'Auguste avoit terminées si heureusement & avec tant de gloire. Mais Horace a particulierement égard aux derniers exploits de Drusus qui ayant passé le Rhin l'an de Rome 742. subjugua les Usipetes, les Tenctheres, les Cattes, les Cherusques, les Sicambres, & calma toute la Germanie.

255 *Claustraque custodem pacis cohibentia Janum*] Quand Horace écrivit cette Epitre en 743. Auguste avoit déja fermé deux fois le temple de Janus. La premiere fois en 724. après la defaite & la mort d'Antoine; & la seconde en 728. Ce vers d'Horace peut donc être entendu de ces deux fois. Mais il semble que son expression marque quelque chose de plus present. Voici une particularité que Dion nous a conservée, & qui seule peut nous donner l'intelligence de ce passage & la veritable date de cette Epitre. Il écrit à la fin du Livre LIV. que cette année 743. sous le Consulat de Jule Antoine & de Q. Fabius Maximus, il fut ordonné que le temple de Janus, *que les guerres précédentes avoient fait rouvrir, seroit fermé, puisque toutes ces guerres étoient terminées. Mais cela fut empéché par les Daces, qui ayant passé le Danube sur la glace ravagerent la Pannonie, & dans le même tems les Dalmates se revolterent sur quelques tributs que l'on exigeoit d'eux, &c.* Voilà d'un côté les guerres assoupies, & de l'autre un décret pour fermer le temple

ple de Janus. On peut donc conjecturer avec beaucoup de vraisemblance qu'Horace composa cette Epitre dans ce même tems-là, & lorsqu'on se préparoit à fermer pour la troisieme fois ce temple. Cela donne un grand jour aux expressions dont Horace s'est servi. Ce temple ne fut pourtant pas fermé. Mais l'Epitre fut toujours faite. Il est même constant qu'Horace ne le vit pas fermer pour la troisieme fois, car il ne fut fermé que quatre ou cinq ans après cette Epitre, & deux ou trois ans après la mort du Poëte.

Custodem pacis] Il apelle Janus *Gardien de la paix*, comme si veritablement la paix avoit été renfermée dans son temple, qui n'étoit jamais ouvert que pendant la guerre. Virgile lui a donné la même epithete, *custos*.

----- *nec custos absistit limine Janus.*

Cohibentia] Ce mot marque une chose presente. Horace regarde ces portes comme fermées, parceque l'ordre étoit donné de les fermer.

256 *Et formidatam Parthis, te Principe, Romam*] LesParthes craignant qu'Auguste ne les allat attaquer, lui renvoierent les enseignes Romaines qu'ils avoient prises à Crassus & à Antoine, & tous les esclaves qu'ils avoient faits. Cela arriva l'an de Rome 733. dix ans avant cette Lettre écrite.

257 *Si quantum cuperem, possem quoque*] Le vieux Commentateur raporte ce bon mot d'Aristarque : *Je ne puis pas écrire ce que je voudrois, & je ne veux pas écrire ce que je pourois.* Je ne sais d'où il l'a pris. Horace s'étoit déja souvent excusé sur sa foiblesse, de ce qu'il ne chantoit pas les exploits d'Auguste.

258 *Majestas tua*] Le titre de *Majesté* est un des plus augustes qu'on puisse donner aux hommes; il n'est dû qu'à une puissance au dessus des autres,

cui

cui nec viget quidquam simile, aut secundum. Il marque une chose qui est digne de notre culte & de notre véneration ; & il est emprunté de la Divinité, même, à qui il apartient souverainement. Sous la République, il étoit donné à tout le Corps du peuple, & aux principaux Magistrats; d'où vient que l'on disoit dès-lors *Majestatem minuere*, diminuer, blesser la Majesté, lorsqu'on manquoit de respect pour l'Etat ou pour ses Ministres. Cette puissance étant passée dans la main d'un seul, alors ce titre de *Majesté* ne fut plus donné qu'à ce seul maître, & à sa maison, *Majestas Augusti*, *Majestas divinæ domûs.* Au fond *Majesté* ne signifie que Βασιλείαν ἀρχὴν, *le souverain pouvoir, la royauté.* C'est pourquoi au lieu de *votre Majesté*, on a dit quelquefois, votre Empire, *vestrum Imperium.* Auguste ne s'est pourtant jamais attribué ce titre, il a souffert seulement qu'on le lui donnat. Pline loue Trajan de s'être contenté de celui de *Grandeur*, & traite fort mal les Princes qui ont affecté celui de *Majesté*. Mais pour moi je trouve que ce n'est pas une grande louange à Trajan d'avoir refusé un honneur que l'on deferoit à un Préteur, à un Consul, & à un Edile; & Pline me paroît avoir été ce jour-là de trop mauvaise humeur. Le titre de *Majesté* est le moins flateur & le moins menteur que l'on pouvoit donner aux Rois; c'étoit rendre à Cesar ce qui étoit dû à Cesar. Aussi ne s'en contenta-t'on pas longtems, & la flaterie jointe à une grossiereté vraiment Gothique, inventa bientôt les vains & faux titres de *votre Serenité*, *votre Tranquillité*, *votre Douceur*, *votre Eternité*, *votre Clémence*, que l'on donnoit aux Princes qui n'étoient presque jamais rien moins que ce qu'on les apelloit. Nous avons encheri sur la grossiereté de ces siecles barbares, en prodiguant le plus souvent à des gens sans naissance & sans merite, les magnifiques titres d'Excellence, Eminence, Grandeur, &c. qui dans les premiers tems auroient suffi à payer la vertu la plus éclatante & la plus solide.

260 Se-

260 *Sedulitas autem*] *Sedulitas*, l'empressement que l'on fait paroître pour quelqu'un, ou en le louant, ou en lui rendant quelque service que ce puisse être.

Stultè quem diligit] C'est aimer sotement quelqu'un que de vouloir faire pour lui des choses qui passent nos forces, & qui doivent lui faire honte au lieu de lui faire honneur.

Urget] Accable, fatigue.

261 *Præcipuè cùm se numeris commendat*] Il n'y a rien qui soit si fort à charge à un honnête homme qu'un méchant Poëte qui s'opiniâtre à le louer.

262 *Discit enim citiùs*] Cela est géneral ; le public prend bien plus garde aux méchans endroits d'un poëme qu'aux autres ; ce qu'il y a de mauvais l'empêche de voir ce qu'il peut y avoir de bon.

264 *Nil moror officium quod me gravat*] Torrentius a cru qu'Horace fait parler ici Auguste. Mais cela me paroît trop forcé, & même trop fade. Assurément c'est Horace qui parle, & cela est assez plaisant, qu'en écrivant à Auguste, il parle de lui-même, comme s'il étoit homme à meriter des statues, & à devenir le Heros d'un poëme.

265 *Proponi cereus usquam*] C'est le mot *usquam*, nulle part, qui fait la plaisanterie. Horace pouvoit avoir sa statue dans la bibliotheque d'Apollon; car c'étoit un honneur qu'on faisoit aux grands Poëtes. Mais il dit qu'il ne voudroit en avoir nulle part, ni dans les lieux publics, ni dans les salles, ni dans les temples mêmes.

268 *Capsâ porrectus apertâ*] Car on portoit vendre tous ces papiers inutiles dans des caisses découvertes.

In vicum vendentem thus & odores] Il designe le quartier des marchands droguistes & parfumeurs, qui étoit apellé par cette raison *vicus Thurarius*. Il étoit au pied du mont Capitolin, & aboutissoit d'un côté à la grande place, &

& de l'autre au Velabre. C'eſt un chemin bien frayé, & connu depuis longtems aux méchans ouvrages, que celui des beurrieres & de l'épicier.

270 *Amicitur*] Eſt envelopé, *habillé*, car c'eſt ainſi que Catulle s'exprime en parlant des Annales de Voluſius:

Et laxas ſcombris ſæpè dabunt tunicas,

Elles fourniront aux poiſſons des habits fort amples.

Ce que Martial a imité.

Ne toga cordylis, ne penula deſit olivis.

Afin que les habits ne manquent ni aux poiſſons, ni aux olives.



NOTES

SUR L'EPIT. I. LIV. II.

COMME il eſt fait mention dans cette piece des honneurs divins deferés à Auguſte en 726. de la ſouveraine autorité qu'il reçut du Senat en 727. de la reduction des Parthes en 734 des loix qu'il fit pour la reformation des mœurs en 736. du Poëme ſéculaire qui fut chanté en 737. des exploits de Tibere & de Druſus contre les Noriques, les Dalmates, les Pannoniens, les Germains & les Daces en 739. 742. 743. & au commencement de 744. & de la clôture du temple de Janus à la fin du printems, ou au commencement de l'été de cette derniere année, le P. Sanadon juge qu'Horace compoſa cet ouvrage au plutôt cette année-là, à l'âge de cinquante-cinq ans, c'eſt-à-dire deux ans avant ſa mort.

8 *Condunt*] Un manuſcrit porte *formant*, & le P. S. a employé cette leçon, après M. Cuningam.

16 *Nomen*] Le P. S. comme M. Bentlei lit *numen*, que l'on trouve dans trois manuſcrits, & que deux autres Editeurs ont reçu dans le texte.

18 *Hic*] On trouve dans un manuſcrit *hoc*, & l'explication des deux Scholiaſtes, *in hoc uno*, *in hac unâ re ſapiens*, eſt une marque qu'ils ont trouvé dans leurs exemplaires cette leçon, que le P. S. a employée.

28 *Græcorum*] Le P. S. lit *Graiorum* après trois manuſcrits & deux excellentes éditions.

31 *Oleam*] Le P. S, a ſuivi ici M. Bentlei, en liſant *oleâ*, qui eſt beaucoup plus élégant : & il y faut raporter *in* comme à *nuce*.

41 *Vetereſne Poëtas*] Le P. S. a mis *vetereſne proboſque*. Horace, comme il le remarque, ne parle pas plus en

en cet endroit des ouvrages en vers que des ouvrages en prose. Il met de ce nombre les traités des Rois, les rituels, & les loix des douze tables, qui certainement n'étoient rien moins que des poësies : & de peur qu'on s'y méprenne, il a affecté de se servir souvent de termes géneraux, qui renferment toute sorte de composition. La leçon ordinaire defigure même le texte par la consonance desagréable de *poëtas* avec *ætas*. M. Bentlei ajoute, que cette leçon rend la pensée imparfaite, que dans le premier membre il est seulement parlé des anciens, *veteres*, sans parler de l'estime qu'ils meritent ; & que dans le second on ne se contente pas de parler des nouveaux, *præsens ætas*, mais on dit encore que leurs ouvrages sont méprisables, *respuat*. Il doit se trouver ici la même oposition, & il n'est pas naturel qu'Horace ait mis *veteres* tout seul, après avoir dit auparavant *inter perfectos veteresque*, *inter viles atque novos est vetus atque probus*. D'ailleurs le P. S. lit *respuat* au vers suivant, comme le portent les meilleurs manuscrits & les éditions les plus correctes.

46 *Demo etiam unum*] Le P. S. a encore suivi ici M. Bentlei qui a lu *demo & item unum*, que l'on trouve dans huit manuscrits, & dans deux autres éditions.

48 *Ad fastos*] Les plus anciennes copies & trois excellentes éditions portent *in fastos*, & c'est la leçon du P.S.

50 *Ennius & sapiens*] Porphirion, dit le P.S. a fort bien vu que ces paroles sont à l'avantage d'Ennius, & qu'il faut par conséquent les mettre dans la bouche d'un partisan outré de l'antiquité. Je ne sais, ajoute ce Pere, pourquoi M. Dacier s'est écarté de cette explication, qui est naturelle & la seule vraie.

53 *Nævius in manibus non est* &c.] Le P.S. a mis:

Nævius in manibus non est? Non mentibus hæret
Panè recens?

Cette leçon, & cette ponctuation sont celles de M. Bentlei & de M. Cuningam.

67 *Credit*] Un manuscrit a conservé *cedit*, & le P.S. l'a adopté, après deux habiles Commentateurs. Il s'agit de réduire un homme entêté de l'antiquité, remarque le P.S. & *credit* ne marque point cet aveu que la complaisance arrache.

69 *Delendaque carmina Livi*] Le P.S. a suivi M. Bentlei en lisant *delendave carmina Laevi*, que porte un celebre manuscrit. *Livius Andronicus*, comme l'a fort bien remarqué M. Bentlei, ne sert que d'époque sept vers plus haut, & ne doit pas être mis au nombre des Poëtes qui se soutenoient avec honneur sur la scene. Lévius fut un Poëte ancien, mais plus récent que Livius Andronicus.

75 *Venditque*] Le P.S. a mis *venitque* après le manuscrit dont il a été parlé sur le v.69. & M Bentlei.

85 *Imberbes*] Les manuscrits de Cruquius & deux excellentes éditions ont conservé *imberbi*, & le P. S. a employé cette leçon.

102 *Hoc paces habuere bonae*] Charisius, Diomede & Phocas se sont grossierement trompés, quand ils ont décidé que *pax* n'a point de pluriel. Horace a déja dit Epit. III. Liv. I. *Bella quis & paces.* On trouve encore dans Plaute *pacibus perfectis*, & *paces*, aussi bien que dans Lucrece & dans Salluste.

112 *Prius orto sole*] Ceci n'est point dit en raillant, comme le remarque le P.S. Horace étoit paresseux & se levoit assez tard ; cela est vrai ; mais il lisoit, composoit & écrivoit ordinairement dans son lit, avant que de se lever.

115 *Quod medicorum &c.*] Le P. S. a adopté la conjecture de M. Bentlei, & il a mis *quod melicorum est, promittunt melici.* Horace vient de parler des Medecins, dit le P.S. A quoi bon dire la même chose d'une autre façon? *Melici*, ajoute-t'il, se prend ici en géneral pour des musiciens, & ce mot est de Ciceron, de Lucrece, d'Aulugelle & d'Ausone.

137 *Locu-*

137 *Locupletat*] Le P. S. lit *locupletem*. M. Dacier, dit-il, a mis *locupletat*; mais il faut croire que c'est une inattention.

142 *Cum sociis operum & pueris*] Un grand nombre de manuscrits portent *cum sociis operum pueris*, & le P. S. a reçu cette leçon après M. Bentlei. Elle se trouve aussi dans les anciennes éditions, & dans trois ou quatre autres plus récentes, mais des meilleures.

145 *Inventa*] Le P. S. lit *invecta*. Huit de nos plus habiles critiques, dit-il, ont reformé le texte avant moi par le changement d'une seule lettre.

149 *Verti cœpit*] Le P. S. a mis *cœpit verti*, après un grand nombre de manuscrits, les anciennes éditions, & quatre autres plus récentes, mais des meilleures.

167 *In scriptis*] On trouve dans les plus anciens manuscrits *inscitè*, & le P. S. a employé ce mot, que les Scholiastes ont rendu par *stulté*.

173 *Dorsennus*] Le P. S. lit *Dossennus*, comme portent les manuscrits.

216 *Curam redde brevem*] On trouve dans un excellent manuscrit *curam impende brevem*, & le P. S. qui l'a employé après deux Critiques, convainc ici M. Dacier d'avoir contredit lui-même sa décision, en traduisant ce passage dans un sens different de la leçon qu'il a suivie, comme montre aussi M. Bentlei, qui de plus a renversé entierement cette leçon, & décidé que les explications que M. Dacier en donne, sont pitoyables & ne meritent pas d'être refutées.

252 *Arces montibus impositas*] M. Dacier, dit le P. S. a trouvé dans un passage de Florus que Drusus mit des garnisons le long de la Meuse, de l'Elbe & du Weser, & il a suposé que tout cela étoit fait en 743. où il prétend que cette Epitre fut composée. Mais ce savant Critique, ajoute-t'il, n'a pas fait reflexion que ce jeune Prince ne passa le Weser & ne s'avança vers l'Elbe qu'en 745. & que Florus a ramassé dans le passage qu'il cite les actions de trois ou quatre années.

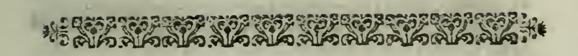
AD

JULIUM FLORUM.

EPISTOLA II.

FLORE, *bono claroque fidelis amice Neroni,*
Si quis fortè velit puerum tibi vendere, natum
Tibure vel Gabiis: & tecum sic agat: Hic &
Candidus, & talos à vertice pulcer ad imos,
Fiet eritque tuus nummorum millibus octo:
Verna ministeriis ad nutus aptus heriles:
Litterulis Græcis imbutus, idoneus arti
Cuilibet: argillâ quidvis imitaberis udâ.
Quinetiam canet indoctum, sed dulce bibenti.
Multa fidem promissa levant, ubi pleniùs æquo
Laudat venales, qui vult extrudere merces.
Res urget me nulla: meo sum pauper in ære.
Nemo hoc mangonum faceret tibi. Non temerè à me
Quivis ferret idem. Semel hic cessavit: &, ut fit,

In



A

JULIUS FLORUS.

EPITRE II.

JULIUS FLORUS, qui êtes le confident & le favori de Tibere, fameux par ſes grands exploits, ſi quelqu'un vouloit vous vendre un jeune eſclave né à Tibur ou à Gabies, & qu'il vous parlat ainſi : *Ce jeune garçon eſt beau, blanc, & ſans tare depuis la tête juſqu'aux pieds ; vous pouvez l'avoir pour huit mille ſeſterces. Il entend juſqu'au moindre coup d'œil de ſon maître ; il ſait paſſablement le Grec ; il eſt propre à tous les arts, vous en ferez ce que vous voudrez comme d'une cire molle ; il chantera même, & quoique ſans méthode, il ne laiſſera pas de vous divertir à table. Je ſais bien que ce n'eſt pas le moyen d'être cru, que de tant louer une marchandiſe dont on veut ſe defaire ; mais j'ai à vous dire que je ne ſuis nullement preſſé de vendre ; ſi je ſuis pauvre, je ne dois rien. Il n'y a pas un ſeul marchand qui vous le donnat à ſi bon marché, & je me garderois bien de le donner à un autre. Il ne s'eſt jamais amuſé qu'une ſeule fois, & comme cela arrive ordinairement, il ſe cacha de peur des étrivieres. Dépêchez,*

In ſcalis latuit metuens pendentis habenæ.
Des nummos excepta nihil te ſi fuga lædat:
Ille ferat pretium, pœnæ ſecurus, opinor.
Prudens emiſti vitioſum: dicta tibi eſt lex.
Inſequeris tamen hunc, & lite moraris iniquâ.
Dixi me pigrum proficiſcenti tibi, dixi
Talibus officiis propè mancum: ne mea ſævus
Jurgares ad te quod epiſtola nulla veniret.
Quid tum profeci, mecum facientia jura
Si tamen attentas? Quereris ſuper hoc etiam, quòd
Expectata tibi non mittam carmina mendax.
Luculli miles collecta viatica multis
Ærumnis, laſſus dum noctu ſtertit, ad aſſem
Perdiderat: poſt hoc vehemens lupus, & ſibi & hoſti
Iratus pariter, jejunis dentibus acer,
Præſidium regale loco dejecit ut aiunt,
Summè munito, & multarum divite rerum.
Clarus ob id factum, donis ornatur honeſtis.
Accipit & bis dena ſuper ſeſtertia nummûm:
Fortè ſub hoc tempus caſtellum evertere Prætor

Neſ-

Comptez-moi cette somme, si vous n'êtes pas rebuté d'un certain petit defaut que je ne vous garantis point ; c'est qu'il est un peu sujet à s'enfuir. Après tout cela, si vous achetez l'esclave, n'est-il pas vrai que le marchand emporte surement son argent, & n'aprehende pas d'être obligé de vous le rendre ? Vous avez acheté vous-même un esclave vicieux, le voyant & le sachant : on vous a dit les conditions. Cependant vous poursuivez le vendeur, & vous lui faites un procès injuste. Voilà où j'en suis avec vous. Quand vous partites, je vous déclarai que j'étois extrêmement paresseux ; je vous dis qu'il n'y avoit point d'homme moins propre que moi à ces sortes de devoirs, afin que vous ne pussiez me gronder de ce que je ne vous écrirois point. Qu'ai-je gagné par-là, si vous ne laissez pas de vouloir donner atteinte à un droit si bien établi? Vous vous plaignez de plus, que je ne vous ai pas envoyé des vers que vous attendiez. *Ne savez-vous pas l'histoire du soldat de Lucullus ?* Ce soldat avoit amassé quelque argent avec beaucoup de peines & de travaux. Une nuit qu'étant accablé de sommeil & de lassitude, il ronfloit de tout son cœur, on lui vola jusqu'au dernier sou. Après cette perte, devenu comme enragé contre l'ennemi & contre lui-même, la faim augmentant encore sa fureur, il chassa une garnison du Roi Tigrane d'un lieu extrêmement fortifié, & rempli de toutes sortes de richesses. Cette action l'ayant fait connoître, on lui fit les presens dont on honore la valeur, & on lui donna encore vingt grands sesterces. Il arriva par hasard dans le même tems que son Général voulut attaquer je ne

Nescio quod cupiens, hortari cepit eundem
Verbis, quæ timido quoque possent addere mentem.
I, bone, quò virtus tua te vocat: i pede fausto,
Grandia laturus meritorum præmia. Quid stas?
Post hæc ille catus, quantumvis rusticus, ibit,
Ibit eò quò vis, qui zonam perdidit, inquit.
Romæ nutriri mihi contigit, atque doceri,
Iratus Graiis quantum nocuisset Achilles.
Adjecere bonæ paulo plus artis Athenæ:
Scilicet ut possem curvo dignoscere rectum,
Atque inter sylvas Academi quærere verum.
Dura sed amovere loco me tempora grato,
Civilisque rudem belli tulit æstus in arma,
Cæsaris Augusti non responsura lacertis.
Unde simul primum me dimisere Philippi,
Decisis humilem pennis, inopemque paterni
Et laris & fundi, Paupertas impulit audax
Ut versus facerem. Sed, quod non desit, habentem,
Quæ poterunt unquam satis expurgare cicutæ,
Ni melius dormire putem, quàm scribere versus?
Singula de nobis anni prædantur euntes:

ſais quel château. Il s'adreſſa à notre homme, & commença à l'exhorter par des paroles qui auroient pû donner du courage même à un poltron. Allez, mon ami, lui dit-il, allez où votre vertu vous apelle; que la Fortune ſeconde ſeulement vos efforts, & ſoyez aſſuré que vous recevrez à votre retour une récompenſe proportionnée à ce grand ſervice. Pourquoi tardez-vous? À votre avis, que répondit à cela ce fin matois, tout payſan qu'il étoit? Que celui qui a perdu ſa bourſe, dit-il, y aille tant qu'il lui plaira. *Voilà juſtement mon portrait.* J'ai eu le bonheur d'être élevé à Rome, & d'y aprendre combien de maux la colere d'Achille fit aux Grecs. La ſavante Athenes ajouta un peu plus d'art à cette éducation, & me mit en état de pouvoir diſtinguer une ligne droite d'avec une ligne courbe, & de chercher la verité dans les bois de l'Académie. Mais des tems fâcheux me tirerent d'un lieu ſi agréable, & les fureurs des guerres civiles me firent prendre les armes, & embraſſer un parti qui n'étoit pas capable de reſiſter longtems aux efforts d'Auguſte. Après la deroute de notre armée dans les champs de Philippes, ma fortune étant renverſée, tout mon patrimoine perdu, & mes ailes rognées, la Pauvreté, toujours hardie, me pouſſa à faire des vers. Mais preſentement que j'ai plus de bien qu'il ne m'en faut, ma folie ne ſeroit-elle pas à l'épreuve * de tout l'hellébore du monde, ſi je n'étois bien perſuadé qu'il vaut mieux dormir que faire le métier de Poëte? D'ailleurs les années nous pillent en s'en allant, & emportent tous nos goûts

* De toute la ciguë.

Eripuere jocos, Venerem, convivia, ludum:
Tendunt extorquere poëmata. Quid faciam vis?
Denique non omnes eadem mirantur amantque:
Carmine tu gaudes, hic delectatur ïambis:
Ille Bioneis sermonibus, & sale nigro.
Tres mihi convivæ propè dissentire videntur,
Poscentes vario multum diversa palato.
Quid dem? quid non dem? Renuis tu quod jubet alter.
Quod petis, id sane est invisum acidumque duobus.
Præter cetera, me Romæne poëmata censes
Scribere posse, inter tot curas, totque labores?
Hic sponsum vocat, hic auditum scripta relictis
Omnibus officiis. Cubat hic in colle Quirini,
Hic extremo in Aventino: visendus uterque:
Intervalla vides humanè commoda. Verùm
Puræ sunt plateæ, nihil ut meditantibus obstet.
Festinat calidus mulis gerulisque redemptor:
Torquet nunc lapidem, nunc ingens machina tignum:
Tristia robustis luctantur funera plaustris:

& tous nos plaisirs l'un après l'autre. Elles m'ont déja ravi les jeux, l'amour, les festins & les divertissemens: presentement elles travaillent à m'arracher la passion que j'ai toujours eue pour la poësie. Que voulez-vous que j'y fasse? Enfin *ce qui me dégoûte encore plus que tout*, c'est que les hommes n'admirent & n'aiment pas tous la même chose. Vous aimez les vers liriques, celui-là aime les vers ïambes, & celui-ci ne peut lire que des Satires empoisonnées, comme celles de Bion. Il en est de cela comme d'un repas où trois conviés ont chacun le goût different, & veulent des choses toutes contraires. Que faut-il, ou que ne faut-il pas leur donner? Vous rejettez ce qu'un autre demande, & ce que vous demandez c'est ce que les deux autres ne peuvent souffrir. Par dessus tout cela, pensez-vous que je puisse faire des vers à Rome au milieu de tant de fatigues & de soins? L'un me prie de l'aller cautionner; l'autre prétend que renonçant à toutes sortes de devoirs, j'aille entendre ses écrits. Celui-là demeure au mont Quirinal, & celui-ci à l'extrémité de l'Aventin; il faut rendre visite à l'un & à l'autre. Voilà une distance assez commode. Mais les rues sont libres, me direz-vous, & rien n'empêche qu'on n'y puisse méditer en chemin faisant. *Fort bien.* Ici vous voyez passer à grand'hâte un entrepreneur fort échauffé, suivi de mulets & de manœuvres. Là vous trouvez une machine épouvantable, qui éleve en gémissant, une grosse pierre, ou une poutre énorme. *Plus loin* vous donnez dans dix enterremens qui disputent le passage à vingt robustes chartiers. *Avez-vous*

Hac rabioſa fugit canis, hac lutulenta ruit ſus.
I nunc, & verſus tecum meditare canoros.
Scriptorum chorus omnis amat nemus, & fugit urbes
Rite cliens Bacchi, ſomno gaudentis & umbrâ:
Tu me inter ſtrepitus nocturnos atque diurnos
Vis canere, & contracta ſequi veſtigia vatum?
Ingenium, ſibi quod vacuas deſumſit Athenas,
Et ſtudiis annos ſeptem dedit, inſenuitque
Libris & curis, ſtatuâ taciturnius exit
Plerumque, & riſu populum quatit: hic ego rerum
Fluctibus in mediis, & tempeſtatibus urbis,
Verba lyræ motura ſonum connectere digner?
Frater erat Romæ conſulti rhetor: ut alter
Alterius ſermone meros audiret honores:
Gracchus ut hic illi foret, huic ut Mutius ille.
Quî minus argutos vexat furor iſte Poëtas?
Carmina compono, hic elegos: mirabile viſu,
Cælatumque novem Muſis opus. Aſpice primum,

franchi ces obstacles ? Il faut se retirer devant un chien enragé qui fuit, & faire place à des cochons pleins de boue. Allez presentement, & au milieu de ces embaras, composez de beaux vers. Les Poëtes cherchent les bois, & fuyent les villes, religieux sectateurs de Bacchus, qui n'aime que l'ombre & le sommeil. Quoi, vous voudriez que je fisse des vers au milieu du bruit & du tumulte qu'on entend ici nuit & jour ; & que dans cette cohue je tâchasse de marcher sur les traces presque effacées des Anciens ? Un homme d'esprit, qui a choisi pour sa retraite le tranquile séjour d'Athenes, qui a employé sept années entieres à étudier les Philosophes, qui n'a fait que méditer, & qui a vieilli sur ses Livres, sort dans les rues souvent plus taciturne qu'une statue, & il fait toujours rire le peuple. Puis donc qu'on se moque de ce vieux rêveur à Athenes, comment voulez-vous que je joue le même personnage à Rome, & qu'au milieu des tempêtes, qui agitent cette grande ville, je tâche d'ajuster des paroles qu'on puisse chanter sur la lire ? Il y avoit ici autrefois deux freres, un Jurisconsulte, & un Rhéteur. Ils avoient si bonne opinion l'un de l'autre, qu'ils se donnoient à l'envi les éloges les plus pompeux. Le Jurisconsulte apelloit le Rhéteur un second Gracchus ; & le Rhéteur apelloit le Jurisconsulte un autre Mutius. Ne voit-on pas régner aujourd'hui cette même fureur parmi nos Poëtes ? Moi je fais des Odes : celui-là fait des Elégies ; & si nous en sommes crus, ce sont autant de merveilles, autant de chef-d'œuvres de l'art, travaillés par les propres mains des neuf Muses. Suivez-nous, je vous prie, dans nos assemblées, & d'abord voyez avec quel faste & quel

or-

Quanto cum fastu, quanto molimine circum
Spectemus vacuam Romanis vatibus ædem.
Mox etiam (si fortè vacat) sequere, & procul audi
Quid ferat, & quare sibi nectat uterque coronam.
Cædimur, & totidem plagis consumimus hostem,
Lento Samnites ad lumina prima duello.
Discedo Alcæus puncto illius: ille meo, quis?
Quis, nisi Callimachus? si plus adposcere visus,
Fit Mimnermus, & optivo cognomine crescit.
Multa fero, ut placem genus irritabile vatum,
Quum scribo, & supplex populi suffragia capto:
Idem, finitis studiis, & mente receptâ,
Obturem patulas impunè legentibus aures.
Ridentur mala qui componunt carmina: verùm
Gaudent scribentes, & se venerantur, & ultro,
Si taceas, laudant quicquid scripsêre, beati.
At qui legitimum cupiet fecisse poëma,
Cum tabulis animum censoris sumet honesti:
Audebit quæcumque parum splendoris habebunt,
Et sine pondere erunt, & honore indigna ferentur,

Ver-

orgueil, avec quelle gravité affectée, & quel dédain nous tournons les yeux de tous côtés dans le temple d'Apollon, comme en disant qu'il n'y aura jamais de Poëte Latin, dans ce temple, si nos écrits n'y sont consacrés. Ensuite, si vous en avez le loisir, prenez la peine d'écouter d'un peu loin ce que nous avons tous deux à lire, & sur quoi nous nous donnons l'un à l'autre des couronnes que nous meritons si peu. N'avez-vous jamais entendu parler des combats des gladiateurs Samnites, qui se batent aux flambeaux, & qui, sans garder de mesures, se donnent des coups fourés? Voilà justement ce que nous faisons. Il me traite d'Alcée, & moi comment croyez-vous que je le traite? je le traite de Callimaque. S'il en demande davantage, je lui donne d'un Mimnerme, & je lui sers tous les plus grands noms à souhait. Quand je fais des vers, & que j'ai dessein de gagner par mes soumissions les suffrages du peuple, je porte mes poches pleines de ces grands noms, & fais bonne provision de louanges pour adoucir la nation colere des Poëtes. Mais sitôt que cette passion est finie, & que mon bon sens est revenu, je ferme hardiment l'oreille à tous ces liseurs outrés. On se moque de ceux qui font de méchans vers; mais ceux qui les font en sont charmés; ils s'admirent eux mêmes, & heureux au dernier point, ils donnent à tout ce qu'ils ont écrit, les louanges que vous leur avez refusées. Mais celui qui desirera d'avoir fait un poëme dans toutes les regles, en prenant ses cahiers, il prendra en même tems l'esprit d'un grave Censeur, & tous les mots qui seront ou sans éclat, ou sans force, ou bas & rampans, il aura le courage

ge

I

Verba movere loco, quamvis invita recedant,
Et verſentur adhuc intra penetralia Veſtæ.
Obſcurata diu populo bonus eruet atque
Proferet in lucem ſpecioſa vocabula rerum,
Quæ priſcis memorata Catonibus atque Cethegis,
Nunc ſitus informis premit & deſerta vetuſtas.
Adſciſcet nova, quæ genitor produxerit uſus.
Vehemens & liquidus puroque ſimillimus amni,
Fundet opes, Latiumque beabit divite linguâ.
Luxuriantia compeſcet, nimis aſpera ſano
Levabit cultu, virtute carentia tollet:
Ludentis ſpeciem dabit, & torquebitur, ut qui
Nunc Satyrum, nunc agreſtem Cyclopa movetur.
Prætulerim ſcriptor delirus inerſque videri,
Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
Quàm ſapere, & ringi. Fuit haud ignobilis Argis,
Qui ſe credebat miros audire tragœdos,
In vacuo lætus ſeſſor plauſorque theatro:
Cetera qui vitæ ſervaret munia recto
More: bonus ſanè vicinus, amabilis hoſpes,
Comis in uxorem: poſſet qui ignoſcere ſervis,

Et

ge de les ôter, quoiqu'ils quitent la place avec peine, & qu'ils jouïssent encore de l'asile du cabinet. Il aura la charité de ressusciter des termes qui sont morts depuis longtems pour le peuple; & de remettre en lumiere ces mots propres & énergiques qui étoient en usage du tems de Céthégus & de Caton, & qui sont aujourd'hui accablés sous la rouille des années, & sous les ruines de l'antiquité. Il employera des termes nouveaux, & dont l'usage sera pourtant le pere. Par la rapidité & par la clarté de son stile, semblable à un fleuve dont les eaux sont pures, il répandra dans l'Italie toutes les richesses d'une langue abondante & heureuse. Il retranchera tout ce qui est superflu: ce qui est trop dur, il le polira & l'adoucira par des ornemens sages & bien entendus: il sera sans pitié pour tout ce qui n'a ni beauté ni grace: enfin il semblera qu'il se joue & qu'il badine, & il se donnera pourtant la torture en cent façons, comme celui qui imite en dansant ou un Satyre, ou un Cyclope. Pour moi, *me direz-vous*, j'aimerois beaucoup mieux à ce compte être un Poëte insensé & sans force, pourvu que mes defauts me plussent, ou qu'ils me fussent inconnus, que d'être si sage & si habile, & enrager toujours. Il y avoit à Argos un homme d'assez bonne naissance, qui s'imaginoit entendre toujours des tragédies merveilleuses, & qui enfermé seul dans un théâtre, étoit tout le jour dans la posture d'un homme qui admire & qui aplaudit: du reste exact & rigide observateur de tous les devoirs de la vie civile, selon la coutume de son pays. C'étoit un bon voisin, un hôte aimable, un mari complaisant, un maître doux & facile; & il avoit la force de n'entrer point

Et signo læso non insanire lagenæ:
Posset qui rupem & puteum vitare patentem.
Hic ubi cognatorum opibus curisque refectus,
Expulit helleboro morbum bilemque meraco,
Et redit ad sese: Pol, me occidistis, amici,
Non servastis, ait, cui sic extorta voluptas,
Et demptus per vim mentis gratissimus error.
Nimirum sapere est abjectis utile nugis,
Et tempestivum pueris concedere ludum:
Ac non verba sequi fidibus modulanda Latinis,
Sed veræ numerosque modosque ediscere vitæ.
Quocirca mecum loquor hæc, tacitusque recordor:
Si tibi nulla sitim finiret copia lymphæ,
Narrares medicis: quod quantò plura parasti,
Tantò plura cupis, nulline faterier audes?
Si vulnus tibi, monstratâ radice vel herbâ,
Non fieret levius, fugeres radice vel herbâ
Proficiente nihil curarier. Audieras, cui
Rem Dii donarent, illi decedere pravam
Stultitiam: & quum sis nihilo sapientior, ex quo
Plenior es, tamen uteris monitoribus iisdem?

point en fureur contre ſes valets quand ils avoient décacheté une bouteille. Enfin il ſavoit éviter un rocher, un précipice & un puits, quand il en trouvoit dans ſon chemin. Ses parens ayant entrepris de le guerir à quelque prix que ce fût, l'hellébore pur diſſipa la bile qui étoit la cauſe de ſon mal. Revenu donc à lui, voici le remerciment qu'il leur fit: Vous ne m'avez pas gueri, mes amis, vous m'avez tué, de m'avoir ôté ce plaiſir, & arraché par force cette illuſion qui m'étoit ſi agréable, & qui me faiſoit paſſer de ſi heureux jours. Au fond il eſt certain qu'il n'y a rien de bon & d'utile que cette ſageſſe & cette habileté, qui conſiſtent à renoncer à toutes ces bagatelles, à laiſſer aux jeunes gens tous ces amuſemens frivoles qui ſont proportionnés à leur âge & à leur état; & à ne pas tant s'amuſer à chercher & à ajuſter des mots qui puiſſent être chantés ſur la lire, qu'à tâcher d'accorder enſemble toutes les parties de notre vie, pour en faire un tout réglé & ſuivi. C'eſt pourquoi je fais en moi-même ces reflexions: Si tu avois une ſoif que toute l'eau du monde ne pût étancher, tu découvrirois ton mal aux Medecins. Eh quoi, lorſque plus tu as de bien, plus tu en deſires, n'oſes-tu l'avouer à qui que ce ſoit? Si une herbe ou une racine, qu'on t'auroit enſeignée, ne ſoulageoit point la douleur de ta plaie, n'eſt-il pas vrai que tu ne ſouffrirois plus qu'on ſe ſervît de cette racine ni de cette herbe pour te penſer? Tu as apris autrefois de certains Philoſophes, que quand les Dieux nous donnent les richeſſes, ils nous ôtent en même tems la folie. Cependant quoique tu ne ſois nullement plus ſage depuis que tu es plus riche, tu ne laiſſes pas de te ſervir toujours des mêmes maîtres qui t'ont

At si divitiæ prudentem reddere possent,
Si cupidum timidumque minùs te, nempe ruberes,
Viveret in terris te si quis avarior uno.
Si proprium est quod quis librâ mercatus & ære est,
Quædam, si credis consultis, mancipat usus.
Qui te pascit ager, tuus est: & villicus Orbî,
Quum segetes occat, tibi mox frumenta daturus,
Te dominum sentit: das nummos; accipis uvam,
Pullos, ova, cadum temeti. Nempe modo isto
Paulatim mercaris agrum, fortasse trecentis,
Aut etiam supra, nummorum millibus emtum.
Quid refert, vivas numerato nuper, an olim?
Emtor Aricini quondam Veïentis & arvi,
Emtum cœnat olus, quamvis aliter putat: emtis
Sub noctem gelidam lignis calefactat ahenum.
Sed vocat usque suum, quà populus adsita certis
Limitibus vicina refugit jurgia. Tanquam
Sit proprium cuiquam, puncto quod mobilis horæ,
Nunc prece, nunc pretio, nunc vi, nunc sorte supremâ,
Permutet dominos, & cedat in altera jura.
Sic quia perpetuus nulli datur usus, & heres
Heredem alterius, velut unda supervenit undam:
Quid

s'ont trompé. Mais si les richesses avoient la vertu de te rendre prudent, si elles pouvoient diminuer tes craintes & tes desirs, n'est-il pas vrai que tu rougirois qu'il y eût au monde un homme plus avare que toi? Si ce que nous avons bien acheté est à nous en propre, &, comme le prétendent les Jurisconsultes, s'il y a des choses dont l'usage nous acquiert la proprieté, toute terre qui te nourit est à toi, & le laboureur d'Orbius, quand il seme ses champs pour te vendre un jour son froment, te reconnoît pour maître: tu donnes ton argent, & tu reçois des raisins, du bled, des poulets, des œufs, du vin, & de cette maniere tu achetes peu à peu la terre qui a été vendue trois cents mille sesterces, ou peut-être davantage. Car quelle difference mets-tu entre vivre d'un argent que tu viens de débourser, & vivre de celui que tu as déboursé il y a plusieurs années? Celui qui a acheté depuis longtems la terre d'Aricia & celle de Veïes, n'en retire pas la moindre herbe qu'il n'achete, quoiqu'il soit persuadé du contraire; & le bois dont il fait chauffer le soir l'eau de son bain, est encore du bois acheté. Mais, diras-tu, il apelle sienne toute cette étendue de pays jusqu'à un certain peuplier qui lui sert de bornes, & qui empêche les contestations des voisins. Comme si on pouvoit jamais posséder en propre & apeller sien ce qui dans un instant peut passer en d'autres mains, & changer de maître de gré ou de force, par vente ou par mort. Ainsi donc puisque l'usage des choses n'est donné à personne à perpétuité & qu'un heritier pousse un heritier comme un flot pousse un autre flot, à quoi servent

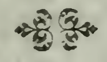
Quid vici prosunt, aut horrea? quidve Calabris
Saltibus adjecti Lucani? si metit Orcus
Grandia cum parvis, non exorabilis auro?
Gemmas, marmor, ebur, Tyrrhena sigilla, tabellas,
Argentum, vestes Gætulo murice tinctas,
Sunt qui non habeant, est qui non curat habere.
Cur alter fratrum cessare & ludere, & ungi
Præferat Herodis palmetis pinguibus: alter
Dives & importunus, ad umbram lucis ab ortu,
Sylvestrem flammis & ferro mitiget agrum?
Scit Genius, natale comes qui temperat astrum,
Naturæ Deus humanæ, mortalis in unum-
-quodque caput: vultu mutabilis, albus, & ater.
Utar, & ex modico, quantum res poscet, acervo
Tollam: nec metuam quid de me judicet heres,
Quòd non plura datis invenerit: & tamen idem
Scire volam quantum simplex hilarisque nepoti
Discrepet, & quantum discordet parcus avaro.
Distat enim, spargas tua prodigus, an neque sumtum
Invitus facias, neque plura pàrare labores:
Ac potiùs, puer ut festis Quinquatribus olim
Exiguo gratoque fruaris tempore raptim.

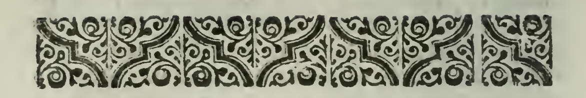
Pau-

vent les grandes Seigneuries & les vaſtes greniers? A quoi bon joindre les pâturages de la Calabre à ceux de la Lucanie, ſi Pluton, que tout l'or du monde ne ſauroit fléchir, moiſſonne grands & petits? Il y a des gens qui n'ont ni pierreries, ni marbre, ni ivoire, ni ſtatues de Toſcane, ni tableaux, ni meubles d'argent, ni étoffes teintes dans la pourpre de Gétulie, & il y en a d'autres qui ne ſe ſoucient pas d'en avoir. D'où vient que de deux freres l'un n'aime qu'à ſe parfumer & à ſe divertir, preferant une vie molle & oiſive à tous les revenus d'Herode : & l'autre inquiet & infatigable, quoiqu'auſſi riche, paſſe depuis le lever juſques au coucher du ſoleil à defricher une piece de terre avec le fer & le feu? C'eſt un ſecret qui n'eſt ſu que du Génie qui preſide à la naiſſance des hommes, qui eſt le Dieu de la Nature, qui vit & meurt avec nous, & qui eſt auſſi different que les viſages. Je me ſervirai de mon bien, & je tirerai de ce monceau médiocre tout ce dont j'aurai beſoin, ſans me mettre en peine quel jugement fera de moi mon heritier, quand il ne trouvera que ce que j'ai reçu de la liberalité de mes amis. Mais quoique je ſois de cette humeur je veux pourtant ſavoir diſtinguer un homme naturel & ſimple qui aime à ſe réjouir, d'avec un débauché ; un bon ménager d'avec un avare. Car il y a bien de la difference entre un prodigue qui jette ſon argent par les fênetres, & un honnête homme qui fait volontiers de la dépenſe, & qui ne travaille point à augmenter ſon bien ; ou plutôt qui jouït avec plaiſir & à la derobée d'un tems agréable & court, comme tu jouïſſois autrefois des fêtes de Minerve, pendant que tu étois

Pauperies immunda domus procul absit. Ego utrum
Nave ferar magna an parva, ferar unus & idem.
Non agimur tumidis velis Aquilone secundo:
Non tamen adversis ætatem ducimus Austris.
Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re,
Extremi primorum, extremis usque priores.
Non es avarus: abi. Quid? cetera jam simul isto
Cum vitio fugêre? Caret tibi pectus inani
Ambitione? Caret mortis formidine, & irâ?
Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures, portentaque Thessala rides?
Natales gratè numeras? ignoscis amicis?
Lenior & melior sis accedente senectâ?
Quid te exemta juvat spinis de pluribus una?
Vivere si rectè nescis, decede peritis.
Lusisti satis, edisti satis atque bibisti:
Tempus abire tibi est: ne potum largiùs æquo
Rideat & pulset lasciva decentiùs ætas.

écolier. Pourvu qu'une honteuſe pauvreté ne vienne pas m'aſſaillir, & ne me tienne pas dans une maiſon mal propre, je me mets peu en peine du reſte. Que je ſois dans un grand ou dans un petit vaiſſeau, je ſerai toujours le même. Nous n'avons pas un vent qui nous ſouffle en poupe & qui enfle nos voiles ; mais il ne nous eſt pas non plus tout-à-fait contraire. En force, en eſprit, en grace, en vertu, en naiſſance, en bien, ſi nous ſommes après des premiers, nous avons la conſolation de n'être pas des derniers. Parceque tu n'es point avare, prétens-tu être à couvert de tout reproche ? Mais quoi, tous tes autres vices s'en ſont-ils auſſi allés avec celui-là ? N'es-tu plus devoré par l'ambition, effrayé de la mort, & maitriſé par la colere ? As-tu la force de te moquer des ſonges, des terreurs magiques, des miracles, des ſorcieres, des eſprits qui reviennent la nuit, & de tous les prodiges qu'enfante la Theſſalie ? Comptes-tu de bon coeur les jours de ta naiſſance ? Sais-tu pardonner à tes amis ? Les aproches de la vieilleſſe te rendent-elles plus doux & meilleur ? Car ſans cela, parmi tant d'épines dont tu es bleſſé, que te ſert-il d'en arracher une ſeule ? Si tu ne ſais pas bien vivre, fais place à ceux qui le ſavent. Tu t'es aſſez diverti, tu as fait aſſez bonne chere, il eſt tems de te retirer, de peur que la Jeuneſſe, à qui il ſied beaucoup mieux d'être badine & folâtre, ne ſe moque de toi, & ne te maltraite quand tu auras un peu trop bu.





REMARQUES

SUR L'EPITRE II.

JULIUS FLORUS, en partant pour ſuivre Tibere à l'expédition de la Pannonie, l'an de Rome 742. avoit prié Horace de lui écrire, & de lui envoyer des vers liriques. Horace s'en étoit excuſé, & n'avoit jamais voulu lui rien promettre. L'année ſuivante, Florus lui écrivit pour ſe plaindre de ſon ſilence, & du peu de ſoin qu'il avoit de lui. Horace lui fait cette réponſe pour ſe juſtifier, & pour lui faire voir l'injuſtice de ſes plaintes. Il mêle à cette juſtification des railleries fort plaiſantes ſur les Poëtes de ſon tems, dont il découvre l'orgueil, & les fades complaiſances qu'ils avoient les uns pour les autres. Il joint à cela d'excellens préceptes pour la poëſie, dont il fait voir les difficultés ; ce qui lui donne lieu d'inſinuer à Florus, qu'il vaut bien mieux s'apliquer à régler ſa vie, qu'à ranger & à ajuſter des mots. Et ſur cela en faiſant toujours ſemblant de ne parler qu'à ſoi-même, & de ne faire des reflexions que pour ſon propre uſage, il trouve moyen de lui donner des avis ſalutaires contre ſes emportemens, contre la crainte de la mort, contre ſon ambition, contre ſon avarice, contre ſa ſuperſtition, & en géneral contre tous les vices auſquels Florus étoit le plus ſujet, & qui troubloient tout le bonheur de ſa vie ; comme on l'a déja vu dans l'Ode XIV. du Livre II. & dans l'Epitre III. du Livre I. Heinſius ne s'eſt pas moins trom-

trompé ſur cette Epitre que ſur la précédente, & il n'en a connu ni la ſuite, ni le deſſein. Horace avoit cinquante-ſix ans quand il l'écrivit. Et il paroît que c'eſt un de ſes derniers ouvrages.

1 *Bono claroque*] *Bonus* en Latin eſt une épithete fort grave; elle marque non ſeulement un homme de bien, mais un vaillant homme; comme le Grec ἀγαθὸς, *bonus clarusque*, un vaillant homme, & qui eſt connu pour tel.

Fidelis amice] Florus avoit accompagné Tibere à toutes ſes expéditions, en Arménie, dans les Gaules, dans la Dalmatie, &c.

3 *Hic & candidus*] Horace fait parler le marchand d'eſclaves, & il ne faut pas douter que ce ne fût le langage ordinaire de ces gens-là.

5 *Nummorum millibus octo*] Huit mille nummes faiſoient juſtement mille livres de notre monnoie. C'étoit un prix aſſez modique pour un ſi bon valet. Il y en avoit qu'on vendoit quinze & vingt mille francs, & Rome en a vu acheter un trois cents mille écus.

6 *Verna*] On faiſoit plus de cas des eſclaves nés dans la maiſon des marchands-mêmes, que de ceux qu'ils avoient achetés. C'eſt pourquoi il dit ici *verna*.

7 *Literulis Græcis imbutus*] Il a quelque petite teinture des Lettres Greques. Pour mieux vendre les eſclaves, on avoit grand ſoin de leur aprendre les Lettres, & ſurtout les Lettres Greques; car le Grec étoit fort en uſage parmi les Romains. On leur faiſoit même quelquefois aprendre les exercices & la muſique. Comme on l'a remarqué ſur la Satire VI. du Livre II. Eſope, Terence & Phedre ſont d'aſſez beaux exemples de l'éducation qu'on donnoit aux eſclaves.

Idoneus arti cuilibet] Il eſt propre à toutes ſortes d'arts, vous en ferez un Grammairien, un Rhétoricien, un Philoſophe, &c. C'eſt comme il a dit de Paulus Maximus dans l'Ode I. du Livre IV. *centum*

puer artium, qui eſt inſtruit de tous les beaux arts. On peut voir-là les Remarques.

8 *Argillâ quidvis imitaberis udâ*] C'eſt ce que nous diſons, *vous en ferez ce que vous voudrez comme de la cire molle.* Ceux qui ont lu *imitabitur* en le raportant à l'eſclave, pour dire qu'il feroit toutes ſortes d'ouvrages avec de l'argile, lui donnent un très mauvais ſens.

9 *Canet indoctum*] *Indoctum, antea non auditum, des choſes nouvelles que l'on n'a point encore entenduës*, dit le vieux Commentateur, mais mal: *indoctum, groſſierement, ſans méthode.* Il n'a pas apris à chanter, mais il ne laiſſera pas de vous divertir à table.

10 *Multa fidem promiſſa levant*] On pouroit croire qu'Horace introduit ici Florus qui répond ceci au marchand. J'aime pourtant mieux que ce ſoit toujours le marchand qui parle.

Levant] *Minuunt*, affoibliſſent, diminuent.

12 *Meo ſum pauper in ære*] C'eſt la preuve de ce qu'il vient de dire, *res urget me nulla*, je ne ſuis point preſſé de vendre, ſi je ſuis pauvre, dit-il, je ne dois rien. * Comme Horace dit *meo ſum in ære*; Ciceron a dit de même *in ſuis nummis verſabatur.* En parlant du comédien Roſcius: *Debebat? Imo in ſuis nummis verſabatur.* *

14 *Semel hic ceſſavit*] Il s'étoit enfui. Mais pour adoucir la choſe, le marchand dit qu'il s'étoit amuſé, & qu'enſuite il s'étoit caché de peur du châtiment.

15 *In ſcalis latuit metuens pendentis habenæ*] Il faut faire ainſi la conſtruction: *latuit metuens habenæ pendentis in ſcalis.* Il ſe cacha, craignant les étrivieres qui ſont au bas de l'eſcalier. Pour intimider davantage les eſclaves, & afin qu'ils euſſent toujours le châtiment devant les yeux, on pendoit au bas de l'eſcalier les couroies dont on les fouettoit.

16 *Excepta nihil te ſi fuga lædat*] *Excepta fuga*, la fuite que j'excepte, & dont je ne répons point.

Car

Car les marchands étoient obligés de déclarer à l'acheteur les vices qu'ils connoissoient à l'esclave qu'ils vendoient, ou d'excepter expressément ce dont ils ne vouloient pas répondre. Autrement ils pouvoient être forcés de le reprendre, ou de réparer le dommage que l'esclave avoit fait à son maître, qui avoit contre eux *actionem redhibitoriam*, pendant l'espace de six mois.

17 *Ille ferat pretium*] C'est Horace qui parle.

Pœnæ securus] Sans se soucier de la peine ordonnée par les Ediles, ou de reprendre l'esclave en rendant le prix, ou de dédommager le maître.

18 *Dicta tibi est lex*] *Lex* ne signifie pas ici la *loi*, mais la forme, la condition du traité de la vente qui a été faite. Et cette condition est expressément contenue dans ce vers:

Des nummos, excepta nihil te si fuga lædat.

Comptez l'argent, si vous n'étes point rebuté par ce petit vice que j'excepte, c'est qu'il est sujet à s'enfuir.

Varron a dit de même, *ob hoc in lege locationis fundi excipi solet. Dans la condition du traité de la ferme d'un fonds, on a accoutumé d'excepter, &c.* Et c'est ainsi qu'il faut expliquer ce mot dans ces titres de Caton, *lex oleæ legendæ, lex oleæ faciendæ, lex oleæ pendentis, lex vini pendentis*, & tous les autres de cette nature. C'est-à-dire, *formule ou condition du traité pour donner les olives à cueillir, & l'huile à faire. Formule du traité pour vendre les olives sur l'arbre, & le vin sur le sep.*

20 *Dixi me pigrum*] C'est l'aplication de ce qu'il vient de dire.

Proficiscenti tibi] Quand vous partites pour suivre Tibere à l'expédition de la Pannonie.

21 *Talibus officiis*] A ces devoirs que la civilité & la curioſité ont inventés. Il parle d'écrire des Lettres.

22 *Quòd Epiſtola nulla veniret*] Un Auteur moderne a voulu inferer de ce vers qu'Horace n'avoit encore jamais écrit à Florus avant cette Epitre. Ce ſentiment ne merite pas d'être refuté.

23 *Mecum facientia jura*] Car, comme on dit, il n'y a dans les marchés que ce qu'on y met. Je vous avois dit que je n'étois point du tout propre à écrire des Lettres. Vous vous plaignez de ce que je ne vous ai pas écrit, mais vous avez tort.

25 *Carmina*] Quand Horace met *carmen* & *carmina* tout ſeul, il parle de ſes Odes, de ſes vers liriques.

26 *Luculli miles*] Horace ne parle que d'un ſoldat ſeul. On a eu tort de croire qu'il avoit dit *miles* pour *milites*. Plutarque au commencement de la Vie de Pelopidas, raporte une pareille hiſtoire d'un ſoldat d'Antigonus. Ce ſoldat pour abréger l'ennui d'une ſanté fort infirme s'expoſoit aux plus grands perils. Mais après qu'il fut gueri par les ſoins de ſon Géneral, il devint meilleur ménager d'une vie qui lui étoit devenue plus agréable.

Collecta viatica] *Viaticum*, ἐφόδιον ſignifie proprement l'argent que l'on a pour la dépenſe d'un voyage. Mais il ſe prend auſſi pour toute ſorte de proviſion d'argent & d'autres choſes.

30 *Præſidium regale*] Une garniſon d'une place de Tigrane ou de Mithridate.

31 *Summè munito & multarum divite rerum*] Je crois qu'il parle de Niſibis, ville de la Meſopotamie, dans laquelle Tigrane avoit mis ſes treſors, avec une forte garniſon ſous le commandement de ſon frere. Cette place étoit environnée d'un double mur de brique fort épais, avec un foſſé entre deux, fort large & fort profond.

32 *Do-*

32 *Donis ornatur honestis, accipit & bis dena*] Lucullus s'éloignoit en cette occasion de son naturel, car il étoit fort dur & fort avare ; & comme Dion l'a remarqué, il ne savoit gagner les soldats ni par des récompenses d'honneur, ni par des largesses d'argent: ȣ̓ τιμῆς, ȣ̓ χρημάτων μεταδόσει προσεταιρίσασθαι ἠπίστατο.

33 *Bis dena sestertia*] Vingt grands sesterces, c'est-à-dire vingt mille petits sesterces, qui font deux mille cinq cents livres de notre monnoie.

34 *Prætor*] Le Préteur, le Géneral, c'est-à-dire Lucullus.

36 *Addere mentem*] Cette expression est assez remarquable. *Mens* est ici pour le courage, la force, selon son origine Greque: car *mens* vient de μένος.

37 *I, bone, quò virtus tua te vocat*] Il falloit que l'occasion fût bien pressante ; car ce n'étoit guere le caractere de Lucullus de parler si amiablement à ses soldats: au contraire sa dureté & sa fierté les révoltoient ordinairement contre lui, & les obligerent enfin à l'abandonner.

39 *Catus*] Fin, rusé. Terence, *confidens, catus.*

Quantumvis rusticus] Tout paysan, tout villageois qu'il étoit. Car c'est ce qui est admirable, qu'un paysan ait eu l'esprit de faire cette réponse. Le vieux Commentateur commence par ces mots la réponse du soldat: *Quantumvis rusticus, qui zonam perdidit, ibit eò.* Mais cela ne peut être soutenu; il n'y a ni sel, ni grace.

40 *Ibit eò quò vis, qui zonam perdidit*] Lampridius raporte un bon mot d'Alexandre Sévere, qui disoit: *Miles non timet nisi vestitus, armatus, calceatus & satur, & habens aliquid in zonula. Un soldat ne craint que quand il est bien vétu, bien armé, bien chaussé, bien saoul, & qu'il a quelque argent dans sa ceinture.* Quand il est affamé, & qu'il n'a rien, il n'y a point d'action de desespoir dont il ne soit

 capable.

capable. *Mendicitas militaris ad omnem desperationem vocat armatum.* Anciennement on portoit son argent dans sa ceinture.

41 *Romæ nutriri mihi contigit*] Il se fait l'aplication de l'exemple qu'il a donné du soldat de Lucullus.

42 *Iratus Graiis quantum nocuisset Achilles*] Il aprit à Rome les maux que la colere d'Achille avoit faits aux Grecs, c'est-à-dire qu'il avoit lu à Rome chez ses maîtres l'Iliade d'Homere, par où les jeunes gens commençoient ordinairement leurs études ; & cette coutume dura même longtems depuis la naissance du Christianisme, comme il est évident par ce passage de Théodoret, qu'Heinsius a raporté : *Τούτων δὲ οἱ πλεῖστοι οὐδὲ τὴν μῆνιν ἴσασι, τὴν Ἀχιλλέως, ἐξ ἧς ἄρχεσθαι τῶν ἐλλογίμων μαθημάτων εἴωθε τὰ μειράκια.* *La plupart ne savent pas même la colere d'Achille, par où les jeunes gens commencent l'étude des arts liberaux.* C'est-à-dire qu'ils n'ont pas même lu Homere. Saint Jerôme veut qu'on commence aussi par le Grec, & Quintilien, *quanquam Græcum esse priorem placet.* Mais il faut se souvenir que le Latin est la langue naturelle des enfans dont ils parlent, & que ces enfans qu'ils vouloient faire commencer par le Grec, savoient déja plus de Latin que nous n'en savons quand nous sortons du collége.

43 *Adjecere bonæ paulò plus artis Athenæ*] Il n'avoit apris à Rome que les Lettres humaines ; & il alla aprendre à Athenes la géometrie & la philosophie, qu'on enseignoit mieux-là qu'en lieu du monde. On ne sait pas précisement à quel âge Horace alla étudier à Athenes. Il y a de l'aparence que ce ne fut qu'à l'âge de vingt ou de vingt-un an, car son pere qui étoit lui-même son Gouverneur ne voulut le perdre de vue que quand il fut en âge de se conduire & de se preserver de la corruption qui régnoit alors. * Horace donne ici une grande preuve des soins que son pere prenoit de son éducation, & de la dépense

dépenſe qu'il faiſoit pour lui. Après l'avoir fait fort bien élever à Rome il l'envoya à Athenes, comme les plus grands Seigneurs de Rome y envoyoient leurs enfans. *

44 *Curvo dignoſcere rectum*] Lambin a raporté ce vers, comme le vers ſuivant, à la philoſophie. Mais Horace parle aſſurément de la géometrie; où il eſt traité de lignes droites, & de lignes courbes. En philoſophie on n'opoſe pas *curvum* à *rectum*; mais *pravum*. D'ailleurs la connoiſſance de la géometrie étoit abſolument néceſſaire à ceux qui vouloient étudier dans l'école de Platon, parcequ'elle accoutume l'eſprit à la verité, & le rend capable de la philoſophie la plus ſublime. Voilà pourquoi tous ceux qui n'étoient pas Géometres étoient exclus de la République de ce Philoſophe. Voyez le VII· Livre de ſa Rép. Voilà donc la gradation des études d'Horace, les belles Lettres, la géometrie, la philoſophie Académique. Et il eſt bon de remarquer avec quelle modeſtie il parle des progrès qu'il avoit faits dans cette étude de la géometrie.

45 *Atque inter ſylvas Academi*] Les bois d'Académus. C'étoit un parc planté de toutes ſortes de beaux arbres, & environné de temples, de portiques & de ſtatues. Il apartenoit à un certain *Academus* ou *Echedemus*, qui le conſacra. Platon y tint enſuite ſon école, & c'eſt de-là que les Philoſophes de ſa Secte furent apellés *Académiciens*. Cet Académus, que la poſterité a mis au rang des Heros, vivoit du tems de Theſée. Ce fut lui qui découvrit à Caſtor & à Pollux le lieu où l'on avoit caché leur ſoeur. Longtems après, les Lacédémoniens, ayant brulé & pillé tout le pays Attique, épargnerent le parc de l'Académie, en faveur de cet Académus, & en reconnoiſſance du ſervice qu'il leur avoit rendu.

Quærere verum] Il ne dit pas qu'il a apris dans l'Académie à trouver la verité, mais à la chercher. En effet les Académiciens ne ſe piquoient

pas de trouver la verité, ils faisoient seulement profession de la chercher.

46 *Dura sed amovere loco me tempora grato*] Les guerres civiles, que produisit le meurtre de Cesar. Quand ce Prince fut tué, Horace, qui étoit alors dans sa vingt-deuxieme année, étudioit à Athenes. Brutus passant par-là huit ou neuf mois après pour aller en Macédoine, l'emmena avec lui, & beaucoup de jeunes gens de qualité qui y étudioient en même tems, comme le fils de Ciceron, le jeune Pompée, Varus.

47 *Belli rudem*] Horace n'avoit encore jamais servi quand Brutus l'emmena. Cependant on ne laissa pas de lui donner une charge considerable; car on le fit Tribun de soldats. Ce qui marque qu'il y avoit une assez grande disette d'Officiers dans l'Armée de Brutus.

49 *Unde simul primum me dimisere Philippi*] Après la defaite de Brutus & de Cassius dans les champs de Philippes, où Horace prit la fuite comme les autres, & abandonna son bouclier, &c. Il fait ici un aveu sincere de son malheur, & de la misere qui l'avoit obligé à faire des vers; & il le fait d'autant plus volontiers que cet aveu tourne à la gloire d'Auguste.

50 *Decisis humilem pennis*] Horace se compare d'ordinaire à un oiseau, comme quand il dit dans la derniere Epitre du Livre I.

Majores pennas nido extendisse loquêris.

Mot à mot, *tu diras que j'ai étendu mes ailes au delà de mon nid.*

On rogna les ailes à Horace à la bataille de Philippes, car il perdit la charge de Tribun; & c'étoit voler bien haut pour Horace que d'être Tribun de soldats.

51 *Paupertas impulit audax ut versus facerem.*] Horace fait entendre ici qu'il n'avoit point fait de

vers

vers avant la bataille de Philippes, c'est-à-dire avant l'âge de vingt-quatre ans, car alors il fit l'Ode XXIV. du Liv. I. Mais il ne faut pas prendre ses paroles au pied de la lettre & à la rigueur. Il veut dire simplement, qu'il ne s'étoit pas apliqué à la poësie comme à une profession qu'il voulût embrasser. Au lieu qu'après la defaite de Brutus, il prit ce parti, comme la seule ressource contre sa mauvaise fortune. Avant la bataille de Philippes, il paroît avoir fait contre Catius la Satire IV. du Livre II.

52 *Quod non desit*] C'est ce qu'il dit ailleurs, *quod satis est*, ce qui suffit.

53 *Quæ poterunt unquam satis expurgare cicutæ*] Ce passage a donné quelque peine aux Commentateurs, qui s'embarassent souvent de peu de chose. Lambin ne pouvant s'imaginer qu'on prît pour remede la ciguë, qui est un poison, a voulu corriger le vers, & lire :

Quæ poterunt unquam satis expurgare cicyæ?

Cicyæ est un mot Grec, qui signifie proprement des *ventouses*, dont on se sert dans la medicine pour attirer le sang corrompu. Il en est assez parlé dans Hippocrate & dans Galien. Les Latins les apellent *cucurbitas*. On lit dans Juvénal, *ventosa cucurbita*. Voilà un remede bien sûr contre la fureur des vers, que l'aplication de ces ventouses, sur tout quand elles sont scarifiées! Mais pourquoi n'auroit-on pas préparé la ciguë pour en tirer un remede refrigeratif, comme on en tire de l'opium? Pline dit formellement que la ciguë étoit d'un usage très considerable. *Cicuta quoque*, dit-il dans le chap. XIII. du XXV. Livre, *venenum est publica Atheniensium pœna invisa, ad multa tamen usus non omittendi. La ciguë, un des plus forts poisons, est l'odieux suplice des Athéniens; elle est pourtant en beaucoup de choses d'un usage qu'il ne faut pas mépriser.* On ne doit pas chercher ici d'autre finesse. Quoiqu'Horace parle de

la ciguë, je n'ai pas laissé de mettre de l'hellébore dans la traduction, car il est plus connu.

55 *Singula de nobis anni*] Seconde raison qui l'empêche de faire des vers. C'est son âge. Il avoit alors cinquante-cinq ou cinquante-six ans; & il mourut deux ans après.

56 *Eripuere jocos*] *Joci*, les railleries, les jeux, en un mot tous les plaisirs qu'on trouve dans le commerce de la jeunesse.

Ludum] Il comprend sous ce mot tous les spectacles du théâtre & du Champ de Mars.

58 *Denique non omnes*] Troisieme raison qui l'empêche de faire des vers, la difference des goûts. Les uns veulent des vers liriques, les autres des vers ïambes, &c.

59 *Carmine tu gaudes*] *Carmen* n'est pas ici pour le poëme épique, car Horace n'avoit rien entrepris de semblable, & il dit ensuite:

Carmina compono, hic Elegos.

Carmen est donc pour les vers liriques.

60 *Ille Bioneis sermonibus*] Lambin prétend que ce Bion étoit le pere d'Aristophane. Je ne sais où il a trouvé cela. Le pere d'Aristophane s'apelloit Philippe. Le Bion dont Horace parle (car il y a eu plusieurs Bions,) est celui qui fut surnommé le Boristhénite, & qui étoit Philosophe & Poëte, mais Poëte si plein de fiel, qu'il n'épargnoit ni les hommes ni les Dieux. Il avoit écrit contre Homere. Plutarque parle de lui dans le Traité de la vengeance divine; & Ciceron raporte ce bon mot qu'il dit sur Agamemnon, qui dans son affliction s'arrachoit les cheveux: *Perinde stultissimum regem in luctu capillum sibi evellere, quasi calvitio mæror levaretur. Ce Roi insensé s'arrache les cheveux, comme si pour avoir la tête pelée on en sentoit moins sa douleur.*

65 *Præter*

65 *Præter cetera me Romæne Poëmata censes*] Quatrieme raison qui l'empêche de faire des vers, les embaras que l'on a à Rome, où la vie se passe dans des occupations chagrinantes, & même très souvent ruïneuses.

67 *Hic sponsum vocat*] L'un me prie d'aller répondre pour lui, de le cautionner. On peut voir ce qui a été dit sur la Satire VI. du Livre II. *Romæ sponsorem me rapis. Quand je suis à Rome, vous ne manquez pas de m'entrainer au palais, afin que je sois caution.* Il y a sur cela un passage d'Ovide, où l'on a fait une faute bien grossiere. Ce Poëte dans l'Eleg. XIII. du I. Liv. des Amours dit à l'Aurore.

Atque eadem sponsum consulti ante atria mittis,
Unius ut verbi grandia damna ferat.

Qui croiroit que des Commentateurs ayent pu s'imaginer que *sponsum* est là pour *mari :* au lieu qu'il est comme dans Horace le supin de *spondeo*. Dès que vous paroissez, dit Ovide à l'Aurore, vous envoyez les gens cautionner devant la porte du Jurisconsulte, afin que l'on s'attire un grand dommage par un seul mot.

Hic auditum scripta] La plupart des Poëtes de ce tems-là aimoient fort à lire leurs ouvrages en public, & c'étoit une des grandes incommodités de Rome; il en a été assez parlé ailleurs.

68 *Cubat hic in colle Quirini*] *Cubat*, *couche*, ne signifie pas ici *ægrotat*, est malade, mais *manet*, habite, demeure; comme dans la Satire IX. du Livre I.

- - - quendam volo visere non tibi notum.
Trans Tiberim longè cubat is, propè Cæsaris hortos.

Je

Je vais voir un de mes amis que vous ne connoiſſez pas : il loge fort loin d'ici, au de-là du Tibre près des jardins de Ceſar.

In colle Quirini] Le mont Quirinal, à une des extrémités de Rome, du côté de la porte Colline, aujourd'hui *Monte Cavallo*, ainſi apellé, à cauſe de deux chevaux de marbre qu'on y voit, & qu'on dit être de Phidias & de Praxitele.

69 *Hic extremo in Aventino*] Le mont Aventin, à l'autre extrémité de Rome, du côté du Tibre. Il s'étend depuis la porte *Trigemina* juſques à la porte Capene. C'eſt pourquoi Horace, pour marquer une plus grande diſtance, dit, *extremo in Aventino*, tout au bout de l'Aventin.

70 *Intervalla vides humanè commoda*] Heinſius explique ce paſſage d'une maniere fort nouvelle. Il veut qu'Horace diſe, *intervalla vides*, vous voyez la diſtance : & que Florus ou un autre réponde, *humanè, commoda. Fort bien, elle eſt très commode*. Car ajoute-t-il, *humanè* eſt un terme dont on ſe ſert pour aprouver, comme *rectè, benignè*, *ναιχὶ, καλῶς*. Mais Heinſius ſe trompe, *humanè* ſeul, comme *benignè*, eſt le terme, non pas d'un homme qui aprouve, mais d'un homme qui remercie. Il ne faut nullement ſéparer ces mots, *intervalla vides humanè commoda. Vous voyez une diſtance aſſez commode.* C'eſt une ironie. Car pour aller du mont Quirinal au mont Aventin, il falloit traverſer tout Rome, & aller du ſixieme au treizieme quartier.

Verum puræ ſunt plateæ] C'eſt une objection qu'il ſe fait lui-même, ou qu'il ſe fait faire par Florus. *Il eſt vrai, il y a loin du mont Quirinal au mont Aventin, mais au moins le chemin eſt beau, & il n'y a point d'embaras dans les rues. Puræ plateæ*, des places libres, où il n'y a nul embaras, comme dans Varron, *loca pura : campus purus*, dans

Vir-

Virgile; & dans Tite-Live, *puro ac patenti campo dimicare.*

72 *Festinat calidus*] Réponse à l'objection. Il décrit tous les embaras des rues de Rome.

73 *Torquet nunc lapidem, nunc ingens machina tignum*] Il parle des poulies dont on se sert pour élever les grosses pierres & les poutres. Le mot *torquet* marque le bruit que font ces machines en élevant ces gros fardeaux.

74 *Tristia robustis luctantur funera plaustris*] Horace a déja parlé ailleurs de l'embaras que causoit à Rome la rencontre des convois funebres & des chartiers. C'est dans la Satire sixieme du Livre premier :

- - - - at hic si plaustra ducenta
Concurrantque foro tria funera, magna sonabit,
Cornua quod vincatque tubas.

Mais au moins celui-ci, s'il donne dans l'embaras de deux cents chartiers, & de trois convois funebres, il se fera entendre par dessus les chartiers, les trompetes & les cornets.

75 *Hac rabiosa fugit canis*] Ausone a imité cet endroit dans une de ses Lettres :

Sus lutulenta fugit, rabidus canis impete sævo
Et impares plaustris boves.

78 *Rite cliens Bacchi*] Car Bacchus étoit aussi le Dieu des Poëtes, & c'est pourquoi un des sommets du Parnasse lui étoit consacré. *Ritè* est un terme de religion.

80 *Et contracta sequi vestigia vatum*] Le vieux Commentateur a lu *contacta*; & Torrentius aprouve cette leçon; mais il me paroît qu'elle

qu'elle eſt vicieuſe, & qu'elle ne peut faire aucun ſens qui ſoit bon. Les explications qu'on lui donne, ſont inſoutenables. Qui a jamais ouï parler qu'on diſe *contacta ſequi veſtigia*, pour dire ſuivre pas à pas? cela n'eſt pas Latin. *Contracta veſtigia* ſont proprement des traces obſcures, à demi effacées, qui eſt toujours difficile de voir, & plus encore dans le deſordre & la confuſion qui regnoient à Rome. * M. Bentlei n'a pas été touché de ces raiſons, & il corrige *non tacta*. *

81 *Ingenium ſibi quod vacuas deſumpſit Athenas*] On s'eſt trompé à ce paſſage, & perſonne, que je ſache, n'a fait voir la liaiſon ni le raport qu'il a avec ce qui précede. On a objecté à Horace qu'on peut fort bien faire des vers à Rome en allant par les rues:

Puræ ſunt plateæ nihil ut meditantibus obſtet.

Horace ne ſe contente pas d'avoir fait voir la fauſſeté de cette opinion, il veut auſſi en montrer le ridicule. Et c'eſt ce qu'il fait ici par une comparaiſon fort juſte: Car, dit-il, puiſque dans Athenes même, qui eſt une ville deſerte & oiſive, un homme d'eſprit qui y a fait toutes ſes études, qui a employé ſept années à faire comme un cours de philoſophie, & qui s'eſt entierement devoüé à l'étude & à la méditation, ne laiſſe pas de faire rire le peuple quand il ſort dans les rues tout penſif & plongé dans la méditation, comment voudriez-vous que je fiſſe la même choſe à Rome? N'auroit-on pas beaucoup plus de raiſon de ſe moquer de moi? Horace dit *ingenium, un homme d'eſprit*, pour rendre ſa cauſe meilleure: car ſi un homme d'eſprit ne ſe ſauvoit pas de ce ridicule dans Athenes même, ou il y avoit peu de monde, & qui étoit le ſéjour de l'oiſiveté, comment Horace l'auroit-il évité dans Rome, ſi differente d'Athenes?

Vacuas Athenas] *Athenes vuide*, c'eſt-à-dire peu

peu peuplée, & où regnent le repos & l'oisiveté.

82 *Et studiis annos septem dedit*] Et qui a employé à ses études sept années dans l'école. Soit que ce fût le tems que l'on y donnoit d'ordinaire, ou qu'Horace ait mis sept années pour un longtems.

83 *Statuâ taciturniùs exit plerumque*] Cela étoit bien plus pardonnable à un homme qui avoit fait là toutes ses études; car c'étoit une marque qu'il avoit pris uniquement le parti des Lettres, & qu'il ne vouloit jamais faire d'autre métier.

84 *Et risu populum quatit*] C'est une façon de parler assez étrange: *Il frape le peuple par le ris*, pour dire qu'il force le peuple à rire, qu'il fait rire sans qu'on puisse s'en empécher.

Hic ego rerum fluctibus in mediis] Voilà une oposition très sensible. Athenes est une ville consacrée à l'étude & au repos; cependant on ne laisse pas de s'y moquer d'un homme d'esprit qui médite dans les rues. Ne serois-je donc pas beaucoup plus ridicule, si je faisois la même chose à Rome, qui est une ville pleine de mouvement & de bruit, & où on ne connoît & n'estime que la vie active.

87 *Frater erat Romæ consulti Rhetor, ut alter*] Heinsius s'étonne ici que tant de savans hommes, qui ont travaillé sur Horace, ne se soient pas aperçus que les cinquante-six vers suivans n'ont aucune liaison avec ce qui précede, qu'ils en sont entierement détachés, & qu'ils doivent être rejettés ailleurs, où il leur a trouvé une place plus naturelle & plus commode. *Que le Lecteur sache*, dit-il, *que jamais Apollon n'a rien dit de plus vrai.* C'est un méchant moyen pour être cru, que de prononcer des oracles, il y a trop longtems qu'on n'y croit plus, & il seroit bien mal-aisé de leur redonner dans notre esprit l'autorité qu'ils ont perdue. Ce ne sera pas au moins pour cette fois: car bien loin que

ces

ces vers ne ſoient pas ici dans leur place, on ne ſauroit leur en donner aucune autre où ils ne ſoient entierement étrangers. Ce que dit Heinſius, qu'il ne comprend pas comment & ſur quelle occaſion Horace ſe jette ici ſur la poëſie & ſur les Poëtes, eſt entierement frivole. Horace s'excuſe à Florus de ce qu'il ne fait plus de vers, il en a déja donné quatre raiſons, en voici une cinquieme, qu'il tire des ſotes manieres des Poëtes, & des fades louanges qu'ils ſe donnoient les uns aux autres. Ce qui lui donne lieu d'en faire une ſatire fort agréable, qui commence par une comparaiſon que lui fourniſſent deux ridicules freres, un Juriſconſulte, & un Orateur, qui s'encenſoient l'un l'autre éternellement, comme les ignorans ont toujours fait. C'eſt ſur cela même que Varron fit une Satire qu'il apelle, *mutua muli ſcabunt :* Les mulets ſe gratent entre eux : & comme nous diſons, *un âne grate l'autre.* * M. Bentlei n'a fait ici qu'étendre ma Remarque. Et je le remercie de l'avoir trouvée aſſez bonne pour ſe l'aproprier. *

* *Ut alter*] Cette conſtruction a choqué le ſavant Heinſius qui l'a trouvée embaraſſée, inintelligible & hors de l'uſage commun. Et il a cru le paſſage defectueux. Le ſavant M. Bentlei eſt entré dans ſon ſentiment, & il a cru qu'il falloit lire *pactus erat Romæ conſulto Rhêtor.* Ce qui eſt inſuportable. Car a-t-on jamais dit *pactus ſum tibi?* Et que deviendra ce qu'Horace nous dit que ce Rhéteur & ce Juriſconſulte étoient freres? de quel droit en faire deux étrangers ? D'ailleurs il eſt ridicule, de prétendre que les louanges que ces deux hommes ſe donnoient étoient l'effet d'un pacte fait entre eux. Pour moi je trouve que la conſtruction de ce vers bien faite ne laiſſe aucune difficulté. *Erat Romæ rhetor frater conſulti, ut alter, &c. ut* c'eſt pour *ita ut. Il y avoit à Rome un Orateur qui étoit frere d'un Juriſconſulte, de maniere que* &c. Qu'y a-t-il là de ſi étrange qu'il faille defigurer un texte & faire deux étrangers de deux freres qui étoient ſi unis ? *

89 *Grac-*

89 *Gracchus ut hic illi foret*] Le Jurisconsulte apelloit son frere l'Orateur *Gracchus*. Il y avoit eu deux grands Orateurs de ce nom, Tiberius & Caïus, tous deux fils de cette celebre Cornelie fille de Scipion. Tibere étoit doux & posé. Caïus étoit véhément & fort. Tibere avoit un stile simple & pur; & Caïus un stile noble & figuré. C'est pourquoi celui-ci étoit estimé plus grand Orateur que son frere, & l'on étoit persuadé qu'il n'auroit point eu d'égal en éloquence, s'il avoit vécu plus longtems. Voici le jugement qu'on fait de lui dans le Brutus de Ciceron: *Grandis est verbis, sapiens sententiis, genere toto gravis: manus extrema non accessit operibus ejus, præclarè inchoata multa, perfecta non planè. Il est grand & sublime dans ses expressions, sage dans ses sentences, grave en tout genre; mais il n'a point mis la derniere main à ses ouvrages. On y trouve beaucoup d'ébauches merveilleuses, & peu de choses portées à leur perfection.* * M. Bentlei a une si furieuse démangeaison de tout changer, qu'il veut qu'on lise *Crassus* au lieu de *Gracchus.* *

Huic ut Mucius ille] L'Orateur apelloit son frere le Jurisconsulte Mucius, du nom de Publius Mucius, qui fut un des fondateurs du Droit civil, dont il laissa dix volumes. Ciceron parle de lui comme d'un des plus savans de Rome dans les loix & dans la coutume: *Legum & consuetudinis ejus quâ privati in civitate uterentur, peritus.*

91 *Mirabile visu*] Ce sont-là les louanges que ces Poëtes se donnent les uns aux autres.

* 92 *Cælatumque novem Musis opus*] On ne peut rien voir de si mal imaginé que la correction que M. Bentlei a faite à ce passage & que l'explication qu'il lui donne. Il lit:

Sacratumque novem Musis opus aspice primùm.

Et il le raporte à *ædem*, voulant à toute force qu'Horace

race apelle la bibliotheque d'Apollon Palatin ou le temple *d'Hercule des Muses*, *opus sacratum novem Musis.* Quel malheur d'être si savant! Comment n'a t il point vu que par là il gâtoit toute la beauté & toute la force de ce passage? *

Aspice primùm] Horace mene Julius Florus dans la bibliotheque du temple d'Apollon, pour le rendre témoin des impertinences qui se faisoient dans ce rendez-vous ordinaire de tous les méchans Poëtes.

93 *Quanto molimine*] *Molimen* est ici une gravité pleine d'affectation & de mépris.

Circumspectemus vacuam Romanis vatibus ædem] Horace explique ici fort bien la pensée de ces Poëtes pleins de presomption & de vanité, qui en jettant les yeux tout autour de la bibliotheque d'Apollon d'une maniere dédaigneuse & méprisante, sembloient dire ouvertement que jusqu'à ce que leurs écrits fussent reçus dans cette bibliotheque, elle seroit toujours dépourvue de Poëtes Latins. Voilà le veritable portrait de nos méchans Poëtes, ils sont persuadés que leurs Ouvrages vont détrôner Homere, Sophocle, Horace & Virgile, & les chasser de nos cabinets. Je ne dirai rien ici de la nouvelle découverte de M. Masson, qui assure que je me suis trompé, & qu'Horace dit: *Voyez premierement avec quel faste, avec quelles peines nous cherchons par toute la ville quelque maison de grand Seigneur qui soit vuide où l'on veuille recevoir les Poëtes Romains, & entendre leurs ouvrages.* Cette étrange imagination a été assez refutée dans la réponse que j'ai faite à ce nouveau Censeur. * M. Bentlei a fortifié cette réponse par de nouvelles raisons très fortes, mais sans parler de ma Remarque. Je ne sais s'il apelle cela *sublegere* ou *surripere.* Je ne m'en plains point, au contraire je m'en felicite, car comme dit Horace Liv. I. Epit. VI. 45.

Exilis domus est ubi non & multa supersunt

- - - &

- - - *& prosunt furibus.*

Le même M. Bentlei a mieux aimé suivre ici le vieux Commentateur Porphyrion & Heinsius qui ont expliqué cet *ædem vacuam*, *ædem vacantem*, *liberam*, *apertam vatibus Romanis*; un temple vuide pour y recevoir les Poëtes Romains. *Romanis vatibus* n'est pas un ablatif, mais un datif. C'est ainsi que Saluste a dit *pro certo creditur Catilina, necato filio, vacuam domum scelestis nuptiis fecisse*, & Ciceron. Cat. I. 6. *Nuper cum morte superioris uxoris novis nuptiis domum vacuam fecisses.* Et j'avoue que ce sens-là est fort bon. Il y a plus de sel dans l'autre. *

94 *Ædem*] C'est le temple d'Apollon Palatin, où Auguste avoit fait une belle bibliotheque, & où les Juges établis par Auguste pour juger des ouvrages, tenoient leurs assemblées. Ceux qui ont cru qu'Horace parle ici du lieu qu'on apelloit *Athénée*, se sont fort trompés. Ils devoient se souvenir d'un passage d'Aurelius Victor, qui écrit formellement que cet *Athénée* ne fut bâti que par Hadrien.

95 *Mox etiam, si fortè vacas*] Il le prie d'avoir la patience d'entendre jusques au bout ce que ces Poëtes vont lire, & de voir par-là sur quel fondement ils se donnent des louanges si outrées.

Procul] Un peu à l'écart, sans être ni trop près, ni trop loin.

98 *Lento Samnites ad lumina prima duello*] Il compare ces méchans Poëtes qui se donnoient tout le jour des louanges, aux Samnites, qui étoient une sorte de gladiateurs ainsi nommés, à cause de leurs armes. C'étoient les gladiateurs que les particuliers employoient d'ordinaire pour le spectacle de leurs festins. Tite-Live, *quod spectaculum inter epulas erat.* Et ils ne combatoient pas alors avec de veritables armes, mais avec des fleurets. Lucilius en parlant d'un certain Q. Velocius :

- - - *Quamvis bonus ipse*

Sam-

Samnis in ludo, ac rudibus cuivis ſatis aſper.

Quoiqu'il fût aſſez bon gladiateur Samnite dans la ſale, & aſſez redoutable au fleuret.

Ces fauſſes armes faiſoient d'un côté que leur combat duroit longtems, voilà pourquoi Horace a dit *lento duello*; & de l'autre, qu'ils ſe donnoient de grands coups ſans ſe faire de veritables bleſſures; voilà pourquoi il a fort juſtement comparé les fauſſes louanges que ces Poëtes ſe donnoient à l'envi, à ces coups ſans effet que ſe portoient les gladiateurs. C'eſt, à mon avis, la veritable explication de ce paſſage.

Ad lumina prima] *Aux premiers flambeaux*, parceque l'on donnoit le ſpectacle de ces gladiateurs le ſoir pendant le ſouper.

99 *Diſcedo Alcæus puncto illius*] *Alcée*, ce grand Poëte lirique, amant de Sapho; il en a été aſſez parlé ſur la XIII. Ode du Livre II. Son ſtile reſſembloit fort à celui d'Horace: car il étoit ſerré, noble, nombreux & châtié.

Puncto illius] *A ſon point*, c'eſt-à-dire *par ſon ſuffrage*, expreſſion tirée de l'ancienne maniere dont on donnoit ſon ſuffrage dans les Comices, où l'on ne faiſoit que marquer un point ſur le nom de celui que l'on vouloit favoriſer.

100 *Quis niſi Callimachus*] Le Poëte Callimaque de Cyrene, qui vivoit ſous le regne de Ptolomée Philadelphe. Il avoit fait une infinité d'ouvrages, ſur tout des himnes & des élégies. Il ne nous reſte plus de lui qu'un petit nombre d'himnes, & quelques épigrammes. Il ne faut pas prendre ce paſſage d'Horace, comme s'il prétendoit encherir ſur la louange que l'autre lui a donnée en l'apellant Alcée: ni tirer de là cette conſéquence, qu'il mettoit Alcée après Callimaque; elle ſeroit fauſſe. Horace eſtimoit aſſurément Callimaque beaucoup moins qu'Alcée. Il donne ſeulement ce nom à ce Poëte, parcequ'il faiſoit des élégies, & que Callimaque étoit un des meilleurs Poëtes élégiaques. Quintilien

même

même nous aprend qu'il passoit pour le Roi de l'élégie : *Tunc & elegiam vacabit in manus sumere, cujus Princeps habetur Callimachus.* C'est lui que Properce imitoit particulierement :

Inter Callimachi sat erit placuisse libellos
Et cecinisse modis, purè Poëta, tuis.

C'est assez pour moi, dit-il, *de plaire par de petits ouvrages, comme ceux de Callimaque ; & d'imiter la douceur des chansons de ce Poëte si châtié.*

Si plus adposcere visus, fit Mimnermus] Horace ne pouvoit pas mieux expliquer la préference qu'il donnoit à Mimnerme sur Callimaque. Aussi le stile de Mimnerme étoit plus abondant, plus fleuri, plus plein & plus aisé. On peut voir ce qui a été dit sur la fin de la sixieme Epitre du Livre premier.

101 *Optivo cognomine crescit*] *Optivo*, tel qu'il le souhaite pour satisfaire sa vanité. Ceux qui ont pris *optivo* pour *adoptivo*, n'y ont pas fait assez de reflexion.

102 *Multa fero ut placem genus irritabile vatum*] On a expliqué ce *multa fero*, je souffre beaucoup de choses pour apaiser, *&c.* mais cela ne peut faire un beau sens. Je suis persuadé qu'il faut traduire : *je porte toujours beaucoup de choses.* Horace veut faire entendre que quand il a besoin de ces Poëtes, & qu'il va à leurs assemblées, il fait comme ceux qui vont dans les lieux où il y a des serpens ou des chiens dangereux. Comme ils se munissent de pain, & d'autres choses pour les adoucir, tout de même il fait provision de grands noms pour leur jetter à la tête ; & il fait assurément allusion à ce qu'on pratiquoit quand on descendoit dans l'antre de Trophonius ; on faisoit provision de gâteaux au miel qu'on jettoit aux serpens, dont cet antre étoit rempli.

C'eſt pourquoi dans les Nuées d'Ariſtophane, quand Socrate veut faire entrer Strepſiade dans ſon école, ce payſan lui dit fort bien, *donnez-moi premierement un gâteau au miel*, car il compare les diſciples de Socrate à des ſerpens qui lui font peur, comme Horace leur compare les Poëtes, &c,

105 *Obturem patulas*] *Obturem* pour *obturabo.*

Impune legentibus] Je ſais bien qu'on peut joindre cet *impunè* avec *obturem*, *je ferme l'oreille impunément*, *& ſans rien craindre.* Mais je ne l'aime pas, & je ſuis perſuadé qu'Horace l'a joint avec *legentibus* : car cela eſt plus ſalé. Il donne un coup de dent à ces Poëtes en les apellant des liſeurs outrés, qui ont toute honte bue, & dont on ne ſauroit ſe venger.

109 *Legitimum Poëma*] *Un poëme legitime*, c'eſt-à-dire un poëme achevé, & qui ſoit fait dans toutes les regles.

110 *Cum tabulis animum Cenſoris ſumet honeſti*] Il fait alluſion à la charge des Cenſeurs, qui dans les revues qu'ils faiſoient des Chevaliers, effaçoient de la liſte ceux qui étoient mal propres ou qui vivoient mal, ou enfin qui deshonnoroient leur Corps. Le Poëte en doit uſer de même en reliſant ſes ouvrages, il faut qu'il ceſſe d'être Poëte, & qu'il devienne un rigide Cenſeur : car le Critique juge le Poëte.

111 *Parum ſplendoris habebunt*] Tout ce qui ſera ou obſcur ou peu éclatant ; car ce mot de *ſplendeur* renferme l'un & l'autre.

112 *Et ſine pondere erunt*] Les mots *ſans poids*, c'eſt-a-dire *qui ſeront trop légers.* C'eſt une métaphore tirée des monnoies qu'on peſe. Dans une piece d'Ariſtophane on peſe à la balance les vers d'Eſchyle & d'Euripide, & on rejette ceux qui, comme on dit, ne tiennent pas les fers.

114 *Et verſentur adhuc intra penetralia Veſtæ*] C'eſt un excellent précepte: Quoique vos écrits ſoient encore

encore en ſureté dans votre cabinet, comme dans un aſile ſacré, & qu'ils ne puiſſent être vus de perſonne, vous ne devez pas laiſſer de les corriger: car l'eſprit ſe fait peu à peu une habitude de ſa négligence, & devient enfin incapable de faire cette correction. Il apelle le cabinet *penetralia Veſtæ*, le lieu très ſaint de Veſta, à cauſe du ſecret. Car perſonne n'avoit le droit d'entrer dans le lieu très ſaint du temple de Veſta, que le ſeul grand Prêtre. J'ai mis cela à nos manieres, parceque les façons de parler étrangeres & inconnues ſont inſuportables en notre langue.

115 *Obſcurata diu populo bonus eruet*] Horace veut qu'un Poëte faſſe revivre les mots anciens qui ne ſont plus en uſage. Ciceron & Quintilien ſont du même ſentiment; mais il faut bien prendre garde de ne pas aller chercher ces mots dans une antiquité trop éloignée, *ſed utendum modo, nec ex ultimis tenebris repetenda.* Les Poëtes ont encore en cela plus de liberté que les Orateurs, & les Orateurs beaucoup plus que les Hiſtoriens, qui ne ſauroient uſer avec trop de retenue de ces mots antiques.

116 *Specioſa vocabula*] Les termes *ſpecieux*, c'eſt-à-dire les termes propres & énergiques, les termes qui expriment nuement & fortement la choſe dont on veut parler.

117 *Catonibus atque Cethegis*] Il parle de Marcus Cornelius Céthégus, & du vieux Caton, dont le premier fut Conſul avec Publius Sempronius Tuditanus, du tems de la ſeconde guerre Punique, l'an de Rome 549. cent quarante ans avant la naiſſance d'Horace, Caton n'étant encore alors que Queſteur. Ennius parle ainſi de ce Céthégus :

Additur Orator Corneliu' ſuaviloquenti
Ore Cethegus Marcu' Tuditano Collega
Marci filius: is dictus popularibus ollis,

H 2 *Qui*

Qui tum vivebant homines atque ævum agitabant,
Flos delibatus populi, suadæque medulla.

où il dit que les premiers de Rome l'apelloient *la fleur choisie du peuple, & la moëlle de la persuasion.* Le langage étoit encore alors fort grossier, & tel que celui de Névius qui vivoit dans le même tems. Aussi Ciceron dit des Oraisons de Caton, *antiquior est hujus sermo, & quædam horridiora verba.* Mais il ne laisse pas de vanter beaucoup son éloquence. C'est pourquoi Horace conseille aux Poëtes de ressusciter quelques-uns de ces termes, qui donnent à la poësie la même grace & la même force que le tems donne aux tableaux. On a reproché à Saluste d'avoir employé des mots de Caton:

Et verba antiqui multum furate Catonis
Crispe, Jugurthinæ conditor historiæ.

Mais ce qui est une vertu dans la poësie, devient un vice dans l'Histoire.

119 *Adsciscet nova quæ genitor produxerit usus*] Si Horace dit ici qu'un Poëte peut se servir des mots nouveaux que l'usage a déja adoptés, il ne nous aprend rien de fort extraordinaire: car qui a jamais douté que dès que l'usage a donné le droit de bourgeoisie à un mot, il ne soit permis à tout le monde de s'en servir? Ce n'est pas là le sens d'Horace. Les mots nouveaux que l'usage produit, & dont il est le pere, ne sont nullement les mots qu'il a reçus: car, outre qu'il ne les forme pas lui-même, ils ne sont plus nouveaux. Ce sont ceux qu'il crée lui-même: & comment l'usage peut-il créer des mots? Voilà ce qu'on n'a pas compris, il les crée, ou bien en tirant analogiquement un mot simple, d'un mot usité, comme *pauperare, inimicare, æternare*, qui sont formés des mots *pauper, inimicus* &

& æternus, de maniere que l'oreille n'eſt point effarouchée de leur nouveaute, qui ſe trouve adoucie, ou déguiſée par leur origine connue; ou bien il les crée en faiſant un mot nouveau de deux mots déja connus, comme *velivolum*, *ſaxifragum*. Et c'eſt de cette derniere qu'Horace parle, quand il dit dans l'Art Poëtique:

Dixeris egregiè notum ſi callida verbum
Reddiderit junctura novum.

Vous aurez fort bien parlé, ſi une liaiſon fine rend nouveau un mot déja connu.

Les Latins permettoient cela à leurs Poëtes & à leurs Orateurs, & nous le condamnerions aujourd'hui aux nôtres, excepté en certains cas & en certain genre d'ouvrage, pourvu que l'on en uſât très ſobrement. Pour les mots ſimples nouveaux, on peut voir les bornes qu'Horace leur donne dans le même endroit de ſa Poëtique.

122 *Luxuriantia compeſcet*] *Luxuria & luxuries*, une abondance hors de ſaiſon, une fertilité trop grande; & c'eſt proprement un mot ruſtique. Virgile dans le I. Livre des Géorg.

Luxuriem ſegetum tenerâ depaſcit in herbâ

De-là on l'a tranſporté aux productions de l'eſprit. Ciceron dans l'Orateur: *In ejus oratione, ut in herbis, ruſtici ſolent dicere in ſummâ ubertate, ineſt luxuries quædam, quæ ſtylo eſt depaſcenda.*

Nimis aſpera ſano levabit cultu] Il adoucira & polira par des ornemens ſains, ce qui eſt dur. Il apelle des ornemens ſains, des ornemens ſages & bien entendus, où il n'y ait ni affectation ni enflure.

123 *Virtute carentia tollet*] Il retranchera tout ce qui n'aura ni beauté ni grace, & qui ne ſera

ſuſceptible d'aucun ornement. On a lu *virtute calentia*; & Torrentius a cru qu'Horace condamnoit par-là les choſes où il y a trop de feu. Mais il n'auroit jamais dit *virtute calentia*, c'eſt un langage barbare.

124 *Ludentis ſpeciem dabit & torquebitur*] C'eſt-là une des plus ſûres marques d'un bon ouvrage. Il y paroît une aiſance & une facilité qui trompent les gens. Preſque tout le monde croit que cela n'a rien couté à faire, & qu'il en feroit bien autant: mais à l'eſſai on ſe trouve bien loin de ſon compte. Il n'y a rien de plus mal aiſé à attraper que ce naturel.

125 *Nunc Satyrum, nunc agreſtem Cyclopa movetur*] Comme celui qui en danſant repreſente toute l'hiſtoire d'un Satyre ou d'un Cyclope, par exemple celle de Polyphême. Car c'eſt ainſi qu'il faut entendre ce paſſage. Il y avoit des danſeurs, qui par les ſeuls mouvemens de leurs corps expoſoient aux yeux toutes les actions d'un homme, toutes ſes paſſions, toutes ſes penſées, & il n'y avoit rien ſans doute de plus difficile à attraper que la juſteſſe & la fineſſe de ces mouvemens ſi expreſſifs. Ce qui paroiſſoit aiſé au ſpectateur, coutoit bien à l'acteur.

126 *Prætulerim ſcriptor delirus inerſque videri*] Horace fait dire ceci par Jules Florus, qui étonné & rebuté de toutes les difficultés qu'il y a à faire un bon poëme, répond qu'il aimeroit bien mieux faire fort mal des vers, pourvu qu'il en fût content, que d'être ſi habile, & d'enrager touojurs. Cette réponſe de Florus donne beaucoup de grace à ce paſſage, & Horace s'en ſert adroitement pour venir à ſon but.

128 *Quàm ſapere* Proprement, *que d'avoir le bon ſens*. Car le bon ſens eſt le fondement ou la ſource de tout bon ouvrage :

Scribendi rectè ſapere eſt & principium & fons.

Fuit

Fuit haud ignobilis Argis] Ce peut être Florus qui continue & qui apuye ſon goût ſur cet exemple. On peut croire auſſi que c'eſt Horace qui répond. J'aime mieux le premier. Ce qu'Horace dit ici d'un homme d'Argos, Ariſtote le raconte d'un homme d'Abyde. Mais cela doit être indifferent, le pays ne fait rien à la choſe. Cet homme avoit nom *Lycas*.

134 *Et ſigno læſo non inſanire lagenæ*] On cachetoit ordinairement les bouteilles pleines, afin d'empécher les eſclaves d'en derober le vin. C'eſt pourquoi Perſe, pour dire qu'il ne tombera jamais dans une avarice ſordide, dit qu'il ne donnera jamais du nez contre le cachet d'une bouteille pleine de méchant vin, comme font les avares pour examiner ſi l'on n'a point touché au cachet :

Et ſignum in vapidâ naſo tetigiſſe lagenâ.

* 137 *Helleboro*] Par l'hellébore pur, *helleboro meraco.* *

Morbum bilemque] Sa maladie qui étoit cauſée par la bile.

141 *Nimirum ſapere eſt abjectis*] C'eſt Horace qui répond à Florus, & qui profitant avec beaucoup d'adreſſe de l'état où l'ont mis les difficultés qu'il lui a fait voir à la compoſition d'un bon poëme, entre finement en matiere, & tâche de lui perſuader qu'à proprement parler, *le bon ſens* ne conſiſte pas à faire des vers, & à arranger des paroles, mais à renoncer aux bagatelles, & à arranger ſa vie. C'eſt le mot *ſapere & ringi* du vers 128. qui a donné lieu à cette réponſe. On n'a laiſſé la plupart de ces Epitres dans la grande obſcurité où elles ſont, que pour n'avoir pas pris garde à ces liaiſons & à ces repriſes.

144 *Sed veræ numeroſque modoſque ediſcere vitæ*] Mot à mot, *mais à aprendre les nombres & les meſures de la vraie vie.* C'eſt-à-dire, à aprendre à régler ſi bien ſa vie, qu'elle rende une

harmonie parfaite où il n'y ait rien de desaccordé. Cette expression est fort belle. Comme tous les sons ne sont pas une harmonie agréable, mais seulement certains sons : ainsi toutes les actions ne rendent pas une vie heureuse & tranquile, mais seulement certaines actions suivies, & qui n'ont rien de discordant. Ciceron a dit d'une autre maniere, qui va pourtant à même fin : *Ut enim histrioni actio, saltatori motus, non quivis, sed certus quidam datus est ; sic vita agenda est certo genere quodam, non quolibet, quod genus conveniens consentaneumque dicimus. Comme toutes sortes de gestes ne conviennent point à un acteur, ni toutes sortes de mouvemens à un danseur ; mais seulement certains mouvemens & certains gestes : ainsi on ne doit pas vivre de toutes sortes de manieres, mais seulement d'une certaine maniere que nous apellons convenable & suivie.*

Veræ vitæ] *De la vraie vie*; c'est à-dire d'une vie sage, heureuse, tranquile. Terence : *ibi non verè vivitur.*

145 *Quocirca mecum loquor hæc*] Horace fait semblant de ne parler qu'à soi-même, pour faire mieux goûter ses raisons à son ami, & pour le corriger plus facilement de l'avarice, de l'ambition, & de tous les autres vices ausquels il étoit sujet. On peut voir l'Epitre III. du Livre I. & l'Ode XIV, du Livre II.

146 *Si tibi nulla sitim finiret*] C'est un raisonnement d'Aristippe, que Plutarque nous a conservé dans son traité de l'avarice : *Celui qui mange beaucoup, qui boit beaucoup, & qui ne se remplit jamais, s'en va aux Medecins, & leur demande quelle est sa maladie, & ce qu'il doit faire pour s'en delivrer. Mais celui qui a cinq beaux lits, & en demande dix : qui a dix belles tables, & en achete dix autres : qui a de grandes terres & beaucoup d'argent, & n'est pas encore assouvi, mais en souhaite encore davantage, passe les nuits à en amasser, & demeure toujours*

jours vuide; celui là ne croit point avoir besoin d'un homme qui le traite, & qui lui découvre la cause de son mal. On ne sauroit assez déplorer cet aveuglement des hommes. Dans les maladies du corps ils s'abandonnent entre les mains des Medecins, & souffrent les operations les plus cruelles. Et dans les maladies de l'ame, où il ne faut qu'écouter, & se priver de quelques faux plaisirs, ils s'opiniatrent à ne pas chercher de remede, & à cacher ou à déguiser leur mal.

148 *Nulline faterier audes?*] Comment oseroit-il l'avouer? il ne le sent pas. Dans les maladies du corps, l'esprit, qui est encore sain, & qui sent, cherche à lui procurer du remede. Mais dans les maladies de l'ame, le corps seul peut-il chercher & lui procurer le secours dont elle a besoin? C'est l'oeil qui éclaire le corps; & quand l'oeil n'est que ténebres, qui est-ce qui l'éclairera?

150 *Fugeres radice vel herbâ proficiente nihil curarier*] Tu cesserois de te servir de cette racine & de cette herbe. Cependant quoique toutes les richesses du monde non seulement n'étanchent & n'apaisent pas ta soif, mais au contraire l'augmentent & l'irritent, tu ne laisses pas d'en desirer toujours, & de chercher toujours le même remede, sans te souvenir que l'avarice a cela de particulier, qu'elle répugne à son assouvissement.

151 *Audieras, cui rem Dii donarent illi decedere pravam*] Les Stoïciens disoient que le Sage étoit seul riche. Mais il y avoit d'autres Philosophes, & ces Philosophes, c'étoient les gens du monde, qui renversoient cette proposition, & qui disoient que le riche étoit seul sage. Horace raisonne donc sur ce fondement, & fait voir la fausseté de ce principe. *On t'a toujours dit que le riche n'avoit plus de folie, qu'il suffisoit d'être riche pour être sage; mais tu vois bien que tu n'es pas plus sage depuis que tu es riche: cependant tu écoutes toujours ces-mêmes maîtres qui t'ont trompé.* Ces maîtres ne sont encore que trop communs,

& rien n'eſt encore plus en uſage que cette philoſophie inſenſée.

154 *Monitoribus iiſdem*] Ces mêmes maîtres, ces partiſans des richeſſes, ces gens du monde, &c.

155 *At ſi divitiæ*] Si les richeſſes pouvoient rendre ſage & prudent, qu'elles puſſent apaiſer nos deſirs, & diſſiper nos craintes, nous nous piquerions d'en être avares, & nous ferions tous nos efforts pour en amaſſer. Mais elles font tout le contraire ; pourquoi ne nous piquons-nous donc pas de les fuir, & d'y renoncer ?

158 *Si proprium eſt quod quis*] Il combat ici l'avarice de ceux qui n'amaſſent de l'argent que pour en acheter des terres ; & il prouve que ceux qui n'ont pas un pouce de bien en fonds, ſont pourtant les maîtres & les propriétaires de toutes les terres qui ont porté les fruits qu'ils achetent, pour leur nouriture. Car comme dit Ciceron en écrivant à Curius, *id enim cujuſque eſt proprium, quo quiſque fruitur atque utitur. Chacun eſt le propriétaire de ce dont il ſe ſert & dont il jouït.*

Librâ mercatus & ære] Acheter argent comptant, & avec la balance. C'eſt-à-dire acheter dans toutes les formes & avec toutes les formalités requiſes : car dans les ventes & dans les achats on employoit la balance où l'on peſoit l'argent devant des témoins. Quand on ceſſa de peſer l'argent, & qu'on le compta, on ne laiſſa pas de parler de même.

159 *Quædam ſi credis conſultis*] Il faut répéter le *ſi*, *ſi quædam*, &c.

Mancipat uſus] Pour prévenir une infinité de procès qui ſeroient éternels, les loix ont ſagement établi qu'une poſſeſſion, une jouïſſance pendant certain nombre d'années, vaudroit des titres, & aquerroit la proprieté de la choſe au poſſeſſeur, à celui qui en jouït, & c'eſt ce qu'on apelloit *uſucapion. Mancipat*, aliene, fait paſſer des mains du propriétaire

taire entre les mains de celui qui jouït & qui devient par-là le maître absolu.

160 *Villicus Orbî*] Cet Orbius étoit un homme fort riche en fonds de terre, & qui vendoit tous les ans beaucoup de bled.

161 *Quum segetes occat*] *Occare* est proprement froisser, mettre en poudre avec des rateaux ou autres instrumens, les motes du champ qu'on vient de semer, afin que le grain soit couvert. Et *segetes* est ici pour *glebas*.

Tibi mox frumenta daturus] J'aime mieux *daturus* que *daturas*. Car cela marque la vue & l'intention du laboureur, qui ne travaille pas pour son maître, mais pour celui qui achetera son bled; lequel par-là devient son veritable maître. * M. Bentlei prefere pourtant *daturas*. Mais les raisons qu'il donne de son choix ne persuaderont personne. *

164 *Trecentis nummorum millibus*] Trois cents mille nummes ou sesterces, c'est-à-dire trente sept mille cinq cents livres de notre monnoie.

166 *Numerato nuper*] En comptant l'argent à mesure qu'on reçoit les fruits. *An olim*, ou après l'avoir compté tout d'un coup en achetant la terre.

167 *Emtor Aricini quondam*] Celui qui n'a point de terre, achete peu à peu celle dont il mange les fruits, quoiqu'il n'y pense point; comme le Seigneur d'Aricia & de Veïes achete, sans y penser, tout ce qui lui en revient, une salade, un oeuf, un poulet; il paye tout argent comptant; la seule difference qu'il y a, c'est que celui-ci a donné son argent d'avance & tout d'un coup, & que l'autre le donne peu à peu, & à mesure qu'il reçoit.

Aricini Veïentis & arvi] *Aricinum arvum*, le domaine d'*Aricia*, petite ville près d'Albe la Longue, aujourd'hui Rizza. *Arvum Veïens*, le domaine de Veïes dans la Toscane. Horace met ces

deux terres comme deux des plus conſiderables de tout le pays.

168 *Quamvis aliter putat*] Il croit ne rien acheter de ſa terre; parceque cette terre lui apartient; comme Horace lui-même a apellé *dapes inemptas*, *des mets non achetés*, ce qu'on tire de ſa baſſe-court, & de ſon jardin.

170 *Sed vocat uſque ſuum*] C'eſt une objection qu'il ſe fait lui-même, comme ſi Florus la lui faiſoit.

Qua populus adſita certis limitibus vicina refugit jurgia] Mot à mot, *juſqu'au lieu où un peuplier planté tout auprès, empêche les differens des voiſins par des bornes certaines.* *Certis limitibus* dépend de *refugit*, & non pas de *adſita*; c'eſt un ablatif, & non pas un datif. Les bornes les plus ordinaires étoient des arbres & des ruiſſeaux. * *Refugit*, *évite* pour *fait éviter*. Il faut bien ſe garder de lire *refigit*. *

171 *Tanquam ſit proprium cuiquam*] C'eſt la reponſe à l'objection. Nous n'avons rien en propre de tout ce qui peut changer de main en un moment. Ainſi le maître d'une terre n'en a pas plus la propriété que celui qui en achete les fruits à meſure qu'il les conſume. On peut voir la fin de la II. Satire du Livre II.

173 *Nunc prece, nunc pretio, nunc vi, nunc ſorte ſupremâ*] Voilà les quatre manieres que l'on a d'acquerir une choſe; car on l'a ou *prece*, par don, ou *pretio*, par achat, ou *vi*, par force, en chaſſant les premiers maîtres par des procès injuſtes, ou par la force des armes; ou *ſorte ſupremâ*, par ſucceſſion après la mort du poſſeſſeur. * M. Bentlei prefere *morte ſupremâ*, mais *ſorte ſupremâ* eſt meilleur & plus poëtique. *

* 175 *Et heres heredem alterius*] Comme le flot pouſſe le flot qui le devance, de même l'heritier pouſſe l'heritier de celui qui l'a précédé. Cela eſt élegament

dit

dit & l'image eſt vive & ſenſible. Toute la grace de ce paſſage eſt perdue ſi l'on reçoit la correction de M. Bentlei, qui a lu & reçu dans le texte *heredem alternis*. *

177 *Quidve Calabris ſaltibus adjecti Lucani*] La Calabre & la Lucanie, deux provinces voiſines au bout de l'Italie. Elles contiennent toute la largeur depuis la mer ſuperieure juſques à la mer inferieure. Voyez les Remarques ſur l'Ode premiere du Livre cinquieme: *Pecuſve Calabris Lucana mutet paſcua.*

180 *Tyrrhena ſigilla*] De petites ſtatues de Toſcane. Le vieux Commentateur remarque ſur cela que les Toſcans ont été les premiers peuples d'Italie qui ont travaillé le marbre, & en ont fait des ſtatues. Mais ce n'eſt point de ces ſtatues dont Horace parle ici; il parle ſans doute, de certaines ſtatues de terre ou de cuivre doré, inventées par les Toſcans, & dont on ſe ſervoit pour orner les frontiſpices des temples; comme Vitruve le témoigne dans le chap. ſecond du Livre troiſieme.

181 *Veſtes*] Ce mot ne ſignifie pas ſeulement des habits, mais toutes ſortes d'étoffes & de meubles, comme des tapiſſeries, des tapis, &c.

182 *Eſt qui non curat habere*] Il ajoute cela avec raiſon: car puiſqu'il y a des gens qui ne ſe ſoucient pas d'avoir de toutes ces curioſités, il s'enſuit de là qu'elles ne ſont pas néceſſaires.

183 *Cur alter fratrum*] Il parle en géneral; car il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des freres même ſuivre differens partis, & avoir des inclinations differentes. Horace en a donné déja un exemple dans l'Epitre dix-huitieme du Livre premier, Zéthus & Amphion. Et on ne peut preſque pas douter que dans le tems que cette Epitre fut écrite, il n'y en eût à Rome des exemples vivans. C'eſt à dire qu'il n'y eût deux freres entierement ſemblables aux deux freres Micion & Déméa, que Terence nous repreſente dans ſes Adelphes, & dont le premier vi-

voit à la ville d'une maniere douce & tranquile, & l'autre paſſoit ſa vie à la campagne, épargnant & travaillant ſans relâche :

Ego hanc clementem vitam urbanam atque otium
Secutus ſum.
- - - - *Ille contra hæc omnia*
Ruri agere vitam, ſemper parcè ac duriter
Se habere.

184 *Præferat Herodis palmetis pinguibus*] Le lieu le plus fertile de la Judée étoit le territoire de Jericho, où étoit le palais d'Herode, près d'un bois de palmiers. Strabon décrit fort bien ce lieu dans ſon ſeizieme Livre : *Jericho*, dit il, *eſt dans une plaine environnée de montagnes en amphithéâtre, près d'un bois de cent ſtades de toutes ſortes d'arbres fruitiers, ſur tout de palmiers. Le lieu eſt arroſé de pluſieurs ruiſſeaux, & parſemé de maiſons. On y voit le palais du Roi, & le jardin de beaume. Ce beaume eſt d'autant plus precieux qu'il ne naît que là.* Il ajoute enſuite, qu'on tiroit un très grand revenu de ce beaume & de ces palmiers. Voilà pourquoi Horace a dit, *Herodis palmetis pinguibus*, aux gras palmiers d'Herode.

Herodis] D'Herode Roi de Judée, ſous lequel notre Seigneur naquit. Il avoit obtenu ce Royaume d'Auguſte & du Sénat, par la faveur d'Antoine, l'an de Rome 713. & il regna trente-neuf ans ; car il mourut en 752. deux ans après la naiſſance de notre Seigneur. C'étoit un homme d'une très grande magnificence, & qui avoit d'immenſes richeſſes. Il bâtit pluſieurs villes, fit d'aures édifices innombrables, diſtribua au peuple Romain des largeſſes infinies, & donna à Auguſte en une ſeule fois près de cinq millions. Après ſa mort ſon Royaume fut partagé à ſes trois ainés. Archelaüs en eut la moitié avec le titre d'*Ethnarque*, & Philippe & Herode Antipas eurent chacun le quart avec le titre de *Tétrarques*.

185 *Im-*

185 *Importunus*] Qui travaille ſans relâche, qui ne ſe donne aucun repos.

186 *Sylveſtrem flammis*] Car ſouvent on employe le feu pour préparer les terres & les rendre plus fertiles. Virgile dans le premier livre des Géorgiques :

Sæpè etiam ſteriles incendere profuit agros.

Sylveſtrem agrum, un champ nouvellement defriché.

187 *Scit Genius*] Le Génie qui préſide à la naiſſance de tous les hommes, & qui étant different fait la difference des inclinations & des temperamens. Ce Génie n'eſt autre choſe que leur eſprit. Perſe a dit de même, que l'horoſcope produit deux freres jumeaux de different génie:

- - - - Geminos, horoſpe, varo
Producis genio.

Natale comes qui temperat aſtrum] Qui modere & gouverne l'aſtre de la naiſſance, c'eſt-à-dire la partie du ſigne qui éclaire la naiſſance, *aſtrum naſcens*, *horæ ſidus*, l'horoſcope. Les Anciens ont feint que le Génie gouverne l'horoſcope des hommes, parceque leur fortune dépend de leur eſprit, *ſui cuique mores fortunam fingunt.*

188 *Naturæ Deus humanæ*] Il apelle le Génie le *Dieu de la Nature*, parcequ'il eſt la cauſe & la ſource de tout.

Mortalis in unumquodque caput] Il dit que le Génie meurt avec chacun, parcequ'il n'arrive preſque jamais qu'on trouve deux hommes, ou en même tems, ou l'un aprés l'autre, qui ayent les mêmes inclinations & la même ſorte d'eſprit ; ils ſont encore plus differens par-là que par les traits de leur viſage.

189 *Vultu mutabilis*] Auſſi different que les viſages de ceux qu'il anime.

Albus

Albus & ater] Bon & mauvais, ou plutôt noir & blanc, par raport au different teint des hommes.

192 *Quod non plura datis invenerit*] Cruquius a expliqué ce passage de cette maniere, *datis ab herede futuro*, ou *datis à patre*, ou *datis, relictis à me.* Tout cela est mal. Horace dit qu'il ne se met point en peine de ce que pensera de lui son heritier, lorsqu'il ne trouvera justement que le bien qu'on lui avoit donné. Car il ne faisoit point d'épargnes, & il vivoit comme dit Perse, *messe tenus propriâ.* Il témoigne ici, en passant, sa reconnoissance des bienfaits qu'il avoit reçus; & rien n'est plus honnête que ce soin qu'il a de ne pas laisser échaper la moindre occasion d'avouer qu'il n'est riche que des liberalités de ses amis. Au reste ce qu'il dit ici de son heritier, il le dit en raillant: car il avoit resolu de donner tout son bien à Auguste, comme il le fit en effet.

Et tamen idem] Cependant quoique je condamne les épargnes, je ne laisse pas de vouloir savoir la juste difference qu'il y a entre le liberal & le prodigue, &c.

193 *Simplex hilarisque*] *Simplex*, simple, est ici un homme qui vit naturellement, qui est sans façon, qui dépense sans regret, & qui se sert volontiers de ce qu'il a.

197 *Puer ut festis Quinquatribus olim*] *Quinquatrus*, les fêtes de Minerve, qui duroient cinq jours: car elles commençoient le dix neuvieme de mars, & finissoient le vingt-troisieme. C'étoit proprement la fête des écoliers, non pas tant à cause des prieres & des offrandes qu'ils faisoient à cette Déesse, afin qu'elle benît leur travail & les rendît habiles, que parcequ'ils avoient alors congé, & qu'ils friponnoient d'ordinaire le minerval qu'on leur donnoit pour porter à leurs maîtres. Car c'étoit le tems où l'on avoit accoutumé de le payer. C'est pourquoi Ovide dit, en s'adressant à ces Régens, dans le premier Livre des Fastes;

Nec

Nec vos turba, feri, censu fraudata, Magistri,
Spernite. discipulos attrahet illa novos.

Cruelle nation, Régens durs & impitoyables, à qui on a emporté le salaire, ne méprisez pas non plus cette Déesse, elle vous attirera de nouveaux écoliers.

Cela éclaircit entierement ce passage d'Horace, qui veut qu'on passe tout le tems de la vie comme on passoit celui des fêtes de Minerve, quand on étoit écolier. Il ne pouvoit pas donner d'idée plus enjouée ni plus vive. Il se parle toujours à lui-même.

198 *Raptim*] A la derobée, & comme en le ravissant.

199 *Pauperies immunda domus procul absit*] Pourvu qu'il ne soit pas dans une extrême pauvreté, il lui est indifferent de courir cette mer sur un grand ou sur un petit vaisseau. Horace n'étoit pas de ces Philosophes qui vantoient & relevoient les avantages de la derniere pauvreté; il étoit plus naturel & plus vrai, & il trouvoit que c'est une des plus grandes ennemies de la raison & de la nature. Il n'y a que la ferme esperance que donne la veritable religion, qui la puisse faire suporter, encore y a-t-elle assez de peine, * Ce mot *domus* a déplu à M. Bentlei, qui pour le chasser donne la torture à ce vers. Car après avoir lu,

Pauperies immunda domus procul procul absit;

peu content de cette répétition qu'il a pourtant reçue dans son texte, il propose de lire,

Pauperies immunda procul precor absit.

C'est se jouer du texte avec trop de licence. *Domus* est la seule veritable leçon, & quoiqu'incontinent Horace parle d'un navire, *nave ferar magnâ an parvâ*

va; cela ne laiſſe pas d'être ſuivi, & ce changement d'image au lieu d'être vicieux eſt au contraire très beau & très Poëtique. *

201 *Aquilone ſecundo*] Il met l'Aquilon pour toutes ſortes de vents.

203 *Viribus, ingenio, ſpecie, virtute, loco, re*] Voilà dans ce ſeul vers tous les biens qu'un homme peut ſouhaiter, la vertu, la ſanté, l'eſprit, la beauté du corps, la naiſſance, & les richeſſes. Horace dit que ſur tout cela s'il n'étoit pas des premiers, il n'étoit pas non plus des derniers; & il ne dit rien qui ne ſoit vrai. On ne lui conteſtera ni ſa vertu, ni ſon eſprit, & c'eſt aſſez qu'il ſoit content de ſa ſanté & de ſon bien. On pouroit s'étonner ſeulement qu'étant rond & court comme un baril, il parle de ſa bonne mine, & qu'il ſe loue de ſa naiſſance, étant fils d'un affranchi. Mais il paroît par d'autres endroits, que dans cette taille toute ronde il ne laiſſoit pas d'avoir de la grace. Et l'avantage d'être né d'un homme libre, n'étoit pas petit. Enfin il ſuffit qu'il y eût des gens plus mal faits & de pire condition que lui. Il dit même ceci en plaiſantant, à peu près comme Socrate qui égale ſa naiſſance à celle d'Alcibiade, & la fait comme lui remonter juſqu'à Jupiter. D'ailleurs c'eſt plus pour Florus que pour lui qu'il parle de cette maniere.

205 *Abi*] C'eſt comme nous diſons, allez, bon, voilà qui va bien.

Cetera jam ſimul iſto cum vitio fugere?] Il ne faut rien changer à ce paſſage. La differente leçon que Cruquius & Torrentius ont raportée, *cetera jam ſimul iſto cum vitio fuge: ritè caret &c.* n'eſt ni naturelle ni agréable; il n'y a qu'une extrême fadeur.

207 *Ambitione, mortis formidine, & irâ*] Voilà le veritable caractere de Florus. Il étoit avare, ambitieux, emporté, ſuperſtitieux & timide. Voyez l'Ode quatorzieme du Livre ſecond & l'Epitre troiſieme.

208 *Som-*

208 *Somnia*] Horace met ici les ſonges au même rang que les illuſions de la magie, & les contes qu'on fait des eſprits ; & je m'en étonne, car il eſt bien ſûr que cela ne plaiſoit pas à Auguſte, qui avoit tant de foi aux ſonges, qu'il ne mépriſoit pas même ceux que les autres faiſoient de lui : témoin ce qu'il fit à la bataille de Philippes, où averti du ſonge d'un de ſes amis, il quita ſa tente, qui bientôt après fut percée de mille coups. Pour moi il me paroît de la temerité à condamner tous les ſonges, & de la ſuperſtition à les croire tous. Il me ſemble que le milieu le plus raiſonnable que l'on puiſſe trouver entre ces deux excès, c'eſt de les traiter comme on traite un homme reconnu pour menteur : on ſait qu'il ment le plus ſouvent, mais on ſait auſſi que rien n'empêche qu'il ne puiſſe dire vrai quelquefois.

Miracula] Horace avoit encore retenu cela de la ſecte d'Epicure, de ſe moquer de tous les miracles, & d'attribuer tout à la Nature, & rien à Dieu. On peut voir ce qui a éte remarqué ſur la fin de la Satire V. du Livre I.

209 *Nocturnos lemures*] Les Romains apelloient *lemures* ce que nous apellons proprement des *revenans*. *Lemures* pour *remures*, à cauſe de Rémus, qui après la mort vint tourmenter ſon frere, lequel, pour apaiſer ces Manes irritées, inſtitua la fête apellée *Lemuria*, où l'on faiſoit des ſacrifices à ces morts inquiets. Cette fête duroit trois nuits, & commençoit le 9. de mai. En voici toutes les céremonies. Celui qui étoit las des viſites de ces eſprits, ſe levoit à minuit, les pieds nus, faiſoit du bruit en frotant le pouce contre le troiſieme doigt, pour écarter d'abord un peu cette ombre importune ; lavoit trois fois ſes mains dans de l'eau de fontaine ; empliſſoit ſa bouche de féves qu'il jettoit derriere lui, en diſant neuf fois ſans tourner la tête : *Avec ces féves je me rachete moi & les miens*. Et on ne doutoit nullement que l'ombre ne ſuivît pas à pas pour ramaſſer ces féves. Après cela on ſe relavoit dans la même eau, on frapoit un

un vaiſſeau d'airain, & après avoir dit neuf fois, *ombre d'un tel, retirez-vous*, alors on avoit la liberté de tourner la tête, & l'on croyoit que le ſacrifice étoit parfait. Ovide dans le cinquieme Livre des Faſtes, & Feſtus ſur le mot *faba*.

210 *Natales gratè numeras*] *Comptes-tu les jours de ta naiſſance avec plaiſir?* C'eſt-à-dire, quand le jour de ta naiſſance arrive, n'es-tu point mortifié de voir augmenter le nombre de tes années, & de penſer que la fin aproche, & qu'il ſera bientôt tems de partir? Torrentius & Marcile ont eu grand tort de chercher d'autres explications à ce paſſage. Le premier a cru qu'il parle de ſa condition, *vois-tu ſans déplaiſir quelle eſt ta naiſſance?* Et l'autre s'eſt imaginé qu'Horace parle du jour de la naiſſance, à cauſe des preſens qu'il falloit donner ce jour là à ſes amis. Il n'y a rien de plus mal trouvé.

211 *Lenior & melior fis accedente ſenectâ*] La vieilleſſe eſt la derniere reſſource des vicieux, quand elle ne les delivre pas des fiers Tirans qui les ont maitriſés dans leur jeuneſſe, il n'y a plus rien à eſperer. Cette Epitre fut écrite dix ans après la troiſieme du Livre premier. C'eſt pourquoi il a dit dans la premiere, *calidus ſanguis*, & ici, *accedente ſenectâ*.

212 *Quid te exemta juvat ſpinis de pluribus una*] Que te ſert il de n'être plus avare, ſi tu es encore ambitieux, emporté, ſuperſtitieux, timide? Horace a comparé ailleurs les vices de l'ame à des épines qui gâtent un champ. Pour rendre le champ fertile, il ne ſuffit pas d'en arracher une ou deux, il faut les arracher toutes. On peut croire auſſi qu'il parle ici des épines qui bleſſent. En effet les vices font de profondes bleſſures qui pénetrent l'ame & le corps. On n'en eſt guere plus ſoulagé d'en avoir gueri une, quand on en a pluſieurs. * Quelques manuſcrits ont *levat* au lieu de *juvat*; & M. Bentlei les a ſuivis, mais je crois qu'Horace avoit écrit *juvat*: *levat* marque une gueriſon entiere ou fort avancée, & *juvat*

ne

ne marque qu'un peu de ſoulagement, & c'eſt de quoi il s'agit ici. *

213 *Vivere ſi rectè neſcis*] *Si tu ne ſais pas bien vivre*; c'eſt-à-dire, ſi tu ne ſais pas jouïr de la vie en goûtant tous les plaiſirs permis, & ſans la corrompre par les chagrins & les inquiétudes que cauſent l'ambition, le deſir & la crainte. C'eſt le veritable ſens. Horace ne ſonge pas à rendre Florus ſage, mais à le rendre moins malheureux.

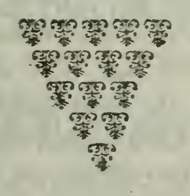
Decede peritis] Fais place aux jeunes gens, qui ſavent goûter les douceurs de la vie ſans y mêler les amertumes de l'ambition, de l'avarice, de la crainte & de la ſuperſtition.

214 *Luſiſti ſatis, ediſti ſatis atque bibiſti*] Ce vers comprend les plaiſirs de la table, & ceux de l'amour, & Horace emprunte cette expreſſion de Livius Andronicus, qui avoit traduit ce vers de l'Odyſſée :

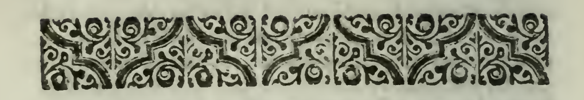
Τῶν τ' ἔφαγον τ' ἔπιόν τε καὶ αἰδώιοισιν ἔδωκα.

Adfatim edi, bibi, luſi.

216 *Laſciva decentiùs*] A qui il ſied mieux d'être *badine*. *Laſciva*, enjouée, badine, folâtre; comme dans Virgile, *laſciva puella*.



NOTES



NOTES

SUR L'EPIT. II. LIV. II.

ON peut, ſuivant le P. Sanadon, fixer la compoſition de cette Lettre à l'année 732. que Florus étoit dans la Dalmatie, ou dans la Thrace, à la ſuite de Tibere, qui partit pour l'Orient en 731.

44 *Curvo dignoſcere rectum*] Je ne vois pas, dit le P. Sanadon, pourquoi M. Dacier veut trouver ici la géométrie. Les paroles du Poëte ne preſentent point l'idée de lignes droites & de lignes courbes. *Rectum*, quand il eſt mis ſubſtantivément, comme diſent les Grammairiens, ſe prend toujours dans un ſens moral, & par conſéquent c'eſt une néceſſité d'attacher le même ſens à *curvum*, qui lui eſt opoſé, & qui eſt mis pour *pravum*.

53 *Expurgare*] Le P. S. lit *expugnare*, après un manuſcrit & M. Cuningam.

63 *Renuis tu quod jubet alter*] Le P. Sanadon a mis *renuis quod tu jubet alter*, comme on le trouve dans quatre manuſcrits & deux excellentes éditions.

80 *Contracta*] Un ancien manuſcrit porte *cunctata*, & le P. S. a adopté cette leçon, après M. Cuningam.

81 *Sibi quod*] M. Cuningam a lu *ſibi qui*, comme *taciturnior* par conſéquent deux vers après. *Ingenium qui*, comme le remarque le P. Sanadon, qui

qui l'a ſuivi, eſt une ſillepſe dans le genre: ſur quoi voyez ce que j'ai dit ſur le v. 21. de l'Ode XXXVII. du Livre premier. Le P. S. lit encore au vers ſuivant: *Ut ſtudiis,* après un manuſcrit & M. Cuningam.

93 *Vacuam Romanis vatibus*] C'eſt-à-dire *vacantem, liberam, apertam Romanis vatibus,* ainſi que l'explique Porphirion, & c'eſt le ſens du P. Sanadon.

105 *Impunè*] Hardiment, ſans craindre la cenſure & le reſſentiment de ces Lecteurs importuns, comme l'a rendu le P. S.

128 *Haud ignobilis Argis*] Deux manuſcrits, au raport de Torrentius, portent *Argus,* & c'eſt la leçon que le P. S. a ſuivie. *Haud ignobilis Argis,* comme il le remarque, eſt une maniere de parler bien vague & bien extraordinaire.

161 *Daturus*] Le P. Sanadon, comme M. Bentlei, prefere *daturas,* qui eſt la leçon des plus anciens manuſcrits & de pluſieurs autres ſavans Editeurs.

169 *Gelidam*] Le P. S. lit *gelidum,* le raportant à *ahenum.*

171 *Refugit*] On trouve dans un ancien manuſcrit *refigit,* & le P. S. l'a employé, après trois de nos bons Critiques.

173 *Sorte ſupremâ*] Les anciennes éditions & tout ce qu'il y a de manuſcrits ont *morte ſupremâ,* & le P. Sanadon a adopté cette leçon, après M. Bentlei.

175 *Sic quia*] Il y a dans une ancienne copie *ſed quia,* & c'eſt la leçon du P. S.

199 *Domûs procul*] Un manuſcrit & deux celebres éditions ont conſervé *procul procul,* que le P. Sanadon a auſſi reçu dans ſon texte. Les mots répétés, comme le P. Sanadon le remarque, ont ſouvent diminué de moitié entre les mains des copiſtes. Nicolas Heinſius en a produit quantité d'exemples.

Ici

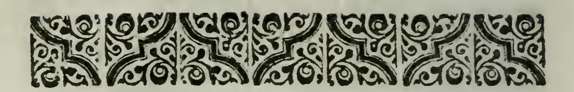
Ici un des deux *procul* a d'abord diſparu; enſuite pour fournir le vers on a ajouté *domûs*, que l'on a mis tantôt devant, & tantôt après *procul*. Ce ſuplement eſt ridicule, ajoute le P. Sanadon, Horace ne parle point d'une maiſon, mais d'un vaiſſeau. Ce mêlange gâteroit la métaphore.



Q. HO-

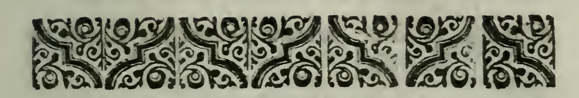
Q. HORATII FLACCI
DE
ARTE POETICA
LIBER.

L'ART POETIQUE
D'HORACE.



Q. HORATII FLACCI DE ARTE POETICA LIBER, SEU EPISTOLA AD PISONES, PATREM ET FILIOS.

HUMANO *capiti cervicem pictor equinam*
Jungere si velit, & varias inducere plumas,
Undique collatis membris, ut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa supernè:
Spectatum admissi risum teneatis amici?
Credite, Pisones, isti tabulæ fore librum
Persimilem, cujus, velut ægri somnia, vanæ
Fingentur species: ut nec pes nec caput uni
Reddatur formæ. Pictoribus atque Poëtis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.



L'ART POETIQUE D'HORACE,

EPITRE AUX PISONS.

SI un Peintre s'aviſoit de faire un cou de cheval à une tête humaine, d'ajouter enſuite les plumes de differens oiſeaux, & de continuer ce corps monſtrueux, en empruntant chacune de ſes parties des bêtes de differente eſpece, de maniere que ce qui ſeroit par le haut une belle femme, finît par le bas en vilain poiſſon, quand on vous feroit voir ce biſare tableau, pouriez-vous vous empécher de rire? Mes chers Piſons, croyez que rien ne reſſemble plus parfaitement à ce tableau qu'un ouvrage dont les idées ſeront vaines & confuſes, comme les réveries d'un malade, & dont la tête & les pieds n'auront pas le moindre raport. (*a*) R. Les Peintres & les Poëtes ont toujours eu le privilége de tout entreprendre & de tout oſer. . . . HOR. Je le ſais. . . R. Et com-

(*a*) Licence des Poëtes & des Peintres mal entendue.

Scimus, & hanc veniam petimuſque damuſque viciſſim:
Sed non ut placidis coëant immitia, non ut
Serpentes avibus geminentur, tigribus agni.

Inceptis gravibus plerumque & magna profeſſis
Purpureus, latè qui ſplendeat, unus & alter
Aſſuitur pannus: quum lucus, & ara Dianæ,
Et properantis aquæ per amœnos ambitus agros,
Aut flumen Rhenum, aut pluvius deſcribitur arcus.
Sed nunc non erat his locus: & fortaſſe cupreſſum
Scis ſimulare. Quid hoc? ſi fractis enatat exſpes
Navibus, ære dato qui pingitur? Amphora cœpit
Inſtitui, currente rotâ cur urceus exit?
Denique ſit quod vis ſimplex duntaxat & unum.
Maxima pars vatum, pater, & juvenes patre digni,
Decipimur ſpecie recti. Brevis eſſe laboro,
Obſcurus fio: ſectantem levia, nervi
Deficiunt animique: profeſſus grandia turget:
Serpit humi tutus nimium, timiduſque procellæ:

comme nous donnons volontiers aux autres la liberté d'en uſer, nous demandons qu'on nous la donne de même. Hor. On vous la donne, mais à condition que vous n'en abuſerez point, (a) & que vous ne ferez pas de maniere que le ſauvage ſe trouve joint immédiatement avec le doux, les oiſeaux avec les ſerpens, les agneaux avec les tigres.

(b) Souvent après des commencemens graves, & qui promettent de grandes choſes, on coud des lambeaux de pourpre, comme la deſcription du bois & de l'autel de Diane, celle d'un ruiſſeau qui arroſe des campagnes delicieuſes, celle du Rhin, ou celle de l'arc-en-ciel. Mais ce n'étoit pas-là leur place. Tu ſais peut-être fort bien peindre un ciprès: que fait cela, ſi celui qui te paye, veut que tu le repreſentes au milieu d'un naufrage, & flotant ſans eſperance ſur une foible planche d'un de ſes vaiſſeaux briſés? Tu as commencé une grande urne; d'où vient qu'après avoir bien tourné la roue, tu n'as fait qu'un petit vaiſſeau? Enfin il faut que tout ce que tu propoſes ſoit ſimple, & qu'il ne ſoit qu'un. (c) La plupart de nous autres Poëtes nous ſommes ordinairement trompés par une aparence de bien. Je veux être court, & je deviens obſcur. Un autre cherche à polir ſon ouvrage, & il lui ôte ſa force & ſon feu. Celui-ci veut être ſublime, & il eſt enflé; & celui-là, pour éviter l'enflure, & n'oſant s'élever, de peur de ſe perdre dans les nues, devient trop rampant. Tout de même, celui qui a en

(a) Les bornes que cette licence doit avoir.
(b) Deſcriptions vicieuſes, & qui gâtent l'uniformité.
(c) Poëtes trompés par l'aparence du bien.

Qui variare cupit rem prodigialiter unam,
Delphinum sylvis appingit, fluctibus aprum.
In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.
Æmilium circa ludum faber imus & ungues
Exprimet, & molles imitabitur ære capillos:
Infelix operis summâ, quia ponere totum
Nesciet. Hunc ego me, si quid componere curem,
Non magis esse velim, quam pravo vivere naso,
Spectandum nigris oculis, nigroque capillo.

Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
Viribus, & versate diu, quid ferre recusent,
Quid valeant humeri. Cui lecta potenter erit res.
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.
Ordinis hæc virtus erit & Venus, aut ego fallor,
Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici
Pleraque differat, & præsens in tempus omittat.

Hoc amet, hoc spernat promissi carminis auctor.

a en tête de varier d'une maniere extraordinaire & prodigieuse, son sujet, qui doit être un & simple, met des dauphins sur le haut des arbres, & des sangliers au milieu des flots. En voulant éviter un vice, on tombe immanquablement dans un autre, si l'on ne se conduit avec beaucoup d'adresse & beaucoup d'art. Le Statuaire, qui demeure au bas du Cirque, près de la sale d'Emilius, sait admirablement finir les ongles de ses statues, & imiter le naturel & la legereté des cheveux; mais en gros ses statues sont mauvaises, parcequ'il ne sait pas faire un tout bien compassé, & dont les parties soient bien unies. Si l'envie me prenoit de composer quelque ouvrage, je ne voudrois non plus ressembler à cet homme-là, qu'avoir les plus beaux cheveux & les plus beaux yeux du monde, avec un fort vilain nez.

(*a*) Ecrivains, choisissez toujours des matieres qui ne soient pas au-dessus de vous; & examinez longtems ce que vos épaules peuvent, ou ne peuvent pas porter. Celui qui aura choisi un sujet proportionné à ses forces, ne manquera ni d'ordre ni d'expression.

(*b*) Toute la vertu & toute la grace de l'ordre consiste, si je ne me trompe, à dire d'abord une partie des choses qui doivent être dites d'abord, & à reserver pour un autre tems celles qui sembleroient devoir suiure immédiatement.

(*c*) L'Auteur d'un poëme longtems attendu, doit encore faire un bon choix des incidens qui peuvent entrer dans son sujet, prendre les plus beaux, les bien placer, & rejetter les autres. Il

(*a*) Choix du sujet.
(*b*) Ce que c'est que l'ordre.
(*c*) Choix des incidens.

In verbis etiam tenuis cautusque serendis,
Dixeris egregiè, notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum. Si fortè necesse est
Indiciis monstrare recentibus abdita rerum,
Fingere cinctutis non exaudita Cethegis
Continget, dabiturque licentia sumta pudenter.
Et nova fictaque nuper habebunt verba fidem, si
Græco fonte cadant, parcè detorta. Quid autem
Cæcilio Plautoque dabit Romanus ademtum
Virgilio Varioque? Ego, cur acquirere pauca
Si possum, invideor, quum lingua Catonis & Ennî
Sermonem patrium ditaverit & nova rerum
Nomina protulerit? Licuit, semperque licebit,
Signatum præsente notâ procudere nomen.
Ut sylvæ foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt; ita verborum vetus interit ætas,
Et juvenum ritu florent modo nata, vigentque.
Debemur morti nos, nostraque, sive receptus
Terrâ Neptunus classes Aquilonibus arcet,
Regis opus: sterilisve diu palus, aptaque remis,

(*a*) Il faut beaucoup de delicateſſe & beaucoup de retenue quand il s'agit de forger des mots. Vous parlerez fort bien quand une liaiſon fine & juſte fera un mot nouveau de deux mots connus. Que ſi par haſard vous êtes réduit à la néceſſité de trouver des termes entierement nouveaux, pour marquer des choſes inconnues, alors on vous permettra d'en inventer qui ayent été inouïs aux anciens Céthégus, pourvu que vous n'abuſiez pas de cette liberté; & tous ceux que vous inventerez ſeront bien reçus, s'ils ſont derivés du Grec, & ſi leur analogie eſt ſimple, & qu'elle ne ſoit pas tirée de loin. Car pourquoi les Romains ôteroient-ils à Varius & à Virgile un droit qu'ils ont accordé à Plaute & à Cécilius? Et ſi je puis aquerir un petit nombre de ces termes nouveaux, pourquoi m'envieroit-on cette liberté? ſurtout puiſqu'on ne l'a refuſée ni à Ennius, ni à Caton, qui ont tous deux enrichi leur langue de cette maniere. Il a toujours été permis, & il le ſera toujours, de forger des mots, pourvu qu'ils ſoient marqués au coin de l'uſage. Comme les feuilles des forêts tombent ſur le déclin de l'année, & qu'il en naît d'autres en leur place, il en eſt de même des mots; les plus anciens paſſent, & les nouveaux fleuriſſent à leur tour, & ont toutes les graces de la jeuneſſe. Et nous & nos ouvrages, nous ſommes la proie certaine de la mort; ſoit qu'on ait coupé de grandes terres pour recevoir Neptune dans un port qui mette les flotes à couvert des Aquilons, ouvrage vraiment roial: ſoit qu'un marais, qui a été longtems ſterile, & qui n'a jamais connu que les rames, ſente déchirer ſon ſein

(*a*) A quelles conditions on peut inventer des mots ou compoſés ou ſimples.

Vicinas urbes alit, & grave ſentit aratrum:
Seu curſum mutavit iniquum frugibus amnis,
Doctus iter melius: mortalia facta peribunt:
Nedum ſermonum ſtet honos, & gratia vivax.
Multa renaſcentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc ſunt in honore vocabula, ſi volet uſus:
Quem penes arbitrium eſt & jus & norma loquendi.

Res geſtæ Regumque Ducumque, & triſtia bella,
Quo ſcribi poſſent numero, monſtravit Homerus.

Verſibus impariter junctis querimonia primum,
Poſt etiam incluſa eſt voti ſententia compos.
Quis tamen exiguos elegos emiſerit auctor,
Grammatici certant, & adhuc ſub judice lis eſt.

Archilochum proprio rabies armavit ïambo.
Hunc ſocci cepere pedem grandeſque cothurni,
Alternis aptum ſermonibus, & populares
Vincentem ſtrepitus, & natum rebus agendis.

Muſa

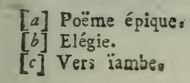
fein par le foc, & nouriffe les villes voifines; ou que par de fortes levées on ait contraint un fleuve de changer fon cours, qui ruïnoit tout le travail des laboureurs, & qu'on lui ait enfeigné un chemin plus commode & plus utile, tous les ouvrages des mortels periront, tant s'en faut qu'on puiffe efperer que la beauté du langage fubfiftera toujours, & que la grace des mots fera à l'épreuve des fiecles. La plupart des termes qui font déja morts, renaitront encore, & une infinité de ceux qui font prefentement en vogue, tomberont dans l'oubli, fi telle eft la volonté de l'ufage, qui eft le maître fouverain des langues, & dont il n'eft pas permis de violer les loix.

(*a*) Homere a le premier montré en quelle forte de vers il falloit écrire les funeftes guerres, & les actions des Rois & des grands Capitaines.

(*b*) L'élégie, avec fes vers inégaux, a d'abord fervi à étaler des plaintes & des pleurs; & enfuite on l'a employée à faire éclater la joie de quelque heureux fuccès en amour, & de quelques faveurs obtenue. Les Grammairiens difputent pourtant qui eft l'Auteur du petit vers élégiaque, & le procés eft encore à vuider.

(*c*) La rage fit trouuer l'ïambe au violent Archiloque. La comédie & la tragédie ont également adopté ce vers, parcequ'il eft propre au ftile des converfations, qu'il apaife mieux qu'un autre le bruit que le peuple fait dans les théâtres, & qu'il fait marcher une action.

Cal-


[*a*] Poëme épique.
[*b*] Elégie.
[*c*] Vers ïambe.

Muſa dedit fidibus Divos, pueroſque Deorum,
Et pugilem victorem, & equum certamine primum,
Et juvenum curas, & libera vina referre.

Deſcriptas ſervare vices, operumque colores
Cur ego ſi nequeo ignoroque, Poëta ſalutor?
Cur neſcire, pudens pravè, quam diſcere malo?

Verſibus exponi tragicis res comica non vult;
Indignatur item privatis ac prope ſocco
Dignis carminibus narrari cœna Thyeſtæ.
Singula quæque locum teneant ſortita decenter.
Interdum tamen & vocem comœdia tollit,
Iratuſque Chremes tumido delitigat ore:
Et tragicus plerumque dolet ſermone pedeſtri.
Telephus & Peleus, quum pauper & exul uterque,
Projicit ampullas, & ſeſquipedalia verba,
Si curat cor ſpectantis tetigiſſe querelâ.
Non ſatis eſt pulcra eſſe poëmata: dulcia ſunto,

Et

(*a*) Calliope a enseigné à celebrer sur la lire les Dieux & les fils des Dieux ; à louer les victoires d'un Athlete, & la vitesse d'un coursier qui a remporté le prix des jeux ; à chanter les galanteries des jeunes gens, & à faire des chansons bachiques.

Si je ne sais pas garder tous ces differens caracteres, & employer à propos les diverses couleurs que demandent tous ces ouvrages, pourquoi m'honore-t-on du nom de Poëte ? & pourquoi une sote honte me porte-t-elle à aimer mieux conserver mon ignorance, que chercher à la guerir ?

(*b*) Un sujet comique ne demande pas des vers nobles & pompeux comme ceux de la tragédie ; & l'horrible souper de Thyeste ne souffre pas d'être raconté en vers simples comme sont ceux de la comédie. Si l'on veut conserver la bienséance, chacun de ces deux sujets doit avoir son stile & ses ornemens à part. (*c*) Cela n'empêche pourtant pas que la comédie ne hausse quelquefois le ton, & que la tragédie ne le baisse. Chrémes en colere parle d'une maniere sublime & enflée, (*d*) & un acteur tragique exprime souvent ses douleurs en stile bas & rampant. Télephus & Pelée, tous deux pauvres, & tous deux bannis, quitent les sentimens empoulés, & tous les grands mots, s'ils veulent que le coeur des spectateurs soit ému de leurs plaintes. Car ce n'est pas assez que les poëmes soient beaux, il faut qu'ils soient dqux

(*a*) Vers liriques.
(*b*) Stile de la comédie & de la tragédie.
(*c*) La comédie est quelquefois sublime.
(*d*) La tragédie prend quelquefois un stile bas.

Et quocumque volent, animum auditoris agunto.
Ut ridentibus arrident, ita flentibus adflent
Humani vultus. Si vis me flere, dolendum est
Primùm ipsi tibi: tunc tua me infortunia lædent.
Telephe, vel Peleu, malè si mandata loquêris,
Aut dormitabo, aut ridebo. Tristia mœstum
Vultum verba decent: iratum, plena minarum:
Ludentem, lasciva: severum, seria dictu.
Format enim Natura priùs nos intus ad omnem
Fortunarum habitum: juvat, aut impellit ad iram:
Aut ad humum mærore gravi deducit, & angit:
Post effert animi motus interprete linguâ.
Si dicentis erunt fortunis absona dicta,
Romani tollent equites peditesque cachinnum.
Intererit multum divusne loquatur an heros:
Maturusne senex, an adhuc florente juventâ
Fervidus: an matrona potens, an sedula nutrix:
Mercatorne vagus, cultorve virentis agelli:
Colchus, an Assyrius: Thebis nutritus, an Argis.

Aut

doux & touchans, & qu'ils menent à leur gré l'eſprit de l'auditeur, en lui inſpirant toutes les paſſions convenables. Comme il eſt naturel aux hommes de rire avec ceux qui rient, il ne l'eſt pas moins de pleurer avec ceux qui pleurent. Si vous voulez donc me tirer des larmes, il faut que vous en verſiez le premier. Après cela, il eſt ſûr que je ſerai touché de votre infortune. Mais vous, Telephus, & vous, Pelée, je vous déclare que ſi vous rempliſſez mal votre caractere, je dormirai, ou je rirai. *(a)* Les paroles triſtes conviennent à ceux qui ſont affligés; les menaçantes, à ceux qui ſont en colere: les enjouées, à ceux qui rient & qui badinent: & les ſerieuſes, à ceux qui ont un caractere de ſéverité & de gravité. *(b)* Car la nature commence d'abord par nous rendre le coeur capable de ſentir tous les differens effets de la fortune. Elle nous porte & nous pouſſe à la colere, ou elle nous accable & nous abat par la triſteſſe; & enſuite elle enſeigne à la langue à être l'interprete des ſentimens du coeur. Si vos diſcours ne ſont donc pas bien d'accord avec l'état de votre fortune, vous ſerez aſſurément le jouet du peuple & des Chevaliers. Mais il faut ſe ſouvenir qu'il y a bien de la difference entre faire parler un Dieu, ou un Heros; un vieillard, ou un jeune homme fougueux & emporté; une Dame puiſſante, ou une nourice affectionnée; un marchand, ou un laboureur; un Aſſyrien, ou un homme de la Colchide; un habitant de Thebes, ou un citoyen d'Argos.

Pour

(a) Stile different, ſelon les differens états.

(b) Ce que la nature a fait en nous.

Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge
Scriptor honoratum si forte reponis Achillem:
Impiger, iracundus inexorabilis, acer,
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis.
Sit Medea ferox, invictaque: flebilis Ino,
Perfidus Ixion, Io vaga, tristis Orestes.

Si quid inexpertum scenæ committis, & audes
Personam formare novam, servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, & sibi constet.
Difficile est propriè communia dicere: tuque
Rectiùs Iliacum carmen deducis in actus,
Quam si proferres ignota indictaque primus.
Publica materies privati juris erit, si
Nec circa vilem patulumque moraberis orbem:

Nec

(*a*) Pour ce qui eſt des caractéres, ſuivez uniquement la Renommée, ſi vous en empruntez qui ſoient connus, ou ſi vous en formez de nouveaux, faites en ſorte que toutes leurs parties s'accordent, & qu'elles ayent entr'elles de la convenance & du raport. (*b*) Mettez vous ſur la ſcene Achille que Jupiter a comblé d'honneur? qu'il ſoit infatigable, colere, inexorable, emporté; qu'il ne reconnoiſſe ni juſtice ni loix, & qu'il attende tout de ſon épée. Que Médée ſoit barbare & inflexible, Ino baignée de pleurs, Ixion perfide, Io errante, & Oreſte agité des Furies.

(*c*) Que ſi vous oſez introduire ſur la ſcene quelque caractere nouveau, & former un nouveau perſonnage, qu'il ſoit juſqu'à la fin tel qu'il a été au commencement, & qu'il ne ſe démente point. (*d*) Mais je vous avertis qu'il eſt très mal aiſé de traiter proprement & convenablement ces caractéres, qui ſont à tout le monde, & que tout le monde peut inventer. Vous ferez beaucoup mieux de tirer d'Homere le ſujet & les perſonnages de vos tragédies, que de haſarder le premier ſur la ſcene des ſujets & des perſonnages inconnus, & dont perſonne n'a parlé. Ces ſujets connus, *que je vous conſeille de choiſir preferablement aux autres*, deviendront à vous en propre, (*e*) ſi vous ne vous amuſez pas à ſuivre les incidens & l'enchainement qu'Homere donne à ſon poëme; ce qu'on apelle faire un (*f*) cercle vicieux, & dont le

(*a*) Caractéres de deux ſortes, ou connus ou nouveaux.

(*b*) Pour les caractéres connus.

(*c*) Pour les caractéres nouveaux

(*d*) Difficulté des caractéres nouveaux.

(*e*) Moyens de ſe rendre propres les caractéres & les ſujets connus.

(*f*) Cercle vicieux, ce que c'eſt,

Nec verbum verbo curabis reddere, fidus
Interpres: nec deſilies imitator in arctum,
Unde pedem proferre pudor vetet, aut operis lex.

Nec ſic incipies, ut ſcriptor cyclicus olim,
FORTUNAM PRIAMI CANTABO ET NOBILE BELLUM.
Quid dignum tanto feret hic promiſſor hiatu?
Parturient montes, naſcetur ridiculus mus.
Quanto rectiùs hic, qui nil molitur ineptè:
Dic mihi, Muſa, virum, captæ poſt tempora Trojæ,
Qui mores hominum multorum vidit & urbes.
Non fumum ex fulgore, ſed ex fumo dare lucem
Cogitat: ut ſpecioſa dehinc miracula promat,
Antiphaten, Scyllamque, & cum Cyclope Charybdin.
Nec reditum Diomedis ab interitu Meleagri,
Nec gemino bellum Trojanum orditur ab ovo.

Sem-

le plus maigre genie est capable: si vous ne vous assujettissez pas à rendre mot pour mot, comme un fidelle Interprete, tout ce qu'il a dit: & enfin si, par une imitation trop servile, vous ne vous mettez pas si fort à l'étroit que vous ne puissiez vous tirer de-là sans honte, ou sans violer les loix de votre poëme.

(*a*) Ne commencez jamais vos pieces comme a fait ce Poëte ciclique:

(*b*) *Je chante de Priam la fortune & la guerre.*

Que produiront de grand ces magnifiques promesses? Les montagnes seront en travail, & n'enfanteront qu'une souris. O qu'il vaut bien mieux imiter la sagesse & la modestie du Poëte qui ne fait jamais rien mal à propos, & qui commence ainsi son poëme: *Muse, chante-moi cet homme, qui, après la prise de Troye, a voyagé dans plusieurs pays, & s'est instruit des moeurs de plusieurs peuples.* Il ne cherche pas à allumer d'abord un grand feu, pour ne donner ensuite, que de la fumée; mais au contraire il ne presente d'abord que de la fumée, pour faire éclater ensuite un grand feu, & pour nous faire voir tous ces miracles surprenans, Antiphate, Scylla, le Cyclope & Charybde. Il n'a pas fait comme cet (*c*) extravagant, qui a pris le retour de Diomede dès la mort de Meléagre: ni comme cet autre qui a commencé son Iliade par l'accouchement de Léda, & par ses deux

(*a*) Commencemens doivent être simples.
(*b*) Poëte ciclique.
(*c*) Auteur du poëme du retour de Diomede.

Semper ad eventum festinat: & in medias res,
Non secus ac notas, auditorem rapit, & quæ
Desperat tractata nitescere posse relinquit:
Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet,
Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

Tu, quid ego, & populus mecum desideret, audi.
Si plausoris eges aulæa manentis, & usque
Sessuri, donec cantor, vos plaudite, dicat:
Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores:
Mobilibusque decor naturis dandus & annis.
Reddere qui voces jam scit puer & pede certo
Signat humum, gestit paribus colludere & iram
Colligit ac ponit temerè, & mutatur in horas.

Imberbis juvenis, tandem custode remoto,
Gaudet equis canibusque, & aprici gramine campi:
Cereus in vitium flecti monitoribus asper:

deux oeufs, Il ſe hâte toujours d'arriver à la fin de ſon action; & il fait paſſer rapidement ſon auditeur ſur les choſes qui l'ont précédée. Il ne les raporte dans la ſuite de ſon poëme que comme des avantures connues; & il abandonne toutes celles qui ne ſont pas ſuceptibles des ornemens convenables à la majeſté de ſon poëme. Enfin il dreſſe de maniere le plan de ſon ſujet, qui n'eſt qu'un ingénieux menſonge, & il y mêle partout enſuite avec tant d'adreſſe la verité, que le milieu répond au commencement, & la fin au milieu.

Mais revenons à ce qu'il y a de plus important dans cet art, & qui eſt le fondement de tout le reſte; & donnez-vous la patience d'écouter ce que le peuple & moi ſouhaitons de vous. Si vous voulez avoir des ſpectateurs attentifs juſqu'à ce qu'on leve la toile, & qui attendent pour ſortir, que le Choeur vienne leur demander les aplaudiſſemens accoutumés, il faut ſurtout vous attacher à bien *(a)* marquer les moeurs de tous les âges, & à donner à chaque ſaiſon, & aux differentes années de la vie leurs propres beautés.

(*b*) Un enfant, qui ſait déja répéter les mots qu'on lui a apris, & qui marche ſeul, ne ſonge qu'à jouer avec ſes camarades; il s'irrite & s'apaiſe pour rien, & change à tous momens.

(*c*) Un jeune homme, qui enfin n'a plus de Gouverneur, aime les chiens, les chevaux, & les exercices du champ de Mars; il eſt prompt à recevoir l'impreſſion des vices; il s'emporte contre ceux qui lui donnent des avis, &

(a) Le principal eſt de bien marquer les moeurs.
(b) Moeurs de l'enfance.
(c) Moeurs de la jeuneſſe.

Utilium tardus provisor, prodigus æris:
Sublimis, cupidusque & amata relinquere pernix.

Conversis studiis ætas animusque virilis
Quærit opes & amicitias, inservit honori:
Commisisse cavet quod mox mutare laboret.
Multa senem circumveniunt incommoda: vel quòd
Quærit, & inventis miser abstinet, ac timet uti:
Vel quòd res omnes timidè gelidèque ministrat,
Dilator, spe longus, iners, avidusque futuri,
Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero, censor castigatorque minorum.
Multa ferunt anni venientes commoda secum,
Multa recedentes adimunt. Ne fortè seniles
Mandentur juveni partes, pueroque viriles,
Semper in adjunctis ævoque morabimur aptis.

Aut agitur res in scenis, aut acta refertur.
Segniùs irritant animos demissa per aurem,
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus, & quæ

Ipse

& qui le reprennent de ſes defauts ; il ne penſe que tard à l'utile, auquel il prefere ordinairement l'honnête ; il eſt prodigue, fier & preſomptueux ; il deſire tout ce qu'il voit, & il ſe laſſe très promptement des choſes qu'il a le plus aimées.

(*a*) L'âge viril a d'autres inclinations, il travaille à amaſſer des richeſſes, & à ſe faire des amis : il tâche d'accorder l'interêt avec l'honneur, & de ne rien faire dont il puiſſe avoir tôt ou tard ſujet de ſe repentir.

(*b*) La vieilleſſe eſt le rendez-vous de toutes les incommodités : elle amaſſe du bien, & elle eſt ſi miſerable qu'elle n'oſe s'en ſervir. Elle ne fait rien qu'avec beaucoup de timidité & de lenteur : elle eſt irreſolue, longue à concevoir des eſperances, pareſſeuſe, attachée à la vie, difficile, & de mauvaiſe humeur. Elle ſe plaint ſans ceſſe, ne vante que le tems paſſé, & fait inceſſamment des corrections & des reprimandes à la Jeuneſſe. Les années en venant nous aportent beaucoup d'avantages & de plaiſirs ; & en s'en retournant elles nous les raviſſent. Afin donc de ne pas donner à un jeune homme les inclinations d'un vieillard, ni à un enfant celles d'un homme fait, (*c*) il faut toujours s'attacher à ce qui ſuit néceſſairement chaque âge, ou qui lui eſt propre vraiſemblablement.

(*d*) Les choſes ſe paſſent ſur la ſcene, ou en repreſentation, ou en récit. Il eſt certain que ce qu'on ne fait qu'entendre, touche beaucoup moins que ce qu'on voit devant ſes yeux, & que

(*a*) Moeurs de l'âge viril.

(*b*) Moeurs de la vieilleſſe.

(*c*) Dans les moeurs il faut ſuivre ou la néceſſité ou la vraiſemblance.

(*d*) Poëme dramatique ſe paſſe ou en action, ou en récit.

Ipse sibi tradit spectator. Non tamen intus
Digna geri, promes in scenam: multaque tolles
Ex oculis, quæ mox narret facundia præsens.
Nec pueros coram populo Medea trucidet:
Aut humana palam coquat exta nefarius Atreus:
Aut in avem Progne vertatur, Cadmus in anguem.
Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.

Neve minor, neu sit quinto productior actu
Fabula, quæ posci vult, & spectata reponi.
Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus,
Inciderit: nec quarta loqui persona laboret.

Actoris partes chorus officiumque virile
Defendat: neu quid medios intercinat actus,
Quod non proposito conducat & hæreat aptè.
Ille bonis faveatque, & concilietur amicis:
Et regat iratos, & amet peccare timentes:

que le ſpectateur aprend par lui-même. Il faut pourtant bien s'empécher de produire ſur lá ſcene ce qui doit ſe paſſer derriere le théâtre. Il eſt d'une abſolue néceſſité d'éloigner des yeux du ſpectateur une infinité de choſes, qu'on doit lui aprendre enſuite par un récit fidelle & touchant. *(a)* Médée ne doit pas égorger ſes enfans devant le peuple, ni le déteſtable Atrée faire cuire ſur la ſcene les membres de ſes neveux. Progné ne doit point ſe changer en oiſeau, ni Cadmus en ſerpent devant tout le monde. Tout ce que vous me preſentez de cette maniere, je le hais, & ne le crois point.

(b) Une piece, qui veut être ſouvent jouée & ſouvent redemandée, doit avoir cinq actes, ni plus ni moins.

(c) Gardez-vous bien d'employer pour le dénouement le ſecours d'un Dieu, ſi le noeud ne merite qu'un Dieu vienne le delier.

(d) Ne faites jamais parler enſemble quatre acteurs dans une même ſcene.

(e) Que dans les actes le Choeur joue le rôle d'un acteur, & faſſe les fonctions d'un ſeul perſonnage; & que dans les intermedes il ne chante rien qui ne convienne au ſujet, & qui ne lui ſoit naturellement lié. Qu'il protege toujours les gens de bien; qu'il ſoutienne les interêts de ſes amis; qu'il tâche d'apaiſer ceux qui ſont irrités; qu'il aime ceux qui ont en horreur le crime; qu'il vante les mets d'une table

(a) Ce qu'il faut éloigner des yeux du ſpectateur.

(b) Neceſſité de cinq actes indiſpenſable.

(c) Machines ſans neceſſité condamnées.

(d) Trois interlocuteurs au plus dans une ſcene.

(e) Fonctions du Choeur.

Ille dapes laudet mensæ brevis, ille salubrem
Justitiam, legesque, & apertis otia portis:
Ille tegat commissa: Deosque precetur & oret
Ut redeat miseris, abeat fortuna superbis.

Tibia non, ut nunc, orichalco vincta, tubæque
Æmula, sed tenuis simplexque, foramine pauco
Aspirare, & adesse choris erat utilis, atque
Nondum spissa nimis complere sedilia flatu,
Quo sanè populus numerabilis, utpote parvus,
Et frugi, castusque verecundusque coibat.
Postquam coepit agros extendere victor, & urbem
Latior amplecti murus, vinoque diurno
Placari Genius festis impunè diebus,
Accessit numerisque modisque licentia major.
Indoctus quid enim saperet, liberque laborum,
Rusticus, urbano confusus, turpis honesto?
Sic priscæ motumque & luxuriam addidit arti
Tibicen: traxitque vagus per pulpita vestem.

table où regne la ſobriété ; qu'il loue la juſtice, ſi ſalutaire aux hommes ; qu'il chante la tranquilité & la ſûreté qui accompagnent toujours la paix ; qu'il garde inviolablement les ſecrets qu'on lui a confiés, & qu'il prie les Dieux que la Fortune abandonne les méchans, & revienne remplir les deſirs des Juſtes.

(*a*) La flute, dont on ſe ſervoit anciennement dans nos Choeurs, n'étoit ni ornée de léton, comme celle d'aujourd'hui, ni rivale de la trompette; Elle étoit petite & ſimple, & avoit peu de trous. En cet état elle pouvoit facilement accompagner ces Choeurs de nos tragédies, & elle avoit aſſez de ſon pour remplir ſans peine un théâtre qui n'etoit pas trop grand, & où on n'alloit pas en foule ; (*b*) car le peuple étoit encore alors peu nombreux, ſage, pieux, & plein de pudeur. Mais ſitôt que ce même peuple commença à s'agrandir par ſes victoires, qu'il ſe vit obligé d'étendre l'enceinte de ſes murs, & qu'il ſe donna impunement la liberté de paſſer les jours de fête à boire & à ſe divertir, (*c*) la licence s'empara des vers & de la muſique. Car que pouvoit-on attendre d'un villageois ignorant qui n'avoit plus rien à faire, & qui ſe trouvoit mêlé avec le citoyen? & que pouvoient la brutalité & la groſſiereté, que corrompre l'honnêteté & la politeſſe? C'eſt ainſi que le joueur de flute ajouta les mouvemens & la laſciveté à ſon art, qui étoit auparavant chaſte & ſévere; & qu'enfin il ſe promena ſur le théâtre avec une robe trainante.

Ce

(*a*) Flute dont les premiers Romains ſe ſervoient dans leurs Choeurs.

(*b*) Théâtre condamné comme contraire à la ſageſſe & à la piété.

(*c*) D'où eſt venue la licence dans les vers & dans la muſique.

Sic etiam fidibus voces crevere severis,
Et tulit eloquium insolitum facundia præceps:
Utiliumque sagax rerum & divina futuri
Sortilegis non discrepuit sententia Delphis.

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum,
Mox etiam agrestes Satyros nudavit, & asper
Incolumi gravitate jocum tentavit: eo quòd
Illecebris erat & grata novitate morandus
Spectator, functusque sacris, & potus, & exlex.
Verùm ita risores, ita commendare dicaces
Conveniet Satyros, ita vertere seria ludo,
Ne, quicumque deus, quicumque adhibebitur heros,
Regali conspectus in auro nuper & ostro,

Mi-

Ce qui eſt arrivé à la flute de nos Choeurs, c'eſt préciſément ce qui arriva à la *(a)* lire dont les Grecs ſe ſervoient dans les Choeurs de leurs tragédies. Leur ſon, qui au commencement étoit ſimple & modeſte, dégénera bien-tôt de cette ſimplicité. Les vers de leurs Choeurs tomberent auſſi bientôt dans une éloquence *(b)* témeraire & outrée; & ſous prétexte de donner des avis utiles, & de prédire l'avenir ſur le preſent, leur ſtile ne fut plus different de celui des Prophetes de Delphes.

(c) Le même Poëte, qui avoit diſputé publiquement le prix de la tragédie, qui n'étoit qu'un bouc, fit paroître bientôt après un Choeur champêtre de Satyres; & dans ſon humeur chagrine & piquante, il eſſaya de donner des pieces pleines de plaiſanteries & de railleries, *(d)* en conſervant toujours la majeſté de la tragédie. Car il vît bien qu'il falloit retenir par quelque charme extraordinaire, & par quelque agréable nouveauté, un ſpectateur qui venoit d'offrir *(e)* des ſacrifices, qui avoit bu, & qui étoit en état de ſe porter aux excès les plus condamnables.

(f) Ceux qui nous donnent aujourd'hui de ces Satyres railleurs & piquans, doivent nous faire paſſer du ſerieux de la veritable tragédie au badinage de la piece Satyrique, de maniere que le Dieu, ou le Heros, qu'on vient de voir vétu d'or & de pourpre dans la premiere, n'aille pas

(a) Lire employée dans les Choeurs des tragédies Greques.
(b) Stile des Choeurs de pieces Greques, témeraires & outrés.
(c) Origine des pieces Satyriques.
(d) Majeſté de la tragédie conſervée dans la piece Satyrique;
(e) Deréglement du peuple les jours de fête.
(f) Pieces Satyriques Romaines.

Migret in obſcuras humili ſermone tabernas :
Aut, dum vitat humum, nubes & inania captet.
Effutire leves indigna Tragœdia verſus ;
Ut feſtis matrona moveri juſſa diebus,
Intererit Satyris paulum pudibunda protervis.

Non ego inornata & dominantia nomina ſolùm,
Verbaque, Piſones, Satyrorum ſcriptor amabo :
Nec ſic enitar tragico differre colore,
Ut nihil interſit Davuſne loquatur, & audax
Pythias, emuncto lucrata Simone talentum ;
An cuſtos famuluſque Dei Silenus alumni.
Ex noto fictum carmen ſequar ; ut ſibi quisvis
Speret idem : ſudet multùm, fuſtraque laboret
Auſus idem : tantum ſeries juncturaque pollet,
Tantum de medio ſumtis accedit honoris.

pas dans la derniere, ou parler un langage bas & (*a*) rampant, comme celui des comédies les moins ſerieuſes, ou ſe perdre dans les nues, en affectant un langage ſublime & guindé. Cette tragédie, toute Satyrique qu'elle eſt, ne doit avoir aucun vers qui n'ait de la dignité & de la nobleſſe; les Satyres qu'on y introduit, doivent s'éloigner des manieres des autres Satyres, qui ſont d'ordinaire pétulans & débauchés, & il faut qu'elle imite la pudeur d'une Dame chaſte, qui quoi qu'elle ne faſſe pas profeſſion ouverte de danſer, danſe pourtant aux fêtes ſolemnelles, pour obéïr à la religion.

Si je faiſois des pieces Satyriques, mes chers Piſons, je n'affecterois pas une trop grande ingénuité, je ne dirois pas chaque choſe par ſon nom, & je ne voudrois pas m'éloigner ſi fort du ſtile noble de la tragédie, qu'il n'y eût aucune difference entre ce que diſent dans la comédie Davus & la hardie Pythias, qui eſcroque de l'argent à Simon, & ce que diroit dans mes pieces Satyriques Silene ce Gouverneur & ce fidele compagnon d'un Dieu. De plus, je voudrois toujours tirer de quelque (*b*) hiſtoire connue les ſujets de mes pieces Satyriques, afin que ceux qui les verroient ſe cruſſent tous capables d'en faire autant, & qu'ils n'en connuſſent les peines & les difficultés, qu'après avoir eu la hardieſſe de l'entreprendre, tant a de force une ſuite d'incidens naturellement liés à un ſujet connu, & tant les ſujets connus ſont ſuſceptibles de beautés & de graces.

(*a*) *Je*

(*a*) Stile des pieces Satyriques.
(*b*) Quels doivent être les ſujets des pieces Satyriques.

Sylvis deducti caveant, me judice, Fauni
Ne, velut innati triviis, ac penè forenses,
Aut nimium teneris juvenentur versibus unquam,
Aut immunda crepent ignominiosaque dicta.
Offenduntur enim quibus est equus & pater & res:
Nec, si quid fricti ciceris probat & nucis emtor,
Æquis accipiunt animis, donantve coronâ.

Syllaba longa brevi subjecta, vocatur ïambus,
Pes citus: unde etiam trimetris accrescere jussit
Nomen ïambeis: quum senos redderet ictus,
Primus ad extremum similis sibi. Non ita pridem,
Tardior ut paulo graviorque veniret ad aures,
Spondeos stabiles in jura paterna recepit
Commodus & patiens: non ut de sede secundâ
Cederet aut quartâ socialiter. Hic & in Accî
Nobilibus trimetris apparet rarus, & Ennî.
In scenam missos magnos cum pondere versus,
Aut operæ celeris nimium, curaque carentis,
Aut ignoratæ premit artis crimine turpi.

Non

(*a*) *Je reviens au caractere des Satyres, il y a ſur cela deux extrémités à éviter.* Des Satyres qui ſont nés dans les bois ne doivent, à mon avis, ni dire des vers tendres & galans, comme de jeunes gens qui ſeroient nés au milieu de Rome; ni prononcer non plus des obſcénités & des injures groſſieres. Cela déplaît également aux Chevaliers, aux Sénateurs, & à tous les honnêtes gens, qui n'aprouvent pas tout ce qui attire les aplaudiſſemens de la populace.

(*b*) *Après avoir parlé de la tragédie, il ne ſera pas inutile de dire un mot des vers qu'on y doit employer.* Une ſillabe longue après une breve, c'eſt ce qu'on apelle un ïambe; ce pied eſt plein de viteſſe; & c'eſt cela même qui a fait donner le nom de trimetre au vers ïambe, quoiqu'il ait ſix pieds. Le premier vers ïambe étoit tout ſemblable, c'eſt-à-dire qu'il étoit composé d'ïambes purs. Il n'y a pas longtems que pour avoir plus de poids & plus de nobleſſe, il a amiablement aſſocié les graves ſpondées, (*c*) à condition pourtant qu'il ne leur céderoit ni la ſeconde place, ni la quatrieme qu'il a voulu retenir. Ce vers ainſi mêlé de ſpondées dans les lieux impairs, eſt fort rare dans les trimetres tant vantés d'Accius & d'Ennius. Ils n'ont tous deux que des (*d*) vers accablés de ſpondées: or ces vers ſi peſants, & qui marchent avec tant de peine, font voir ou que ces Poëtes ſe ſont trop hâtés, & qu'ils n'ont pas aſſez travaillé leurs pieces, ou, ce qui eſt encore plus honteux, qu'ils ont péché contre l'art, & ne

(*a*) Caractere des Satyres.

(*b*) Vers des tragédies.

(*c*) Iambe à quelle condition il a aſſocié le ſpondée dans la tragédie,

(*d*) Vers tragiques d'Accius & d'Ennius, en quoi vicieux.

Non quivis videt immodulata poëmata judex:
Et data Romanis venia eſt indigna Poëtis.
Idcircone vager, ſcribamque licenter? an omnes
Viſuros peccata putem mea, tutus & intra
Spem veniæ cautus? vitavi denique culpam,
Non laudem merui. Vos exemplaria Græca
Nocturnâ verſate manu, verſate diurnâ.
Aut noſtri proavi Plautinos & numeros &
Laudavêre ſales: nimium patienter utrumque,
Ne dicam ſtultè, mirati: ſi modò ego & vos
Scimus inurbanum lepido ſeponere dicto,
Legitimumque ſonum digitis callemus & aure.

Ignotum tragicæ genus inveniſſe Camœnæ
Dicitur, & plauſtris vexiſſe poëmata Theſpis,
Quæ canerent agerentque peruncti fæcibus ora.
Poſt hunc perſonæ pallæque repertor honeſtæ
Æſchylus, & modicis inſtravit pulpita tignis,

ne l'ont jamais connu. (*a*) Tout le monde ne ſait pas juger du nombre & de la cadence des vers, & on a eu ſur cela pour ces Poëtes une ridicule indulgence. Dans l'eſperance d'un pareil traitement, écrirai-je donc au haſard, & n'obſerverai-je aucunes regles? ou plutôt dois-je croire que tout le monde verra mes defauts, & travailler ſeulement à me mettre à couvert de la cenſure, en me bornant à la ſeule eſperance du pardon. Quand j'obſerverai toutes les regles, (*b*) j'éviterai le blâme, mais je ne meriterai pas des louanges. Pour vous, mes chers Piſons, liſez jour & nuit les écrits des Grecs. *Mais, dira-t-on, pourquoi nous renvoyer à ces écrits des Grecs?* Nos ancêtres n'ont-ils pas loué & admiré les (*c*) vers & les railleries de Plaute? Oui ils les ont admirés avec trop de bonté, pour ne pas dire avec trop de ſottiſe, s'il eſt vrai que vous & moi ſachions diſtinguer le delicat d'avec le groſſier, & que nous ayons l'oreille aſſez fine pour bien juger du ſon & de la juſte cadence des vers.

(*d*) On dit que Theſpis fut le premier qui inventa une eſpece de tragédie auparavant inconnuë aux Grecs, & qu'il promena par les bourgs de l'Attique ſes acteurs barbouillés de lie, qui chantoient & jouoient ſur un tombereau. Eſchyle donna enſuite un maſque plus honnête à ſes acteurs, les habilla de robes trainantes; au lieu de charrete, il leur fit bâtir un théâtre

(*a*) Il eſt plus difficile qu'on ne penſe de juger de la cadence des vers.

(*b*) Il ne ſuffit pas d'obſerver les regles pour meriter des louanges.

(*c*) Vers & railleries de Plaute.

(*d*) Changemens que Theſpis & Eſchyle firent à la premiere ébauche de la tragédie.

Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.
Successit vetus his Comœdia, non sine multâ
Laude: sed in vitium libertas excidit, & vim
Dignam lege regi. Lex est accepta, chorusque
Turpiter obticuit, sublato jure nocendi.
Nil intentatum nostri liquere Poëtæ:
Nec minimum meruêre decus, vestigia Græca
Ausi deserere, & celebrare domestica facta:
Vel qui prætextas, vel qui docuêre togatas.
Nec virtute foret clarisve potentius armis,
Quàm linguâ, Latium: si non offenderet unum-
-quemque Poëtarum limæ labor & mora. Vos, ô
Pompilius sanguis, carmen reprehendite quod non
Multa dies & multa litura coërcuit, atque
Præsectum decies non castigavit ad unguem.

In-

théâtre médiocrement exhaussé, releva leur stile, & leur chaussa le Cothurne. (a) A cette tragédie de Thespis & d'Eschyle, succéda la vieille comédie avec beaucoup de succès; mais la liberté, que se donnoient ses Poëtes, dégénera bien-tôt en une licence outrée, & qui merita d'être refrénée par les loix. On fit sur cela des ordonnances, & le Choeur se tut honteusement, après qu'on lui eut ôté les moyens de médire avec impunité. (b) Et c'est ce qui produisit la nouvelle comédie. Nos Poëtes ont réussi assez heureusement à toutes ces sortes de pieces: mais jamais ils n'ont merité plus de louanges que lorsque cessant de marcher sur les traces des Grecs, ils ont eu le courage d'étaler sur le théâtre des avantures Romaines, soit (c) dans les pieces qui representent les actions des premiers personnages de Rome; ou (d) dans celles qui expriment les moeurs & la vie des autres citoyens. Et il est même certain que les Romains seroient aussi celebres par leurs écrits que par leurs grands exploits & par leur courage, si ce n'étoit pour nos Poëtes une peine insuportable que de limer leurs ouvrages, & de les garder longtems. Pour vous, Pisons, qui descendez de l'ancien Numa, ne manquez jamais de condamner un poëme (e) que l'on n'a pas eu longtems dans son cabinet, où l'on n'a guere fait de ratures, & que l'on n'a pas corrigé & changé dix fois pour le porter à sa perfection.

Sur

(a) Origine de la vieille comédie.
(b) Origine de la nouvelle.
(c) *Prætextæ.* (d) *Togatæ.*
(e) Quel jugement on doit faire des ouvrages qui n'ont pas été souvent corrigés.

Ingenium miſerâ quia fortunatius arte
Credit, & excludit ſanos Helicone Poëtas
Democritus, bona pars non ungues ponere curat,
Non barbam : ſecreta petit loca, balnea vitat.
Nanciſcetur enim pretium nomenque Poëtæ,
Si tribus Anticyris caput inſanabile nunquam
Tonſori Licino commiſerit. O ego lævus,
Qui purgor bilem ſub verni temporis horam!
Non alius faceret meliora poëmata : verùm,
Nil tanti eſt. Ergo fungar vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exſors ipſa ſecandi;
Munus & officium, nil ſcribens ipſe, docebo:
Unde parentur opes: quid alat, formetque Poëtam :
Quid deceat, quid non: quo virtus, quo ferat error.
Scribendi rectè, ſapere eſt & principium & fons.
Rem tibi Socraticæ poterunt oſtendere chartæ:
Verbaque proviſam rem non invita ſequentur.
Qui didicit, patriæ quid debeat, & quid amicis :

Quo

(a) Sur ce que Démocrite a cru que le naturel eſt plus heureux & plus néceſſaire que l'art, pour la poëſie, & qu'il a jugé à propos de defendre l'Helicon aux Sages, la plupart des Poëtes ne ſe font plus les ongles ni la barbe; ils cherchent les lieux ſolitaires, & ne vont plus aux bains, car ils ſont bien aſſurés qu'ils atraperont le nom & les recompenſes dûes aux grands Poëtes, s'ils ne mettent jamais entre les mains du barbier Licinus, leur tête, qui ne pouroit être guerie par tout l'hellebore de trois Anticyres, s'il y en avoit autant. O que je ſuis un pauvre homme, de me purger la bile à tous les commencemens de printems! perſonne ne feroit de meilleurs vers que moi. Mais ce n'eſt pas la peine. Je me contenterai donc de reſſembler à la pierre à aiguiſer, qui étant d'elle-même incapable de coûper, met le fer en état de le faire. J'enſeignerai aux autres ce qu'ils doivent ſuivre pour reuſſir. Je leur montrerai en quoi conſiſtent les richeſſes de la poëſie; ce qui forme & nourit les Poëtes; ce qui ſied ou ne ſied pas; en un mot toutes les vertus de cet art, & ſes vices.

(b) La premiere choſe & la plus néceſſaire pour bien écrire, c'eſt le bon ſens. Voilà la ſource de tout le reſte. (c) Vous pourez puiſer ce bon ſens dans la philoſophie de Socrate. Quand une matiere eſt une fois bien préparée & bien conçue, les paroles ſuivent aiſément.

(d) Celui qui ſait ce qu'il doit à ſa patrie & à

(a) Sentiment de Démocrite, condamné.
(b) Bon ſens, ſource de tout bon ouvrage.
(c) Eloge de la philoſophie de Socrate.
(d) Ce qu'il faut ſavoir pour faire des caracteres juſtes.

Quo sit amore parens, quo frater amandus & hospes:
Quod sit conscripti, quod judicis officium: quæ
Partes in bellum missi ducis: ille profectò
Reddere personæ scit convenientia cuique.
Respicere exemplar vitæ morumque jubebo
Doctum imitatorem, & veras hinc ducere voces.
Interdum speciosa locis morataque rectè
Fabula, nullius Veneris, sine pondere & arte,
Valdiùs oblectat populum, meliùsque moratur,
Quàm versus inopes rerum nugæque canoræ.
Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui, præter laudem nullius avaris.
Romani pueri longis rationibus assem
Discunt in partes centum diducere. Dicat
Filius Albini, si de quincunce remota est
Uncia, quid superat? Poteras dixisse. Triens. Eu,

Rem

à ses amis; quels sont les differens dégrés d'amour que l'on doit avoir pour un pere & pour un frere; jusqu'où s'étendent les droits de l'hospitalité; & quel est le devoir d'un Juge, d'un Sénateur, & d'un Géneral d'armée, celui-là sait donner à chaque personnage les moeurs qui lui conviennent, & le caractere qu'il doit avoir. Je conseillerai donc toujours à un Poëte, qui veut être bon imitateur, d'avoir incessament devant les yeux (*a*) le modele géneral de la vie & des moeurs, je veux dire la Nature; & de tirer d'après elle de veritables traits. Car il arrive très souvent qu'une comédie (*b*) où il y a de beaux sentimens, & où les moeurs sont bien marquées, quoiqu'elle soit d'ailleurs sans grace, sans versification & sans art, réussit mieux, & divertit beaucoup plus le peuple, que les pieces où il n'y a que de beaux vers vuides de choses, & que des bagatelles qui n'ont que l'harmonie & le son.

(*c*) Les Grecs ont reçu des Muses le bon esprit, avec toutes les graces du langage; & par dessus cela il n'ont eu d'autre ambition que d'être loués. Au contraire, nos jeunes Romains, *qui en naissant n'ont pas reçu à beaucoup près les mêmes presens de la Nature*, n'ont en tête que d'aprendre par de longs calculs à diviser la livre en cent parties. Qu'on demande, par exemple, au fils d'Albinus, si de cinq on en ôte un, que reste-t-il? Vîte, vous devriez déja avoir répondu. AL. Quatre. HOR. Cou-

(*a*) La Nature apellée le modele géneral de la vie & des moeurs.

(*b*) Comédie où il n'y a que les moeurs, preferable à celles qui ont toutes les autres beautés sans celle-là.

(*c*) L'amour de la louange, une des principales causes de l'avantage que les Grecs ont eu sur les Romains.

Rem poteris servare tuam. Redit uncia: quid fit?
Semis. At hæc animos ærugo & cura peculi
Quum semel imbuerit, speramus carmina fingi
Posse linenda cedro, & levi servanda cupresso?

Aut prodesse volunt, aut delectare Poëtæ,
Aut simul & jucunda & idonea dicere vitæ.
Quicquid præcipies, esto brevis, ut citò dicta
Percipiant animi dociles, teneantque fideles.
Omne supervacuum pleno de pectore manat.
Ficta voluptatis causâ, sint proxima veris.
Nec, quodcumque volet, poscat sibi fabula credi:
Neu pransæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo.
Centuriæ seniorum agitant expertia frugis,
Celsi prætereunt austera poëmata Rhamnes.
Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,
Lectorem, delectando, pariterque monendo.

Courage, vous ſerez bon ménager. Et ſi l'on ajoutoit un à ces cinq premiers, combien feroient-ils ? AL. Six. HOR. Après que cette rouille & cette amour du gain ont infecté les eſprits, oſons-nous eſperer qu'on ſera des vers dignes d'être avoués des Muſes, & conſervés dans de beaux cabinets de cedre & de ciprès ?

(*a*) Les Poëtes ont ordinairement en vue dans leurs pieces, ou d'inſtruire, ou de plaire, ou de mêler les deux enſemble, & d'inſtruire en divertiſſant. (*b*) Voulez-vous inſtruire ? Soyez court, afin que l'eſprit puiſſe retenir plus facilement vos préceptes. Tout ce qu'on dit d'inutile & de ſuperflu ſe repand comme une liqueur qu'on verſe dans une bouteille pleine. (*c*) Ne voulez-vous que divertir ? Que vos fictions ſoient toujours vraiſemblables ; gardez-vous de haſarder ſur la ſcene tout ce que demande un ſujet, & qu'on ne voye jamais dans vos pieces arracher du ventre d'une ſorciere monſtrueuſe un enfant tout en vie qu'elle ait dévoré. Mais je vous avertis que ſi vous ne vous attachez qu'à l'agréable, vous n'aurez pas le ſuffrage des Sénateurs, qui condamnent les pieces où ne regne pas l'inſtruction. Et ſi vous ne viſez qu'à l'utile, les Chevaliers ſeront rebutés de la triſteſſe & de la ſechereſſe de vos vers, qui n'auront rien de plaiſant. Pour être aprouvé des uns & des autres, il faut mêler par tout également l'utile avec (*d*) l'agréable, & qu'ils ne ſe quittent jamais. Les ouvrages, ou l'on fait

(*a*) Deſſein des Poëtes dans leurs pieces.
(*b*) Ce qui eſt fait pour inſtruire, doit être court.
(*c*) Ce qui eſt fait pour divertir, doit être vraiſemblable.
(*d*) L'agréable doit être toujours mêlé avec l'utile.

Hic meret æra liber Sosiis: hic & mare transit,
Et longum noto scriptori prorogat ævum.
Sunt delicta tamen quibus ignovisse velimus.
Nam neque chorda sonum reddit quem vult manus & mens,
Poscentique gravem persæpè remittit acutum:
Nec semper feriet quodcumque minabitur arcus.
Verum ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura. Quid ergo?
Ut scriptor si peccat idem librarius usque,
Quamvis est monitus, veniâ caret: & citharœdus
Ridetur, chordâ qui semper oberrat eâdem.
Sic mihi, qui multum cessat, fit Chœrilus ille,
Quem bis terque bonum, cum risu miror: & idem
Indignor quandoque bonus dormitat Homerus.
Verum opere in longo fas est obrepere somnum.
Ut pictura, poësis erit, quæ: si propius stes,
Te capiet magis: & quædam, si longius abstes.

Hæc

fait ce mélange, enrichiſſent les Libraires, paſſent les mers, & procurent une eſpece d'immortalité à leurs Auteurs. Il y a pourtant certains defauts que l'on pardonne ſans peine. Car une corde d'un inſtrument ne rend pas toujours le ſon que demande celui qui joue, & le meilleur tireur du monde ne frape pas toujours le but. *(a)* Quand les beautés l'emportent de beaucoup ſur un ouvrage, je ne ſerai point choqué d'y voir certaines taches qui viennent ou d'une négligence pardonnable, ou de l'infirmité, qui eſt ſi naturelle aux hommes. Mais ſur ce pied-là, que ne faudra-t-il point pardonner? *(b)* Quand un copiſte fait ſouvent la même faute, quoiqu'il ait été averti, il ne merite point de pardon, non plus qu'un joueur de luth qui touche ſouvent mal à propos la même corde. Il en eſt de même des Poëtes; celui qui tombe ſouvent dans les mêmes fautes, devient pour moi ce *(c)* Chérilus que j'admire en deux ou trois endroits de ſes ouvrages, en me moquant toujours de lui. Au contraire je ſens un veritable dépit, & ne puis aſſez m'étonner que le bon Homere *(d)* ait ſommeillé quelquefois. Mais ce ſommeil eſt permis dans un long ouvrage.

(e) La poëſie eſt comme la peinture ; dans l'une & dans l'autre il y a des morceaux qui vous plairont davantage, ſi vous les voyez de près ; & d'autres, ſi vous les regardez de loin. L'un veut

(a) Fautes pardonnables.

(b) Fautes qu'on ne pardonne point.

(c) Chérilus, très méchant Poëte, ne laiſſe pas d'être bon en quelques endroits.

(d) Homere ſommeille quelquefois.

(e) Poëſie ſemblable à la peinture : elle a differens points de vue.

Hæc amat obscurum, volet hæc sub luce videri,
Judicis argutum quæ non formidat acumen.
Hæc placuit semel, hæc decies repetita placebit.
O major juvenum, quamvis & voce paternâ
Fingeris ad rectum, & per te sapis, hoc tibi dictum
Tolle memor: certis medium & tolerabile rebus
Rectè concedi. Consultus juris, & actor
Causarum mediocris, abest virtute diserti
Messalæ, nec scit quantum Cassellius Aulus:
Sed tamen in pretio est: mediocribus esse Poëtis
Non homines, non Dî, non concessêre columnæ.
Ut gratas inter mensas symphonia discors,
Et crassum unguentum & Sardo cum melle papaver,
Offendunt, poterat duci quia cœna sine istis:
Sic animis natum inventumque poëma juvandis,
Si paulùm à summo discessit, vergit ad imum.
Ludere qui nescit, campestribus abstinet armis:
Indoctusque pilæ discive trochive quiescit,
Ne spissæ risum tollant impunè coronæ:
Qui nescit, versus tamen audet fingere. Quidni?

Liber

veut être placé dans l'obſcurité ; l'autre ne craint pas d'être vu au grand jour : celui-là n'eſt fait que pour plaire & pour amuſer un moment ; & celui-ci, plus vous le conſiderez, plus il vous charmera.

O vous, Piſon, qui êtes l'aîné de votre famille, quoique les préceptes & l'exemple de votre pere ſuffiſent pour vous former, & que vous n'ayez pas même beſoin de guide, ne laiſſez pas de bien retenir cette regle, & d'en faire votre profit : Il y a de certaines choſes où la médiocrité eſt permiſe, & même eſtimée. Un Juriſconſulte ou un Avocat, peut bien n'être pas ſi éloquent que Meſiala, ni ſi ſavant que Caſſelius Aulus, & avoir pourtant ſon prix. (*a*) Mais il eſt defendu aux Poëtes d'être médiocres : les hommes, les Dieux, & les piliers même des boutiques, ne peuvent ſouffrir cette médiocrité, tout ſe revolte contre elle. Comme une ſimphonie, qui n'eſt pas d'accord, comme des eſſences gâtées, & de la graine de pavot mêlée avec le miel de Sardaigne, font un très méchant effet dans un feſtin, parcequ'on pouvoit fort bien s'en paſſer ; tout de même, (*b*) la poëſie, qui n'a été inventée que pour le délaſſement & pour le plaiſir de l'eſprit, ſi elle ne monte pas au plus haut dégré, deſcend au plus bas, & tombe dans les abimes. Celui qui ne ſait pas faire des armes, ne va point combattre dans le champ de Mars ; & celui qui ne ſait jouer ni à la paume, ni au palet, ſe tient en repos, de peur que toute l'aſſemblée ne rie impunément de ſon peu d'adreſſe. Mais celui qui ne ſait ce que c'eſt que poëſie, a pourtant l'audace de faire des vers.

(*a*) Médiocrité pardonnable par tout, excepté dans la poëſie.
(*b*) Poëſie pourquoi inventée.

Liber & ingenuus, præsertim census equestrem
Summam nummorum, vitioque remotus ab omni.
Tu nihil invitâ dices faciesve Minervâ:
Id tibi judicium est, ea mens: si quid tamen olim
Scripseris, in Metî descendat judicis aures,
Et patris, & nostras: nonumque prematur in annum.
Membranis intus positis, delere licebit
Quod non edideris: nescit vox missa reverti.

Sylvestres homines sacer interpresque Deorum
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus:
Dictus ab hoc lenire tigres, rabidosque leones.
Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis
Saxa movere sono testudinis, & prece blandâ
Ducere quo vellet. Fuit hæc sapientia quondam,
Publica privatis secernere, sacra profanis;

vers. Pourquoi non? n'eſt-il pas de qualité? n'a-t-il pas le bien qu'il faut pour être reçu Chevalier? & ne vit-il pas ſans reproche? Pour vous, je ſais bien que vous ne ferez & ne direz jamais rien en forçant votre naturel, vous avez trop de bon ſens & trop d'eſprit. Cependant, croyez-moi, ſi vous faites quelque choſe un jour, ſoumettez-le à la critique de Métius, à celle de votre pere, *(a)* & à la mienne, & gardez votre ouvrage neuf ans entiers. Pendant que vos cahiers ſeront dans votre cabinet, vous pourez effacer tant qu'il vous plaira. Dès qu'ils ſont publics, vous n'en êtes non plus le maître que de la parole, quand elle eſt une fois lâchée.

(*b*) Orphée, ce ſacré Interprete des Dieux, ayant, par la force de ſes vers, détourné du meurtre les hommes encore ſauvages, & leur ayant fait quiter la vie brutale qu'ils menoient, on publia qu'il adouciſſoit les tigres, & qu'il aprivoiſoit les lions les plus furieux. La même choſe arriva peu de tems après à Amphion, qui par les charmes de ſa poëſie, bâtit la citadelle de Thebes: on dit que par le ſon de ſa lire il donnoit du mouvement aux pierres, & que par des prieres tendres & touchantes, il les forçoit à s'aller poſer d'elles-mêmes dans le lieu qu'il vouloit leur faire occuper. Car anciennement on ne connoiſſoit d'autre ſageſſe, (*c*) ni d'autre poëſie que celle qui enſeignoit à diſtinguer le bien du public de celui des particuliers, & les choſes ſaintes, des prophanes: à réprimer la

(*a*) On doit garder longtems ſes ouvrages dans ſon cabinet, avant que de les rendre publics.

(*b*) Fable d'Orphée, ſurquoi fondée.

(*c*) Ancienne poëſie, ce qu'elle enſeignoit.

Concubitu prohibere vago; dare jura maritis;
Oppida moliri; leges incidere ligno.
Sic honor & nomen divinis vatibus atque
Carminibus venit. Post hos insignis Homerus
Tyrtæusque mares animos in Martia bella
Versibus exacuit: dictæ per carmina sortes:
Et vitæ monstrata via est: & gratia regum
Pieriis tentata modis: ludusque repertus,
Et longorum operum finis: ne forte pudori
Sit tibi Musa lyræ solers, & cantor Apollo.

Naturâ fieret laudabile carmen, an arte,
Quæsitum est: ego nec studium sine divite venâ,
Nec rude quid prosit video ingenium: alterius sic
Altera poscit opem res, & conjurat amicè.
Qui studet optatam cursu contingere metam,
Multa tulit fecitque puer: sudavit, & alsit:
Abstinuit Venere & vino. Qui Pythia cantat
Tibicen, didicit priùs, extimuitque magistrum.

Nunc

la fureur des hommes, qui croyoient avoir droit de disposer de toutes les femmes: à donner des regles aux gens mariés, pour les faire bien vivre dans leur famille: à bâtir des villes, & à établir des loix. C'est par-là que ces Poëtes divins & leurs vers s'établirent dans le monde, & y aquirent une si grande réputation.

(*a*) Après ce premier âge de la poësie, Homere & Tyrtée allumerent dans les courages un feu martial: les oracles ne furent plus donnés qu'en vers: les vers servirent à déveloper les secrets de la Nature; on les employa à gagner la faveur des Rois, & on les mit de tous les jeux & de tous les spectacles, qu'on inventa pour se delasser de ses longs travaux & de toutes ses fatigues. Je vous dis cela afin que vous n'ayez point de honte de faire la cour aux Muses & à Apollon.

(*b*) On dispute depuis longtems si les bons vers sont des productions de l'art, ou de la nature. Pour moi je ne vois point à quoi sert l'art sans le naturel, ni le naturel sans l'art; ils ont tous deux besoin du secours l'un de l'autre, & doivent être toujours étroitement unis. (*c*) Voyez les athletes, s'ils veulent remporter le prix de la course, ils ne se contentent pas d'avoir le corps souple & léger, ils travaillent, ils s'exercent, ils souffrent le chaud, le froid, ils renoncent à l'amour & au vin; & les joueurs de flute, avant que de parvenir à chanter les cantiques Pythiens, n'ont-ils pas fait leur aprentissage, & obéï à un maître? Mais aujourd'hui pour être grand Poëte, il suffit de dire

(*a*) Second âge de la poësie.
(*b*) La nature & l'art doivent être inséparables.
(*c*) Preuves que l'art doit venir au secours de la nature.

Nunc satis est dixisse: ego mira poëmata pango.
Occupet extremum scabies: mihi turpe relinqui est,
Et, quod non didici, sanè nescire fateri.

Ut præco ad merces turbam qui cogit emendas,
Assentatores jubet ad lucrum ire Poëta,
Dives agris, dives positis in fœnore nummis.
Si verò est unctum qui rectè ponere possit,
Et spondere levi pro paupere, & eripere atris
Litibus implicitum, mirabor si sciet inter-
-noscere mendacem verumque beatus amicum.
Tu seu donaris, seu quid donare voles cui,
Nolito ad versus tibi factos ducere plenum
Lætitiæ: clamabit enim, pulcrè, benè, rectè,
Pallescet super his: etiam stillabit amicis
Ex oculis rorem: saliet, tundet pede terram.
Ut qui conducti plorant in funere, dicunt
Et faciunt propè plura dolentibus ex animo: sic
Derisor verò plus laudatore movetur.
Reges dicuntur multis urgere culullis,

Et.

dire hardiment: (*a*) Je fais des vers admirables. Malheur à ceux qui demeurent dans les derniers rangs; ce ſeroit une grande honte à moi de ne rien faire, & de m'amuſer à étudier. Je n'ai garde d'avouer que je ne ſais pas ce que je n'ai jamais apris.

(*b*) *Pour bien réuſſir, il ne ſuffit pas toujours d'avoir de l'étude & du naturel; il faut encore des amis ſinceres.* Mais un Poëte qui a de bonnes terres & beaucoup d'argent, apelle les flateurs à un gain tout clair, comme un crieur public apelle les paſſans, & les convie à venir acheter ſa marchandiſe. Que ſi avec cela il aime à donner bien à manger, à cautionner les pauvres, & à employer ſon éloquence & ſon crédit pour les tirer de toutes leurs affaires les plus mauvaiſes, ce ſera un grand miracle, s'il eſt aſſez heureux pour diſcerner le veritable ami d'avec le faux. Quand vous aurez donc fait, ou que vous voudrez faire quelque preſent à quelqu'un, je vous conſeille de ne lui pas lire vos vers pendant qu'il eſt encore dans la joie: car à chaque vers il s'écriera: (*c*) Cela eſt beau, cela eſt admirable, cela eſt divin; il contrefera l'extaſié, il pleurera de tendreſſe, il ſautera ſur ſon ſiége, il battra la terre du pied. En un mot, comme les gens qu'on loue pour pleurer aux funerailles, diſent & font beaucoup plus de choſes que ceux qui ſont veritablement affligés; tout de même, le flateur eſt bien plus ému que l'ami ſincere. On dit que quand les grands Seigneurs veulent honorer quelqu'un de leur amitié,

(*a*) Langage des Poëtes ignorans & témeraires.
(*b*) Amis ſinceres très neceſſaires à ceux qui écrivent.
(*c*) Manieres du faux ami.

Et torquere mero, quem perſpexiſſe laborent,
An ſit amicitiâ dignus. Si carmina condes,
Nunquam te fallant animi ſub vulpe latentes.
Quintilio ſi quid recitares, corrige, ſodes,
Hoc, aiebat, & hoc. Melius te poſſe negares,
Bis terque expertum fruſtra? delere jubebat,
Et malè tornatos incudi reddere verſus.
Si defendere delictum quam vertere malles,
Nullum ultra verbum, aut operam ſumebat inanem,
Quin ſine rivali teque & tua ſolus amares.
Vir bonus & prudens verſus reprehendet inertes:
Culpabit duros: incomtis allinet atrum
Tranſverſo calamo ſignum: ambitioſa recîdet
Ornamenta: parum claris lucem dare coget:
Arguet ambiguè dictum: mutanda notabit:
Fiet Ariſtarchus, nec dicet: Cur ego amicum
Offendam in nugis? Hæ nugæ ſeria ducent
In mala, deriſum ſemel, exceptumque ſiniſtrè.
Ut, mala quem ſcabies aut morbus regius urget,

Aut

tié, ils l'éprouvent par le vin, pour voir s'il la merite, & s'il ſera ſecret. Si vous faites jamais des vers, examinez bien auparavant ceux que vous voudrez prendre pour Juges, afin que vous connoiſſiez bien ceux qui louent comme le renard louoit le corbeau. *(a)* Quand on liſoit quelque choſe à Quintilius, il diſoit franchement, corrigez cela & cela. Si on lui répondoit qu'on ne pouvoit mieux faire, & qu'on y avoit fait tous ſes efforts, il vous conſeilloit d'effacer ſans miſericorde, & de remettre ſur l'enclume tous les vers mal tournés. Que ſi on aimoit mieux ſoutenir ſes fautes que de les corriger, il ne diſoit pas un ſeul petit mot davantage; il s'épargnoit une peine inutile, & vous laiſſoit une entiere liberté de vous aimer ſeul & ſans rival, vous & vos vers.

Un homme de bien, qui eſt ſavant & bon Critique, reprendra tous les vers lâches & rampans, condamnera ceux qui ſont durs, effacera ceux qui n'ont ni beauté ni grace; retranchera tous les ornemens ambitieux; vous obligera d'éclaircir tout ce qui eſt obſcur, & d'ôter toutes ſortes d'ambiguités & d'équivoques; en un mot il marquera tout ce qui doit être changé: il ſera un Ariſtarque ſévere, & ne dira jamais: Pourquoi irois-je offenſer mon ami pour des bagatelles? *(b)* Ces bagatelles le précipiteront dans de veritables maux, dès que vous vous ſerez une fois moqué de lui en lui cachant ſes fautes: car les gens ſages n'évitent pas avec plus de ſoin la rencontre d'un lépreux, d'un homme

(a) Manieres de l'ami ſincere qui eſt bon Critique.

(b) La flaterie cauſe de tous les malheurs qui arrivent aux méchans Poëtes.

Aut fanaticus error, & iracunda Diana,
Vesanum tetigisse timent fugiuntque Poëtam,
Qui sapiunt: agitant pueri, incautique sequuntur.
Hic dum sublimes versus ructatur, & errat,
Si veluti merulis intentus decidit auceps
In puteum, foveamve: licet, succurrite, longum
Clamet, io, cives, non sit qui tollere curet.
Si quis curet opem ferre, & demittere funem,
Quî scis an prudens huc se dejecerit? atque
Servari nolit? dicam, Siculique Poëtæ
Narrabo interitum: Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit. Sit jus liceatque perire Poëtis.
Invitum qui servat, idem facit occidenti.
Nec semel hoc fecit: nec, si retractus erit, jam
Fiet homo, & ponet famosæ mortis amorem.
Nec satis apparet cur versus factitet: utrum
Minxerit in patrios cineres, an triste bidental

Move-

homme qui a la jaunisse, d'un lunatique & d'un enragé, que celle d'un méchant Poëte. Dès qu'il passe dans les rues, il est toujours poursuivi par une troupe d'enfans & d'étourdis qui ne connoissent pas le danger auquel ils s'exposent. Quand ce maître fou exhale ses vers sublimes, s'il lui arrive de s'égarer & de tomber dans un puits ou dans un fossé, comme un oiseleur qui chasse aux merles, il aura beau crier d'une voix piteuse : Mes amis, secourez-moi, je vous prie, personne n'ira pour le relever : & si quelqu'un se presentoit pour le secourir & pour lui jetter une corde, je serois le premier à lui dire : Qu'allez-vous faire ? que savez-vous s'il ne s'est pas jetté-là tout exprès, & s'il veut qu'on l'en retire ? & je ne manquerois pas de lui conter l'histoire du Poëte de Sicile. La voici en deux mots : (*a*) Empédocle s'étant mis dans la tête de passer pour un Dieu, s'alla jetter tout transi dans les flammes du mont Etna. C'est bien la moindre chose que les Poëtes ayent la liberté de perir quand il leur en prend fantaisie, & c'est un meurtre que d'en sauver un malgré lui. Ce n'est pas la premiere fois que celui-ci a fait la même folie, & quand vous le tireriez de-là, ne croyez-pas qu'il en devînt plus sage, ni qu'il renonçat à la passion qu'il a pour ce genre de mort qui fera parler le monde. Veritablement on ne voit pas bien ce qui a pu lui attirer cette rage de faire des vers ; & l'on ne sait s'il a profané le tombeau de son pere, ou si par un sacrilége épouvantable, il a remué les tristes bornes d'un lieu frapé de la foudre, & publiquement consacré. Ce qu'il y

(*a*) Histoire d'Empédocle.

Moverit incestus. Certè furit, ac velut ursus,
Objectos caveæ valuit si frangere clathros,
Indoctum, doctumque fugat recitator acerbus.
Quem verò arripuit, tenet, occiditque legendo,
Non missura cutem nisi plena cruoris hirudo.



ỳ a de certain, c'eſt qu'il eſt furieux : car comme un ours, qui a rompu les barreaux de ſa loge, il met en fuite ſavans & ignorans, en leur récitant ſes vers ; & quand il en peut attraper quelqu'un, il ne lui fait aucun quartier, il le tient & l'aſſaſſine par ſes lectures. C'eſt une veritable ſang-ſue qui ne quite jamais la peau où elle s'attache, que quand elle eſt pleine de ſang.



REMARQUES SUR L'ART POETIQUE D'HORACE.

EN Asie, en Grece, dans la Macédoine, & en Egypte, il y avoit depuis un tems immémorial des assemblées de gens choisis pour examiner les ouvrages de poësie & d'éloquence. Auguste, qui vouloit que sous son regne, l'Italie ne cédat en rien à la Grece, ni à tous les autres Empires, qui avoient été les plus florissans, & qui travailloit de tout son pouvoir à donner de l'émulation à tous les Ecrivains, & à les exciter par des récompenses & par des honneurs, en établit aussi une à Rome, & lui donna le temple & la bibliotheque d'Apollon dans son palais pour y faire ses conferences. Voilà de titres bien glorieux pour les assemblées de Savans, que nous apellons *Académies.* Si l'on en croit Théodore Marcile, celle d'Auguste eut un grand avantage sur toutes les autres, qui n'étoient composées que de cinq, ou de sept Juges tout au plus: car il assuré qu'elle en avoit vingt, qu'il compte tous l'un après l'autre, comme s'il avoit vu leurs Lettres, ou assisté à leur réception. Il feroit à souhaiter qu'il nous eût apris d'où il a tiré une particularité si remarquable: car j'avoue que je n'en sais rien; je crains même qu'elle n'ait d'autre fondement que la fin de la Satire X. du

Li-

Livre I. qu'on peut fort bien entendre d'une autre maniere. En tout cas il n'a pas mal choisi ; voici les noms de ses Académiciens, Virgile, Varius, Tarpa, Mécénas, Plotius, Valgius, Octavius, Fuscus, les deux Viscus, Pollion, les deux Messala, les deux Bibulus, Servius, Furnius, Tibulle, Pison le Pere, & Horace. Cynéas disoit à Pyrrhus que le Sénat de Rome lui avoit paru une assemblée de Rois. On pouroit dire avec plus de raison d'une Académie qui auroit eu tous ces grands personnages, que c'étoit une assemblée de Dieux. Ce savant Critique n'en demeure pas-là; comme on donne rarement des bornes à ses conjectures, il veut que cet établissement d'Auguste,& la qualité d'Académicien ayent fait naître à Horace l'envie de composer une Poëtique, & d'assembler toutes les regles & tous les jugemens qu'on faisoit dans ce Corps. Je voudrois de tout mon coeur que cela fût vrai. Horace auroit commencé à corriger la maligne influence d'une étoile envieuse & jalouse de notre bien, qui a toujours presidé à ces sortes d'assemblées, & n'a jamais permis qu'il en soit sorti aucun ouvrage entier qui pût nous instruire & nous montrer en quoi consistent les richesses de l'éloquence & de la poësie; ce qui forme & nourit les Poëtes & les Orateurs; ce qui sied ou ne sied pas, en un mot les vertus de ces deux arts, & leurs vices. Mais comme ce dessein peut fort bien monter dans la tête d'un autre que d'un Académicien, & que même on n'a encore jamais vu d'ouvrage de cette nature, fait de concert par des Auteurs qui fussent honorés de ce titre, il se trouvera vraisemblablement toujours des incrédules qui ne se rendront pas à des conjectures dénuées d'autorités. Pour les convaincre il faudroit qu'Horace eût pris lui-même cette qualité, & qu'il eût mis à la tête de son Livre, *L'Art Poëtique d'Horace de l'Académie Latine:* car on a affaire aujourd'hui à d'étranges gens.

Quoi qu'il en soit, qu'Horace ait composé cet

ouvrage comme homme public, ou comme particulier, il avoit en vue de donner aux Romains une Poëtique, qui seroit comme un abrégé & un précis de ce qu'Ariſtote, Criton, Zénon, Démocrite & Néoptoleme de Paros avoient écrit ſur ce ſujet : on veut même que ce ne ſoit preſque qu'une compilation des plus excellens préceptes de ce dernier : car Porphyrion écrit : *In quem librum conjecit præcepta Neoptolemi de arte poëticâ, non quidem omnia, ſed eminentiſſima. Horace a mis dans ce Livre les préceptes de Néoptoleme de l'art poëtique, non pas tous veritablement, mais les plus excellens.* Comme il ne travailloit pas à cela de ſuite, & qu'il ne gardoit d'autre ordre que celui des matieres que le haſard lui donnoit à lire & à examiner, il eſt arrivé de-là qu'il n'y a aucune méthode ni aucune liaiſon de parties dans ce Traité, qui même n'a jamais été achevé, Horace n'ayant pas eu le tems d'y mettre la derniere main, ou, ce qui eſt plus vraiſemblable, n'ayant pas voulu s'en donner la peine. Ceux qui ont cru qu'ils en feroient un ouvrage entier & parfait en tranſpoſant ſes vers, ſe ſont fort trompés. Il y manquera toujours beaucoup de choſes qui entroient naturellement dans ſon deſſein. Il falloit donc ſe contenter, à mon avis, de marquer les vuides en ſeparant un peu les matieres, ſans rien changer ; & c'étoit le ſentiment de Monſieur le Févre. Ce defaut de liaiſon & d'arrangement ne laiſſe pas d'avoir ſes graces, ſur tout dans des préceptes qui doivent être libres, & n'avoir rien de lâche ni de languiſſant. L'ordre qu'Heinſius y a voulu mettre, ne ſert qu'à relever & à faire mieux connoître la beauté du deſordre dans lequel Horace l'a laiſſé.

Après la Poëtique d'Ariſtote, je ne connois point dans l'antiquité d'ouvrage de critique plus excellent que celui-ci, & où il y ait plus de profit à faire. Tout y eſt d'une juſteſſe & d'une perfection qui ne laiſſent rien à deſirer. Toutes les déciſions & tous les jugemens, qu'il contient, ſont autant de verités ti-

rées de la nature des choſes dont il traite; & il n'y en a preſque point dont on puiſſe s'écarter le moins du monde, ſans s'éloigner en même tems du bon-ſens & de la raiſon, comme on le verra dans les Remarques. Jule Scaliger s'eſt bien éloigné de l'un & de l'autre dans le jugement qu'il a porté de cet ouvrage: *Voulez-vous ſavoir*, dit-il, *ce que je penſe de l'Art Poëtique d'Horace? C'eſt un art enſeigné ſans art. De Arte quæres quid ſentiam, Quid? Equidem quod de arte ſine arte traditâ.* Et après avoir fait l'énumeration des parties qui le compoſent, & qu'il n'a nullement compriſes, il fait entendre que cet art ne peut plaire qu'à des enfans, & qu'il n'y a nul profit à faire dans cette lecture. Veut-on ſavoir ce qui a le plus nui à Horace dans l'eſprit de Scaliger? C'eſt que Scaliger a fait auſſi une Poëtique, dont il étoit fort amoureux. Et il faut avouer que cet ouvrage n'eſt point ſans merite; il y a une belle méthode, un bel ordre, un ſavoir fort étendu, & le ſtile en eſt noble, concis & fort convenable au ſujet qu'il traite. Mais il manque par les fondemens; car tout porte ſur un goût faux, & ſur des minuties qui regardent plus le Grammairien que le Poëte. Nul précepte pour la grande poëſie: nul chemin ouvert aux Poëtes: nul ſecours pour un génie qui cherche à s'inſtruire: rien qui lui éleve l'eſprit & qui le diſpoſe à l'enthouſiaſme: rien qui lui montre en quoi conſiſtent les richeſſes de la poëſie; en un mot rien qui découvre ce qui mene à la perfection, & ce qui en éloigne.

Unde parentur opes, quid alat formetque Poëtam
Quid deceat, quid non; quo virtus, quo ferat error.

Au lieu que tout cela eſt admirablement traité dans Horace. Tout y eſt grand. La route qu'un Poëte doit tenir eſt très bien marquée. Tous les ſecrets de l'art y ſont dévelopés, & tous ſes préceptes ſont ſi ſo-

ſolides, ſi néceſſaires & ſi importans qu'encore aujourd hui le ſuccès des plus grands ouvrages de poëſie dépend de l'obſervation de ſes regles; tant il eſt vrai qu'elles ſont tirées du fond de la nature, qui eſt la même partout & dans tous les tems. Il y a tel précepte d Horace qui vaut mieux ſeul que tout le volume énorme de la Poëtique de Scaliger. Celle-ci reſſemble à ces grandes medecines qui accablent plus qu'elles ne ſoulagent, au lieu que celle d Horace eſt comme ces eſſences admirables, dont la ſeule odeur refait en un moment les eſprits, & redonne la ſanté & la force, ou pour mieux dire elle eſt comme la Panacée d'Apollon, dont parle Callimaque, & dont les précieuſes goutes portent l'immortalité partout où elles tombent;

------ ἐν δ' ᾧ κεν ἐκεῖναι
Πρῶκες ἔραζε πέσωσι, ἀκήρια πάντ' ἐγένοντο.

Quoique ce ne ſoit qu'une Epitre comme les précédentes, Horace n'a pas laiſſé de l'apeller, *de Arte Poëticâ*, Art Poëtique, pour la diſtinguer des autres, où il n'a traité de cet art que par occaſion, & en paſſant. Et l'on ne peut pas douter de l'antiquité de ce titre, puiſque Quintilien l'a cité dans le chapitre III. du VIII. Livre: *Id enim tale eſt monſtrum quale Horatius in primâ parte libri de Arte Poëticâ fingit: humano capiti, &c.*

1 *Humano capiti cervicem pictor equinam*] Horace entre tout d'un coup en matiere ſans aucun préambule, & il donne d'abord le précepte le plus géneral & le plus néceſſaire, & qui eſt le fondement de tout. C'eſt celui de la ſimplicité & de l'unité dans le ſujet, dans l'arrangement ou la diſpoſition, dans les ornemens & dans le ſtile. Il ne pouvoit pas mieux commencer cet ouvrage qu'en travaillant dès l'entrée à donner de l'averſion pour les fautes qu'on fait contre cette unité; ni rendre ces fautes plus odieuſes, qu'en comparant les ouvrages, qui péchent

chent de cette maniere, à un tableau où un Peintre auroit épuisé toute son imagination à faire le monstre le plus extravagant dont on ait jamais ouï parler.

2 *Et varias inducere plumas*] *Ceux qui auront soin de la réputation d'Horace*, ce sont les termes de M. Bentlei, *liront volontiers: variasque inducere formas.* Mais c'est ce que ceux qui aiment Horace ne feront jamais. Horace ne peut avoir écrit, *formas*, car *forma* se dit de ce qui resulte d'un tout, qui a telle forme, telle figure. *Plumas* est la veritable leçon. Horace fait ici un assemblage d'une tête de femme, d'un col de cheval, & de divers membres d'oiseaux qui se terminent par une énorme queue de poisson. Cela compose un monstre plus monstre que la Chimere.

3 *Ut turpiter atrum desinat in piscem mulier formosa supernè*] Le portrait que Virgile fait de Scylla dans le III. Livre de l'Enéïde, a pu donner lieu à l'idée du monstre qu'Horace décrit:

Prima, hominis facies, & pulcro pectore virgo
Pube tenus, postrema immani corpore pistrix
Delphinum caudas utero commissa luporum.

Par le haut c'est une figure humaine, & une fort belle fille jusqu'à la moitié du corps; & par le bas c'est une horrible baleine qui finit par des queues de dauphin jointes à un ventre de loup.

Mais celui d'Horace est encore plus monstrueux & plus choquant. *Ater piscis*, un poisson noir, pour *un grand poisson*, c'est-à-dire un poisson horrible, comme sont tous les grands poissons. C'est pourquoi Porphyrion l'explique *atrum piscem*, *belluam marinam*, *pistricem.*

5 *Spectatum admissi risum teneatis amici*] Ceci est pris de la coutume des Peintres & des Sculpteurs,

teurs, qui après avoir achevé quelque ſtatue ou quelque tableau, faiſoient publier qu'un tel jour ils l'expoſeroient en public: car ils vouloient ſavoir que produiroit une premiere vue ſur un grand nombre de ſpectateurs, & profiter des divers jugemens qu'on pouroit faire de leur ouvrage. Il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui écrivent, puſſent tâter & ſonder ainſi par avance le goût du public. Mais peut-être ne le voudroient-ils pas.

6 *Credite, Piſones*] Il y a une infinité de gens qui, non ſeulement s'imaginent que ce n'eſt pas un defaut que de ne pas obſerver cette ſimplicité & cette unité dont Horace parle, mais qui croyent même que c'eſt une vertu, & que la variété donne aux ouvrages une beauté que l'unité ne ſauroit donner. D'un autre côté, parmi ceux qui ſont perſuadés que c'eſt un defaut, il y en a peu qui en ayent l'idée qu'il en faut avoir, & qui ne le croyent léger & pardonnable. Pour prévenir donc les Piſons, & pour les empêcher de donner dans des ſentimens ſi faux, il les aſſure que ce ſeul defaut fait des monſtres de tous les ouvrages où il ſe trouve: voilà pourquoi il dit, *credite, croyez, ſoyez bien perſuadés*, expreſſion qui marque une eſpece de crainte & de defiance que ces jeunes gens ne donnaſſent dans l'opinion contraire, que les méchans Poëtes ſoutenoient, & qu'ils avoient tant d'interêt d'établir. Quoique cette Epitre ſoit adreſſée à Piſon le pere, & à ſes enfans, comme cela paroît par le 24 vers, c'eſt aux enfans que ces préceptes s'adreſſent; & voilà le moyen d'accorder le different dont parle Porphyrion: *Scribit ad Piſones viros nobiles diſertoſque patrem & filios, vel, ut alii volunt, ad Piſones fratres. Horace écrit aux jeunes Piſons & à leur pere, ou comme d'autres le prétendent, il écrit ſeulement aux deux enfans.*

Piſones] Il y avoit à Rome en même tems trois ou quatre familles de ces Piſons, qui étoient tous Calpurniens, & qui ſe diſoient deſcendus de

Cal-

Calpus fils de Numa. L'une étoit de Cnéus Piso, mari de Plancine, qui se tua lui-même, ayant été accusé d'avoir empoisonné Germanicus, & qui laissa deux enfans, Cnéus & Marcus. Mais ce ne peut être à ces Pisons qu'Horace s'adresse ici : car ces enfans n étoient pas nés quand cette Lettre fut écrite, ou ils étoient encore trop jeunes, outre que le pere étoit d'un naturel feroce & violent. Tacite, *Cneum Pisonem, ingenio violentum, obsequii ignarum, insitâ промociâ à patre.* Ce qui ne répond nullement au caractere de douceur qu Horace lui donne dans cette Epitre. Il y avoit une autre branche des Pisons apellés *Cesonins*, & qui descendoient de ce Lucius Piso qui avoit é é Censeur, & dont Jules Cesar avoit épousé la fille apellée *Calpurnie.* Le fils de ce Lucius Piso étoit ce Pison qui fut Consul avec Drusus Libo, l'an de Rome 738. Horace étant âgé de cinquante-un an ; & à qui Auguste avoit donné le gouvernement de Rome & celui de Thrace. C'étoit un homme de plaisir. Il passoit ordinairement la nuit à table, & se levoit à midi ; mais cela n'empéchoit pas qu'il ne fît toujours son devoir Il eut la confiance d'Auguste, & ensuite celle de Tibere, sous le regne duquel il mourut, je crois, Grand Pontife, âgé de quatre vingts ans, l'an de Rome 785. C'est à ce Pison & à ses enfans qu'Horace parle.

Isti tabulæ fore librum persimilem] Il ne se contente pas de dire qu'un ouvrage ainsi varié sera semblable à ce monstre, il dit *persimilem*, qu'il sera entierement semblable: car il veut ôter tout sujet de doute aux Pisons, & les mettre en état de ne pouvoir être seduits par ceux qui soutenoient le contraire.

Librum] Tout ouvrage, de quelque nature qu'il soit; mais il parle particulierement du poëme épique & du poëme dramatique.

7 *Veluti ægri somnia*] Il ne dit pas comme les songes d'un homme sain, mais comme les réveries d'un malade, qui sont toujours extravagantes & peu suivies.

Vanæ

Vanæ species] Des especes, des idées vaines, c'est-à dire de idées des choses qui ne subsistent point ensemble dans la nature, & qui ne se trouvent que dans le cerveau creux des malades, des fous, ou des méchans Poëtes.

8 *Ut nec pes nec caput uni reddatur formæ*] C'est, à mon avis, l'explication de *vanæ species*, dont la tête & les pieds n'ont aucun raport, & sont de differente espece.

9 *Pictoribus atque Poëtis quidlibet audendi*] C'est la réponse des méchans Poëtes qui combatoient le sentiment d'Horace, & qui ne vouloient pas s'assujettir à la sage régularité qu'il leur recommandoit. *Il a toujours été permis aux Peintres & aux Poëtes*, disoient-ils, *de tout entreprendre, & de tout oser*; & personne n'a le droit de leur demander raison des libertés qu'ils ont prises, ni de les censurer. Les Poëtes abusoient ainsi du privilége de la poësie, & pretendoient excuser par-là les plus monstrueuses imaginations, & les rêveries les plus extravagantes. Il est certain que le privilége des Peintres & des Poëtes est fort étendu. Ovide a dit *fæcunda licentia vatum*, la feconde licence des Poëtes; & Lucien a avancé que les Peintres & les Poëtes ne pouvoient être obligés à répondre de leurs fantaisies & de leurs imaginations. Mais Horace va faire voir quelles bornes on doit donner à cette licence.

11 *Scimus*] C'est la réponse d'Horace, qui dit à ces méchans Poëtes, *je le sais*. Je connois tous les priviléges qu'ont les Poëtes & les Peintres, & je ne veux nullement les leur ôter. Après avoir dit, *je le sais*, il veut continuer *sed non*, mais il est interrompu par ces mêmes Poëtes qui continuent.

Et hanc veniam petimus damusque vicissim] La remarque précédente découvre ce que je pense de ce vers. Il faut éclaircir & prouver ma pensée. On veut que ce soit la suite de la réponse d'Horace qui dise :

Scimus & hanc veniam petimus damusque vicissim.

Je

Je le sais, & comme je donne aux autres la permission d'en user, je demande qu'on me la donne de même.

En qualité de Poëte il dit, *hanc veniam petimus*, je demande cette permission : & en qualité de Critique il ajoute, *damusque vicissim*, & je la donne à mon tour. C'est le sentiment du vieux Commentateur, qui écrit, *petimus quidem ut Poëtæ, damus autem ut Critici.* Mais cette explication m'est suspecte, & je ne suis nullement de cet avis. Comment Horace auroit-il demandé la permission d'user de cette liberté, puisqu'il ne se regardoit pas comme Poëte, & qu'il ne faisoit ni poëme épique, ni poëme dramatique? Assurément on s'est trompé à ce passage. Après qu'Horace a dit *scimus*, *je le sais*, ces méchans Poëtes l'interrompent en continuant,

Et hanc veniam petimus damusque vicissim.

Et nous prétendons qu'on nous donne la permission d'user de ce privilége, comme nous la donnons aux autres.

Cela ne convient point du tout à Horace, qui n'écrivoit rien, comme il le dit dans la suite, *nil scribens ipse*, & convient entierement aux Poëtes qu'il fait parler. Cela est certain. Si l'on ne veut pas que les Poëtes parlent eux-mêmes, parceque cela paroît d'abord trop coupé, on ne peut du moins s'empécher de convenir qu'Horace raporte lui-même la réponse de ces Poëtes, & qu'il dit; je sai bien ce qu'on dit d'ordinaire que les Poëtes & les Peintres ont le privilége de tout entreprendre & de tout oser, & que comme ils donnent aux autres la liberté d'en user, ils demandent qu'on la leur donne de même : on la leur donne, mais c'est à condition qu'ils n'en abuseront point. Cela revient au même, mais le dialogue est plus agréable, plus vif, & plus à la maniere d'Horace.

12 *Sed*

12 *Sed non ut placidis coeant immitia*] C'eſt Horace qui répond: Vous voulez qu'on vous donne la permiſſion d'uſer de vos priviléges, on vous la donne; mais c'eſt à condition que vous n'en abuſerez pas, & que vous ne ferez pas de maniere que, &c. Tout ce dialogue eſt vif & plaiſant, & il ne ſauroit paroître nouveau à ceux qui connoiſſent les manieres d'Horace.

Avant que de continuer, je crois devoir rendre compte d'une penſée que j'ai eue longtems ſur les treize premiers vers de cette Poëtique. J'avois cru qu'ils étoient la Preface & l'envoi du Livre, & qu'Horace, pour excuſer le deſordre où il l'a laiſſé, écrivoit aux Piſons: *Croyez que ce livre, que je vous adreſſe, eſt entierement ſemblable au tableau dont je viens de parler.* Mais enfin j'ai connu que je me trompois. Si Horace avoit voulu parler de ſon Livre, jamais il n'auroit ſuprimé l'article, & aſſurément il auroit écrit, *fore librum hunc ſimilem.* D'ailleurs ne ſe regardant pas comme Poëte, & ne faiſant pas l'honneur à cette Poëtique de la conſiderer comme un ouvrage important, puiſqu'il dit dans la ſuite, *ſi quid componere curam*, ſi la fantaiſie me prenoit d'écrire quelque choſe; il n'eſt pas vraiſemblable qu'il ait voulu s'excuſer d'avoir manqué contre la régularité dans un traité comme celui ci, où non ſeulement elle n'eſt pas néceſſaire, mais où il n'eſt pas même poſſible de l'obſerver. La découverte du dialogue des méchans Poëtes avec Horace, m'a entierement confirmé dans cette opinion, que je crois ſi vraie & ſi ſûre que je n'aurois rien dit de l'autre, ſi je n'avois trouvé des gens très habiles qui en étoient prévenus, & qui ayant toujours regardé ces treize premiers vers comme la Preface du Livre, n'ont changé d'avis que ſur mes raiſons. Cette même penſée pouvant donc venir encore à d'autres, il ne ſera pas inutile d'en avoir dit un mot: car il ne ſuffit pas de refuter les erreurs & les mauvais ſens, il faut, autant qu'on peut, les prévenir.

Ut

Ut placidis coëant immitia] Les Peintres & les Poëtes ne ſont que des imitateurs, & par cette raiſon ils ne doivent peindre que ce qui eſt, ou ce qui peut être: car il n'y a que cela qu'on puiſſe imiter. Mais les uns & les autres ont ſouvent abuſé de leur art, & quité les verités régulieres, ou les idées vraiſemblables, pour ne ſuivre que des imaginations monſtrueuſes. Vitruve ſe plaint de ce defaut des Peintres, dans le cinquieme chapitre du Livre ſeptieme. Ce ſont ces fantaiſies extravagantes qui ont produit ces groteſques, que les curieux ne laiſſent pas d'eſtimer, mais que ceux qui ont le bon goût, ne compareront jamais à une figure réguliere & ſage. Horace donne ici un des plus importans préceptes de l'Art Poëtique, qui eſt de n'aſſembler jamais des ſujets contraires & incompatibles, & de ne bleſſer jamais la nature, la vraiſemblance, ou la verité.

14 *Inceptis gravibus plerumque & magna profeſſis*] Après avoir donné le précepte géneral, Horace deſcend dans le particulier, & donne un exemple de la varieté qu'il condamne. Mais pour faire mieux connoître ce qu'on doit penſer des fautes qu'on fait contre l'unité, qu'il veut rendre néceſſaire & indiſpenſable, il choiſit exprès celle qui paroît la moins choquante, & qui eſt un vice d'autant plus dangereux qu'il ſe gliſſe ſous une aparence de vertu: ce ſont les deſcriptions, piége preſque inévitable aux petits genies. Horace fait donc voir ici le ridicule où tombent tous les jours beaucoup de Poëtes. Des commencemens graves & ſerieux, qui promettent des choſes ſublimes & merveilleuſes, aboutiſſent à une deſcription éclatante d'un bois, d'un autel de Diane, d'un ruiſſeau, du Rhin, ou de l'arc-en-ciel. Ces deſcriptions ſont couſues-là comme des lambeaux. Veritablement ces lambeaux ſont de pourpre, mais ils ſont pueriles ou extravagans, parcequ'ils ſont mal placés. Il ne faut jamais s'abandonner à ces digreſſions, de quelque nature qu'elles puiſ-

puiſſent être, quand notre deſſein nous apelle ailleurs.

16 *Quum lucus & ara Dianæ*] Il peut parler en géneral des autels de Diane, & de tous les bois qui lui étoient conſacrés. Mais je croirois plus volontiers, comme Théodore Marcile, qu'il parle particulierement du bois & de l'autel d'Aricie, *ara Dianæ Nemorenſis*, qu'on prétendoit avoir été bâti par Oreſte, qui y avoit conſacré la ſtatue de Diane Taurique, qu'il avoit enlevée de la Scythie, après avoir tué le Roi Thoas. Les Poëtes prenoient ordinairement cet autel & ce bois pour le ſujet de leurs deſcriptions : car outre que le lieu étoit fort beau, que ne pouvoit-on pas dire d'Oreſte, de Diane Taurique, des ſacrifices qu'on lui avoit faits en Scythie, de ceux qu'on lui faiſoit à Aricie, & de la biſare coutume qui s'obſervoit dans ce temple? Il ne pouvoit y avoir qu'un fugitif pour Prêtre, & il falloit que ce fugitif tuat de ſa main le Prêtre dont il vouloit avoir la place, & qui, par cette raiſon, avoit toujours l'épée à la main pour ſe defendre ; car il s'attendoit d'être attaqué à tous momens. C'eſt pourquoi Ovide a apellé ce temple d'Aricie, *un Royaume aquis par le fer, & d'une main criminelle :*

Partaque per gladios regna nocente manu.

18 *Aut flumen Rhenum*] Horace avoit ſans doute été ſouvent fatigué de cette deſcription du Rhin, dans les poëmes qu'on faiſoit pour celébrer les victoires qu'Auguſte avoit remportées de ce côté-là. Les méchans Poëtes ne manquoient pas de s'aller tous noyer dans ce fleuve, comme cet Alpinus, dont il eſt parlé dans la dixieme Satire du Livre premier :

Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque
Diffingit Rheni luteum caput, &c.

Pen-

Pendant que l'enflé Alpinus égorge lui-même Memnon, ſans attendre le coup d'Achille, & qu'il barbouille la téte limoneuſe du Rhin, &c.

Aut pluvius deſcribitur arcus] L'arc-en-ciel eſt très propre à faire tourner la cervelle à un méchant Poëte; car il croiroit manquer à l'admiration dûe au merveilleux mêlange de ſes couleurs, s'il ne prenoit aux cheveux la moindre petite occaſion de le décrire. Peu de gens ſont capables d'imiter en cette rencontre la ſageſſe d'Homere & de Virgile. Ils ont tous deux trouvé cent fois l'occaſion de décrire cet arc-en ciel ; le premier n'en a jamais dit qu'un mot ; & Virgile, lorſqu'il en a le plus parlé, n'y a employé que deux vers :

Ergo Iris croceis per cœlum roſcida pennis
Mille trahens varios adverſo ſole colores.
Advolat. - - - -

On peut dire que cette deſcription de l'Iris eſt auſſi rapide que ſon vol.

19 *Et fortaſſe cupreſſum ſcis ſimulare*] Les deſcriptions dans la poëſie, & l'imitation des ciprès dans la peinture, étoient d'ordinaire les premiers eſſais de ces deux arts. Les écoliers faiſoient par-là leur aprentiſſage. Et comme on n'eſt pas Peintre pour avoir aſſez bien peint un ciprès, on n'eſt pas Poëte non plus pour avoir fait une deſcription paſſable.

20 *Si fractis enatat exſpes navibus*] Que ſert à ce Peintre aprentif de ſavoir bien peindre un ciprès, lorſqu'il faut peindre un homme qui a fait naufrage, & qui flotant ſur une planche du débris de ſon vaiſſeau, attend la mort à tous momens? Que ſert de même à un Poëte de ſavoir faire paſſablement une deſcription, lorſqu'il eſt queſtion de chanter des exploits immortels? Horace fait alluſion à ces tableaux *ex voto*, que faiſoient faire la plupart de

ceux qui étoient échapés d'un naufrage où ils avoient pensé perir.

21 *Amphora cœpit institui, currente rotâ cur urceus exit*] Voici une autre image tirée du potier, qui commençoit ordinairement son métier par de petits pots qu'on apelloit *urceos*, qui servoient à verser de l'eau ; & qui le finissoit par la grande cruche apellée *amphora*, qui étoit comme le chef-d'oeuvre. Un potier, qui après avoir commencé une grande cruche, ne fait qu'un méchant petit pot, est comme un Poëte qui après un commencement magnifique, tombe & se perd dans des descriptions qui sont l'ouvrage d'un écolier. *Amphora* répond à *inceptis gravibus*, & *urceus* répond à *purpureus pannus*. Saint Jerôme a imité ce passage dans la Lettre qu'il écrit à Léta : *Lapsus penè sum ad aliam materiam, & currente rotâ, dum urceum facere cogito, amphoram finxit manus. Je suis presque tombé dans une autre matiere, & en tournant toujours mon tour, pendant que je ne songe qu'à faire un petit pot, ma main a fait une grande cruche.* Mais cette aplication renversée me paroît vicieuse ; car il est bien naturel, comme Horace l'a mis, qu'un Potier mal-habile ne fasse qu'un petit pot de ce dont il avoit voulu faire une cruche ; au lieu qu'il est impossible, quelque habile ou mal habile qu'il puisse être, qu'il fasse une cruche, *amphoram*, de la matiere qu'il avoit prise & qu'il travailloit pour en faire un petit pot, *urceum*.

23 *Denique sit quodvis simplex duntaxat & unum*] Voilà le précepte qui resulte de ce qu'il vient de dire. La simplicité & l'unité sont entierement oposées au defaut dont il vient de parler. Les descriptions hors d'oeuvre les détruisent & les corrompent, il ne faut dans un ouvrage rien d'étranger. On doit imiter la conduite d'Homere, de Virgile & de Sophocle, qui ne font rien qui ne paroisse necessaire, & qui ne soit bien amené ; & qui s'ou-

s'ouvrent à leurs descriptions un chemin naturel & facile.

Qui priùs invenêre locum, dum tempore capto
Talia subjiciunt parci, nec sponte videntur
Fari ea: rem credas hoc ipsam poscere, ita aptum
Dissimulant, aditusque petunt super omnia molles.

25 *Decipimur specie recti*] Ce n'est pas un nouveau précepte, il ne faut que donner ici la raison génerale du défaut qu'il vient d'expliquer. C'est que dans les beautés de l'art, comme dans celles de la nature, on est ordinairement trompé par l'aparence du bien. Un Poëte croit égayer son ouvrage par une description, & il le gâte. C'est la veritable liaison de ce passage. Ce qui suit, *brevis esse laboro, obscurus fio, &c.* ce sont les exemples qu'il donne pour confirmer cette proposition, *decipimur specie recti.* Saint Jerôme a apliqué à la morale ce précepte qu'Horace a donné pour la poësie; car il a écrit dans sa Lettre à Léta: *Vitia non decipiunt nisi sub specie umbrâque virtutum. Les vices ne nous trompent que sous l'aparence & sous le masque des vertus.*

Brevis esse laboro, obscurus fio] La brieveté est assurément une des grandes beautés du discours; mais elle est si voisine de l'obscurité, qu'il est très difficile, en suivant l'une, de ne pas tomber dans l'autre; & il vaut toujours mieux avoir égard à la *netteté*, à la clarté, qui est la principale des vertus, *virtus prima perspicuitas*; sans elle, toutes les autres sont inutiles. On n'écrit & on ne parle que pour être entendu.

26 *Sectantem levia nervi deficiunt*] Comme en voulant donner de la force à ses vers & à ses expressions, on tombe dans la grossiereté & dans la rudesse, aussi en voulant les polir, très souvent on les affoiblit. Chaque vertu a son vice qui lui est joint, la force & la rudesse, le foible & le poli. * M.

Bentlei a lu *lenia*, & il a fait une longue remarque pour apuyer cette leçon; mais quoiqu'il dise *levia* est la seule veritable. *

27 *Professus grandia turget*] Quand on cherche le grand, il est bien difficile de ne pas tomber dans l'enflure, qui est le vice le plus voisin; & l'on tombe dans l'enflure dès qu'on outre le grand. Comme Gorgias, en apellant Xerxès *le Jupiter des Perses*; & celui qui apelloit Brutus *le soleil de l'Asie.* Clitarque est aussi enflé dans ce passage où parlant de l'Abeille, il dit: *κατανέμεται τὴν ὀρεινὴν, εἰσίπταται δ' εἰς τὰς κοίλας δρῦς. Elle paît sur les montagnes, & vole dans les creux des chênes.* Car ces expressions conviendroient à un lion, à un sanglier, à un aigle, ou à un gryphon; & ne conviennent point du tout à un petit animal comme l'abeille.

28 *Serpit humi tutus nimium timidusque procellæ*] La poësie est une mer, ceux qui s'embarquent sur cette mer, & qui sont sages, ne s'éloignent point trop du rivage, & ne s'en aprochent point trop. Par l'un ils s'exposent à perir au milieu des flots; & par l'autre ils se mettent en danger de s'aller briser contre le rivage. De sorte qu'on peut dire aux Poëtes ce qu'Horace disoit à Licinius dans l'Ode dixieme du Livre second:

Rectiùs vives, Licini, neque altum
Semper urgendo, neque, dum procellas
Cautus horrescis, nimium premendo
Littus iniquum.

Mais l'expression d'Horace paroît plutôt empruntée des oiseaux qui rampent à terre, lorsque la crainte des vents & des tempêtes les empêche de s'élever dans les airs.

29 *Qui variare cupit rem prodigialiter unam*] Ce vers prouve que tout ce qu'il a déja dit n'est que la suite du même précepte. Car il y revient en faisant voir que ceux qui pour attraper le merveilleux,

qu'il

qu'il apelle ici du nom de prodige, varient differemment un ſujet, & y couſent des deſcriptions pompeuſes, au lieu d'arriver au but où ils tendent, font de veritables monſtres, *omnia monſtra faciunt,* pour me ſervir des paroles de Catulle. C'eſt comme s'ils mettoient les dauphins dans les bois, & les ſangliers dans les eaux. Protée menera à la fin ſes troupeaux ſur les montagnes, & les timides Daims ſe retireront dans les mers :

Et ſuperjecto pavidæ natabunt
Æquore damæ.

Ce mot *prodigialiter* eſt pris ici en bonne part, comme l'eſt ſouvent notre mot *prodigieux* & *prodigieuſement*. Car il ne faut pas s'imaginer qu'il faille le raporter à *appingit*. Je croyois autrefois qu'il falloit lire *appingat* ; & je trouvois plus de ſel dans cette leçon; comme ſi Horace eût dit en ſe moquant, *ceux qui veulent varier prodigieuſement leur ſujet, mettent tout d'un coup les dauphins dans les bois, & les ſangliers dans les eaux. Cela eſt bien plutôt fait.* Mais j'ai bien connu depuis que je n'entendois pas alors le paſſage, & que je n'entrois pas dans la ſuite du raiſonnement.

30 *Delphinum ſylvis*] D'une choſe qui doit être ſimple & uniforme, ils en font des monſtres.

31 *In vitium ducit culpæ fuga*] La peur de tomber dans un vice, nous jette ſouvent dans un vice plus grand que celui que nous avons voulu éviter. On veut fuir une uniformité ennuyeuſe, & l'on fait un mêlange monſtrueux. La cauſe de cela, c'eſt qu'on fait ce mêlange groſſierement & ſans art, & il n'y a qu'un grand art qui puiſſe donner les moyens de le faire ſans bleſſer l'uniformité. Il faut que ce mêlange ſoit comme celui de l'arc-en ciel :

In quo diverſi niteant cum mille colores,
Tranſitus ipſe tamen ſpectantia lumina fallit,

Usque adeò quod tangit idem est

Il y a mille differentes couleurs; mais le passage de l'une à l'autre est imperceptible, tant tout ce qui se touche est un.

Il faut-être simple avec art, comme Homere, Théocrite, Virgile.

32 *Æmilium circa ludum faber imus*] Horace designe ici un certain Statuaire qui demeuroit au bas du Cirque, près du lieu que l'on apelloit *la sale d'Æmilius*, parcequ'un maître d'escrime, apellé Æmilius Lentulus, y avoit tenu ses gladiateurs. Ce Statuaire donnoit beaucoup de grace & de légereté aux cheveux, & finissoit admirablement les ongles; mais à tout prendre, ses statues étoient mauvaises, parceque toutes leurs parties n'avoient pas entre elles cette liaison & ce raport qui en font comme l'ame qui donne la vie & l'action, ce qui est le principal & le tout d'un statue. Il en est de même des Poëtes qui ne savent faire qu'une description, exprimer un sentiment, donner de la force à une comparaison, &c. En gros ils ne sont que de méchans Poëtes. * Au lieu de *imus* M. Bentlei a lu *unus*. Qu'il explique *unus omnium optime*, mieux que tous les autres. Mais cela est dur. *

34 *Ponere totum*] *Ponere, poser*, pour *faire, achever*, comme en Grec, *τιθέναι*. Il a dit ailleurs,

Solers nunc hominem ponere nunc Deum.

Et *totum* est ce que nous disons *le tout ensemble*. Il se dit proprement en peinture & en sculpture, des tableaux, & des ouvrages chargés de figures, dont les differentes parties, qui les composent, doivent concourir à former un seul & même tout, & à presenter un seul objet. Mais il se dit aussi des ouvrages où il n'y a qu'une seule figure ou sculptée ou peinte, dont les differentes parties doivent avoir entre elles une liaison si naturelle qu'elles ne forment qu'un seul & même

même corps. Il ne ſuffit pas de ſavoir faire une tête, un bras, un pied ; il faut ſavoir aſſembler le tout, de maniere qu'il en reſulte une ſeule figure qui n'ait rien d'eſtropié, & qui ſoit partout également bien deſignée & finie.

36 *Quam pravo vivere naſo*] Le nez eſt ce qui paroît le plus ſur le viſage. Qu'un homme ait un vilain nez, quoiqu'il ait d'ailleurs le front bien fait, la bouche belle, les yeux & les cheveux fort beaux, c'eſt un laid homme. Il en eſt de même du poëme. Qu'il y ait de belles deſcriptions, de beaux mouvemens, que les figures y ſoient heureuſement employées, ce ſera toujours un fort méchant poëme, s'il peche contre la ſimplicité & l'unité.

38 *Sumite matêriam, veſtris. qui ſcribitis æquam viribus*] Ariſtote nous enſeigne que le but de la poëſie, c'eſt d'imiter, & que les fautes qu'elle fait en imitant mal ſont de deux ſortes, ou *propres* ou *étrangeres*. Les étrangeres ſont celles où elle tombe pour avoir choiſi un ſujet vicieux, & alors elle peche contre un autre art que le ſien. Mais les propres ſont celles qu'elle fait en choiſiſſant des ſujets au deſſus de ſes forces. Et alors elle peche contre ſon art même. Ce ſont les fautes eſſencielles. Tout Poëte qui choiſit des ſujets qui ne ſont pas proportionnés à ſes forces peche contre l'art de la poëſie, & il eſt impoſſible qu'il réuſſiſſe dans ſon imitation. Voyez les Remarques ſur le chap. XXVI. de la Poëtique.

39 *Et verſate diu quid ferre recuſent*] Il ne faut pas ſe croire Poëte pour avoir fait par haſard un bon madrigal, une bonne épigramme, une bonne chanſon ; ni entonner la trompette pour avoir paſſablement joué du chalumeau. Il faut en tout conſulter ſes forces. Et Horace aplique ici fort heureuſement à ſon ſujet un précepte des Stoïciens, qu'Epictete nous a conſervé dans le chapitre XXXVI. *Mon ami, avant toutes choſes conſidere bien ce que tu veux*

entreprendre, & enſuite examine-toi bien toi-même pour voir ſi tu peux porter ce fardeau. Veux-tu être un pentathle ou un luteur, conſulte tes bras, tes cuiſſes, tes reins : car on peut être bien diſpoſé pour une choſe, qu'on ne le ſera pas pour une autre. Tibulle auroit peut-être mal fait des Odes, & Horace auroit peut-être fait de méchantes élegies. Les anciens Hébreux avoient mis ce précepte en proverbe, car ils diſoient, *pro camelo ſarcina*, le charge ſelon le chameau.

40 *Cui lecta potenter erit res*] Cette expreſſion eſt remarquable, *potenter*, pour *ſelon ſes forces*.

42 *Ordinis hæc virtus erit & Venus, aut ego fallor*] Horace explique ici en peu de mots en quoi conſiſte la vertu & la grace de l'ordre qu'un Poëte doit ſuivre dans la diſpoſition de ſon ſujet ; & il ajoute ces mots, *aut ego fallor*, parceque c'eſt un nouveau précepte qu'il a fait ſur la pratique des plus grands Auteurs de l'Antiquité, & que perſonne n'en avoit parlé avant lui. Car Ariſtote même n'en a rien dit dans ſa Poëtique, ou s'il en a parlé, c'eſt en un mot, & d'une maniere fort obſcure, comme on peut le voir dans mes Remarques ſur ce petit traité. C'eſt donc par modeſtie qu'Horace dit, *aut ego fallor*, ſi je ne me trompe ; mais ſon précepte ne laiſſe pas d'être ſûr. Le petit Scholiaſte d'Homere a dit après lui, αὕτη γὰρ ἀρετὴ ποιήσεως, τὸ ἀπὸ τῶν μέσων ἄρξασθαι, προϊόντα δὲ τὴν ἀρχὴν διηγεῖσθαι κατὰ μέρος. *Une des grandes beautés de la poëſie, c'eſt de commencer par le milieu, & de conter enſuite les commencemens en détail.*

43 *Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici pleraque differat*] Ce *debentia dici* ſert aux deux propoſitions *dicat & differat :* voici la conſtruction & le ſens de ce paſſage : *Ut jam nunc dicat debentia dici jam nunc, & pleraque differat jam nunc debentia dici. Qu'il diſe d'abord les choſes qui doivent être dites d'abord, & qu'il reſerve pour un autre tems la plus grande partie de celles qui devroient*

auſſi

auſſi être dites d'abord. Horace découvre ici un des plus grands ſecrets de la poëſie. Un Hiſtorien ſuit toujours les tems dans le cours de ſon ouvrage ; mais l'ordre que les Poetes ſuivent dans la diſpoſition de leurs ſujets eſt bien different ; car dans le poeme dramatique, comme dans l'épique, les grands maîtres ouvrent la ſcene le plus près qu'ils peuvent de la cataſtrophe, & prenent toujours l'action ſur le moment de ſa fin. Leur art leur fournit enſuite les moyens de nous mettre devant les yeux tout ce qui avoit précedé, & qu'ils n'avoient pas dû nous dire d'abord & de ſuite. Homere, Sophocle, Euripide n'en ont jamais uſé autrement ; & ce ſecret eſt admirable : car en éloignant & en nous derobant toujours par des incidens vraiſemblables & naturels, la cataſtrophe, que nous attendions dans un moment, ils enflamment par là de plus en plus notre curioſité, & excitent en nous toutes les paſſions l'une après l'autre, ce qu'un ordre méthodique ne feroit jamais, & pour en être convaincu, on n'a qu'à lire Apollonius, qui a fait le poëme des Argonautes. Longin avoue qu'il n'y pas une ſeule faute dans cet ouvrage ; cependant il eſt mortellement ennuyeux. On en pouroit dire pluſieurs raiſons, mais la principale vient de ſon ordre, il eſt méthodique & ſuivi en tout ; & c'eſt la plus grande faute qu'il pouvoit faire, car il n'y a rien de plus froid que ces Poëtes :

Qui chantant d'un Heros les progrès éclatans,
Maigres Hiſtoriens ſuivent l'ordre des tems.

Vida a traité au long cette matiere de l'ordre, dans le ſecond Livre de ſa Poëtique, où il dit fort bien que le Lecteur attiré par l'adreſſe du Poëte, qui le met tout d'un coup à la fin d'un évenement, & plein d'une vaine eſperance, commence la lecture du poëme avec plus de gayeté, croyant qu'il en va voir tout à l'heure la concluſion, comme un homme

qui voyant le port devant lui, s'imagine qu'il y va entrer; mais il en eſt plus loin qu'il ne penſe, il faut qu'il revienne ſur ſes pas, & qu'il coure auparavant bien des mers. Il ajoute enſuite, que jamais un homme ſage ne commencera, par exemple, la guerre de Troye par le jugement de Paris, en plaçant chaque évenement dans ſon ordre naturel, comme s'il écrivoit des annales ou un journal, & non pas un poëme:

Haud ſapiens quiſquam, annales ceu congerat, Ilii
Inchoet excidium veteri Paſtoris ab uſque
Judicio, memorans ex ordine ſingula, &c.

45 *Hoc amet, hoc ſpernat*] Après avoir parlé de l'ordre, il parle du choix des incidens, car ils ne ſont pas tous d'une égale beauté, & ils ne meritent pas tous d'entrer dans le poëme: outre que ce choix n'eſt pas aiſé à faire, car ce qui eſt bon pour le poëme épique, ne l'eſt pas pour la tragédie. D'ailleurs il ne s'agit pas ſeulement de prendre les uns, & de rejetter les autres; mais auſſi de donner à ceux que l'on a choiſis, la place qu'ils doivent avoir, & celle où ils feront un effet plus ſurprenant & plus convenable au poëme: car une même choſe placée differemment, fait des effets tout differens. C'eſt, à mon avis, le veritable ſens de ce paſſage qui étoit très difficile & très obſcur. * Je puis dire que M. Bentlei n'en a connu ni la beauté ni la néceſſité, & c'eſt ce qui l'a fait tomber dans cette étrange imagination que ce vers étoit tranſpoſé & qu'il falloit le mettre après le vers ſuivant, de cette maniere:

In verbis etiam tenuis cautuſque ſerendis
Hoc amet, hoc ſpernat promiſſi carminis auctor.

Et voici la belle explication qu'il lui donne, *qu'il ſoit ſubtil & précautionné dans les mots qu'il admettra; qu'il aime celui-ci, qu'il rejette cet autre.* Il y a là plu-

plusieurs erreurs. La premiere & la principale, c'est d'avoir donné à ce vers une place qui ne lui convient point. La seconde d'avoir fort mal expliqué ce mot *in verbis serendis*; car Horace ne parle point du tout des termes qu'il faut employer ou rejetter. Ce précepte est trop trivial & trop commun, il parle des termes qu'on peut inventer, forger : & la troisieme enfin d'avoir cru qu'Horace après avoir parlé de l'ordre qu'on doit suivre dans un poeme épique ou dramatique passe tout d'un coup à donner un précepte sur le choix des mots. Il n'y a personne qui ne sente que le précepte des incidens doit précéder. *

Promissi carminis] Il apelle un *poëme promis*, un poëme qu'on fait attendre depuis longtems, & sur lequel on a excité la curiosité du public ; car tout ce qui est si attendu doit être plus parfait que ce qui ne l'est point. Et Horace avoit peut-être en vue l'Eneïde de Virgile, qu'on attendit si longtems, & dont on avoit dit, plusieurs années avant qu'elle parût :

Nescio quid majus nascitur Iliade.

Ce poëme remplit & surpassa l'attente de tout le monde. Nous avons en notre langue des poëmes qui ne se sont pas bien trouvés d'avoir été si longtems promis.

46 *In verbis etiam tenuis*] Après avoir parlé de l'ordre ou de la disposition du sujet, & du choix des incidens. il traite la question, s'il est permis à un Poete de former des mots nouveaux ; il soutient qu'il lui est permis, & en donne des regles. *Tenuis*, subtil, delicat, fin. * *In verbis serendis* ne signifie pas *à admettre, à employer les mots communs de la langue*, mais *à en forger de nouveaux*. *

47 *Notum si callida verbum reddiderit junctura novum*] Les mots nouveaux sont de deux sortes, ou simples, ou composés; nous parlerons ensuite des sim-

ſimples. Les compoſés, qu'Ariſtote apelle *διπλᾶ ὀνόματα*, ſont ceux qu'on fait de deux mots, qui étant chacun en particulier reçus par l'uſage, quand ils ſont enſemble, font un mot nouveau, comme *velivolum*, *ſaxifragum*, *verjutiloquus*; & c'eſt cette compoſition qu'Horace apelle ici *juncturam*. Mais il faut qu'elle ſoit fine & douce. Je ſuis obligé de dire ici qu'on a donné à ce vers deux autres ſens tout differens. Les uns prétendent qu'Horace ne parle pas ici des mots, mais des expreſſions, des phraſes, lorſque par le ſecours des épithetes, des adverbes, &c. on détermine certains termes connus, & d'un uſage ordinaire, à un ſens extraordinaire & nouveau, comme Horace l'a ſouvent pratiqué avec tant de ſuccès, que Pétrone a dit, *Horatii curioſa felicitas*; & Quintilien, *& verbis feliciſſimè audax*. Ce ſens-là eſt plus ingénieux que vrai. Horace n'auroit jamais apellé cette conſtruction *juncturam*, qui marque néceſſairement un alliage, une liaiſon, lorſque de deux choſes on en fait une. D'ailleurs il n'eſt ni poſſible ni naturel de donner des preceptes pour des hardieſſes comme celles là, qui dépendent uniquement du goût de chacun, de ſon génie, & de la connoiſſance qu'il doit avoir de la force & de l'étendue des mots. Et enfin ce précepte ne ſeroit pas ici en ſa place, puiſqu'Horace dit dans le vers précédent, *in verbis ſerendis*; ce qui ne peut jamais ſouffrir cette explication. L'autre ſens eſt, *ſi callida junctura reddiderit verbum novum, notum*, ſi vous vous ſervez d'un mot nouveau, de maniere que le lieu où vous le placez le rende connu, & en faſſe d'abord comprendre la veritable ſignification. Ce ſens-là me paroît moins bon & moins vrai que l'autre, je crois même qu'il ne peut être ſoutenu. Il n'eſt pas queſtion ici de quelle maniere on les doit faire, *de verbis ſerendis*; & ce qu'Horace dit enſuite des mots nouveaux ſimples, marque inconteſtablement qu'il parle ici de ceux qui ſont compoſés. Ariſtote, Ciceron & tous les Rhéteurs ont ſuivi le même ordre.

48 *Si forte necesse est indiciis monstrare recentibus abdita rerum*] Voici pour les mots simples, qu'Aristote apelle πεποιημένα, & Ciceron *ficta*, c'est-à-dire, dont on n'avoit jamais ouï parler. Horace dit qu'il est permis à un Poëte de faire de ces mots, lorsqu'il est obligé d'exprimer des choses cachées & inconnues. Comme, par exemple, s'il parloit de la boussole, de l'artillerie, de la poudre à canon, &c. car dans ces occasions il faut bien inventer des mots. Mais il faut tâcher que le mot, qu'on invente, exprime ou la nature de la chose, ou l'effet qu'elle produit ; comme l'a fort bien expliqué Démétrius Phaleréus: τὰ δὲ πεποιημένα ὀνόματα δείξονται μὲν τὰ κατὰ μίμησιν ἐκφερόμενα, πάθους ἢ πράγματος. C'est pourquoi Homere est loué d'avoir dit le premier, Σίζε ὀφθαλμὸς, & λάπτοντες, dont le premier exprime admirablement le sifflement que fait un fer tout rouge quand on le trempe dans l'eau : & l'autre imite le bruit que font les loups & les chiens quand ils boivent. Surquoi nous avons fait notre mot, *lapper*. Il n'apartient pas à tout le monde de forger de ces mots, & il en faut user très sobrement.

49 *Indiciis*] Car les mots doivent être la marque & l'image des choses qu'ils expriment. C'est pourquoi Platon les apelle, σημεῖα, σύμβολα.

50 *Cinctutis non exaudita Cethegis*] Il represente ici les Céthégus comme des hommes mâles & laborieux, qui avoient retenu dans leurs habits l'ancienne maniere de leurs peres, qui méprisant la tunique, comme trop embarassante, ne portoient qu'une espece de tablier qui leur servoit de caçon depuis la ceinture en bas ; & mettoient là-dessus leur toge, de maniere que le pan qu'ils jettoient sur l'épaule gauche, & qui passoit derriere le dos, venoit faire la ceiuture, & laissoit le bras droit tout nu ; & c'est ce qu'on appelloit proprement *cinctus Gabinus*, qui étoit ordinaire aux Consuls & aux Préteurs, quand ils faisoient leurs fonctions. Virgile dans le septieme Livre de l'Enéïde :

Ipse Quirinali trabeâ cinctuque Gabino
Insignis referat stridentia limina Janus.

Le Consul lui-même orné de sa toge Royale & ceint à la maniere des Gabiens, va ouvrir les portes d'airain du temple de Janus.

Voilà pourquoi Horace apelle ici les Céthégus *cinctutos*, épithete qui ne donnoit pas seulement une idée d'antiquité, mais concilioit la véneration & le respect. Silius Italicus a voulu marquer ce *cinctus Gabinus*, lorsqu'il a dit de Céthégus:

Ipse humero exertus gentili more parentum
Difficili gaudebat equo.

Et Lucain:

- - - - *Exertique manus vesana Cethegi.*

mais il s'en faut bien que ce mot *exertus* ne fasse le même effet que *cinctutus*.

51 *Dabiturque licentia sumta pudenter*] Il faut user de cette liberté sobrement & avec modestie; & Horace lui donne même des bornes fort étroites: car il veut que les mots qu'on invente soient derivés du Grec.

52 *Habebunt verba fidem*] Auront de l'autorité, seront reçus.

53 *Si Græco fonte cadant*] S'ils ont une origine Greque, comme par exemple, si on appelloit *Scaphita* un homme qui conduit une barque, *Elephantista*, un homme qui mene un *éléphant*. Les Latins ne se sont pas contentés de cette maniere, & ils ont fait aussi des derivés des mots Latins; de *beatus* Ciceron a fait *beatitas*. Messala, de *reus* a fait *reatus*. Auguste a fait de *munus*, *munerarius*.

Horace

Horace a fait *clarare* de *clarus*, & *inimicare* d'*inimicus*.

Parcè detorta] Il faut que ces mots nouveaux simples descendent du Grec; mais il faut aussi que l'origine en soit bien marquée, que l'analogie soit juste & entiere, & qu'elle ne soit ni hardie, ni tirée de loin : car voilà ce que signifie ici *parcè detorta*.

Quid autem Cæcilio Plautoque dabit Romanus] Pourquoi ôteroit-on à Varius & à Virgile la liberté qu'on a donnée à Cécilius & à Plaute, qui sont tout pleins de mots nouveaux. Quintilien demande avec raison quand a cessé cette liberté que leurs ancêtres avoient eue, *quod natis posteà concessum est, quando desiit licere?* Tout ce qu'Horace dit ici des mots nouveaux nous est inutile pour notre langue, où nous n'avons pas la liberté d'en forger. Jamais langue n'a été si sage ni si retenue, ou plutôt si génée & si esclave, que la nôtre.

59 *Signatum præsente notâ procudere nomen*] Il parle des mots comme de la monnoie, qui n'a cours que quand elle est marquée au coin public. Car c'est ce que signifie *præsens nota*, la marque, le coin de l'usage, le coin dont on se sert publiquement, & qui marque ce qui a cours. C'est pourquoi Quintilien a dit dans la même vue, *utendum planè sermone, ut nummo cui publica forma est.* Il apelle *forme* ce qu'Horace apelle *marque*. Pour faire donc qu'un mot soit marqué à ce coin public, il faut qu'il soit clair & intelligible, qu'il ressemble aux mots déja en usage, par sa terminaison, & qu'il n'ait rien d'étranger. En un mot, que ce soit un mot nouveau que l'usage ait créé, comme Horace s'explique lui-même dans l'Epitre II. du Livre second.

Adsciscet nova quæ genitor produxerit usus.

* M. Bentlei a fait une longue remarque pour prouver

ver qu'il faut lire *nummum* au lieu de *nomen*. Mais cela eſt inſoutenable. Tout le monde n'a pas la liberté de fraper de la monnoie nouvelle, quoique marquée au coin du Prince, mais tout le monde a la liberté de forger des mots nouveaux avec les précautions, qu'Horace enſeigne. *

60 *Ut ſylvæ foliis*] Le Grammairien Diomede cite ce vers de cette maniere :

Ut folia in ſylvis - - - -

Cette leçon eſt plus ſimple, l'autre plus figurée. La comparaiſon eſt tirée du VI. Livre de l'Iliade, où Homere dit :

Οἵηπερ φύλλων γενεὴ, τοίηδε καὶ ἀνδρῶν.
Φύλλα τὰ μὲν τ' ἄνεμος χαμάδις χέει, ἄλλα δέ θ' ὕλη
Τηλεθόωσα φύει, ἔαρος δ' ἐπιγίγνεται ὥρη.
Ὣς ἀνδρῶν γενεὴ. ἡ μὲν φύει, ἡ δ' ἀπολήγει.

Telle qu'eſt la génération des feuilles, telle eſt celle des hommes ; quand les feuilles tombent abatues par le vent, la forêt en pouſſe d'autres qui paroiſſent au printems. Il en eſt de même des hommes, quand une géneration paſſe, une autre paroît.

63 *Debemur morti, nos noſtraque*] Puiſque nos ouvrages les plus ſolides ne peuvent durer toujours, il eſt injuſte de prétendre que les mots ayent toujours la même vigueur & la même grace. Toutes ces expreſſions nobles qu'Horace entaſſe dans ces ſix vers, ſervent à rendre plus plaiſante cette chute, *nedum verborum ſtet honos*. Car rien ne contribue tant au ridicule que le grand.

Sive receptus terrâ Neptunus claſſes aquilonibus arcet] Auguſte coupa cet eſpace de terre qui ſéparoit de la mer le lac Lucrin & le lac Averne, &

y fit un port qu'on apella *portum Julium*, parceque cette entreprise avoit été commencée par Jule Cesar. Suétone: *Portum Julium apud Baïas immisso in Lucrinum & Avernum lacum mari, effecit.* Virgile en parle dans le second Livre des Géorgiques

65 *Regis opus*] Il ne veut pas dire que ce fût l'*ouvrage du Roi*, pour designer Auguste, car cela n'auroit pas plu. Mais il dit que c'étoit l'ouvrage d'un Roi, pour faire entendre que c'étoit un ouvrage très important, & d'une très grande dépense.

Sterilisve diu palus aptaque remis] Il parle du marais *Pomptine, Ausente palude.* Jule Cesar avoit eu quelque pensée de le dessécher. Et Horace loue ici Auguste de l'avoir fait. Mais il y a de l'aparence qu'il n'en avoit desséché qu'une petite partie, ou que ce marais retourna bientôt à son premier état, comme il avoit déja fait longtems auparavant, ayant été desséché par le Consul Céthégus, l'an de Rome 593. & comme il fit encore longtems après, sous Théodoric. Et de cette maniere l'exemple est même plus propre qu'Horace n'avoit cru, à prouver le peu de durée & de solidité qu'ont tous les ouvrages des hommes. * Sur ce qu'Horace a fait breve le derniere syllabe de *palus* qui est ordinairement longue, M. Bentlei apelle ce vers *sceleratum versum:* voilà un grand mot, & il lit *sterilisve palus prius.* Mais puisque les anciens Grammairiens ont cité ce vers d'Horace pour faire remarquer cette derniere sillabe breve, ce savant homme devoit la souffrir. On voit au moins que M. Bentlei est homme qui veut que l'on observe les breves & les longues. *

67 *Seu cursum mutavit iniquum frugibus amnis*] Horace veut parler ici de quelques levées qu'Auguste avoit fait faire pour empécher les inondations du Tibre.

68 *Mortalia facta peribunt*] Puisque ce qu'il y a de plus solide perit, doit on s'étonner de voir perir

les

les mots d'une langue! Ce tour d'Horace me fait ſouvenir du même tour que Servius Sulpitius avoit pris avant lui dans une Lettre qu'il écrivoit à Ciceron, pour le conſoler de la mort de ſa fille Tullie. *En revenant d'Aſie,* dit-il, *comme j'allois par mer d'Egine à Mégare, je jettai les yeux ſur les contrées des environs. J'avois derriere moi Egine, devant moi Mégare, à ma droite le Pirée, à ma gauche Corinthe, toutes villes autrefois très floriſſantes, & dont on ne voit aujourd'hui que les ruïnes. Frappé de cet objet, je me mis à penſer en moi-même. Quoi! nous autres petits hommes nous nous fâchons & nous ſommes indignés ſi quelqu'un de nous meurt, ou eſt tué, nous de qui la vie doit être ſi courte, lorſque nous voyons par terre, les cadavres de tant de grandes villes. Ne veux-tu donc pas revenir à toi, Servius, & te ſouvenir que tu es né homme?* On peut voir le reſte dans les Epitres de Ciceron, Livre quatrieme, Epitre cinquieme. * *Facta* eſt ici un mot néceſſaire & eſſenciel. Je voudrois que M. Bentlei ne l'eût pas changé en *cuncta.* *

71 *Si volet uſus, quem penes arbitrium eſt, & jus & norma loquendi*] L'uſage eſt le Roi ou le Tiran des Langues, tous les mots qui ne ſont pas marqués à ſon coin n'ont point de cours. A Rome & à Athenes cet uſage n'étoit autre choſe que *la façon ordinaire de parler de tout le peuple.* C'eſt pourquoi Socrate avoue à Alcibiade dans le premier dialogue de ce nom, que le peuple, *οἱ πολλοὶ*, eſt un excellent maître de la langue. Ce n'eſt pas de même aujourd'hui parmi nous, où il y a un bon & un mauvais uſage. Le bon c'eſt celui que forment la plus ſaine partie de la Cour & de la ville, & les bons Auteurs du tems. Le mauvais c'eſt celui du peuple. Cette difference vient de ce qu'à Rome & à Athenes tout le monde étoit mêlé & confondu. C'eſt pourquoi il n'y avoit point de difference ſenſible; au lieu qu'en France & dans toutes les monarchies, la Cour & le peuple n'ont aucun commerce ni aucun raport.

* 73 *Res gestæ regumque ducumque*] Ce vers qu'on passe ordinairement sans y faire de reflexion contient un grand précepte. Horace dit simplement *res gestæ regumque ducumque*, les actions des Rois & des Capitaines, pour nous aprendre qu'il n'est pas nécessaire que l'action du poëme épique soit grande par elle-même, mais qu'il faut nécessairement qu'elle le soit par le caractere de ceux à qui on l'attribue. L'action la plus simple peut être le sujet du poëme épique comme la plus grande ; mais c'est une nécessité indispensable que ce soit l'action d'un homme très important, d'un Roi, d'un grand Capitaine. Celle d'un simple particulier, quelque grande qu'elle fût ne réussiroit point & rendroit le poëme & le Poëte très ridicules. *

74 *Quo scribi possent numero monstravit Homerus*] Il parle du poëme épique, & il dit avec raison, qu'Homere a montré en quel genre de vers il doit être composé : car ce Prince des Poëtes avoit bien connu qu'il n'y avoit que le vers heroïque qui convînt à la majesté de ce poëme. C'est pourquoi Aristote dit fort bien dans sa Poëtique : Τὸ δὲ μέτρον τὸ ἡρωϊκὸν, ἀπὸ τῆς πείρας ἥρμοσεν, εἰ γάρ τις ἐν ἄλλῳ τινὶ μέτρῳ διηγηματικὴν μίμησιν ποιοῖτο, ἢ ἐν πολλοῖς, ἀπρεπὲς ἂν φαίνοιτο. τὸ γὰρ ἡρωϊκὸν στασιμώτατον καὶ ὀγκωδέστατον. *L'experience a fait voir que le vers heroïque étoit seul propre au poëme épique ; & si quelqu'un entreprenoit d'en faire un dans un autre genre de vers, ou en mêlant plusieurs vers de differens genres, il le feroit sans succès ; car le vers heroïque est le plus grave & le plus pompeux.* Aristote parle ainsi avec certitude ; & après avoir vu le malheureux succès de ces poëmes épiques, où l'on avoit mêlé plusieurs sortes de vers ; comme cela paroît par un autre endroit du même Livre. Mais il ne suffit pas de savoir que les actions des Rois & des Capitaines qui seules peuvent faire le sujet du poëme épique, doivent être écrites en vers heroïques, il faut savoir encore ce que c'est que ces vers ;

vers: car la plupart des gens s'imaginent que ce ſont ſimplement des vers hexametres, parcequ'ils ont ſix pieds; & ils ſe trompent. Tout vers heroïque eſt veritablement hexametre, mais tout vers hexametre n'eſt pas heroïque. Pour bien entendre cette difference, il faut ſavoir que ſix pieds, de quelque maniere qu'ils ſoient rangés, ſont un hexametre; au lieu que pour faire un vers heroïque il faut obſerver les loix qu'Homere a données. Terentianus dit fort bien:

Hexametron dicunt, ſed non Heroïcon omnem,
Nam ſex pedes ineſſe non erit ſatis.
Leges quippe datas heroïca carmina poſcunt
Queis acta Homerus heroum quum ſcriberet
Verſibus oſtendit, quas æquè ſermo Latinus
Cuſtodit omnes.

La premiere de ces loix eſt qu'il faut obſerver la ceſure, qu'on apelle *tome penthemimeris*, c'eſt-à-dire qu'après le ſecond pied il faut qu'il y ait une ſillabe que finiſſe le mot, & qui faſſe un ſens, comme

Dardani | ique ro | gum.

La ſeconde, qu'il faut obſerver la ceſure qu'on apelle *tome heptamimeris*; c'eſt à dire qu'après le troiſieme pied, la ſillabe qui ſuit doit finir le mot & le ſens, comme

Dardani | ique ro | gum capi | tis

Si l'on n'obſerve ni l'une ni l'autre de ces regles, il faut que la ceſure penthemimere finiſſe par un trochée; c'eſt-à-dire qu'après les deux premiers pieds le mot finiſſe par une longue & par une breve, comme

Infan

Infan | dum re | gĭnă.

ou que la censure heptamimere finisse de même par un trochée, c'est-à-dire, qu'après le troisieme pied il y ait un mot d'une longue & d'une bréve, comme

Quæ pax | longa re | miserat | ārmă

ce qui est bien rare. Si l'on ne trouve aucune de ces quatre loix dans un vers, il est hexametre, non pas heroïque; & les Critiques le rejettent, comme ce vers de Virgile,

Magnanimi Jovis ingratum ascendere cubile.

qu'on ne lui a pardonné que parcequ'il est seul parmi tant de miliers d'autres, où ces regles sont inviolablement observées:

Nec est notandus unus in tot millibus.

75 *Versibus impariter junctis querimonia primum*] L'élégie ne fut au commencement qu'une plainte sur la mort de quelqu'un. C'est pourquoi Ovide dit sur la mort de Tibulle, en faisant allusion à cette triste origine:

Flebilis indignos, Elegeia, solve capillos:
Ah nimis ex vero nunc tibi nomen erit.

d'où peut-être on pouroit conjecturer que l'élégie dût sa naissance aux plaintes que l'on faisoit sur la mort d'Adonis. Peu de tems après on la fit servir aussi à peindre la joie & la tristesse des amans. M. Despréaux a fort bien renfermé tous ses usages dans ces quatre vers:

La plaintive élégie en longs habits de deuil
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil:
Elle peint des amans la joie & la tristesse,
Flate, menace, irrite, apaise une maitresse.

Le seul avantage que les vers Latins ayent sur les vers François; c'est qu'ils expliquent ce que l'élegie étoit au commencement, & ce qu'elle fut ensuite. Mais les vers François ont aussi sur les vers Latins un autre avantage, c'est qu'ils expriment le different usage que les amans ont fait de l'élégie, dont ils ne se sont pas moins servis pour témoigner leur douleur que pour faire éclater leur joie.

76 *Voti sententia compos*] La joie d'avoir obtenu ce qu'on souhaitoit, &c.

77 *Exiguos elegos*] Le vers pentametre est proprement le vers élégiaque; comme ce vers a un pied de moins que l'hexametre qui le précede, Horace l'apelle *exiguum*, petit. C'est pourquoi il a dit deux vers plus haut, *versibus impariter junctis*. Cette inégalité de vers est une des principales causes de l'avantage que l'élégie Greque & Latine remportent sur l'élégie Françoise, où nous n'avons que de grands vers à employer. Cette élégie *boiteuse*, comme Ovide la décrit dans ces vers,

Venit odoratos elegeia nexa capillos,
Et puto pes illi longior alter erat,

sera toujours plus gracieuse que la nôtre qui marche si droit.

Emiserit auctor, Grammatici certant] On ne sait bien certainement ni qui a inventé l'élégie, ni pourquoi elle a été ainsi nommée. Terentianus Maurus a dit comme Horace:

Pentametrum dubitant quis primus finxerit auctor.
Quidam non dubitant dicere Callinoum.

Ou

On doute qui a inventé le vers pentametre. Quelques gens assurent que c'est Callinous.

D'autres en ont donné l'honneur à Théoclès, à Archiloque, ou à Terpandre.

79 *Archilochum proprio rabies armavit ïambo*] Il attribue l'invention des vers ïambes à Archiloque. Cependant il y avoit des vers ïambes longtems avant ce Poëte; mais comme personne ne s'en servit jamais avec tant de force, on lui fit l'honneur de dire qu'il les avoit inventés; & tous ceux qui ont parlé du vers ïambe, l'ont apellé l'ïambe d'Archiloque.

80 *Hunc socci cepere pedem grandesque cothurni*] *Soccus*, la chaussure de la comédie. *Cothurnus*, la chaussure de la tragédie. La tragédie & la comédie ont pris le vers ïambe comme le plus propre pour la conversation.

81 *Alternis aptum sermonibus*] Horace donne ici trois qualités au vers ïambe; qu'il est propre à la conversation; qu'il apaise mieux qu'un autre les troubles qui s'élevent dans les théâtres, & qui interrompent les acteurs: & enfin qu'il est bon pour faire marcher une action. La preuve de la premiere qualité se tire de ce qu'on ne sauroit presque parler Grec ni Latin sans faire des vers ïambes, comme Aristote & Ciceron l'ont remarqué. Aristote écrit dans le chap. IV. de sa Poëtique. Μάλιστα γὰρ λεκτικὸν τῶν μέτρων τὸ ἰαμβεῖον ἐστί. σημεῖον δὲ τούτου, πλεῖστα γὰρ ἰαμβεῖα λέγομεν ἐν τῇ διαλέκτῳ τῇ πρὸς ἀλλήλους. *Car le vers ïambe est le plus propre pour la conversation; & une marque de cela; c'est que nous faisons très souvent des vers ïambes en parlant les uns avec les autres.* Et Ciceron: *Magnam enim partem ex ïambis nostra constat oratio.*

Et populares vincentem strepitus] Proprement, *qui surmonte le tumulte des peuples.* Il veut dire, sans doute, que l'ïambe est le vers le plus propre pour apaiser le bruit que le peuple fait dans le théâtre; parceque n'étant point éloigné de sa maniere ordinaire de parler, il attire plus facilement son atten-

tion

tion. Et c'eſt en quoi notre langue eſt bien moins heureuſe que la Greque & que la Latine. Les grands vers, dont ſe ſert notre tragédie, ne ſont propres à donner de l'attention qu'à certaines gens, ils ſont entierement au-deſſus de la portée du peuple; & c'eſt un defaut, quoique parmi nous ce ſpectacle ne ſoit pas fait pour lui.

82 *Et natum rebus agendis*] Horace a pris ceci d'Ariſtote, qui dit dans ſa Poetique: *τὸ δ' ἰαμβικὸν καὶ τετράμετρον κινητικὰ, τὸ μὲν ὀρχηστικὸν, τὸ δὲ πρακτικόν. Le vers ïambe & le vers tetrametre ſont propres à donner du mouvement; celui-ci eſt bon pour la danſe, & celui-là pour l'action.* L'ïambe eſt propre pour l'action, parceque, comme dit Quintilien, *frequentiorem quaſi pulſum habet, ab omnibus partibus inſurgit, & à brevibus in longas nititur & creſcit: il a le mouvement plus vite, il va toujours en augmentant dans toutes ſes parties, & en paſſant légerement ſur la breve, il s'appuye & ſe repoſe ſur la longue.* Cela ſera ſenſible, ſi l'on compare un vers ïambe avec un vers trochaïque; il n'y aura d'autre difference, ſinon que les pieds de l'ïambe commenceront par la breve, & les pieds du trochaïque par la longue; cependant l'un ſera fort vite, & l'autre fort lent. C'eſt donc avec raiſon que la tragédie & la comédie, qui ne ſont que des imitations des actions des hommes, ont pris pour leur partage le vers qui étoit le plus propre pour l'action.

83 *Muſa dedit fidibus Divos puerosque Deorum*] Il va expliquer quels ſont les ſujets de la poëſie lirique, & d'abord, comme on ne connoît point l'inventeur de cette poëſie, il en donne tout l'honneur à une des Muſes, à moins qu'il n'ait voulu en fixer l'origine à Orphée, qui en avoit apris le ſecret de la Muſe Calliopé ſa mere, comme il le dit dans l'Ode XII. du Livre I.

Arte maternâ rapidos morantem
Fluminum lapſus.

Divos

Divos puerosque Deorum] La poësie lirique avoit quatre sortes de poëmes ; des himnes ; des panégiriques, *encomia* ; des lamentations, θρήνυς, & des vers bachiques. Les himnes, qui comprenoient aussi les dithirambes, étoient pour les Dieux ; les panégiriques ; pour les Heros, pour les Rois, & pour tous ceux qui avoient vaincu dans les jeux de la Grece ; & les lamentations, pour pleurer les malheurs & les funestes effets de l'amour. Mais *Ode* est le nom géneral qui comprend tous les autres. On peut voir ce qui a été remarqué sur l'Ode XII. du Liv. I. & sur l'Ode II. du Livre IV.

84 *Et pugilem victorem, & equum in certamine primum*] Comme dans l'Ode II. du Livre IV.

- - - pugilemve, equumve
Dicit & centum potiore signis
Munere donat.

Qu'il loue un athlete qui a gagné le prix du pugilat, ou qu'il parle d'un fougueux coursier, qui, par sa légéreté, a remporté le prix des jeux, & qu'il leur donne à tous des éloges plus glorieux & plus durables, que mille statues.

Car les Poëtes liriques ne louoient pas seulement le vainqueur, mais aussi le cheval qui lui avoit fait remporter la victoire. On peut voir là les Remarques.

85 *Et juvenum curas & libera vina referre*] Voici la quatrieme sorte de poësie lirique, que j'ai apellée plus haut les vers bachiques, parcequ'ils chantoient l'amour, les jeux & les festins.

86 *Describtas servare vices operumque colores*] Ce vers est difficile, en ce qu'on ne voit pas d'abord s'il se raporte à ce qui précede, ou s'il doit aller avec ce qui suit. Heinsius prétend que tout ceci est transposé, parce, dit-il, qu'il n'y a pas d'aparence qu'Aristote ayant joint les Poëtes ïambiques avec les Poëtes tragiques & les comiques, Horace ait voulu les séparer ; & fourer là si mal à propos les Poëtes liriques ; on ne

traite pas Ariſtote avec ſi peu de reſpect. Il n'y a perſonne qui ne voye que cette raiſon n'a rien de ſolide. Je ne m'amuſerai donc pas à le refuter. Horace ayant parlé des differens ſujets & du different caractere du poëme épique, de l'élégie, du vers ïambe, & de l'Ode, ajoute qu'un Poëte qui ne ſait pas obſerver & qui confond ces differens caracteres, ne doit pas être apellé Poëte. En effet, celui qui prendra dans l'élégie le ton du poëme épique, qui parlera dans le vers ïambe, qui doit être rempli de fiel, avec la douceur de l'élégie; & qui obſcurcira la majeſté de l'Ode par la noire malignité du vers ïambe, ne ſera qu'un indigne Poëte. Cette reflexion eſt très importante & très utile: la plupart de nos Poëtes François devroient la méditer bien ſerieuſement; peut-être qu'à la fin leurs églogues n'emprunteroient pas les habits de l'élégie, leurs élégies n'affecteroient pas la grandeur du poëme épique, & les ſtances de leurs Odes ne ſeroient pas aiguiſées en épigrammes.

Vices] Il apelle *deſcriptas vices*, *vices adtributas*, *aſſignatas*, les differens ſujets, les differens caracteres de ces differens poëmes: car chacun a le ſien à part.

Operumque colores] *Les differentes couleurs de ces ouvrages*, c'eſt-à-dire le different ſtile de chacun, & les differens ornemens dont on a accoutumé de les embellir. Il les compare aux couleurs des Peintres, qui ſont differentes ſelon les differens ſujets, & ſelon la differente impreſſion qu'ils veulent faire.

88 *Cur neſcire, pudens pravè, quam diſcere malo*] Voilà le defaut de la plupart des hommes; une ſotte honte fait qu'ils aiment mieux conſerver leur ignorance en la cachant, que de chercher les moyens de la guerir en faiſant un aveu ſincere.

89 *Verſibus exponi tragicis res comica non vult*] Les vers tragiques ne doivent point être employés dans la comédie, ni les vers comiques dans la tragédie. Voilà le précepte qu'Horace donne ici dans ces trois vers. Mais pour le bien comprendre

il

il faut ſavoir qu'un vers peut être apellé tragique ou comique en deux manieres; la premiere, à cauſe de ſes meſures & de ſes pieds; car quoique le vers tragique & le vers comique ſoient tous deux des vers ïambes, & qu'ils reçoivent tous deux des ſpondées; il y a pourtant une très grande difference de l'un à l'autre: le tragique ne reçoit le ſpondée que dans le troiſieme & dans le cinquieme pied, pour rendre ſa marche plus noble & plus pompeuſe: Et le comique, pour rendre la ſienne plus naturelle, & faire qu'on y remarque moins d'affectation, le reçoit dans tous les endroits où le tragique le refuſe. Dans la ſeconde maniere, un vers peut être apellé tragique, ou comique, à cauſe de la baſſeſſe de ſes expreſſions & de ſes figures. Dans l'un & dans l'autre de ces deux égards, il eſt certain que les vers tragiques ne doivent point être mêlés dans la comédie, ni les vers comiques dans la tragédie. Mais comme Horace explique cette loi des pieds & des meſures dans le vers 255. &c. je crois qu'il ne parle ici que des expreſſions & des figures, comme la ſuite même le prouve. Il n'y a rien de plus vicieux que des grandes figures & des expreſſions nobles dans le comique, qui ne ſe ſert ordinairement que de mots propres & populaires; comme auſſi il n'y a rien de plus meſſéant que les mots populaires dans la tragédie qui demande un ſtile ſublime & hardi.

91 *Narrari Cœna Thyeſtæ*] Il met le ſouper de Thyeſte pour toutes ſortes de tragédies: car l'hiſtoire de Thyeſte, qui mangea ſes propres enfans qui lui furent ſervis par Atrée, eſt une des plus tragiques; c'eſt pourquoi Ariſtote a mis cette famille de Thyeſte du nombre de celles d'où les Poëtes tragiques doivent tirer leurs ſujets. Ennius avoit fait le Thyeſte, dont il nous reſte quelques fragmens. Il faut bien remarquer le mot dont Horace ſe ſert en parlant du ſouper de Thyeſte; il dit *narrari*, qu'il doit être raconté, & non pas repreſenté. Voyez la Remarque ſur le vers 184.

92 *Singula quæque locum teneant sortita decenter*] Il faut que le stile de la tragédie n'entreprenne rien sur celui de la comédie, & que celui-ci n'attente point sur les droits de celui-là ; ils ont tous deux leur place marquée. Et comme dit Quintilien dans le X. Livre: *Sua cuique proposita lex, suus decor est; nec comœdia in Cothurnos assurgit, nec contra tragœdia socco ingreditur. Chacun a ses loix marquées, & sa propre beauté; ni la comédie ne doit chausser le cothurne, ni la tragédie prendre le soulier plat.* C'est la nature elle-même qui a fait ce partage, & l on s'éloignera toujours de la bienséance & de la décence, quand on voudra le changer ou le troubler. * Il ne faut nullement changer *decenter* en *decentem.* *

93 *Interdum tamen & vocem comœdia tollit*] La décision qu'Horace vient de faire, n'empêche pas qu'on ne trouve souvent dans la comédie des expressions fortes & tragiques ; & que la tragédie n'emprunte un langage propre & simple, qui tient beaucoup de la prose & de la conversation. Et bien loin que cela soit vicieux, il est au contraire très naturel. La tragédie & la comédie ne sont que des imitations des actions humaines; c'est pourquoi il faut que le stile soit proportionné & au sujet dont on parle, & à l'état de celui qui parle. Un pere irrité parleroit mal dans la comédie, si son discours n'étoit plus noble & plus enflé que lorsqu'il parle sans passion. Et dans la tragédie, un homme qui est dans la douleur & dans l'affliction, se rendroit insuportable, si ses plaintes étoient empoulées, & d'un stile fort sublime & fort recherché. On peut voir ce qui a été remarqué sur la Satire IV. du Livre I. *At pater ardens sævit, &c.*

94 *Iratusque Chremes*] Chrémès prend un ton tragique lorsqu'il dit à son fils, dans la V. scene du V. Acte de l'Héautontimorumenos de Terence :

- - - - non si ex capite sis meo
Natus, item ut aiunt Minervam esse ex Jove, eâ caussâ magis

Pa-

Patiar, Clitipho, flagitiis tuis me infamem fieri.

Non, Clitiphon, quand vous seriez sorti de ma tête, comme on dit que Minerve est sortie de celle de Jupiter, je ne souffrirois pas pour cela que vous me deshonorassiez par vos infames debauches.

Et dans les Adelphes, Déméa parle aussi d'un ton bien élevé, quand il dit dans la premiere scene du V. Acte,

Heu mihi quid faciam? quid agam? quid clamem? aut querar?
O cœlum! ô terra! ô maria Neptuni!

Ah, que ferai-je? que deviendrai-je? comment me prendrai-je à crier? quelles plaintes ferai-je? ô ciel! ô terre! ô mers du grand Neptune!

Mais ce n'est pas seulement dans la colere que la comédie peut élever son stile, c'est dans toutes les passions violentes; comme la pratique des grands maîtres le prouve manifestement. Dans l'Eunuque de Terence, Cheréa transporté de joie, dit des choses qui pouroient entrer dans la tragédie. Mail il faut un grand art pour le faire avec succès.

95 *Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri*] Je crois que la tragédie donne moins d'occasion de parler d'une maniere commune & populaire, que la comédie n'en donne de parler d'une maniere extraordinaire & sublime. Et après y avoir bien pensé, peut-être trouvera-t-on qu'Horace veut établir ici, que ce n'est que dans la douleur que la tragédie peut & doit mettre des paroles simples & communes dans la bouche de ses Heros. Toutes les douleurs ne demandent pas même cette simplicité, il y en a qui peuvent être éloquentes; & c'est pourquoi Horace a mis *plerumque*, & non pas *semper*. Longin décide en géneral, que le grand & le sublime ne sont point de saison, lorsqu'on cherche à émouvoir la pitié.

Notre tragédie a ſouvent péché contre cette regle. * *Tragicus*, pour *actor tragicus*, pour l'acteur qui joue dans la tragédie. Mais M. Bentlei forme ſur cela une difficulté qui merite quelque attention. Il dit que *tragicus* n'a jamais été employé abſolument pour *actor tragicus*. C'eſt pourquoi il a ôté le point qui eſt après *pedeſtri*, & il a raporté ce *tragicus* à *Telephus* & à *Peleus*. Il a lu :

Et tragicus plerumque dolet ſermone pedeſtri
Telephus aut Peleus.

C'eſt ainſi que Ciceron a dit dans l'oraiſon contre Piſon : *Ego te non vecordem, non furioſum, non mente captum, non tragico illo Oreſte aut Athamante dementiorem putem?* Malgré cet exemple qui eſt ſi conforme, je ſuis perſuadé qu'Horace a mis *tragicus* abſolument pour tout acteur de tragédie, Horace donne d'abord le précepte géneral & il le confirme enſuite par des exemples. Cela eſt plus naturel. *

96 *Telephus & Peleus, quum pauper & exul uterque*] Le Pelée & le Telephus étoient deux tragédies Grecques, dont le ſujet nous eſt aujourd'hui très inconnu. Il paroît ſeulement que ces deux Princes ayant été chaſſés de leurs Etats, étoient allé mandier du ſecours en Grece, & qu'ils y avoient été en habit de mandians. Ces deux pieces, dont Horace parle ici, étoient d'Euripide, comme cela paroît par pluſieurs paſſages des Grenouilles d'Ariſtophane, où Euripide parle lui-même de ces deux pieces comme en étant l'Auteur. On peut voir l'acte III. ſc. II. C'eſt pourquoi dans la même ſcene Eſchyle apelle Euripide, πτωχοποιὸν καὶ ῥακιοσυῤῥαπτάδην, *faiſeur de mendians & rapetaſſeur de baillons.* Et dans la II. ſcene de l'acte IV. il lui fait ce reproche :

Πρῶτον μὲν τοὺς βασιλεύοντας ῥάκι᾽ ἀμπίσχων, ἵν᾽ ἐλεεινοὶ
Τοῖς ἀνθρώποις φαίνοντ᾽ εἶναι.

Pre-

Premierement tu introduis des Rois vétus de haillons, afin qu'ils attirent plus facilement la compassion des hommes.

Le même Ariſtophane ſe moque encore fort plaiſament du Telephus du même Poëte dans ſes Acharnenies, act. IV. ſc. II. où il introduit Dicéopolis, qui va emprunter à Euripide tout l'équipage de mandiant qu'il avoit donné à Telephus dans ſa piece. Après en avoir obtenu les haillons, il demande le bonnet, après cela le bâton, la beſace, une taſſe écornée, un pot percé. Euripide laſſé de ſes importunités, lui dit : *Eh mon ami tu m'emporteras piece à piece toute ma tragédie :*

Ἄνθρωπ' ἀφαιρήσεις με τὴν τραγωδίαν.

Dicéopolis ne laiſſe pas de revenir à la charge ; il lui demande encore quelques méchantes herbes pour mettre dans ſa beſace; ſurquoi Euripide perdant patience, lui dit : *Tu vas me ruïner. Ne vois-tu pas qu'il ne me reſtera rien de mes fables.*

Ἀπωλεῖς μ' ἰδὲ σοι φροῦδα μοι τὰ δράματα,

comme ſi la tragédie d'Euripide ne conſiſtoit que dans tout cet équipage de mandiant. Voilà une Satire bien fine, & un tour bien ingénieux. Et ce qui augmente la plaiſanterie, c'eſt que toute la ſcene eſt remplie de vers d'Euripide même. Théodore Marcile s'eſt donc fort trompé, quand il a aſſuré que dans ce paſſage d'Horace le mot *exul*, exilé, n'étoit que pour Pelée, & non pas pour Telephus : car le contraire paroît manifeſtement par ce vers, où Telephus dit :

—— Ὦ θύμ', ὁρᾷς γὰρ ὡς ἀπωθοῦμαι δόμων
Πολλῶν δεόμενος σκευαρίων.

O mon coeur, tu vois comment je suis chassé de ma maison, manquant de toute sorte d'équipage.

C'étoit aparemment ce même Telephus d'Euripide qu'Ennius & Névius avoient mis sur le théâtre Romain. Dans Ennius, Telephus dit:

Regnum reliqui septus mendici stolâ.

J'ai quité mon royaume en habit de mandiant.

Les reproches qu'Aristophane fait sur cela à Euripide, sont fondés sur ce qu'il n y a rien de plus indigne de la tragédie, que d'introduire sur la scene des Rois réduits à la mandacité; car cela peche contre toute sorte de vraisemblance, n'étant pas possible que des Rois se trouvent dans un si pitoyable état, & soient jamais réduits à une si affreuse misere. Ciceron même dans son oraison *Pro leg. Manil.* reconnoît *que les Calamités des Rois attirent facilement la compassion, & le secours de tout le monde & surtout des Rois, & de ceux qui vivent sous des Rois, parceque ce titre de Roi leur paroît grand & saint. Hoc jam fere sic fieri solere accepimus, ut regum afflictæ fortunæ facilè multorum opes alliciant ad misericordiam: maximeque eorum qui aut reges sunt, aut vivunt in regno: quod regale iis nomen magnum & sanctum esse videatur.* Voilà pourquoi Horace se contente de dire ici *pauper*. Au reste Eschyle avoit fait aussi un Telephus, mais il ne l'avoit pas representé comme un mandiant, car s'il étoit tombé luimême dans ce defaut, il n'auroit osé se moquer d'Euripide.

97. *Projicit ampullas & sesquipedalia verba*] *Ampullas* pour l'enflure & l'affectation des sentimens. *Sesquipedalia verba* pour l'enflure des termes, qu'il apelle *sesquipedalia*, d'un pied & demi, à cause de leur longueur: car les Grecs, pour rendre leur stile plus pompeux, joignoient ensemble des mots, & en faisoient des composés d'une longueur souvent prodigieuse. Cette composition réussissoit dans le grand & dans

dans le ſublime; mais elle étoit ridicule dans la bouche d'un homme qui vouloit paroître affligé. Voyez ce qui a été remarqué ſur le vers 14. de l'Epit. III. *ampullatur in arte.*

99 *Non ſatis eſt pulcra eſſe poëmata, dulcia ſunto*] Après avoir donné le précepte, il en donne la raiſon. C'eſt qu'il ne faut pas ſeulement qu'une piece ſoit belle, il faut qu'elle ſoit douce, agréable, c'eſt-à-dire touchante. Horace parle ainſi par raport à l'injuſte prévention des ignorans, qui croyent avoir fait une belle piece, quand ils y ont bien prodigué toutes les fleurs de l'éloquence, & étalé toute la pompe des ornemens. Mais ce n'eſt rien faire, ſi elle ne touche & n'émeut: car c'eſt là le but principal de ce poëme. Il ne s'agit pas de ſemer dans un tableau les couleurs les plus belles ſans aucun ménagement, il s'agit de rendre une action vive & ſenſible, & pour cet effet il ne faut employer que les couleurs qui conviennent à cette action, & qui peuvent faire l'impreſſion qu'on ſouhaite. Une piece eſt donc *belle*, *pulcrum poëma*, par le ſtile; & elle eſt *douce* par la paſſion & par les mouvemens. Et c'eſt dans cette vue que Platon a apellé la tragédie, τὸ ποιητικῆς δημοτερπέστατον τε καὶ ψυχαγωγικώτατον. *Effet le plus divertiſſant & le plus touchant de la poëſie.* Heinſius s'eſt infiniment trompé à ce paſſage, car ſous prétexte que les Philoſophes ont opoſé τὸ ἡδὺ & τὸ καλὸν, le *doux* & le *beau*, & qu'ils n'ont apellé beau que ce qui eſt louable, il a cru qu'Horace avoit dit ici *pulcra poëmata* dans le même ſens. *Non eſt ſatis*, dit il, *ſi laudanda ſunt poëmata, etiam jucunda eſſe oportet. Il ne ſuffit pas que les poëmes ſoient louables, il faut encore qu'ils ſoient doux*, c'eſt-à-dire agréables & qu'ils faſſent plaiſir. On ne peut rien imaginer de plus éloigné du ſens d'Horace, qui n'auroit jamais apellé *louable* un poëme qui n'auroit pas été touchant. * M. Bentlei a trouvé dans un MS. *Non ſatis eſt pura eſſe poëmata.* Et il explique ce *pura*, *civilia*, *popularia*, *quotidiana*, écrits en termes purs & de l'uſage commun. Ce qui eſt très opoſé à la penſée d'Horace. Ma remarque le fait aſſez voir.

Dulcia] *Douces*, c'est à dire *touchantes* ; car ce qui touche plaît. Horace a imité cette expression d'Aristote même, qui dans le XX. chap. de sa Poëtique, en parlant de la diction & des sentimens, dit ; *Qu'il y a des choses qui sont naturellement telles qu'on veut les faire paroître, dignes de pitié, ou terribles, grandes, ou vraisemblables, & qu'il y en a d'autres qui ne sont rendues telles que par l'adresse de celui qui parle, car*, ajoute-t-il, *que resteroit-il à faire pour lui, si toutes les choses étoient touchantes par elles-mêmes, sans l'aide de ses discours?* Il y a dans le Grec, *si toutes les choses étoient douces par elles-mêmes:* ce qui meritoit d'être remarqué. Aristote conclud de-là, que les Poëtes ont besoin de la rhétorique comme les Orateurs, & qu'ils doivent se servir des mêmes lieux.

Sunto] Il parle comme un vieux Jurisconsulte qui cite des Loix : *Sunto, agunto.*

100 *Et quocumque volent*] Qu'elle lui inspire toutes les passions & tous les mouvemens qu'elle voudra, la haine, la crainte, la terreur, la compassion.

102 *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi*] C'est une maxime très sûre, & que Ciceron a expliquée fort au long dans son second Livre de l'Orateur. Il est impossible que des auditeurs ou des spectateurs soient touchés, si l'Orateur ou l'acteur ne font paroître en eux tous les mouvemens qu'ils veulent inspirer aux autres. Et il faut que ces mouvemens paroissent *non simulacra neque imitamenta, sed luctus verus, atque lamenta vera & spirantia.*

Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez ;
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez ;
Ces grands mots dont alors l'acteur emplit sa bouche,
Ne partent point d'un coeur que sa misere touche.

Despréaux dans sa Poëtique.

On

On n'a qu'à se souvenir de l'histoire d'un ancien comédien nommé Polus, qui dans l'Electre de Sophocle jouoit ordinairement le rôle de cette Princesse. Il perdit son fils unique, qu'il aimoit tendrement. Après les premiers transports de son deuil & de son affliction, il remonta sur le théâtre un jour qu'on jouoit l'Electre, au lieu de l'urne des fausses cendres d'Oreste, il prit l'urne où étoient les veritables cendres de son fils, & embrassant cette urne il prononça ces vers, *triste monument de l'homme du monde qui m'étoit plus cher*, avec une douleur si naturelle, & avec des larmes si vraies & si animées, qu'il fit sur ses spectateurs un effet prodigieux. Horace ne fait ici que donner le précepte qu'Aristote a donné dans sa Poetique. Mais le Philosophe a plus fait que le Poete, car à la raison du précepte, il a ajouté les moyens de l'exécuter. *Il faut encore*, dit-il dans le chap. XVIII. de sa Poëtique, *autant qu'il est possible, que le Poëte en composant imite les gestes & l'action de ceux qu'il fait parler, car c'est une chose sûre que de deux hommes qui seront d'un égal genie, celui qui se mettra dans la passion sera toujours plus persuasif, & une preuve de cela est, que celui qui est veritablement agité agite de même ceux qui l'écoutent, & que celui qui est en colere ne manque jamais d'exciter les mêmes mouvemens dans le coeur des spectateurs. Voilà pourquoi pour réussir dans la poësie, il faut avoir un génie excellent, ou être furieux, car les furieux prennent aisément toutes sortes de figures & de caracteres, & les génies excellens sont fertiles & inventifs.* On peut voir là les Remarques.

103 *Tua me infortunia lædent*] *Alors tes malheurs me blesseront.* Horace se sert du mot *lædere*, blesser, pour dire *commovere*, *tangere*, toucher. Homere se sert de même du verbe βλάπτω.

104 *Male si mandata loqueris*] On a expliqué ce *mandata*, *partes tibi à fortunâ datas*, le rôle que la Fortune vous a donné: ou *partes personæ à Poëta commissæ*, *le rôle qu'il a plu au Poëte de vous faire jouer*. L'une & l'autre explication me paroissent

insoutenables. Horace fait assurément allusion aux harangues que Telephus & Pelée faisoient pour obliger les Grecs à leur donner du secours. Les principaux articles de ces harangues leur avoient été fournis par leurs amis ; par leur conseil : car ils parloient au nom de leur patrie. Voici comment Telephus commence le discours qu'il fait aux Athéniens dans Euripide :

Μή μοι φθονήσητ' ἄνδρες Ἑλλήνων ἄκροι
Εἰ πτωχὸς ὢν τέτληκ' ἐν ἐσθλοῖσι λέγειν.

Athéniens, qui êtes la fleur de la Grece, ne trouvez pas mauvais, si dans le miserable état où je suis, j'ose parler dans une si belle assemblée.

105 *Tristia mœstum vultum verba decent*] On peche ordinairement contre cette regle, & les plus grands hommes n'ont pas su toujours donner à la tristesse les paroles qui lui convenoient. M. Corneille lui-même est souvent tombé dans ce defaut. Je prens des exemples de ses pieces, parce que les fautes des grands hommes font plus d'impression sur notre esprit, & nous enseignent à travailler nos ouvrages, & à ne pas trop presumer de nous. Dans le Cid, quand Chimene vient demander justice du meurtre de son pere, & qu'en parlant de ce sang versé, elle dit :

Ce sang qui tout versé fume encor de couroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous :

elle ne parle point du tout en personne affligée : *projicit ampullas*, elle ne quite point les sentimens empoulés. Il n'y a rien de plus enflé & de plus frivole que de donner en cette occasion du sentiment & des yeux à un sang versé, & que d'expliquer une fumée. Dans Sophocle, Electre pleure son pere de toute autre façon. Mais d'où vient que Messieurs de l'Académie Françoise, qui ont remarqué dans la même scene un endroit où Chimene paroît trop subtile pour

pour une affligée, n'ont pas étendu leur censure sur ces vers? Si quelque chose pouvoit me faire douter de ma Remarque, ce seroit de voir qu'ils n'ont pas relevé ce defaut: car il ne se peut rien de plus judicieux, de plus fin, ni de plus exact que leur Critique. C'est, dans ce genre, un ouvrage achevé que leurs *Sentimens sur le Cid*, & il peut seul faire voir ce qu'on doit attendre de tout ce qui sortira des mains de cette illustre Compagnie. Cependant je croirai ma Remarque sûre jusqu'à ce qu'elle en ait autrement décidé.

106 *Iratum plena minarum*] Horace feint ailleurs, que quand Prométhée forma l'homme, il emprunta chaque qualité de chaque animal; & que quand il fut question de mettre dans son coeur la colere, il la prit dans le lion:

- - - - *& insani leonis*
Vim stomacho apposuisse nostro.

Rien ne peut mieux que cette image nous donner une juste idée des effets que cette passion doit produire, & de la maniere dont elle doit s'expliquer. Il faut qu'il n'y ait rien de bas, de recherché, ni de frivole. Séneque fait très souvent parler ses personnages les plus furieux, d'une maniere qui fait d'abord sentir qu'ils ont passé la nuit à méditer & préparer leur fureur.

107 *Ludentem lasciva*] Un stile riant & enjoué convient à ceux qui sont dans la joie. Achille même amoureux peut étaler sur la scene tout ce qu'une heureuse passion peut inspirer d'agréable & de delicat. Horace parle toujours de la tragédie. On a eu tort de raporter ces mots à la comédie, comme si la tragédie ne souffroit pas ces éclats de joie. Elle les souffre si bien qu'elle s'en sert pour rendre ses catastrophes plus touchantes & plus tragiques.

Severum seria dicta] Un personnage grave & serieux ne doit dire que des choses qui répondent à son caractere. Sophocle est sur cela d'une sagesse mer-

veilleuſe. Euripide n'eſt pas à beaucoup près ſi ſage que lui. Mais Séneque le tragique peche partout contre cette regle ; & pour vouloir toujours dire quelque choſe d'extraordinaire & de brillant, il tombe dans des puerilités ridicules.

108 *Format enim natura priùs nos intus ad omnem fortunarum habitum*] Dans ces quatre vers, qui ne peuvent être aſſez loués, Horace donne la raiſon des préceptes contenus dans les deux vers précédens. Et cette raiſon eſt tirée du fond de la nature même, qui a fait en nous deux choſes. La premiere de nous donner un coeur capable de ſentir tous les divers changemens de notre fortune ; & la derniere, de nous donner une langue pour exprimer ces divers ſentimens du coeur. Nous ſommes proprement un inſtrument animé, que la Nature a monté de pluſieurs cordes de different ſon, qui répondent chacune à un des mouvemens de notre coeur. Quand nos paroles ne répondent pas à l'état de notre fortune, le coeur frape une corde, au lieu d'en fraper une autre.

Tunc neque chorda ſonum reddit quem vult manus & mens.

& cela fait une diſcordance très deſagréable, qui ruïne ce que la Nature a fait de plus beau.

109 *Juvat aut impellit*] La Nature nous aide à nous mettre en colere ; mais Horace n'étoit pas content de ce mot, *juvat*, aide, qui ne marque pas aſſez l'impétuoſité avec laquelle nous nous precipitons dans cette paſſion, ajoute, *aut impellit, ou plutôt elle nous pouſſe.*

110 *Aut ad humum mœrore gravi deducit*] L'expreſſion d'Horace convient fort bien à la paſſion dont il parle ; & en faiſant une image ſi naturelle de l'humiliation d'un homme affligé, il fait bien ſentir le ridicule qu'il y a à ſe ſervir en cet état de mots empoulés, & à employer les pompeux ornemens de la rhétorique.

112 *Si dicentis erunt fortunis abſona dicta*] Il faut

faut toujours que le langage soit proportionné à l'état de celui qui parle, car autrement on se moque de l'Orateur. C'est pourquoi Antonius dans le second Livre de l'Orat. de Ciceron, après avoir dit, qu'en parlant pour M. Aquilius, il n'avoit tâché d'exciter la compassion des Juges qu'après avoir été lui-même saisi de compassion : *Non priùs sum conatus misericordiam aliis commovere quàm misericordia sum ipse captus*, il ajoute : *Non fuit hæc sine meis lacrymis, non sine dolore magno miseratio, omniumque Deorum & hominum & civium & sociorum imploratio: quibus omnibus verbis, quæ à me tum sunt habita, si dolor absuisset meus, non modò non miserabilis, sed etiam irridenda fuisset oratio mea.*

* 113 *Romani tollent equites peditesque*] Cette léçon est vicieuse & inepte, dit M. Bentlei. Et il faut lire :

Romani tollent equites patresque,

Car on ne dit point pedites *du peuple. D'ailleurs le peuple est un si méchant Juge qu'Horace n'a pu dire de lui qu'il rira si l'acteur vient à dire quelque chose qui réponde mal à l'état de sa fortune.* Mais ce savant homme se trompe assurément. Le peuple est un méchant Juge sur ce qui fait la beauté d'un poëme, mais il est très capable de sentir les fautes dont Horace parle ici & qui choquent le naturel. Et nous en voyons tous les jours la preuve dans nos théâtres. Par *equites* Horace a entendu non seulement les Chevaliers, mais aussi les Sénateurs, en un mot tout ce qui est au-dessus du peuple, comme quand il a dit dans la Sat. X. du Liv. I.

Nam satis est equitem mihi plaudere.

Car ce Poëte vouloit-il n'être aplaudi que par les Chevaliers? Cela seroit ridicule, & par *pedites* il entend le *peuple*. C'est le mot *equites* qui a entrainé *pedites*, pour faire l'oposition. Plaute les a joints

de

de même dans ce vers du *Pœnulus.* II. IV. 10.

Equitem, peditem, libertinum furem aut fugitivum velis.

Ce vers seul devoit retenir M. Bentlei puisqu'il lui étoit connu. Horace a pu dire cela en plaisantant, *les Chevaliers & les pietons aussi.* *

114 *Intererit multum Divusne loquatur an Heros*] Il ne faut pas seulement qu'un Poete prene garde au different état des personnages qu'il introduit & qu'il fait parler; il faut encore qu'il mesure leur langage à leur âge & à leurs differens caracteres: car un Dieu s'explique autrement qu'un Heros, un vieillard qu'un jeune homme, &c. Ce précepte est un des plus importans; & c'est celui dont on fait aujourd'hui le moins de compte, & contre lequel on peche le plus souvent.

Divusne loquatur an Heros] On a changé ce vers d'Horace en plusieurs façons. Les uns ont lu:

- - - - *Davusne loquatur, an Eros.*

Eros étoit le nom d'un honnête valet dans les pieces de Ménandre, comme Davus celui d'un valet fourbe. Mais cette leçon est insoutenable: car Horace ne parle point du tout ici de la comédie; & d'ailleurs la difference qu'il y a de valet à valet n'est pas assez considerable pour avoir obligé Horace à faire ce précepte. Les autres ont lu:

- - - - *Divesne loquatur, an Irus.*

Cette leçon n'est pas meilleure que la premiere, elle renferme un sens trop bas, & *Irus* n'est pas un personnage de tragédie. On ne recevra pas non plus la correction d'un troisieme parti qui a lu:

- - - - *Davusne loquatur, an Heros.*

Il ne s'agit ici que des caracteres de la tragédié, comme je l'ai déja dit. Horace parle assurement de la difference qu'il doit y avoir entre le caractere d'un Dieu & celui d'un Heros, comme il dit dans la suite:

Ne quicumque Deus, quicumque adhibebitur heros.

Les anciens tragiques ont introduit des Dieux sur la scene, comme nous le voyons dans les pieces d'Eschyle, de Sophocle, & d'Euripide.

115 *Maturusne senex, an adhuc florente juventa fervidus*] Un vieillard à qui l'âge a donné une longue experience, parle autrement qu'un jeune homme qui n'a encore rien vu, & qui est le jouet des passions. M. Corneille & M. Racine ont admirablement observé cette difference, & trés heureusement imité la merveilleuse conduite de Sophocle dans cette partie-là.

116 *An matrona potens, an sedula nutrix*] Horace a sans doute ici en vue l'Hippolyte d'Euripide, où Phedre & sa nourice parlent bien differemment. Ce qui est suportable dans la bouche de cette nourice, qui aime tendrement sa fille, seroit affreux dans la bouche de cette Princesse, que le Poëte fait si sage & si vertueuse, qu'elle a d'abord de l'horreur pour les expédiens que sa nourice trouve pour la soulager. *Malheureuse*, lui dit-elle, *qui as dit des choses si criminelles, ne veux-tu pas te taire, ne veux-tu pas mettre fin à tes infames discours?*

Ω δεῖνα λέγους᾽. οὐχὶ συγκλείσεις στόμα;
Καὶ μὴ μεθήσεις αὖθις αἰσχίστους λέγους;

Monsieur Racine a admirablement profité de ce précepte d'Horace, dans les changemens qu'il a faits au caractere de Phedre, & à celui de sa nourice.

117 *Mercatorne vagus, an cultor virentis agelli*] La bassesse de ces personnages a donné lieu de croire qu'Horace parle aussi de la comedie. Mais il n'y a rien

rien de plus faux, il ne parle que de la tragédie, où il n'eſt pas extraordinaire de voir des marchands & des bergers, ou des laboureurs. Sophocle introduit un marchand dans le Philoctete, & Euripide ouvre la ſcene de ſon Electre par un laboureur, à qui Clytemneſtre a donné Electre en mariage, & qui dit dans le vers 78.

- - - - ἐγὼ δ' ἅμ' ἡμέρᾳ
Βοῦς εἰς ἀρούρας εἰσβαλὼν σπερῶ γύας,
Ἀργὸς γὰρ οὐδεὶς, θεοὺς ἔχων ἀνὰ ςόμα,
Βίον δύναιτ' ἂν ξυλλέγειν ἄνευ πόνου.

Pour moi, dès que le jour paroîtra, je menerai les boeufs aux champs, & j'enſemencerai nos terres, car nul fainéant, quoiqu'il ait tout le jour Dieu dans ſa bouche, n'amaſſera de quoi vivre qu'en travaillant.

Le meilleur Commentaire qu'on puiſſe donner ſur tout cet endroit d'Horace, c'eſt ce que Plutarque a écrit dans ſon fragment de la comparaiſon d'Ariſtophane & de Ménandre. *La diction*, dit-il, *a des differences infinies. Ariſtophane ne ſait pas donner à chacune ce qui lui eſt ſéant & convenable ; ce qui conſiſte à faire parler un Roi avec dignité, un Orateur avec force ; une femme ſimplement, un particulier d'une maniere proſaëque & commune, un marchand avec inſolence & avec fierté. Mais il donne à tous ſes perſonnages leur diction au haſard, & vous ne ſauriez connoître ſi c'eſt un fils ou un pere qui parlent, un laboureur, ou un Dieu, une vieille, ou un Heros.*

118 *Colchus an Aſſyrius, Thebis nutritus an Argis*] Pour faire parler ſes Acteurs convenablement, il ne ſuffit pas de prendre garde à leur état, à leur âge, à leur profeſſion ; il faut encore avoir devant les yeux leur pays ; car, comme dit Ariſtote, un Macedonien parle autrement qu'un Theſſalien, & les moeurs & les humeurs de differens peuples ſont ordinairement auſſi differentes que leurs habits :

Des ſiecles, des pays étudiez les moeurs,

Les

Les climats font souvent les diverses humeurs.

Les peuples de la Colchide étoient cruels & sauvages : ceux d'Assyrie fins & rusés : les Thébains ignorans & grossiers : & ceux d'Argos polis & superbes. Quand Aristophane fait parler des Persans ou des Scythes, il se garde bien de les faire parler comme des Athéniens.

119 *Aut famam sequere aut sibi convenientia finge*] Après avoir parlé du langage, il vient aux caracteres, qui sont une des plus essencielles parties du poëme dramatique aussi bien que de l'épique, & qui ne sont designés que par les moeurs, d'où naissent toujours les actions. Les Poëtes n'ont que deux sortes de caracteres à mettre sur le théâtre; ou ceux qui sont déja connus, ou ceux qu'ils inventent. Ils n'ont pas la liberté de rien changer aux premiers. Il faut qu'ils representent Achille, Ulysse, Ajax, tels qu'Homere les a representés. Et pour les autres, qui sont de leur invention, ils sont obligés de les faire convenables. Dans les premiers il faut ne chercher que la ressemblance, qu'Aristote apelle τὸ ὅμοιον dans sa Poëtique ; & dans les derniers on ne cherche que la convenance & la conformité qu'il apelle τὰ ἁρμόττοντα ἤθη. J'ai expliqué cela plus au long dans mes Remarques sur cette Poëtique.

120 *Scriptor honoratum si fortè reponis Achillem*] Il explique la premiere partie du vers précédent, *aut famam sequere*, ce que c'est que suivre la Renommée ; ce qui n'est autre chose que faire les caracteres semblables à ce que la Renommée en a publié. Un Achille colere, violent, emporté, implacable, injuste. Un Ulysse vaillant, vertueux, rusé ; un Ajax intrépide & téméraire.

Honoratum] Honoré des Grecs, & que Jupiter avoit comblé d'honneur, Horace explique l'épithete τετιμένον, qu'Homere donne toujours à Achille. * Par cette seule épithete Horace fait l'histoire d'Achille, qui après avoir reçu d'Agamemnon un sanglant affront en fut vengé avec éclat par Jupiter, qui rendit les Troyens victorieux & ne cessa d'accabler de

de maux les Grecs qu'après qu'ils eurent hautement reparé l'injure que ce Heros avoit reçue. Peut on rien imaginer de plus honorable & jamais Heros fut il plus honoré ? Cependant malgré le beau ſens & le ſens évident & ſenſible que ce mot preſente, le ſavant M. Bentlei, choſe étrange ! l'a pris en averſion, & par des raiſons trés frivoles & que le bon ſens refute très facilement, il ſoutient que le vers eſt corrompu, & qu'au lieu d'*honoratum* il faut lire *Homereum* ou *Homeriacum*, & il l'a hardiment mis dans le texte. En verité c'eſt abuſer horriblement de ſon eſprit, & laiſſer à ſon imagination une trop grande liberté de forger des chimeres. *

Reponis] *Reponere*, repreſenter après quelqu'autre. Homere eſt le premier qui a repreſenté Achille, *poſuit Achillem*. Un Poëte qui le met enſuite ſur le théâtre, *reponit*.

121 *Impiger, iracundus, inexorabilis, acer*] Pour réuſſir dans un caractere comme celui d'Achille, Ariſtote a fort bien dit qu'il faut bien plus ſe remettre devant les yeux ce que la colere doit faire vraiſemblablement, que ce qu'elle a fait ; ἐπιεικείας ποιεῖν παράδειγμα, ἢ σκληρότητος δεῖ, & ce précepte qui n'a été entendu d'aucun Commentateur d'Ariſtote, eſt merveilleux ; on en peut voir là l'explication.

122 *Jura neget ſibi nata*] Achille pretend être au-deſſus des loix ; c'eſt pourquoi il refuſe d'obéïr à Agamemnon, qu'il accable d'injures, & qu'il menace fort inſolemment. Par ce même principe il ſacrifie à ſon interêt particulier la cauſe commune, l'honneur, & la vie de tant de milliers d'hommes & la gloire de ſon pays.

Nihil non arroget armis] Qu'il attribue tout à ſes armes, c'eſt à dire, qu'il n'attende de juſtice que de ſon épée. En effet, dans Homere il tire à demi cette épée pour tuer Agamemnon. Minerve l'empéche d'achever. Et enſuite il dit à ce Roi en propres termes, qu'il n'a qu'à venir enlever dans ſa tente quelque autre choſe, & qu'il verra ſi ſon ſang ne coulera

lera pas bientôt le long de sa pique. Toutes ces moeurs d'Achille, qu'Horace a rassemblées dans ces deux vers, paroissent entierement dès la premiere partie du premier Livre de l'Iliade ; en quoi on ne sauroit assez admirer l'adresse de ce Poëte Grec.

123 *Sit Medea ferox, invictaque*] Voilà le veritable charactere de Médée, d'être barbare & inflexible. Euripide l'a parfaitement bien representée dans sa Médée, qui est une piece admirable. Elle tue de sa propre main ses deux enfans, & envoye à sa rivale une robe & une couronne préparées de maniere qu'elles la consument dès qu'elle les a mises sur elle. Créon qui s'est jetté sur ce corps, ne peut plus se relever, cette fatale robe s'attache à ses chairs, & le fait expirer dans les mêmes tourmens que sa fille.

Flebilis Ino] Ino, fille de Cadmus & d'Harmonie, ayant été mariée avec Athamas, qui avoit un fils d'un premier lit, supposa un oracle qui ordonnoit qu'on immoloit ce fils à Jupiter. Mais elle fut bientôt punie de son imposture: car Athamas devenu furieux, tua Léarchus, l'ainé des enfans qu'il avoit eus d'elle ; & l'auroit sacrifiée elle-même avec son autre enfant Melicerte, si elle ne se fût précipitée dans la mer avec cet enfant entre ses bras. Euripide avoit traité ce sujet, au moins Plutarque raporte quelques vers de l'Ino d'Euripide ; & il est aisé de juger de-là qu'Ino ne pouvoit que faire de grandes lamentations sur le malheur de ses enfans.

124 *Perfidus Ixion*] Ixion fut le premier meurtrier qu'on eût vu en Grece. Ayant épousé la fille de Dejoneus, au lieu de donner à son beau-pere les presens accoutumés, il le pria à souper, & le tua. Ce crime fit tant d'horreur à tout le monde, que personne ne voulut ni expier son Auteur, ni avoir avec lui aucun commerce. Enfin Jupiter en eut pitié, l'expia & le retira dans le ciel ; mais ce perfide oublia bientôt la grace qu'il avoit reçue, & devint amoureux de Junon qu'il voulut forcer : on sait qu'il n'embrassa qu'une nuée, & que Jupiter irrité le précipita

pita dans les enfers, où il eſt étendu ſur une roue qui tourne toujours. Eſchyle avoit traité ce ſujet, Euripide le traita après lui; car Plutarque raporte que quelques Grecs ayant blamé ce Poëte d'avoir choiſi Ixion, qu'ils apelloient malheureux & maudit des Dieux, il leur répondit: *Auſſi ne l'ai-je point quité que je ne lui aye cloué les pieds & les mains à une roue.* Il ne reſte aujourd'hui aucune de ces deux pieces; nous ſavons ſeulement qu'Ariſtote les met au nombre des pieces pathétiques. Euſtathe explique ingénieuſement cette fable d'Ixion, ſur le premier Livre de l'Iliade.

Io vaga] Io, fille d'Inachus, qui fut aimée de Jupiter, changée en vache, & rendue furieuſe par la jalouſie de Junon, qui lui envoya un taon, qui la piqua ſi bien qu'elle courut pluſieurs pays, traverſa les mers, & arriva enfin en Egypte, où elle recouvra ſa premiere forme, & fut adorée ſous le nom d'Iſis. Eſchyle la fait ſi vagabonde dans ſon Prométhée, qu'elle arrive ſur la montagne où Prométhée étoit attaché, au fond de la Scythie, & qu'elle aprend là de ce malheureux toutes les courſes qu'elle a encore à faire.

Triſtis Oreſtes] *Triſtis* ne ſignifie pas ici ſeulement triſte, mais *noir*, *furieux*, *forcené*, un homme que la triſteſſe jette dans la fureur. C'eſt ainſi qu'il apelle ailleurs la colere *triſte*, *triſtes ut iræ*. Ovide a dit de même, *triſtis Oreſta*.

Ut foret exemplum veri Phocæus amoris
Fecerunt furiæ, triſtis Oreſta, tuæ.

Euripide a admirablement réuſſi à repreſenter Oreſte en cet état, dans la merveilleuſe piece qui porte ce nom, où il le repreſente plutôt comme un ſpectre hideux, que comme un homme. Auſſi Ménelas s'écrie en le voyant: *O Dieux, que vois-je? quel mort ſe preſente à mes yeux?* Oreſte répond: *Vous avez raiſon, car mes maux ſont ſi grands que quoique je voye la lumiere, je ne vis plus.*

MEN.

MEN. *Vos yeux ſont égarés, votre regard funeſte.*
OR. *Mon corps s'en eſt allé, & mon nom ſeul me reſte.*

ME. Δεινὸν δ' λεύσσεις ὀμμάτων ξηραῖς κόραις.
OR. Τὸ σῶμα φροῦδον, τὸ δ' ὄνομ' οὐ λέλοιπέ μοι.

Ce dernier vers, pour dire cela en paſſant, a été diverſement expliqué par les Interpretes ; mais je ſuis perſuadé qu'on n'a point donné dans le veritable ſens. Oreſte veut dire qu'il ne reſte plus de lui que ce que ſon nom a de funeſte & d'affreux. Car il fait une allusion viſible à la ſignification du nom *Oreſte,* qui, ſelon le ſentiment de Socrate dans le Cratylus, marque quelque choſe de ſauvage, de feroce, & de brutal. *Τὸ θηριῶδες τῆς φύσεως καὶ τὸ ἄγριον αὐτοῦ καὶ τὸ ὀρεινὸν ἐνδεικνύμενον τῷ ὀνόματι.*

125 *Si quid inexpertum ſcenæ committis*] Après avoir expliqué la premiere partie du vers 119. *aut famam ſequere*, il en explique la derniere, *aut ſibi convenientia finge :* & il enſeigne ce qu'il faut obſerver, quand on met ſur la ſcene des caracteres nouveaux. La premiere qualité que doivent avoir ces caracteres, c'eſt d'être conformes & convenables ; c'eſt à dire qu'il faut qu'un furieux faſſe les actions d'un furieux ; un Roi celles d'un Roi ; un ambitieux, tout ce que l'ambition inſpire ; qu'une femme n'ait ni la vaillance d'Achille, ni la prudence de Neſtor, &c. Et la ſeconde, qu'ils ne ſe dementent jamais, & qu'il ſoient à la fin de la tragédie ce qu'ils étoient au commencement. C'eſt ce qu'Ariſtote apelle, *τὸ ὁμαλὸν*, *l'égalité,* dont il fait la quatrieme condition des moeurs ; car elle eſt auſſi néceſſaire aux caracteres connus qu'à ceux qu'on invente. Mais comme dans les premiers on a des guides qu'on ſuit, Horace s'eſt contenté de donner ce précepte pour les derniers, où il eſt le plus neceſſaire. M. Deſpréaux a fort bien expliqué ce ſentiment d'Horace, quand il a dit dans ſa poëtique :

D'un

D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée?
Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.

Il est permis aux Poëtes tragiques d'inventer des sujets & des personnages. Aristote dit qu'Agathon le pratiqua fort heureusement dans sa piece qu'il intitula *la Fleur*, qui fut admirée de tout le monde, quoique tout y fût inventé. Et ce Philosophe donne la raison pourquoi cette piece ne laissa pas de plaire, quoique le sujet & les noms même en fussent feints: *C'est*, dit-il, *que les sujets connus*, que les Poëtes choisissent ordinairement, *sont connus de peu de personnes, & cependant ils divertissent tout le monde également.* Marque sûre que les sujets inventés ne sont pas moins propres au théâtre que les sujets connus. On peut voir là les Remarques, chap. IX. p. 137. 138.

128 *Difficile est propriè communia dicere*] Après avoir marqué les deux qualités qu'il faut donner aux personnages qu'on invente, il conseille aux Poëtes tragiques de n'user pas trop facilement de cette liberté qu'ils ont d'en inventer: car il est très difficile de réussir dans ces nouveaux caracteres. *Il est mal-aisé*, dit Horace, *de traiter proprement*, c'est-à-dire *convenablement*, *des sujets communs*, c'est-à dire, *des sujets inventés*, & qui n'ont aucun fondement ni dans l'Histoire, ni dans la Fable. Et il les apelle *communs*, parcequ'ils sont en la disposition de tout le monde, & que tout le monde a le droit de les inventer, & qu'ils sont, comme on dit, au premier occupant. Ce jugement d'Horace est très sûr. Il est bien difficile d'inventer un nouveau caractere qui soit juste & naturel. Car ou l'on va au delà des bornes, ou l'on demeure en deçà; & pour être convaincu de cette verité, on n'a qu'à comparer dans nos Poëtes tragiques les caracteres qu'ils ont trouvé tout formés, & ceux qu'ils ont inventés eux-mêmes.

mêmes. On trouvera qu'ils ont beaucoup mieux réussi dans les premiers que dans les autres. Mais quand même un Poëte formeroit ce caractere fort juste, il ne seroit pas pourtant assuré de réussir ; car tout le monde pretendra avoir le droit de juger de ce caractere, & de le censurer, s'il n'est pas conforme à l'idée qu'il en a, & qu'il prétend la seule bonne. Au lieu que quand on suit des caracteres connus, alors on est à couvert de la censure, parcequ'on a une regle commune, dont il n'est pas permis de s'écarter, & qui est generalement reçue. Voilà pourquoi Horace dit avec beaucoup de raison, *difficile est propriè communia dicere.* Ceux qui ont cru qu'il apelloit ici *communia*, des choses communes & ordinaires, des caracteres connus & traités par d'autres Poëtes, se sont fort trompés. Ils jettent Horace dans une contradiction manifeste, puisqu'il conseille immédiatement après de s'attacher aux caracteres connus. Cette matiere est assez éclaircie, il n'est pas nécessaire de refuter plus au long ce sentiment qui n'a rien que d'absurde, comme je l'ai montré ailleurs.

Tuque rectiùs Iliacum carmen deducis in actus] Aristote décide dans sa Poëtique, chap. IX. *qu'il n'est pas nécessaire de s'attacher scrupuleusement à suivre toujours les fables reçues*, & qu'on peut inventer des sujets nouveaux. Et Horace au contraire conseille ici de suivre plutôt les fables reçues, & de mettre sur la scene des sujets & des caracteres connus, tirés de l'Iliade & de l'Odyssée, car ces deux poëmes sont également compris sous le mot *Iliacum carmen*. D'où vient cette difference ? Elle vient du different but que le Poëte & le Philosophe se sont proposés. Aristote n'a voulu parler que de ce qui peut plaire ou déplaire : les sujets inventés peuvent plaire comme les sujets connus. C'est ce qu'il a voulu établir. Et Horace n'a voulu parler ici que de ce qui étoit facile ou difficile. Les sujets inventés sont plus difficiles à traiter que les sujets connus. C'est ce qu'il a voulu enseigner. D'ailleurs Aristote écrivoit pour les Grecs qui possédoient à un tel point l'esprit de la tragédie, qu'il n'y avoit rien d'impossible pour eux, au

lieu qu'Horace écrivoit à des jeunes Romains bien inferieurs aux Grecs, & qu'il falloit détourner d'entreprendre ce qu'il y avoit de plus difficile. Quand Horace dit qu'il faut tirer de l'Iliade & de l'Odyssée des sujets & des caracteres tragiques, il est du sentiment d'Aristote & de Platon, qui ont tous deux écrit qu'Homere est un Poëte tragique. Aristote dit en propres termes dans sa Poëtique, *μιμήσεις δραματικὰς ἐποίησεν*, qu'il a fait des imitations dramatiques, & que son Iliade & son Odyssée ont le même raport avec la tragédie, que son *Margitez* avec la comédie. Et Platon dans le X. Livre de la République, apelle Homere le pere & le chef de la tragédie, *ἡγεμόνα τῆς τραγῳδίας*, & Ὅμηρον ποιητικώτατον εἶναι καὶ πρῶτον τῶν τραγῳδοποιῶν. *Le Prince de la poësie, & le premier des Poëtes tragiques.* En lisant l'Iliade & l'Odyssée, on croiroit que ces deux poëmes sont fertiles en sujets de tragédie : mais Aristote n'en a pas fait le même jugement : car il assure qu'on ne peut tirer qu'un sujet de tragédie de chacun de ces poëmes, ou deux tout au plus. Τοιγαροῦν ἐκ μὲν Ἰλιάδος καὶ Ὀδυσσείας μία τραγῳδία ποιεῖται ἑκατέρας, ἢ δύο μόναι. Mais Aristote étoit plus difficile sur les sujets de tragédie que nous ne le sommes aujourd'hui.

130 *Quàm si proferres ignota indictaque primus*] Il apelle ici *ignota indictaque* ce qu'il apelle plus haut *communia*, de sujets inconnus, & qui n'ont jamais été traités. Il ne se contente pas de dire *ignota*, *inconnus*, il ajoute *indictaque*, que personne n'a traités, dont personne n'a parle: car un sujet pouroit être inconnu, sans être nouveau. C'est comme il a dit dans l'Ode XXV. du Liv. III.

Dicam insigne, recens, adhuc
Indictum ore alio.

Je dirai des choses nouvelles, & qui n'auront jamais été dites.

131 *Publi-*

131 *Publica materies privati juris erit si &c.*] Comme le conseil qu'il vient de donner de s'attacher à des sujets qui ayent été traités, pouvoit jetter les Poëtes dans une imitation basse & servile, il leur enseigne ici de quelle maniere ils doivent se conduire pour se rendre propres ces sujets déja connus. *Publica materies*, l'Iliade, la Thébaïde, l'Odyssée, & tous les sujets des anciennes tragédies. Horace opose *publica materies*, τὰ δημόσια, à *communia*, τὰ κοῖνα. C'est ainsi que Chrysippe se vantoit d'avoir rendu sienne la Médée d'Euripide, parcequ'en traitant ce sujet, il ne s'étoit pas assujetti à suivre la disposition que ce Poëte Grec avoit donnée à sa piece.

132 *Nec circa vilem patulumque moraberis orbem*] Heinsius prétend qu'Horace apelle *orbem vilem & patulum*, *un vain circuit* de paroles qui ne font rien au sujet; toutes sortes d'épisodes étrangers; & il croit qu'ici *orbis* est ce qu'Aristote apelle dans sa Rhétorique, τὰ κύκλῳ, qui est proprement tout ce que les valets disent pour cacher ou pour déguiser une verité, λέγουσι τὰ κύκλῳ, c'est ce que nous disons, *ils tournent autour du pot*, ils disent tout ce qui ne fait point au sujet sur lequel on les interroge, τὰ ἐκτὸς τοῦ πράγματος καὶ τῆς ὑποθέσεως λέγουσι. Mais outre que cette figure est basse, il seroit difficile d'accommoder ce sens-là au sujet dont Horace traite. Il conseille aux Poëtes de prendre le sujet d'une tragédie dans les poëmes d'Homere par exemple; il faut donc qu'en même tems il les empêche de tomber dans les fautes qu'ils pouroient faire. La premiere & la plus considerable c'est de s'amuser *circa orbem vilem & patulum*, à un circuit vil & ouvert à tout le monde: & ce *circuit* n'est autre que de faire entrer dans sa tragédie toutes les parties du poëme d'Homere, & d'imiter la liaison & l'enchainement qu'il leur a donné en ouvrant la scene par la querelle d'Achille & d'Agamemnon, & en la fermant par les funerailles d'Hector. Il n'y a rien de plus vicieux que ce circuit; car outre qu'il est aisé, & que le plus maigre génie en est capable, c'est pourquoi Horace l'apelle *vilem*

& patulum, il ne peut jamais avoir aucun ſuccès, parceque ce qui eſt d'une juſte étendue pour le poëme épique, devient monſtrueux, quand il eſt renfermé dans les bornes étroites de la tragédie, comme Ariſtote l'a fort bien montré dans ſa Poëtique. *Sur toutes choſes*, dit ce grand Philoſophe, *il faut ſe ſouvenir, comme on l'a dit ſouvent, de ne pas faire de la tragédie un tiſſu épique. J'apelle tiſſu épique un tiſſu de pluſieurs fables, comme ſi quelqu'un mettoit toute l'Iliade dans une tragédie.* On peut voir là les Remarques, chap. XIX. Car c'eſt cette même doctrine qu'Horace explique ici. Et je puis dire qu'on n'a laiſſé cet ouvrage dans la profonde obſcurité où il étoit, que parcequ'on n'a pas vu que c'étoit d'Ariſtote même qu'il falloit tirer l'explication de ſes préceptes. Outre ce circuit vicieux, il y en a encore un autre qui ne l'eſt pas moins, & dont il parle dans le vers 147.

133 *Nec verbum verbo curabis reddere*] Si Horace ne veut pas qu'on prenne toute la matiere de l'Iliade en ſuivant ſon ordre & ſes liaiſons, il ne veut pas non plus qu'on lui derobe ſes vers, & qu'on les traduiſe mot à mot : car c'eſt la fonction d'un Interprete ſcrupuleux, & non pas d'un Poete. Il faut imiter la ſageſſe d'Eſchyle, de Sophocle & d'Euripide ; ils ont tous puiſé des ſentimens dans Homere, mais ils ne l'ont pas traduit.

Fidus Interpres] Comme un Interprete fidele, qui ſe croit obligé de rendre mot pour mot les originaux qu'il traduit. Horace blâme ici aſſurément cette fidelité ſuperſtitieuſe des traducteurs qui ſuivent trop la lettre. En effet les mots & les ſyllabes des plus excellens originaux ne ſont de l'eſſence de la choſe que dans l'eſprit des Pédans. Ciceron dit fort bien dans le traité *de Optim. Gen. Orat.* en parlant des deux oraiſons d'Eſchine & de Démoſthene, qu'il avoit traduites : *Nec converti, ut Interpres, ſed ut Orator, ſententiis iiſdem & earum formis, tanquam figuris, verbis ad noſtram conſuetudinem aptis : in quibus non verbum pro verbo neceſſe habui reddere, ſed*

genus

genus omnium verborum vimque ſervavi : non enim ea me annumerare Lectori putavi oportere, ſed appendere. Je les ai traduites non pas en Interprete, mais en Orateur, en conſervant les ſentences & leurs differentes formes, comme des figures ; & en m'expliquant du reſte en termes à notre uſage, & ſelon nos manieres. J'ai jugé qu'il n'étoit pas néceſſaire de m'aſſujettir à rendre mot pour mot, mais ſeulement d'exprimer toute la force & toute la propriété des termes: car j'ai cru que je ne devois pas rendre à mon Lecteur ces termes au compte, mais au poids. S'il eſt honteux aux Traducteurs de traduire ſervilement mot à mot, qu'elle honte n'eſt-ce pas à un Poëte.

134 *Nec deſilies imitator in arctum unde pedem proferre*] C'eſt à mon avis, un des plus difficiles endroits d'Horace, je le crois même le plus difficile. Je ne ſais ſi j'en ai trouvé le veritable ſens. Je ſais bien au moins que ce Poëte ne parle ici ni de ceux qui s'aſtreignent à une certaine meſure de vers dans leur imitation, ni de ceux qui s'éloignent trop de leur original. Voici ma penſée. Horace a déja donné aux Poëtes tragiques deux moyens de ſe rendre propres des ſujets qui ont déja été traités. Le premier eſt de ne pas mettre dans une tragédie toute la matiere d'un poëme épique ; & le ſecond, de ne pas traduire les vers mot à mot. Il leur en donne ici un troiſieme, qui eſt de ne pas s'aſſujetir ſi fort à ſuivre leur Auteur, en imitant une ſeule action, qu'ils ſe jettent dans un embaras d'où ils ne puiſſent ſe tirer ſans honte, ou ſans violer les loix de leur poëme : car les loix de la tragédie ſont bien differentes de celles du poëme épique. Un exemple rendra cela clair. Je veux faire une tragédie de la colere d'Achille, & ſuivre les deux premiers préceptes d'Horace, c'eſt-à-dire que je ne veux ni renfermer toute l'Iliade dans ma tragédie, ni lui derober des expreſſions ; je veux m'attacher uniquement à ce qui fait à mon ſujet. Mais en le faiſant je manquerai contre le troiſieme précepte, ſi je m'aſſujettis à repreſenter les mêmes

circonstances de la colere d'Achille, qu'Homere a representées ; car je me jetterai par-là dans des pas fâcheux. Quel moyen de representer Achille qui tire à demi l'épée pour tuer Agamemnon, & de representer en même tems Minerve qui prend cet emporté par les cheveux, pour l'empêcher d'exécuter son dessein ? Cet obstacle, qui est merveilleux dans le poëme épique, seroit ridicule dans la tragédie. C'est, à mon avis, le sens de ce précepte d Horace, qui est d'une très grande utilité. Ceux qui ont lu *referre* au lieu de *proferre*, ne l'ont pas entendu.

136 *Nec sic incipies*] Il blâme les commencemens fastueux & empoulés des poëmes tragiques de son tems. Car les poëtes, pour interesser les spectateurs, & pour leur donner une grande idée de leurs pieces, en proposoient d'abord le sujet avec emphase. Cela est vicieux en plusieurs façons. Ces commencemens doivent être simples & modestes. Il faut se souvenir qu'Horace aplique à la tragédie les regles du poëme épique. Car si ces débuts éclatans sont ridicules dans le poëme épique, ils le sont encore plus dans la tragédie.

Ut scriptor cyclicus olim] On peut voir ce qui a été dit des Poëtes cicliques sur l'Ode VII. du Livre premier. J'ajouterai seulement ici qu'on ne sait pas bien quel est le Poëte ciclique dont Horace parle. Quelques Savans ont cru que c'étoit Mévius qui avoit fait un poëme sur la guerre de Troye, où il comprenoit toute l'histoire de Priam, depuis sa naissance jusqu'à sa mort ; mais le mot *olim* marque qu'il parle d'un Poëte plus ancien. Il y en a qui prétendent que c'est de *Stasimus* qui avoit fait la petite Iliade, car par les Scholies sur les Chevaliers d'Aristophane, il paroît qu'on mettoit ce Poëte parmi les Poëtes cicliques. Photius le sépare pourtant de ce nombre, & je ne sais pas pourquoi. Casaubon croit que c'est de quelqu'un des Poëtes qui avoient travaillé à ce corps poëtique dont il est parlé dans les anciens sous le nom de poëme ciclique, & qui renfermoit tout ce qui étoit arrivé depuis le commencement du Monde

Monde jusqu'à la mort d'Ulysse. Car c'étoit l'ouvrage de plusieurs Poëtes, d'Onomacrite, de Lesches, d'Arctinus, d'Eumelus & d'autres. Souvent même ce poëme ciclique étoit cité comme l'ouvrage d'un seul.

137 *Fortunam Priami cantabo & nobile bellum*] C'est le commencement du poëme qui comprenoit toute l'histoire de Priam, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. C'est pourquoi le Poëte étoit apellé Poëte *ciclique*, comme je l'ai expliqué ailleurs. Si Horace se moque de cette proposition, que n'auroit-il point dit de celle que fait Stace, qui est aussi un Poëte ciclique, puisqu'il a renfermé dans son poëme toute l'histoire d'Achille, comme Mévius avoit renfermé dans le sien toute celle de Priam :

Magnanimum Æacidem formidatamque tonanti
Progeniem, & vetitam patrio succedere cælo
Diva refer. - - - -

Il faut faire d'étranges efforts pour soutenir jusqu'à la fin du poëme l'idée qu'on donne d'un Heros redoutable à Jupiter. Mais il n'y a rien de plus extravagant que ces commencemens si enflés, & ils viennent bien plus de la foiblesse que de la force de ceux qui les font. Et voilà en quoi nos Poëtes modernes sont égaux aux anciens, ils tombent dans tous leurs defauts, & n'imitent presque jamais une seule de leurs vertus.

138 *Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?*] *Hiare*, c'est ouvrir la bouche fort grande, comme sont obligés de faire ceux qui prononcent de grands mots & des vers enflés. Perse, qui s'est aussi moqué de la sote enflure des commencemens des poëmes épiques & des poëmes dramatiques de son tems, s'est servi de ce même terme dans la Satire cinquieme :

Fabula seu mœsto ponatur hianda tragœdo.

Les quinze premiers vers de cette Satire peuvent ſervir à illuſtrer ce paſſage d'Horace, & l'on ne ſera pas fâché de les avoir lus.

139 *Parturient montes, naſcetur ridiculus mus*] Horace en finiſſant ſon vers par ce monoſillabe *mus*, contre la regle ordinaire, exprime admirablement ce que produiſent les magnifiques promeſſes des Poëtes enflés. Il a imité cette fin de vers du premier Livre des Géorgiques :

- - - - *ſæpè exiguus mus.*

où, ſelon le jugement de Quintilien, *clauſula ipſa unius ſyllabæ non uſitata addidit gratiam.* Cette fable des montagnes en travail, qui n'enfantent qu'une ſouris, eſt d'Eſope ; & Phedre en a fait une aplication génerale à ceux qui font de magnifiques promeſſes qui ne produiſent rien :

- - - - - *hoc ſcriptum eſt tibi*
Qui magna cum minaris, extricas nihil.

L'antiquité de cette fable paroît par ce mot des Egyptiens, qui ayant longtems attendu Ageſilas qui venoit à leur ſecours, & le voyant ſi mal fait & ſi petit, dirent entr'eux que c'étoit l'enfantement des montagnes qui avoient accouché d'un rat. Athénée raporte les termes de cette fable : Ὤδινεν ὄρος, Ζεὺς δ' ἐφοβεῖτο, τὸ δ' ἔτεκεν μῦν. *La montagne étoit en travail, Jupiter s'en allarmoit, mais elle enfanta un rat.*

140 *Quantò rectiùs hic qui nil molitur ineptè*] Il opoſe à l'extravagance & à l'enflure de cette propoſition de cet ancien poëme ciclique, *fortunam Priami, &c.* la ſageſſe & la modeſtie de celle qu'Homere fait au commencement de ſon Odyſſée : car il n'y a rien de plus ſimple que cette propoſition, qui, comme un très habile homme l'a remarqué, *ne promet aucune grande action du Heros, mais uniquement les perils, & les travaux continuels de*

de ses voyages, & la perte de ses miserables compagnons.

Qui nil molitur ineptè] Ce jugement d'Horace, qu'Homere *ne fait rien d'inepte*, devroit retenir & faire rentrer en eux-mêmes certains Auteurs modernes, qui en s'efforçant de montrer dans Homere des fautes grossieres, ne font que découvrir leur ignorance & leur méchant goût.

141 *Dic mihi, Musa, virum*] Horace met en deux vers les trois premiers vers de l'Odyssée :

Ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολύτροπον, ὃς μάλα πολλὰ
Πλάγχθη, ἐπεὶ Τροίης ἱερὸν πτολίεθρον ἔπερσε.
Πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω.

Muse, chantez-moi cet homme prudent, qui, après avoir ruïné la sacrée ville de Troye, a été longtems errant, a connu les moeurs, & a visité les villes de plusieurs peuples.

Mais Horace s'est contenté d'exprimer la modestie & la simplicité de la proposition d'Homere, sans en expliquer toutes les parties: car autrement on trouveroit deux defauts considerables dans sa traduction. Le premier, en ce qu'il auroit oublié l'épithete πολύτροπον, *prudent*, qui marque le caractere d'Ulysse, & qui est si essencielle à ce poëme que par elle Homere nous prépare dès le premier vers à voir la prudence, la dissimulation & l'adresse, qui ont fait jouer à Ulysse tant de personnages si differens. Le second defaut seroit en ce qu'il auroit négligé la circonstance, qui interesse le plus pour son Heros, & qui marque les perils de ses voyages : ὃς μάλα πολλὰ πλάγχθη, *qui a été longtems errant.* Ce second defaut seroit encore plus grand que le premier, parceque cette particularité marquant l'action d'Ulysse, & qui fait la matiere du poëme, elle ne peut être oubliée sans que la proposition devienne inutile. On pouroit encore trouver un troisieme de-

faut dans cette traduction, en ce qu'elle dit d'une maniere vague, *après la prise de Troye*, au lieu de dire comme Homere, *après avoir ruïné Troye*. Le Poëte Grec fait d'abord connoître que c'est son Heros, qui a ruïné Troye, ce que le traducteur Latin ne fait nullement sentir.

* *Captæ post tempora Trojæ*] Je ne comprens pas comment M. Bentlei a pu recevoir dans son texte cette leçon de quelques MSS. *Captæ post mœnia Trojæ*. Ce *post mœnia* est très ridicule. *

143 *Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem*] Les commencemens magnifiques qui ne sont point soutenus, ressemblent à ces matieres qui prennent feu aisément, & qui, après avoir jetté d'abord beaucoup de flamme, s'affaissent & ne jettent plus que de la fumée, c'est un feu de paille: au lieu que les commencemens modestes qui vont toujours en augmentant, sont comme ces matieres solides, qui ne prennent feu qu'avec peine, & qui après avoir jetté beaucoup de fumée, s'enflament, & jettent un feu qui échauffe, qui éclaire, & qui conserve longtems sa chaleur.

144 *Ut speciosa dehinc miracula promat*] Horace apelle ici des miracles éclatans les histoires qu'Homere raconte d'Antiphate, de Scylla, de Charybde, du Cyclope Polyphême, &c. Et Longin, ce Critique si judicieux & si solide, en parlant de l'Odyssée par raport à l'Iliade, ne juge pas moins avantageusement de ces mêmes endroits, en faisant cette magnifique comparaison: *Comme l'océan est toujours grand, quoiqu'il se soit retiré de ses rivages, & qu'il se soit resserré dans ses bornes; Homere aussi, après avoir quitté l'Iliade, ne laisse pas d'être grand dans les narrations même incroyables & fabuleuses de l'Odyssée. Quand je vous dis cela, vous pouvez bien croire que je n'ai pas oublié les tempêtes de l'Odyssée, ni ce qu'il dit du Cyclope, ni quelques autres endroits.* Ces endroits que Longin designe pour les mettre au-dessus des autres, ce sont les mêmes qu'Horace apelle ici *des miracles*. Le même Longin fait assez connoître dans

dans le même chapitre le grand cas qu'il faisoit des contes de l'Odyssée, quand il les apelle des songes de Jupiter : *Car que peut-on penser de ces fictions*, dit-il, *sinon que ce sont des songes de Jupiter même?* Τί γὰρ ἂν ἄλλο φήσαιμην ταῦτα, ἢ τῷ ὄντι τῦ Διὸς ἐνύπνια; C'est à-dire que si Jupiter faisoit des songes, il n'en pouroit faire de plus magnifiques ni de plus beaux.

145 *Antiphaten*] Antiphate Roi des Lestrigons, qu'Homere décrit dans le dixieme Livre de l'Odyssée. C'étoient des mangeurs d'hommes Homere dit qu'ils emportoient les compagnons d'Ulysse tout embrochés comme des poissons enfilés :

Ἰχθῦς δ' ὡς πείροντες, ἀτερπέα δαῖτα φέροντο.

Car c'est ainsi qu'il faut entendre ce passage, qui donne une assez belle idée de ces Lestrigons.

Scyllamque & Charybdim] Dans le détroit de Sicile il y a deux écueils très dangereux, dont l'un est apellé *Scylla*, du mot Punique *scol*, qui signifie *ruïne, perte*; & l'autre *Charybde*, du mot *Chorobdam*, qui signifie *abime de perdition*. Homere en a fait deux monstres horribles, dont on peut lire la description dans le XII. Livre de l'Odyssée. * Au lieu de *Scyllamque* M. Bentlei soupçonne qu'Horace avoit écrit *Circamque*. Il faut le louer de ne l'avoir pas fouré dans le texte.

Cum Cyclope] L'histoire de Polyphême Roi des Cyclopes, qui habitoient cette partie de la Sicile qui est près du promontoire Lilybée, vis-à-vis de l'isle Capraria. C'est un des plus beaux & des plus agréables contes d'Homere, & il n'y a rien d'égal à la description qu'il fait de ces peuples dans le IX. Liv. de l'Odyssée.

146 *Nec reditum Diomedis ab interitu Meleagri*] Homere n'a point écrit sur le retour de Diomede. Aussi n'est-ce pas ce qu'Horace veut dire. Le sens de ce passage est, qu'Homere dans son poëme sur le retour d'Ulysse, n'a pas fait comme le Poëte Anti-

maque, qui dans son poëme du retour de Diomede, a commencé les avantures de ce Heros à la mort de son oncle Meléagre; ce qui est ridicule & sot; car par-là il a donné un commencement au commencement de l'action qui faisoit le sujet de son poëme, ce qui est très vicieux, puisque, comme Aristote l'a fort bien remarqué dans le VII. chap. de sa Poetique, *le commencement* de l'action, qui fait le sujet d'un poëme, *est ce qui ne supose rien nécessairement avant soi*. On peut voir là les Remarques.

147. *Nec gemino bellum Trojanum orditur ab ovo*] La guerre de Troye n'est pas le sujet de l'Iliade, elle n'est que l'occasion qui fournit ce sujet. Aussi Homere n'a donné ni un commencement ni une fin au siége de Troye, à peine lui donne-t-il un milieu qui lui soit propre. Mais il n'oublie aucune des parties de son sujet, qui est la colere d'Achille. Ainsi, bien loin de parler de l'origine d'Helene, dont le ravissement fut la cause de cette guerre, il ne raconte pas même son enlevement. Horace se moque ici de l'Auteur de la petite Iliade, qui avoit commencé son poëme par ces deux oeufs, de l'un desquels on avoit vu éclore Helene & Clytemnestre; & de l'autre Castor & Pollux. Cet assemblage de tous les accidens de la vie d'un Heros, est très vicieux, & ne peut jamais être excusé par l'unité de la personne. Il faut une unité d'action, comme Aristote l'a fort bien remarqué dans sa Poëtique, où il dit que *le sujet doit être un, & non pas, comme plusieurs pensent, tiré d'une seule personne. Car comme on voit tous les jours une infinité d'accidens, de la plupart desquels on ne peut rien faire qui soit un, il arrive de même que les actions d'un même homme sont en si grand nombre & si differentes, qu'on ne sauroit jamais les reduire à cette unité, & en faire une seule & même action.* Il condamne par cette même raison les Auteurs de l'Heracléïde & de la Theséïde, & il donne pour exemple la conduite d'Homere, qui dans son Odyssée n'a pas entassé tous les accidens qui étoient arrivés

vés à Ulysse; comme si la blessure que lui fit un sanglier pendant qu'il chassoit sur le mont Parnasse, & la folie qu'il feignit lorsque les Grecs assembloient une armée contre les Troyens, en étoient le sujet. Tout de même, dans l'Iliade il ne s'est pas amusé à faire l'histoire d'Achille, il n'y a fait entrer aucune avanture qui n'ait une liaison manifeste avec le tout; comme un habile Peintre n'exprime aucune action ni aucune circonstance qui ne concoure avec l'action principale de son tableau. On peut voir les Remarques sur le chapitre VIII. de la Poëtique. Après ces préceptes d'Aristote & d'Horace, il est étonnant que Stace ait fait une faute encore plus ridicule que celle qu'on reproche à l'Auteur de la petite Iliade: car il ne s'est pas contenté de commencer sa Thébaïde par la naissance incestueuse d'Etéocle & de Polynice, il remonte jusqu'à la fondation de Thebes, & commence son poëme par le ravissement d'Europe, qui a été la premiere cause de cette fondation.

148 *Semper ad eventum festinat*] Il marche toujours vers la fin de son sujet; & dans ce dessein il n'employe aucun épisode qui n'y conduise, & qui ne fasse une partie de ce tout, qu'il veut rendre parfait & achevé. La fin & le but de l'Iliade est la vengeance d'Achille. Et la fin de l'Odyssée, c'est l'entier rétablissement d'Ulysse dans sa maison. Une conduite toute contraire à celle d'Homere, c'est celle de Stace dans sa Thébaïde; au lieu de marcher vers la fin de son action, il semble qu'il apréhende d'y arriver, & il la recule par des épisodes qui sont si indépendans de son sujet, qu'on pouroit les retrancher absolumens sans rien changer au tout.

Et in medias res, non secus ac notas, auditorem rapit] Ce passage me paroît fort important & fort difficile. On l'a expliqué comme si Horace avoit voulu dire qu'Homere transporte d'abord ses auditeurs au milieu de sa matiere, pour les entretenir toujours dans le desir & dans l'esperance d'en voir bientôt les évenemens. Je sais bien que c'est une des grandes beautés du poëme, & qu'Homere

ne l'a pas négligée ; car, comme Macrobe l'a fort bien remarqué dans le second chapitre du XV. Livre de ses Saturnales : *Homerus vitans in Poemate Historicorum similitudinem, &c. ipse Poëticâ disciplinâ à rerum medio cœpit, & ad initium post reversus est. Homere voulant que son poëme ne ressemblat pas à une histoire, & étant parfaitement instruit des loix de la poësie, commence par le milieu de sa matiere, & revient ensuite au commencement.* Mais je suis persuadé que ce n'est pas le sens de ce passage, Horace s'est contenté d'avoir donné ce précepte dans le 42. & le 43. vers :

Ordinis hæc virtus erit, & Venus, aut ego fallor,
Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici
Pleraque differat, &c.

Et il n'y a pas d'aparence qu'il le répete ici. Ce qu'il aujoute, *non secus ac notas*, m'en paroît une bonne preuve : car comment Horace pouroit-il transporter d'abord son Lecteur au milieu de sa matiere, comme si ce milieu lui étoit connu ; ce milieu ne lui est pas plus connu que le commencement & la fin. D'ailleurs Horace ne parle pas ici de ce qu'Homere fait d'abord, mais de ce qu'il pratique dans la suite & dans tout le cours du poëme, comme cela paroît manifestement par ce qui précede ; *semper ad eventum festinat ; il se hâte toujours d'arriver à la fin de son action, de ce qui fait son sujet.* Après avoir dit qu'il se hâte toujours d'arriver à sa fin , quelle aparence qu'Horace ramenât son Lecteur à ce qu'Homere fait au commencement & une seule fois, surtout après avoir donné sur cela un fort beau précepte dans le 43. vers ? J'ose donc assurer que le veritable sens de ce passage est, qu'Homere entraine vîte ses Lecteurs, & les fait passer rapidement sur toutes les choses qui ont précédé l'action, qui fait le sujet de son poëme, & qu'il apelle *medias res*, moyennes, ou parcequ'il en place le récit dans la suite de son ouvrage, c'est à-dire après le commencement & avant

la

la fin ; ou parceque ce sont de ces choses que les Grecs apellent proprement μέσα, *moyennes*, *indifferentes*, parcequ'il dépendoit du Poete de les changer, & qu'il lui étoit libre d'attacher son sujet à telle autre histoire qu'il lui auroit plu de choisir. Et Horace dit fort bien que le Poëte passe rapidement sur ces avantures, comme si elles étoient connues, & comme s'il ne les raportoit que pour mieux fonder son sujet, & en établir la vraisemblance. Car voilà quelle est la pratique constante d'Homere. Tout ce qui précede la prise de Troye, & la vengeance d'Achille, il le raporte dans la suite de son poëme comme des évenemens publics & connus de tout le monde. C'est tout le secret du poëme épique, & c'est ce qu'un Poëte tragique doit observer. Sophocle, dans son Edipe, passe rapidement sur tout ce qui a précédé l'action qui fait le sujet de la tragédie.

149 *Et quæ desperat tractata nitescere posse, relinquit*] C'est une suite de ce quil vient de dire, qu'Homere promene rapidement son Lecteur sur ce qui a précédé son action ; car comme cela pouroit faire croire qu'il raporte l'histoire entiere, Horace a soin de marquer une grande adresse de ce grand Poëte, qui ne rapelle pas tous les incidens de l'histoire à laquelle il a attaché son sujet, mais qui en fait un choix très judicieux. Homere n'est pas seulement merveilleux par la maniere dont il a traité ses sujets, il l'est encore par le choix qu'il a fait des incidens qui pouvoient être bien mis en oeuvre, & par l'abandon de ceux qui n'étoient pas susceptibles des ornemens convenables à la grandeur & à la majesté de son poëme. Ainsi dans son Iliade il n'a parlé ni des oeufs de Léda, ni du ravissement d'Helene, ni du sacrifice d'Iphigénie, ni du déguisement d'Achille habillé en fille, &c. Un Poëte tragique doit imiter cette sage conduite, & rejetter tous les incidens, qui ne répondent pas à la grandeur de son sujet. Tout ceci confirme d'une maniere très solide l'explication que j'ai donnée au vers précédent.

151 *At-*

151 *Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet*] L'ame du poëme épique c'est la fable qui renferme & signifie une verite génerale que l'aplication des noms rend particuliere. Ainsi la verité contenue dans l'Iliade, c'est que l'union & la subordination conservent les Etats, & que la discorde & la desobeïssance les ruïnent. La fiction, dont on envelope cette verité, c'est la querelle d'Achille & d Agamemnon, qu'on feint de tirer d'une histoire connue comme la guerre de Troye, afin de la rendre plus vraisemblable. Dans le poëme épique, la fiction marche toujours avec la verité. Mais ce n est pas seulement la verité morale qu Homere a enseignée dans ses fictions; c'est aussi très souvent la verité phisique & la verité historique, qu'il a envelopées sous de beaux mensonges, afin de les rendre plus merveilleuses, & par conséquent plus agréables: car, comme Aristote l'a remarqué dans sa Poetique, l'agréable naît du merveilleux; c'est pourquoi ceux qui racontent quelque action, ajoutent d'ordinaire à la verité. Homere est de tous les hommes celui qui a le mieux réussi dans ces mensonges. Aussi Aristote lui a donné cette louange, *qu'il a enseigné aux autres à mentir comme il faut:* δεδίδαχε δὲ μάλιστα Ὅμηρος καὶ τοὺς ἄλλους ψευδῆ λέγειν ὡς δεῖ. Mais examinons de plus pres le passage d'Horace. Il commence par le mensonge, *atque ita mentitur*, & continue par le mêlange du mensonge & de la verité; *sic veris falsa remiscet*. En quoi il explique parfaitement la conduite d'Homere, & tout le secret du poëme, selon la doctrine d'Aristote. Le Poëte dresse d'abord le plan de sa fable, qui n'est pas moins un mensonge que toutes les fables d'Esope, *mentitur*, il ment. Après avoir dressé ce plan, il faut rendre cette fable vraisemblable, & persuader qu'elle a été faite, pour faire croire qu'elle est possible: pour cet effet il l'attribue à certains personnages connus, il nomme les lieux qui en ont été la scene, & il prend tout cela dans une histoire connue, d'où il tire quelques actions & quelques circonstances veritables, qu'il lie a-

vec

vec son sujet, & qu'il accommode à son dessein, *sic veris falsa remiscet.* Ceux qui ont eu une conduite contraire à celle d'Homere, & qui ont fait le plan de leur poëme après avoir cherché un Heros dans l'Histoire; & choisi une action veritable qu'il avoit faite, n'ont eu aucun succès, & n'ont fait que des poëmes fort ennuyeux. Tels sont Si ius, Stace, & Lucain; & parmi les anciens Grecs, l'Auteur de l'Heracléïde, & celui de la Theséïde. Ce précepte d'Horace est le même qu'Aristote a donné dans le XVIII. Liv. de sa Poëtique, ou après avoir dit *que soit qu'un Poëte travaille sur un sujet déja connu, ou qu'il en invente un nouveau, il faut qu'il en dresse la fable en géneral avant qu'il pense à l'episodier & à l'étendre par ses circonstances, &c.* Il ajoute: *Cette fable étant faite, on donne les noms aux personnages, & l'on épisodie l'action. Mais il faut bien prendre garde que les épisodes soient propres, comme dans Oreste la fureur qui le fait prendre, & sa delivrance par les expiations.* On peut voir là les Remarques qui servent encore à l'éclaircissement de ce passage d'Horace, qui est très important, & le fondement du poëme épique.

152 *Primo ne medium, medio ne discrepet imum*] Il mêle partout le mensonge avec la verité, afin que les trois parties de son sujet soient bien liées & bien égales: car il faut que le milieu, qui est le noeud, reponde au commencement; & que la fin, qui est le dénouement, reponde au commencement & au milieu. Si l'on employe la fiction dans une des trois parties, sans l'employer dans les deux autres, elles seront si inégales & si peu liées, qu'elles ne composeront plus le même tout; outre que de cette maniere le merveilleux, qui naît toujours plus de l'ingenieuse fiction, que de la verité, ne regnera plus dans tout l'ouvrage, tout ceci doit servir de regle aux Poëtes tragiques.

153 *Tu, quid ego & populus mecum desideret audi*] Il revient aux moeurs, qui sont le fondement de tout. *Tu,* toi qui fais des poëmes dramatiques, c'est-à dire, vous tous qui faites; car il ne parle pas aux Pisons.

154 *Si plausoris eges aulæa manentis*] Si vous voulez qu'on attende la fin de la piece, & qu'on ne sorte pas au premier acte, comme cela arrive aux pieces des Poëtes ignorans, *&c.* *Aulæa manere*, attendre qu'on leve la toile, & comme nous dirions aujourd'hui, *qu'on la baisse.* On peut voir ce qui a été remarqué sur *aulæa præmuntur* de la premiere Epitre du second Livre. * M. Bentlei a lu *si fautoris eges.* Mais sans nécessité. *

155 *Donec Cantor, vos plaudite, dicat*] *Cantor*, c'est le Choeur. D'autres prétendent que c'est un des acteurs, & je crois qu'ils se trompent. *Vos plaudite*, c'est ce que le Choeur disoit à la fin de la piece. Quintilien dans le chap. I. du Livre VI. *Tunc est commovendum theatrum, cùm ventum ad ipsum illud quo veteres comœdiæ, tragædiæque clauduntur. Plaudite. Il faut surtout tâcher d'émouvoir tout le théâtre, lorsqu'on aproche de ce mot, battez des mains, par lequel finissent toutes les tragédies, & toutes les comédies anciennes.*

156 *Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores*] Il a déja dit que les moeurs doivent être semblables, *famam sequere* ; convenables, *convenientia finge* ; & égales, *servetur ad imum qualis ab incepto processerit.* Il manque à cela une quatrieme qualité, qu'elles soient bien exprimées, bien marquées, & c'est ce qu'il explique ici, *notandi sunt tibi mores.* Il faut qu'elles soient si bien marquées, que personne ne s'y puisse méprendre, & qu'en voyant les actions du personnage, que vous avez formé, tout le monde puisse dire : Voilà les actions d'un violent, d'un emporté, d'un ambitieux, d'un inconstant, d'un avare, &c. Ainsi voilà les quatre qualités qu'Aristote demande aux moeurs. Horace ne fait que renverser son ordre en mettant la derniere, la qualité que ce Philosophe avoit mis la premiere : car ce qu'Horace apelle ici des moeurs marquées, c'est ce qu'Aristote a apellé des moeurs *bonnes*, χρηστά : περὶ δὲ τὰ ἤθη τέτταρά ἐστιν ὧν δεῖ στοχάζεσθαι, ἓν μὲν καὶ πρῶτον, ὅπως χρηστὰ ᾖ. *Il y a quatre choses à observer dans*

dans les moeurs ; la premiere, qu'elles soient bonnes. Mais ce changement d'ordre ne change pas le précepte, & ne fait rien au fond. Aristote explique luimême fort clairement ce qu'il entend par des moeurs *bonnes*, car il ajoute : *Il y a des moeurs dans un discours ou dans une action, lorsque l'un & l'autre font connoître l'inclination, ou la resolution telle qu'elle est, mauvaise, si elle est mauvaise, & bonne, si elle est bonne*, chap. XVI. de sa Poëtique. On peut voir là les Remarques.

157 *Mobilibusque decor naturis dandus & annis*] Voilà un beau vers, & bien expressif : mot à mot, *il faut donner aux natures mobiles & aux années leur propre beauté.* Les natures mobiles, c'est l'âge, qui marche toujours comme un fleuve, & qui en marchant, donne des inclinations differentes ; & ces inclinations differentes, c'est ce qu'il apelle *decor*, la beauté propre de l'âge : car chaque âge a ses beautés, comme chaque saison a les siennes ; donner à l'âge viril les beautés de la jeunesse, c'est revétir l'automne des beautés de l'été. * M. Bentlei s'étonne comment j'ai pu admirer ce vers. Et je ne suis pas surpris de son étonnement, puisqu'à la place de ce beau vers il a eu le courage de substituer celui-ci :

Mobilibusque decor, maturis dandus & annis ;

qu'il explique *mobilibus annis*, à la jeunesse, *maturis annis*, aux vieillards. Cela est très mal imaginé, & la beauté de ce mot *mobilibus naturis*, est très sensible. Car le naturel des hommes change avec les années, comme Horace va bientôt l'expliquer. *

Et annis] Horace ne s'est pas contenté de dire *à chaque âge*, il dit *à chaque année* ; parceque les inclinations d'un âge ne sont pas les mêmes au commencement & à la fin ; il s'y fait un changement insensible, qu'un Poëte doit connoître, & marquer, comme un Peintre doit connoître & marquer les changement qui arrivent à chaque saison de l'année dans tout son progrès, pour ne pas faire, par exemple, la fin

fin d'un été ſemblable à ſon commencement ou à ſon milieu.

158 *Reddere qui voces jam ſcit puer*] Ce n'eſt que par l'imitation que les enfans aprennent toutes choſes, & ſurtout à parler; voilà pourquoi Horace dit *reddere voces*, *rendre les paroles*. Ce Poëte va parcourir en gros les quatre âges de l'homme, & les peintures qu'il en fait ſont également utiles aux Poëtes tragiques, aux Poëtes comiques, & à ceux qui font des épopées. La premiere, qui eſt celle de l'enfance, n'eſt pas ſi néceſſaire que les trois autres: car il arrive fort peu qu'on faſſe parler un enfant. Voilà pourquoi Ariſtote l'a négligée dans ſa Rhétorique, & n'a parlé que de la jeuneſſe, de l'âge viril, & de la vieilleſſe. Outre que les qualités qu'Horace donne ici à l'enfance, durent encore dans la jeuneſſe, où ce Philoſophe les a compriſes. Cependant Horace n'a pas jugé qu'il fût inutile de les marquer ſéparément.

159 *Iram colligit ac ponit temerè ac mutatur in horas*] Ces changemens ne viennent que de la molleſſe du cerveau, où les objets s'impriment & s'effacent facilement; c'eſt pourquoi ſelon que cette molleſſe eſt plus grande, ces changemens ſont auſſi plus prompts. Voilà d'où vient qu'il dit ici de l'enfant, *mutatur in horas*, & qu'enſuite il dit du jeune homme, *amata relinquere pernix*. Il y a plus de conſiſtance & de tenue dans celui-ci que dans celui-là; mais il ne laiſſe pas d'être changeant comme l'autre.

160 *Temerè*] Sans raiſon, ſans aviſement, ſans reflexion.

161 *Imberbis juvenis tandem cuſtode remoto*] C'eſt ce que Simon dit fort bien dans l'Andriene, en parlant de ſon fils qui étoit hors de page, & qui n'avoit plus de Gouverneur:

Quod plerique omnes faciunt adoleſcentuli,
Ut animum ad aliquod ſtudium adjungant, aut equos
Alere, aut canes ad venandum.

La

La plupart des jeunes gens ont toujours quelque passion dominante, comme d'avoir des chevaux, des chiens de chasse, &c.

Horace a copié Ariſtote dans cette peinture des moeurs; mais il a peint en petit ce qu'Ariſtote a peint en grand, dans le ſecond Livre de ſa Rhetorique, & il s'eſt contenté de marquer les principaux traits d'un original qui étoit entre les mains de tout le monde. Comme cet original eſt aujourd'hui moins connu, quoiqu'on en ait une traduction excellente, j'en ferai ici un léger, mais fidele crayon. *Les jeunes gens*, dit ce Philoſophe, *ſont fort ſenſuels & fort attachés à leurs plaiſirs. Pour contenter leur paſſion, ils trouvent tout facile; ils ſont fort changeans & fort ſujets à ſe laſſer des choſes qu'ils ont le plus aimées: tout ce qu'ils ſouhaitent, ils le ſouhaitent avec ardeur, mais cette ardeur s'éteint fort vite. Ils aiment l'honneur, qu'ils preferent aux richeſſes: ils ſont coleres, emportez, ſimples, francs, crédules, pleins d'eſperance, génereux, vaillans, preſomptueux, pitoyables, grands railleurs: ils ſont capables de honte: ils aiment leurs amis par le ſeul plaiſir qui leur revient de ce commerce: ils quittent l'utile pour l'honnête: leurs fautes ſont toujours plus grandes que celles des autres; & quand ils offenſent, ce n'eſt pas tant pour nuire, que pour faire affront.*

162 *Et aprici gramine campi*] Il ſe plaît aux exercices du champ de Mars, qui ſont expliqués dans l'Ode VIII. du Livre I.

163 *Cereus in vitium flecti*] Il reçoit facilement l'impreſſion des vices, car étant ſimple & crédule, & aimant ſes plaiſirs, il croit toujours les trouver dans ce qu'il s'imagine, ou qu'on lui propoſe.

Monitoribus aſper] Il hait ceux qui le reprennent de ſes défauts. C'eſt un effet de ſa preſomption, & de la bonne opinion qu'il a de lui-même.

164 *Utilium tardus proviſor*] Les jeunes gens preferent toujours l'honnête à l'utile, parce qu'ils vivent plus

plus par coutume que par raiſonnement. Or la coutume porte à l'honnête, & le raiſonnement à l'utile.

Prodigus æris] Les jeunes gens jettent l'argent par les fênetres, parcequ'ils n'en connoiſſent pas le prix, & qu'ils n'ont jamais éprouvé ce que c'eſt que la néceſſité.

165 *Sublimis*] Preſomptueux, vain; la chaleur du ſang fait en eux ce que le vin fait dans les ivrognes.

Cupiduſque & amata relinquere pernix] Comme leurs paſſions ſont plus vives & plus aiguës que grandes, elles ne ſont pas de durée; c'eſt pourquoi ils ſont fort changeans. Ariſtote dit fort bien qu'il en eſt de tous leurs deſirs, comme de la faim & de la ſoif des malades.

166 *Converſis ſtudiis ætas animuſque virilis*] Pour trouver juſtement les moeurs de l'âge viril, il il ne faut que prendre le milieu entre les moeurs des jeunes gens & celles des vieillards, en retranchant les excès où tombent les uns & les autres. Car tout ce qu'il y a de bon dans la jeuneſſe & dans la vieilleſſe, ſe trouve & ſe perfectionne dans l'âge viril; & tout ce qu'il y a de mauvais ſe corrige en ſe réduiſant à la mediocrité, qui en eſt le veritable caractere.

167 *Quærit opes & amicitias*] Comme l'eſprit & le jugement ſont alors dans leur force, un homme fait ſe conduit par le raiſonnement; c'eſt pourquoi il travaille à amaſſer du bien, & à ſe faire des amis ſolides.

Inſervit honori] Nous avons dit que les jeunes gens preferent l'honnête à l'utile. L'homme fait ne tombe point dans cet excès, il a ſoin de l'un & de l'autre, & tâche d'accorder l'honneur avec l'interêt. C'eſt ce qu'Horace a voulu dire par *inſervit*, qui eſt un terme qui marque la médiocrité.

168 *Commiſiſſe cavet quod mox mutare laboret*] Comme il corrige par le raiſonnement ce que la coutume a de vicieux, il tâche de prendre des meſures

fures justes pour ne rien faire dont il puisse se repentir.

169 *Multa senem circumveniunt incommoda*] Les moeurs de la vieillesse sont justement le contraire de celles de la jeunesse. Je ne laisserai pas de mettre ici en gros, & sans ordre, ce qu'Aristote en a écrit: *Les vieillards sont difficiles, irresolus, malins, soupçonneux, chagrins, avares, timides. Comme ils n'aiment guere, il ne haïssent guere non plus. Ils ont l'ame petite, & sont fort attachés à la vie; ils se plaignent sans cesse; ils preferent l'interêt à l'honneur. Ils sont sans honte. Ils ne conçoivent de l'esperance que fort difficilement; ils parlent beaucoup. Ils sont coleres, insensibles aux plaisirs plus par foiblesse que par vertu: Ils donnent tout à leurs maximes particulieres, & rien à l'usage & à la coutume. Quand ils offensent, c'est toujours pour nuire: ils sont pitoyables, mais leur compassion vient de leur foiblesse, & non pas de leur humanité.*

170 *Quærit, & inventis miser abstinet ac timet uti*] Le vieillard amasse, & n'ose se servir de ce qu'il a amassé; car il sait que le bien est très nécessaire à la vie,& l'experience lui a apris qu'il est autant aisé à perdre, que difficile à acquerir.

171 *Vel quòd res omnes timidè gelidèque ministrat*] Une des plus grandes incommodités de la vieillesse, c'est cette timidité génerale qui se mêle à tout ce qu'elle fait, & qui l'empéche de rien entreprendre qu'après une longue & mûre deliberation.

172 *Dilator*] Les vieillards sont irresolus, comme dit Aristote; & de peur de s'engager, ils disent toujours, *il faudra voir, cela se poura faire.*

Spe longus] *Long à concevoir des esperances.* Horace explique ainsi le δύσελπις d'Aristote, qui dit que les vieillards n'esperent que difficilement, à cause de leur timidité naturelle, de leur sang qui est refroidi, & de l'experience qu'ils ont faite que les affaires sont mauvaises, & qu'elles ne réussissent que difficilement; outre qu'ils savent bien qu'il leur reste peu de tems à vivre. Je sais bien que Lambin a ex-

expliqué *ſpe longus*, qui porte loin ſes eſperances; ce qu'il apuie ſur ce qu'Horace a dit ailleurs, *ſpatio brevi ſpem longam reſeces*, & *ſpem inchoare longam.* Mais ces paſſages ne ſont rien à celui-ci : car il y a bien de la difference entre *ſpes longa* & *ſpe longus*; & quand même il ſe trouveroit des vieillards qui eſpereroient des choſes fort éloignées, cela ne detruiroit pas ce qu'Horace dit ici en géneral, car il parle de ce qui arrive ordinairement. Or eſt-il que les vieillards ſont en cela très opoſés aux jeunes gens : ceux-ci ſont toujours pleins d'eſperance, εὐέλπιδες, ils en conçoivent ſur rien, *ſpe citi*, *ſpe prompti.* Et les autres ſont δυσέλπιδες, *ſpe longi*, *ſpe tardi*, ils ne conçoivent pas de l'eſperance fort aiſément, ils n'eſperent que ce qu'ils voyent; & c'eſt pourquoi Ariſtote a dit *qu'ils vivent plus de memoire que d'eſperance.* * Horace dit ici *ſpe longus*, long à concevoir des eſperances, comme les Hébreux diſent *longus irâ*, long à ſe mettre en colere, μακρόθυμος. Il faut bien ſe garder de lire *ſpe lentus*, comme M. Bentlei a corrigé. Cela eſt très plat. *

Iners] Pareſſeux, lent, peu propre à l'action.

Aviduſque futuri] Les vieillards ſont d'autant plus attachés à la vie, qu'ils aprochent plus de leur fin; comme ceux qui ont perdu preſque tout leur bien, ſont d'autant plus attachés au peu qui leur reſte. * M. Bentlei prétend qu'Horace avoit écrit *paviduſque futuri*, ce qui s'accorde, dit-il, avec ce qu'Ariſtote a dit des vieillards δειλοὶ καὶ πάντα προφοβητικοὶ, qu'*ils ſont timides & qu'ils craignent tout d'avance.* Mais Horace a déja marqué cette timidité des vieillards dans le vers précédent. D'ailleurs il ne prouve nullement qu'on puiſſe dire *pavidus futuri*; & c'eſt ce qu'il falloit établir. *Pavidus* va toujours ſeul, car quoiqu'on diſe fort bien *metuens futuri*, *timidus futuri*, il ne s'enſuit pas qu'on diſe *pavidus futuri.* Et je ne crois pas qu'il y en ait un ſeul exemple. *

173 *Difficilis*] *Difficile*, δύσκολος, φιλαίτιος; c'eſt à dire de mauvaiſe humeur, qui trouve à redire

à

à tout, intraitable. Cela vient de ce qu'ils ont été ſouvent trompés, & que tout leur eſt ſuſpect.

Querulus] Μεμψίμοιρος, ὀδυρτικός. Les vieillards ſe plaignent ſans ceſſe, parcequ'ils ont l'ame petite, & qu'ils ont fait une longue épreuve des miſeres de cette vie, où ils ont été humiliés pluſieurs fois; & d'ailleurs, comme dit Ciceron, ils croyent toujours qu'on les mépriſe & qu'on ſe moque d'eux, *contemni ſe putant, deſpici, & illudi.*

Laudator temporis acti ſe puero] Les vieillards ne s'intereſſent preſque point à l'avenir, parcequ'ils ne l'eſperent pas. Ils ne prennent pas non plus beaucoup de part au preſent, parcequ'ils ſont chagrins & foibles: mais ils ſont tout entiers dans le paſſé, dont ils conſervent toujours une idée agréable, parceque ç'a été le tems de leurs plaiſirs, & qu'ils ne vivent que de mémoire, comme Ariſtote l'a fort bien dit Voilà pourquoi ils ſont ſi grands parleurs, & mettent toujours le paſſé ſi fort au-deſſus du preſent. Tel eſt le caractere de Neſtor dans le I. Livre de l'Iliade.

174 *Cenſor caſtigatorque minorum*] Quoiqu'Ariſtote n'ait pas exprimé préciſément ce qu'Horace dit ici, on ne laiſſe pas de voir qu'il eſt tiré de ſes principes. Comme les vieillards ont leurs maximes particulieres, & que dans leurs jugemens ils donnent plus au raiſonnement qu'à l'uſage & à la coutume, ils ſont choqués de tout, & les jeunes gens, qui, comme on l'a déja dit, ſuivent plus la coutume que le raiſonnement, leur paroiſſent fous. Voilà pourquoi les vieillards les grondent toujours, & n'en ſont jamais contents

175 *Multa ferunt anni venientes*] Ces années qui viennent & qui s'en retournent, *anni venientes & recedentes*, ont toujours été mal expliquées. *Anni venientes* ſont les années qui viennent juſqu'à la fin de l'âge viril, par exemple, juſqu'à trente-cinq ou quarante ans; les Anciens comptoient toujours ces années *par addition*. *Anni recedentes*, les années qui s'en retournent, ſont celles qui coulent depuis l'âge viril

 juſqu'à

juſqu'à la mort, & que les Anciens comptoient *par ſouſtraction*, en ôtant toujours une année de précédent compte. On peut voir ce qui a été remarqué ſur ce vers,

- - - & illi, quos tibi dempſerit,
Apponet annos,

de l'Ode V. du Livre II. J'ai voulu conſerver la même idée dans la traduction, parcequ'elle eſt fort belle; & quoique nous ne comptions pas les années comme les Anciens, nous ne laiſſons pas de l'entendre. Nous avons même une façon de parler qui revient aſſez à la leur, & qui paroît en avoir été tirée, car nous diſons d'une perſonne qui commence à entrer dans l'âge, qu'elle eſt ſur ſon *retour.*

176 *Ne fortè ſeniles mandentur juveni partes*] Afin de ne pas donner à un jeune homme le caractere d'un vieillard, & à un enfant celui d'un homme fait, il faut étudier ſans ceſſe les moeurs & les paſſions qui ſuivent chaque âge, & tout ce qui leur eſt propre.

178 *Semper in adjunctis ævoque morabimur aptis*] Nous nous attacherons toujours aux choſes qui ſont jointes à l'âge, & à celles qui lui ſont propres. Horace explique ici ce beau précepte d'Ariſtote, qui dit: Χρὴ δὲ καὶ ἐν τοῖς ἤθεσιν, ἀεὶ ζητεῖν ἢ τὸ ἀναγκαῖον, ἢ τὸ εἰκός. *Dans les moeurs il faut toujours chercher ou la néceſſité, ou la vraiſemblance.* La néceſſité, c'eſt ce qu'Horace apelle *adjuncta ævo*, tout ce qui ſuit l'âge néceſſairement; & la vraiſemblance, c'eſt ce qu'il apelle *apta ævo*, c'eſt-à-dire tout ce qui lui eſt propre, & qu'on peut lui donner vraiſemblablement. Ce qu'Horace dit ſimplement de l'âge, doit être étendu au ſexe, au pays, à la qualité, & à toutes les autres choſes qui diſtinguent les hommes. On peut voir les Remarques ſur le chap. XVI. de la Poëtique d'Ariſtote.

179 *Aut agitur res in ſcenis, aut acta refertur*] Le poëme dramatique ſe paſſe en repreſentation & en récit.

recit. Par là representation, on met sur la scene tout ce qui doit être exposé aux yeux du spectateur; & par le récit on l'informe de tout ce qu'il ne doit pas voir: car dans tous les sujets il y a des endroits qui ne peuvent & qui ne doivent pas même être vus. Il en est de même dans le poëme épique.

180 *Segniùs irritant animos*] Il est certain que ce qu'on voit touche beaucoup plus que ce qu'on ne fait qu'entendre: & d'un autre côté il est vrai aussi que les yeux sont plus incrédules que les oreilles, & plus difficiles à persuader. Voilà pourquoi un Poëte a besoin de beaucoup de jugement & d'adresse, pour ne pas laisser derriere le théâtre les incidens qui pouroient toucher le spectateur, s'il les étaloit sur la scene, & pour ne pas y étaler ceux qui ne pouroient que le rebuter par leur peu de vraisemblance, ou le choquer par leur atrocité.

181 *Oculis fidelibus*] *Les yeux fideles*, c'est-à dire dont le témoignage est cru; ou qui representent les objets tels qu'ils les voyent. Comme on apelle un miroir fidele qui rend l'objet comme il le reçoit, & tel qu'il est.

Et quæ ipse sibi tradit spectator] Cette expression est heureuse. Dans la representation, le spectateur aprend par lui-même ce qui se passe, il y assiste, & il peut s'en former telle idée qu'il veut: au lieu que dans le récit il ne l'aprend que par l'entremise d'un tiers, & il ne peut s'en former d'autre idée que celle qu'il plaît à ce tiers de lui en donner.

182 *Non tamen intus digna geri*] Quelque avantage qu'ait un Poëte à étaler ses incidens aux yeux du spectateur, il doit éviter avec beaucoup de soin de lui faire voir ceux qui seroient ou incroyables, ou atroces: car cela auroit un succès tout contraire à celui qu'il esperoit.

184 *Facundia præsens*] Le récit d'un acteur present. Et Horace dit *facundia*, parceque ce récit doit être pompeux & pathétique, comme dans l'Edipe de Sophocle le récit qu'on vient faire de là mort de

Jocaste, & de l'action d'Edipe qui s'est crevé les yeux. Et dans l'Electre le récit de la mort d'Oreste.

185 *Nec pueros coram populo Medea trucidet*] De la maniere dont Horace s'exprime, on a voulu en inferer qu'il ne condamne pas tous les meurtres dont on ensanglante la scene; mais seulement les meurtres atroces & odieux, comme celui d'une mere qui tue ses enfans, & celui d'un oncle qui fait bouillir ses néveux pour les faire manger à son frere. On a voulu même prouver qu'on pouvoit étaler des meurtres sur le théâtre avec succès, puisque cela a été heureusement pratiqué par les trois plus excellens Poëtes tragiques. Eschyle, dit-on, fait tuer sur le théâtre Agamemnon par les mains de Clytemnestre; il y fait mourir Prométhée d'un coup de tonnerre, & massacrer Clytemnestre en public, dans ses Coëphores. Sophocle a eu la même conduite dans son Electre, où Oreste tue sa mere aux yeux des spectateurs. Dans Euripide, Alceste vient mourir sur le théâtre, & l'Heroïne des Heraclides, la Princesse Macarie, se tue de même en public. Mais si les scenes sanglantes ne sont fondées que sur ces autorités, il sera bien mal aisé d'en établir & d'en excuser l'usage, car il n'y a rien de plus faux que toutes ces allégations. Agamemnon n'est point assassiné sur le théâtre dans Eschyle, puisqu'il crie qu'on l'assassine dans le palais, & que le Choeur, qui entend ses cris, demande d'abord qui c'est qu'on tue; & ensuite ayant connu la voix du Roi, il se met en état d'entrer pour le secourir. Prométhée n'y est pas tué non plus d'un coup de foudre: car il dit lui-même que Jupiter a beau faire, qu'il n'est pas en son pouvoir de le tuer; il est enlevé par un orage qui finit la piece. Je m'étonne que Scaliger s'y soit trompé: comment cela s'accorderoit-il avec la louange que les Anciens ont donnée à Eschyle, d'avoir le premier éloigné des yeux des spectateurs les meurtres & les choses atroces? Et il est si peu vrai que Clytemnestre soit tuée en public dans les Coëphores, qu'au contraire Oreste lui dit: *Suivez-moi, je veux vous immoler près du*

corps

corps d'Egisthe. Sophocle n'a pas été moins sage dans son Electre, où Oreste tue sa mere dans le palais; comme cela paroît manifestement par tout ce que dit Electre, quand elle voit revenir sur la scene ses liberateurs les mains sanglantes. Pour Euripide, il est certain qu'il fait mourir Alceste sur le théâtre; mais sa mort ne peut pas être citée pour un exemple qui autorise les scenes sanglantes; car elle se consume peu à peu, comme le Poëte a eu soin d'en avertir, en faisant dire par la suivante d'Alceste, que cette Princesse *s'affoiblit & se consume peu à peu par sa maladie:*

---- φθίνει γὰρ καὶ μαραίνεται νόσῳ.

& quand même elle se seroit blessée derriere le théâtre, ce qui n'est pas; & qu'elle viendroit expirer aux yeux des spectateurs, on n'en pourroit jamais tirer cette conséquence, qu'il est permis d'introduire des acteurs qui se tuent sur le théâtre; ils y meurent, mais ils ne s'y tuent pas. Puisqu'on voit donc que la pratique des trois tragiques Grecs est entierement contraire à ce qu'on avoit voulu établir, ne peut on pas conclure de là que toutes sortes de meurtres sur la scene sont illicites & odieux? Mais, dira-t-on, il est au moins certain qu'Ajax se tue sur le théâtre dans la premiere tragédie de Sophocle. Je répons qu'on s'est trompé sur ce meurtre d'Ajax, & qu'on n'a pas connu une des grandes beautés de cette piece, parcequ'on n'a pas pris garde d'assez près à la merveilleuse adresse du Poëte, qui a mis à l'extrémité de la scene un bois pour y faire tuer Ajax, sans l'exposer en cet état aux yeux des spectateurs, qui l'entendent sans le voir, comme je le prouverai plus au long dans mes Remarques sur ce Poëte. Il est inutile de dire qu'Horace ne parle que des meurtres odieux: car il met la Médée & l'Atrée pour toutes sortes de sujets de tragédie. En un mot je dis que les meurtres sur la scene ne peuvent être aprouvés, de quelque nature qu'ils soient, & qu'ils ont été introduits par

de méchans Poëtes, qui n'ayant pas la force de toucher par de ſimples récits, ont eu recours à ces triſtes ſpectacles, qui ont en effet rendu leurs pieces plus pitoyables qu'ils ne penſoient.

Coram populo Medea] La Médée eſt un fort beau ſujet de tragédie, & il n'eſt pas vrai que l'antiquité l'ait condamné. Horace ne le defend pas non plus, il defend ſeulement qu'elle tue ſes enfans en public. Séneque n'a pas laiſſé de violer ce précepte dans ſa Médée; mais un bon Poëte n'aura garde de l'imiter.

186 *Aut humana palam coquat exta nefarius Atreus*] On ſait le ſujet de cette piece. Je crois que Sophocle l'avoit traité. Accius le mit enſuite ſur le théâtre de Rome; & il évita fort ſagement ce qu'Horace defend ici: car on n'aprend l'action atroce d'Atrée que par le récit:

- - - concoquit partem vapore flammeo,
Tribuit verubus lacerta in focos.

187 *Aut in avem Progne*] Après avoir parlé des meurtres dans les deux vers précédens, il parle dans celui-ci de tous les autres incidens, qui ſeroient auſſi ridicules ſur la ſcene, qu'ils ſont agréables dans la fable, comme toutes les métamorphoſes. Par exemple, celle de Progné en hirondelle, celle de Philomele en roſſignol, celle de Cadmus & d'Hermione en ſerpens, &c. Un Poëte qui feroit le Terée & le Cadmus, ſeroit ſifflé, s'il n'éloignoit de la vue des ſpectateurs des changemens ſi incroyables, & qui ne ſont ſuportables que dans la narration. C'eſt pourquoi le poëme épique les reçoit avec ſuccès: car dans Homere on raconte la métamorphoſe du vaiſſeau d'Ulyſſe en une pierre; & dans Virgile, celle des vaiſſeaux d'Enée en autant de Nymphes.

188 *Quodcumque oſtendis mihi ſic incredulus odi*] Comme dans le poëme dramatique il y a des choſes que le ſpectateur doit voir lui-même, il y en a d'autres qu'il ne doit aprendre que par des récits. Si l'on prend

prend le change & que l'on raconte ce qui doit être exposé aux yeux, ou que l'on expose aux yeux ce qui doit être raconté, ce sont des fautes qui corrompent tout le poëme. Mais la derniere est sans comparaison la plus grande. Horace dans ces dix derniers vers explique au long le précepte qu'Aristote a donné fort briévement dans le XVI. Liv. de sa Poëtique : *Il faut observer toutes ces choses*, dit-il, *& outre cela satisfaire à toutes celles que demandent les deux sentimens qui sont inseparables de la poësie, & qui en sont les seuls juges.* C'est-à-dire qu'il faut satisfaire à tout ce que demandent le sentiment de la vue & celui de l'ouïe, qui sont des sens très delicats, & qu'on peut offenser en plusieurs manieres. On peut voir là les Remarques. Horace ne se contente pas de donner le précepte, il en donne aussi la raison. C'est que ces choses prodigieuses exposées aux yeux, deviennent incroyables & font tomber la tragédie : elles ne sont suportables que dans les récits où la fable leur donne un passeport.

189 *Neve minor neu sit quinto productior actu*] Asconius Pédanius a dit comme Horace sur ce passage de la IV. Verr. *in quarto actu improbitatis. Fabula, sive tragica, sive comica, quinque actus habere debet. Toute piece de théâtre, soit tragique, soit comique, doit avoir cinq actes.* Il seroit difficile de dire si Asconius a suivi Horace, ou si Horace n'a parlé qu'après Asconius. Mais ce précepte est fondé sur la pratique constante de tous les Poëtes anciens, qui ont divisé leurs pieces en cinq parties, que les Latins ont apellé *actes*. Aristote n'a rien dit de cette division, mais on ne laisse pas de l'inferer de ses maximes. Ce grand Critique dit dans sa Poëtique, que les Poëtes doivent donner à leur sujet une étendue qui ne soit pas arbitraire, mais certaine. De plus, ajoute ce Philosophe, tout ce qu'il y a de beau parmi les animaux & parmi les autres êtres, s'il est composé de parties, doit avoir non seulement un ordre, mais encore une grandeur juste & raisonnable : car le beau consiste dans l'ordre & dans la grandeur;

c'eſt pourquoi rien de petit ne peut être beau, parceque la vue ſe confond dans un objet qu'on voit dans un moment preſque inſenſible. Rien de trop grand ne peut être beau non plus, parcequ'on ne le voit pas d'un coup d'oeil, & qu'en voyant ſes parties ſucceſſivement l'une après l'autre, le ſpectateur perd l'idée du tout, comme s'il voyoit un animal de dix mille ſtades. Ainſi donc comme tous les animaux & tous les autres êtres doivent avoir une étendue que l'oeil puiſſe comprendre & meſurer aiſement & tout d'un coup, de même il faut que les ſujets des pieces dramatiques ayent une étendue que la mémoire puiſſe embraſſer & retenir ſans peine. Et cette juſte étendue ſe trouve précisément dans ce partage, qui eſt le même dans les pieces Greques que dans les Latines, & que dans nos tragédies regulieres. Il eſt vrai que les Grecs n'ont point eu de terme qui ſignifiat acte. Ils avoient une autre diviſion; mais leur diviſion étoit meilleure que la nôtre & que celle des Latins, car en marquant l'étendue de la tragédie en géneral, elle marquoit auſſi la differente nature de ſes parties en particulier, ce que celle des Latins & la nôtre ne font point; car en partageant la tragedie en cinq actes, je la partage en parties toutes ſemblables ce qui eſt vicieux. Cette matiere a été traitée au long dans les Remarques ſur le chapitre XII. de la Poëtique, où j'ai fait voir quelle étoit la pratique des Grecs & la doctrine de ce Philoſophe. De ce que je viens de dire, il reſulte manifeſtement, que ſi les pieces de cinq actes ont leur juſte grandeur, celles de trois ſont defectueuſes & condamnables: & au contraire, que ſi cette juſte grandeur ſe trouve dans celles-ci, celles de cinq actes ſont auſſi monſtrueuſes & auſſi inſoutenables que ſi elles étoient de ſept. Sur cela il n'eſt pas difficile de voir que la queſtion ne peut être décidée qu'en faveur du précepte d'Horace. Les pieces en trois actes ont le defaut qu'Ariſtote trouve dans les petits objets, la vue s'y confond, & elles ſont ou denuées ou accablées d'incidens. Les pieces en ſix ou en ſept actes

tes auroient le defaut des grands corps, le ſpectateur perdroit l'idée du tout, à cauſe de ſon exceſſive grandeur. Le juſte milieu ſe trouve donc dans les cinq actes, car ils donnent lieu à la variété d'incidens néceſſaires pour les paſſions, & ils ont les qualités qu'Ariſtote demande dans les ſujets bien compoſés. J'ai voulu rechercher ce qui avoit pu donner l'idée de ces pieces en trois actes, & après un aſſez long examen, j'ai trouvé que ſi les Italiens ne ſont pas les ſeuls Auteurs de ce deſordre, & ſi l'on a cherché quelque autorité pour faire au théâtre un ſi grand changement, on pouroit bien l'avoir tirée de ce paſſage mal entendu de la Poëtique d'Ariſtote, qui dit, *qu'un tout parfait eſt ce qui a un commencement, un milieu, & une fin*; car ſur cela on aura cru que pour attraper la perfection il ſuffiſoit de donner trois actes aux pieces de théâtre. Quoi qu'il en ſoit, ſi l'on ne veut pas entierement bannir les pieces de trois actes, on ne doit ſouffrir cette compoſition vicieuſe que dans les farces, qui tiennent lieu des Satires & des *Exodia* des Anciens, & qui peuvent être d'un ſeul acte, comme étoient ces Satires: car il faut bien que nous puiſſions faire encore aujourd'hui les mêmes plaintes qu'Horace faiſoit de ſon tems; *Hodieque manent veſtigia ruris. Nous voyons durer encore les marques de l'ancienne ruſticité.* Il eſt ſi vrai que les cinq actes ſont eſſenciels & néceſſaires au poëme dramatique parfait & achevé; qu'on ne trouvera jamais que les Anciens ayent violé cette regle. Juſques là même qu'Euripide dans ſon Cyclope, qui eſt une tragédie ſatyrique, une eſpece de paſtorale, & où par conſéquent il ſemble qu'il auroit pu ſe donner plus de liberté que dans une veritable tragédie, a partagé ſon ſujet en cinq actes bien diſtincts & bien marqués, quoique ſa piece n'ait que huit cents vers; ce qui eſt très remarquable. C'eſt ſur cette coutume ſi bien établie, que Marc Antonin a fait ce raiſonnement qui prouve d'une maniere très ſolide ce que j'ai avancé. Il compare la vie à une piece de théâtre; & il veut conſoler un homme qui meurt fort jeune,

& qui lui répond : *Mais je n'ai pas encore achevé les cinq Actes, je n'en ai joué que trois. C'est bien dit,* replique ce ſage Empereur, *tu en as joué trois. Or dans la vie trois actes ſont une piece complete.* Il opoſe manifeſtement la durée de la vie à l'étendue d'une piece de théâtre. Celle-ci n'eſt juſte & parfaite que quand les cinq actes ſont accomplis, au lieu que l'autre fait toujours une piece entiere, quelque courte qu'elle ſoit, & en quelque endroit qu'elle finiſſe. Je ſais bien que Monſieur Racine vient de donner une * tragédie en trois actes. Après les belles pieces dont il a enrichi notre théâtre, on ne lui reprochera pas aparemment d'avoir ignoré les regles de cet art. Mais je dis qu'il n'a pas prétendu faire une piece entierement réguliere, qu'il n'a pas voulu s'éloigner de ſon ſujet, qui dans ſa ſimplicité ne pouvoit pas aiſément fournir cinq actes, & qu'il a bien plus ſongé à conſerver dans ſes vers la ſainteté & la majeſté de l'original, qu'à multiplier les incidens de ſon ſujet, pour lui donner une juſte étendue.

191 *Nec Deus interſit niſi dignus vindice nodus inciderit*] On reprochoit anciennement aux Poëtes tragiques, que quand ils ne pouvoient bien dénouer leurs ſujets, ils avoient recours à une Divinité, qui venoit dans une machine, & qui delioit ce qui étoit embaraſſé. Horace condamne ici cet uſage après Ariſtote, qui ayant dit que dans la conſtitution d'un ſujet il faut garder ſi bien ou la néceſſité, ou la vraiſemblance, qu'un incident naiſſe de l'autre par l'une de ces deux raiſons, ajoute qu'il eſt évident par-là que le dénouement d'un ſujet doit naître du ſujet même ; & qu'on ne doit pas avoir recours à une machine, comme a fait Euripide dans ſa Médée. Ariſtote n'exclut pas abſolument par-là les machines, comme l'a cru un fort ſavant homme, mais ſeulement celles qui ne naiſſent pas du ſujet, ou néceſſairement,

* C'eſt aparemment l'*Eſther* ; mais M. Racine en a depuis fait cinq Actes.

ſairement, ou vraiſemblablement; & c'eſt là le veritable ſentiment d'Horace, quand il dit qu'on ne doit employer les machines que quand le noeud merite qu'un Dieu vienne le delier: car il eſt impoſſible de faire & d'imaginer un noeud de cette maniere, ſans que le dénouement fait par la machine, naiſſe du ſujet, ou ſelon la vraiſemblance, ou ſelon la néceſſité. Voilà pourquoi auſſi la machine de la Médée d'Euripide eſt condamnable. *Dans les moeurs comme dans la diſpoſition du ſujet*, dit Ariſtote dans le chap. XVI. de ſa Poëtique, *il faut toujours chercher ou le néceſſaire ou le vraiſemblable, de ſorte que les choſes arrivent ou néceſſairement ou vraiſemblablement. Il eſt donc évident par-là que le dénouement du ſuiet doit être tiré du ſujet même, ſans qu'on y employe le ſecours d'une machine, comme dans la Médée, ou comme dans la tragédie de l'Iliade ſur le retour des Grecs.* On peut voir là les Remarques, où toute cette matiere des machines eſt traitée au long. Un fort ſavant homme s'eſt fort trompé ſur ce paſſage d'Ariſtote en prenant l'Iliade pour l'Iliade d'Homere, ce qui lui avoit fait croire que ce précepte d'Horace s'étendoit auſſi ſur le poëme épique, ce qui eſt très opoſé à la verité. Ariſtote & Horace ne parlent que du poëme dramatique. Car dans le poëme épique c'eſt tout le contraire, les machines y ſont d'une abſolue néceſſité.

Dignus vindice nodus] Cette expreſſion eſt heureuſe, elle eſt priſe du droit Romain, qui apelle *vindicem* un homme qui met un eſclave en liberté. Ainſi Horace regarde une piece embaraſſée, & dont le Poëte n'a ni l'invention ni l'adreſſe de dénouer naturellement le noeud, il la regarde, dis-je, comme une eſclave qui a beſoin qu'un Dieu vienne pour la dégager, & pour lui rendre la liberté qu'elle a perdue.

192 *Nec quarta loqui perſona laboret*] Les anciens Poëtes tragiques ne mettent ordinairement que deux acteurs qui parlent dans une ſcene; on en voit rarement trois, & il n'arrive preſque jamais qu'il y en

en ait quatre. C'eſt pourquoi Diomede a écrit, *in Græco dramate ferè tres perſonæ ſolæ agunt. Dans les pieces Greques il n'y a preſque jamais que trois acteurs qui parlent enſemble dans une même ſcene.* Cependant comme cela arrive quelquefois, & que même il y a des occaſions où quatre interlocuteurs ſont non ſeulement néceſſaires, mais donnent encore de la beauté & de la majeſté à une ſcene, Monſieur d'Aubignac a prétendu qu'Horace ne condamne pas cet uſage abſolument : & que ce précepte, *nec quarta loqui perſona laboret*, ne ſignifie pas, *qu'un quatrieme perſonnage ne ſe mêle, ne prenne pas la peine de parler*; mais, *qu'un quatrieme perſonnage ne s'efforce pas de parler*, c'eſt-à-dire, qu'il ne parle point du tout, s'il ne peut le faire naturellement, & ſans cauſer de la confuſion & du deſordre. Le texte peut fort bien ſouffrir ce ſens-là. Nos poëtes tragiques ne ſe ſont pas contentés de faire parler quatre acteurs dans une même ſcene, ils en ont ajoûté un cinquieme, & ils l'ont fait avec ſuccès. Scaliger même a écrit dans ſon III. Livre de la Poëtique : *Quatuor etiam in eâdem ſcenâ loqui, nulla religio eſt, vel animadvertas quum excitat in Ranis Ariſtophanes cadaver, & facit loqui : Quot perſonæ ſubinde in fine Pluti? quot in Avibus? etiam Mercurius ipſe, item in aliis. On ne fait point ſcrupule de faire parler quatre perſonnes dans une même ſcene, comme on peut le remarquer dans Ariſtophane, lorſque dans ſes Grenouilles il reſuſcite & fait parler des Morts. Combien de perſonnages n'introduit-il pas dans la fin de Plutus, & dans les Oiſeaux? juſqu'à Mercure même, & ainſi des autres.* Mais ce paſſage ne vuide pas la difficulté : car Horace parle de la tragédie, & non pas de la comédie, où perſonne ne doute qu'on n'ait beaucoup plus de liberté. Il y a bien de l'aparence que le précepte d'Horace eſt ſimple & ſans reſtriction ; il a fait aſſurément ſa regle ſur la pratique la plus ordinaire des Grecs, & ſur ce qui lui paroiſſoit le plus commode, le plus naturel & le plus ſûr. Ariſtote nous aprend qu'Eſchyle inventa

un

un principal perſonnage, qu'il joignit à celui qui paroiſſoit entre les chants du Choeur, & que Sophocle ajouta un troiſieme acteur aux deux d'Eſchyle. Cependant il y a des pieces d'Eſchyle où l'on voit trois acteurs s'entretenir dans la même ſcene. On peut voir les Remarques ſur le chap. IV. de la Poëtique.

193 *Actoris partes Chorus officiumque virile defendat*] Le Choeur étoit une troupe d'acteurs, qui tenoit la place de ceux qui devoient ou vraiſemblablement ou néceſſairement être preſens à l'action qu'on repreſentoit, & qui y étoient intereſſés. C'étoit ce qui fondoit toute la vraiſemblance du poëme dramatique. On peut dire même que depuis que ce poëme a perdu ſes Choeurs, il a perdu pour le moins la moitié de ſa vraiſemblance, & ſon plus grand ornement; & que notre tragédie, ſurtout, n'eſt plus que l'ombre de la tragédie ancienne. Le Choeur avoit deux fonctions; car dans le cours des actes il devoit ſe mêler dans l'action, & faire un perſonnage, le Coryphée parlant ſeul pour tout le Choeur. Et après chaque acte tout le Choeur devoit marquer l'intervalle par ſes chants. Horace donne ici deux préceptes pour ces deux égards. Le premier eſt contenu dans ce vers :

Actoris partes Chorus officiumque virile
Defendat:

Que le Choeur joue le rôle d'un acteur, & faſſe les fonctions d'un ſeul perſonnage.

Car c'eſt ce que ſignifie ici *officium virile:* Turnebe & Heinſius ſe ſont trompés quand ils ont pris *virile* pour un adverbe, pour *viriliter*, de tout ſon pouvoir. Cet adverbe ne peut avoir ici de lieu. Horace ne fait que traduire ou expliquer ce paſſage de la Poëtique d'Ariſtote, qui dit: καὶ τὸν χορὸν δὲ ἕνα δεῖ ἀπολαβεῖν τῶν ὑποκριτῶν, καὶ μόριον εἶναι τοῦ ὅλου. *Il faut que le Choeur joue le rôle d'un acteur, qu'il ſoit un des perſonnages de la piece, & qu'il faſſe partie du tout.*

Voilà la premiere de ses deux fonctions. En effet, puisque le Choeur representoit des gens qui étoient interessés à l'action, il falloit bien nécessairement qu'il parlat dans les actes : autrement comment auroit-il fait une partie du tout? Car afin qu'on ne s'y trompe pas, ce qu'Aristote apelle ici le tout, ne régarde que l'action, que le sujet, qui à certains égards est toujours independant des chants qui marquent les intervalles des Actes.

194 *Neu quid medios intercinat actus quod non proposito conducat*] Horace ne parle point ici de la premiere fonction du Choeur, de ce qu'il disoit au milieu dans le cours des actes : car alors il devenoit un des acteurs, & il parloit & ne chantoit point; cette premiere fonction vient d'être expliquée dans le vers précédent; mais il parle de la seconde, c'est-à-dire, de ce que le Choeur chantoit dans les intermedes entre les actes, pour marquer les intervalles. Il veut donc que ce chant convienne au sujet, qu'il en soit tiré, & qu'il concoure à son avancement; ce qu'Aristote apelle συναγωνίζεσθαι, ensuite de l'endroit que je viens de citer, c'est-à-dire qu'il contribue au progrés de l'action. Après quoi il ajoute qu'il faut imiter en cela Sophocle, & non pas Euripide; & que ceux qui font autrement, ἐμβόλιμα ᾄδουσι, *inserta canunt*, chantent des chansons inserées, qui conviendroient tout de même à une autre tragédie. On peut voir là les Remarques. Et c'étoit-là le defaut de tous les autres Poëtes tragiques du tems d'Aristote. *Dans tous les autres Poëtes*, dit-il, *c'est encore pis; car les Choeurs n'apartiennent pas plus aux sujets qu'ils traitent, qu'à toute autre tragédie. C'est pourquoi ils ne chantent plus que des chansons inserées.* Sophocle est donc le veritable modele pour la bonne constitution des Choeurs, & non pas Euripide. Après une décision si formelle & si juste, il est étonnant que Jule Scaliger ait osé décider tout le contraire dans sa Poëtique : *Neque id negligendum*, dit-il, *ut Chori materia semper ducatur ex ideâ argumenti vel totius fabulæ, vel præsentis fortunæ, loci, perso-*

sonæ & ejusmodi, id quod optimè ab Euripide servatum, à Sophocle neglectum est. Il faut faire en sorte que la matiere du Choeur soit tirée du sujet de la piece, ou de toute la fable, d'où ce sujet a été tiré, ou qu'elle convienne à l'état present des choses, aux lieux, ou aux personnes, ce qui a été heureusement pratiqué par Euripide, & négligé par Sophocle. Scaliger ne pouvoit mieux prouver que par cette décision le peu de connoissance qu'il avoit de ces deux Poëtes tragiques. Le jugement d'Aristote est si vrai, qu'Aristophane en plein théâtre a reproché à Euripide le defaut de ses Choeurs, car dans ses Acharnenses, il dit en parlant de ses pieces:

Τὺς δ' αὖ χορευτὰς ἠλιθίυς παρεςάναι.

Et que ceux qui composent les Choeurs se tiennent là comme des sots.

Surquoi le Scholiaste a fait cette Remarque très judicieuse & très conforme au sentiment d'Aristote: Καὶ διὰ τύτων τὸν Ευριπίδην διασύρες. ὗτος γὰρ εἰσάγει τὺς χορὺς ὐ τὰ ἀκόλυθα φθεγγομένυς τῇ ὑποθέσει, ἀλλ' ἱςορίας τινὰς ἀπαγγέλλοντας ὡς ἐν ταῖς Φοινίσσαις. *Dans ce vers Aristophane siffle Euripide. Car ce Poëte introduit des Choeurs qui ne chantent point des choses convenables au sujet, mais certaines histoires qui lui sont étrangeres, comme dans ses Phéniciennes, &c.*

196 *Ille bonis faveatque*] Dans ces six vers Horace enseigne tout ce qui faisoit la matiere des Chœurs, & leur principal emploi. Scaliger en a oublié beaucoup quand il a écrit : *Erat autem multiplex officium Chori : interdum consolatur, aliquando luget simul: reprehendit, præsagit, admiratur, judicat, admonet, discit ut doceat, eligit, sperat, dubitat, &c.* Le Choeur favorisoit toujours les gens de bien ; & de la maniere dont il parloit, on peut dire que le théâtre étoit alors une école où l'on aprenoit, mieux que dans les temples, la justice & la piété.

Et

Et contilictur amicis] On a lu, *& consilietur amicis. Qu'il donne des conseils à ses amis.* C'étoit bien une des fonctions du Choeur; mais je doute qu'il y ait des exemples de *consiliari*, pour dire, donner conseil; je n'en ai jamais vu, & jusqu'à ce qu'on m'en montre quelqu'un, j'aime mieux lire, *& concilietur amicis*, qu'il s'unisse avec ses amis, qu'il soutienne leurs interéts.

197 *Et regat iratos*] Comme dans l'Edipe le Choeur veut moderer la colere de ce Prince contre Tiresias, & celle de Tiresias contre ce Prince.

Et amet peccàre timentes] Le Choeur étoit si religieux, qu'il se déclaroit toujours pour les innocens contre ceux qui avoient commis des crimes. Dans l'Edipe, le Choeur qui chante après le troisieme acte, dit: *Que les Dieux me donnent d'heureuses destinées, pendant que je conserverai la sainteté dans mes paroles & dans mes actions, selon les regles, qui nous ont été préscrites par les loix qui sont descendues du ciel, & dont l'Olympe seul est le pere.* * Il faut bien s'empécher d'écouter M. Bentlei qui a lu, *& amet pacare tumentes:* Horace diroit deux fois la même chose, dans le même vers. *

198 *Ille dapes laudet mensæ brevis*] Il y a des occasions où le Choeur d'une tragédie peut fort bien louer la sobriété, qui est une des principales vertus morales.

Ille salubrem justitiam, legesque] Le Choeur de l'Edipe fournit des exemples merveilleux de ce qu'Horace dit ici, comme dans celui qui commence: *La violence est la mere de l'injustice; la violence, quand elle a entassé crime sur crime, dégenere enfin en une fatale nécessité, &c.* Et ailleurs quand il dit: *Il y a dans les loix un Dieu puissant qui triomphe de notre injustice, & qui ne vieillit jamais.*

199 *Et apertis otia portis*] Comme dans ce beau Choeur d'Euripide, qui en s'adressant à la Paix, lui dit: *Reine des Richesses, heureuse Paix, la plus belle des Déesses, que j'ai d'impatience de vous voir, & que vous vous faites longtems attendre! Je crains que la*

la vieillesse ne vienne m'accabler avant que je puisse voir votre beauté, si pleine de graces, vos danses, vos chants, vos couronnes & vos festins. L'original est charmant par sa simplicité, par son élégance, & par son harmonie ; & je ne saurois m'empécher de le raporter en faveur de ceux qui le peuvent lire:

Εἰρήνη βαθύπλουτε
Καὶ καλλίστα μακάρων θεῶν,
Ζῆλός μοι σέθεν, ὡς χρονίζεις.
Δέδοικα δὲ μὴ πρὶν πόνοις
Ὑπερβάλῃ με γῆρας,
Πρὶν σὰν χαρίεσσαν προσιδεῖν ὥραν,
Καὶ καλλιχόρους ἀοιδάς,
Φιλοστεφάνους τῆς κώμους.

200 *Ille tegat commissa*] C'est la qualité la plus essencielle au Choeur, que la fidelité & le secret ; sans elle toute la vraisemblance est perdue, & le poëme entierement détruit ; mais cette qualité dépend de l'adresse du Poëte, qui doit choisir son Choeur de maniere que son propre interêt l'engage à cacher ce qu'on lui a confié, & qu'en le cachant il ne fasse rien contre son devoir. Euripide a fait sur cela dans sa Médée une faute, qui me paroît inexcusable. Médée est étrangere à Corinthe, elle complote de faire mourir sa rivale, fille du Roi de Corinthe, & le Roi même, & de tuer ensuite ses propres enfans ; & elle communique ce dessein au Choeur, qui est composé de femmes Corinthiennes, & par conséquent sujetes de Créon. D'où vient que ce Choeur est fidele à une étrangere contre son Prince ? Le Choeur, dit-on, doit être fidele : oui il le doit être, mais c'est au Poëte à faire en sorte qu'il le puisse être sans violer ni les loix de la Nature, ni celles de Dieu. Médée a beau apeller ces femmes ses amies, & les conjurer de ne rien dire de ce qu'elles ont entendu ; cette fidelité en cette occasion est vicieuse & criminelle, & ces femmes dévoient s'enfuïr avec Médée dans le même char, pour éviter la punition qui leur

étoit

étoit dûe. Le Scholiaste Grec, qui avoit bien senti cette faute, a voulu l'excuser en disant qu'il ne faut pas s'étonner si ces femmes Corinthiennes, au lieu de prendre les interêts de Créon, gardent le secret à Médée ; car étant libres, elles se déclarent pour la justice, comme c'est la coutume du Choeur. Mais cette excuse est ridicule & impie. Ce même Euripide, qui a fait ce Choeur de Corinthiennes si fidele, lorsqu'il ne devoit pas l'être, fait dans l'Ion, que le Choeur des suivantes de Créuse manque de fidelité à Xuthus, & révele à sa maitresse le secret de son mari, quoiqu'il leur eût ordonné de le taire, & qu'il les eût menacées de les faire toutes mourir, si elles ne le gardoient. Si c'est un defaut, il auroit été fort aisé au Poëte de l'éviter, & de conduire autrement sa piece: mais peut-être n'en est ce pas un. Ces suivantes ne devoient-elles pas être plus affectionnées à Créuse qu'à Xuthus ? La regle d'Horace n'est pas si génerale qu'elle ne puisse avoir quelque exception. D'ailleurs peut-on faire un si grand crime à un Poëte, de n'avoir pas fait en sorte qu'une troupe de femmes garde un secret ? Je pardonne bien moins à Euripide la perfidie qu'il fait commettre à Iphigénie dans la Tauride. Cette Princesse prie le Choeur, qui est composé de femmes Greques, de ne dire à personne le complot qu'elle a fait d'emporter la statue de Diane, & leur promet de les emmener avec elle. Ces femmes lui sont fideles, mais elle s'enfuit seule avec Oreste, & les abandonne aux fureurs de Thoas, qui n'auroit pas manqué de les punir toutes, si Minerve ne fut venue les delivrer.

201 *Ut redeat miseris, abeat fortuna superbis*] C'est une suite nécessaire des sentimens pieux & justes que le Choeur doit toujours avoir. Dans l'Electre de Sophocle, le Choeur dit à cette Princesse : *Puissiez-vous être bientôt autant au-dessus de vos ennemis que vous êtes presentement au-dessous d'eux, &c.* Les anciens ont reproché à Euripide que ses Choeurs ne s'interessoient pas toujours assez pour ceux qui étoient persécutés. Mais c'est à quoi les Choeurs de Sophocle n'ont jamais manqué.

202 *Ti-*

202 *Tibia non ut nunc, Orichalco vincta*] Les dix huit vers ſuivans ſont fort obſcurs, & il eſt aſſez difficile de bien entendre ce qu'Horace a voulu dire. Après avoir parlé du Choeur de la tragédie, il explique les changemens qui lui ſont arrivés & pour la muſique & pour les vers. Et afin de le faire mieux comprendre, il ſe ſert d'un exemple fort juſte, & qui pouvoit mieux que tout autre donner une idée nette & diſtincte de ces changemens. Car il dit que comme les Choeurs des pieces Romaines, qui étoient d'abord fort ſimples, & où l'on n'employoit qu'une flute fort petite & ſans aucun ornement, changerent de ton, lorſque le peuple Romain devint plus puiſſant & plus riche, les richeſſes & le luxe ayant aporté aux vers & à la muſique le même changement qu'aux moeurs, la même choſe arriva aux Choeurs de la tragédie Greque, leur muſique, qui étoit d'abord auſſi ſimple que les vers, devint peu à peu plus harmonieuſe & plus forte, & on accommoda à cette muſique la meſure des vers, où l'on imita bientôt la grandeur & la majeſté des Oracles. Voilà aſſurément le ſens de ces dix huit vers; il ne faut que les expliquer en détail, afin que le Lecteur n'y puiſſe plus trouver aucune difficulté.

Orichalco vincta] L'orichalque, ὀρίχαλκον, ou ὀρείχαλκον, eſt une eſpece de cuivre de montagne, comme ſon nom même le témoigne; c'eſt ce que nous apellons aujourd'hui du *léton*. Il étoit ſi eſtimé parmi les Anciens, qu'on l'a preferé longtems à l'or même. Pline dans le ſecond chap. du Liv. XXXIV. *Orichalco quod præcipuam bonitatem admirationemque diu obtinuit. Nec reperitur longo jam tempore, effœtâ tellure.* Virgile met l'orichalque avec l'or en parlant de la cuiraſſe de Turnus:

Ipſe dehinc auro ſqualentem alboque Orichalco
Circumdat loricam humeris.

Ceux qui ont cru que l'orichalque étoit un métal naturel, moitié or & moitié cuivre, ne ſe ſont pas ſou-

ſouvenus de la remarque d'Ariſtote, qui aſſure que la Nature ne produit point de cette ſorte de métal. On peut voir les Remarques ſur Feſtus. * Au lieu de *vincta* il y a dans quelques MSS. & dans les anciennes éditions *juncta:* & M. Bentlei l'a reçu dans ſon texte. Il faudroit avoir vu de ces flutes pour prononcer ſur le choix. *

Tubæque æmula] Peu à peu on avoit porté la flute à un point qu'elle égaloit la trompette; & c'eſt pourquoi auſſi on l'employoit à la muſique des Choeurs des tragédies.

203 *Sed tenuis ſimplexque*] *Tenuis* eſt opoſé à *tubæ æmula*; *ſimplex* l'eſt à *orichalco vincta.*

Foramine pauco] Ayant peu de trous, elle étoit propre pour les Choeurs de la tragédie, qui ne demandoient pas une muſique ſi éclatante. Le vieux Commentateur cite ici le témoignage de Varron, qui dans le troiſieme Livre de la langue Latine, qui s'eſt perdu, diſoit qu'il avoit vu dans le temple de Marſyas une de ces flutes anciennes qui n'avoit que quatre trous.

204 *Aſpirare Choris erat utilis*] Il donne deux raiſons pour faire voir qu'une petite flute ſuffiſoit pour les Choeurs: la premiere, que la muſique de ces Choeurs devoit être douce, & nullement éclatante ni emportée: car des tons ſi élevés ne convenoient point aux ſentimens que les Choeurs devoient témoigner, qui étoient des ſentimens de pitié ou de tendreſſe, &c. Et l'autre, que les théâtres étoient encore fort petits, & peu fréquentés.

206 *Quo ſanè populus numerabilis utpote parvus*] C'eſt une choſe aſſez remarquable, qu'Horace loue ici les premiers Romains, de ce qu'ils ne fréquentoient pas beaucoup les théâtres; & ce paſſage merite d'être examiné. Il donne quatre raiſons de ce peu d'empreſſement qu'ils avoient pour les ſpectacles: la premiere, que le peuple Romain étoit encore alors en petit nombre: la ſeconde, qu'il étoit ſage: la troiſieme, qu'il étoit chaſte, c'eſt-à-dire, pieux: & la quatrieme, qu'il étoit modeſte. Mais Monſieur le Févre

Févre a prétendu que la premiere ruïnoit toutes les autres : car si les théâtres n'étoient vuides que parce-que le peuple étoit encore *petit*, on ne peut plus attribuer cela ni à leur piété, ni à leur sagesse. Voilà pourquoi il a corrigé *parcus*, ménager, au lieu de *parvus*, petit. Je voudrois que Monsieur le Févre n'eût pas fait cette correction, qui ne répond pas à la finesse de sa critique. Il ne faut rien changer à ce passage, comme la suite le prouve manifestement. Horace opose *parvus* à *agros extendere*, & à *latior murus*, comme il opose les trois autres épithetes, *sage*, *pieux*, & *modeste*, à *vinoque diurno placari Genius*, &c, à la dissolution qui régna bientôt après dans les jours de fête. D'ailleurs le mot *parcus*, ménager, que Monsieur le Févre vouloit substituer, ne peut venir ici en aucune façon : car le peuple ne payoit rien pour voir les pieces de théâtre ; c'étoit un divertissement que les Magistrats lui donnoient.

208 *Postquam cœpit agros extendere victor*] Quand le peuple commença à s'agrandir, & que ses victoires l'obligerent à étendre l'enceinte de ses murs, pour y recevoir les peuples qu'il avoit soumis, alors le luxe & la richesse changerent les vers & la musique des Choeurs, qui ne furent plus simples comme ils étoient auparavant. C'est le propre de la prosperité de corrompre les moeurs & les plaisirs, en banissant de par tout la simplicité.

* *Latior amplecti murus*] M. Bentlei a cru que *latus* se disoit toujours de l'épaisseur & ne se disoit jamais de l'étendue. C'est pourquoi il a corrigé *laxior amplecti murus*. Il est certain que *laxior murus* est très Latin. Mais il n'est pas nécessaire de changer le texte, car *latus* se trouve aussi pour *laxus*, *spatiosus*. *Latus campus*, *latus ager*. Virgil. *

Vinoque diurno placari Genius festis impune diebus] Mot à mot, *& qu'on commença à apaiser son Génie les jours de fête en buvant impunément en plein jour.* Il n'étoit pas permis aux premiers Romains de faire la débauche en plein jour, non pas même les jours de fête. *Apaiser son Génie*, est une expression heureuse,

pour

pour dire ſe contenter, ſe donner du plaiſir, faire grand chere, & ſe delaſſer des fatigues des jours précédens.

211 *Acceſſit numeriſque modiſque licentia major*] On ne garda plus aucun ménagement, & l'on ſe donna une entiere liberté de changer les vers & la muſique, en prenant un ton plus élevé & plus varié.

212 *Indoctus quid enim ſaperet*] Ce jugement d'Horace me paroît très remarquable. Il attribue la variété & la *laſciveté*, qu'on avoit ajoutée à la poëſie & à la muſique, il attribue, dis-je, à l'ignorance, à l'oiſiveté, à la groſſiereté & à la turpitude des villageois que les Romains avoient reçus dans leur corps. Socrate & Platon en auroient jugé comme Horace ; car ils ont fait voir que cette muſique, variée & laſcive, vient toujours de l'ignorance de l'eſprit, & de la corruption du coeur, & entraine après elle toutes ſortes de deſordres. On s'étoit fort trompé à ce paſſage.

Liberque laborum] Oiſif, repoſé, après ſes vendanges & ſa moiſſon.

213 *Urbano confuſus, turpis honeſto*] La groſſiereté & la débauche de ces villageois l'emporterent ſur l'honnêteté & ſur la ſéverité des Romains. On en cherchera des raiſons phiſiques. L'experience a déja fait voir que cela n'arrive jamais autrement.

214 *Sic priſcæ motumque & luxuriam addidit arti*] Et de cette maniere le joueur de flute ajouta le mouvement & la *laſciveté* à ſon art ancien, qui étoit auparavant chaſte & ſévere. *Motus* répond à *numeris* du vers 211. & *luxuria* répond à *modis*. Pline a opoſé, comme Horace, à la ſimplicité de la muſique ancienne, la variété & la laſciveté de la nouvelle. *Cum adhuc ſimplici muſicâ uterentur* ; *pendant qu'ils ſe ſervoient d'une muſique ſimple*, dit-il. Et enſuite: *Poſtquam varietas acceſſit, & cantûs quoque luxuria. Mais après qu'on y eût ajouté la variété & la laſciveté du chant.* Ce qui eſt pris du quatrieme Livre de l'hiſtoire des plantes de Théophraſte, qui dit, ἀπλάςως αὐλεῖν, *jouer de la*

flute

flute sans fard; ce que Pline apelle *simplici musicâ uti*, se servir d'une musique simple; & *αὐλεῖν μετὰ πλάσματος*, *jouer de la flute avec fard:* ce que Pline dit, *varietatem & cantûs luxuriam adhibere; ajouter la varieté & la lasciveté du chant.* Platon a tout compris sous ce mot *ποικιλία*, *varieté: ἀκολασίαν ἡ ποικιλία ἐνέτικτεν*, *la varieté de la musique a produit l'intemperance.*

215 *Traxitque vagus per pulpita vestem*] Cette mollesse & cette *lasciveté* qu'Horace condamne, ne parurent pas seulement dans les vers, dans les gestes & dans les chants des Musiciens, elles parurent aussi dans leurs habits; car on vit en même tems ces joueurs de flute parcourir le théâtre avec des robes trainantes, que les Grecs apelloient *σύρματα*, & qu'on n'employoit que dans le tragique: Julius Pollux, *σύρμα, τραγικὸν φόρημα ἐπισυρόμενον. Syrma, robe de tragedie, ainsi apellée, parcequ'elle a une queue qui traine. Vagus*, à cause de tous les mouvemens que le Choeur faisoit dans le chant de ses strophes & antistrophes.

216 *Sic etiam fidibus voces crevere severis*] C'est l'aplication de l'exemple; comme on a vu la musique & la poëfie de nos Choeurs changer à mesure que le peuple s'est agrandi, on avoit vu tout de même chez les Grecs, la lire, dont ils se servoient dans les Choeurs de leurs tragédies, prendre un ton plus élevé; car parmi eux, comme parmi nous, la musique de leurs Choeurs étoit au commencement fort simple & fort sévere. Horace opose la séverité de l'ancienne musique à la *lasciveté* de la nouvelle. Ciceron dit de même dans le sécond livre des loix: *antiquæ musicæ severitas*; *la severité de l'ancienne musique*, où *séverité* n'est autre chose qu'une gravité simple & naturelle, *σεμνότης*.

Fidibus] Horace dit ici formellement que l'ancienne tragédie Greque se servoit de la lire dans ses Choeurs, & c'est une verité constante: il est même certain que cet usage dura assez longtems: car on lit dans les Anciens, que Sophocle joua de la lire dans sa piece apellée *Thamyris*.

217 *Et tulit eloquium insolitum facundia præceps*] Comme en parlant des Choeurs des pieces Romaines, il a joint au changement de la musique celui de la poësie, il fait ici la même chose en parlant des Choeurs des Grecs ; il dit que les vers de leurs Choeurs éprouverent le même changement que la musique, & qu'au lieu de la simplicité, qui y régnoit auparavant, on y affecta une éloquence outrée, & qu'on se guinda de maniere que le langage des Choeurs ne fut plus different de celui des Prophetes qui prononçoient des oracles. Cette critique d'Horace est très importante, & je m'étonne qu'on y ait fait jusques-ici si peu de reflexion. Il est certain qu'il envelope dans sa censure les Choeurs des trois tragiques Grecs qui sont très-souvent tombés dans le défaut dont il parle : car en plusieurs endroits ils ont donné dans cette éloquence trop élévée ; & en affectant le stile sublime des Prophetes, ils en ont imité souvent l'enflure & l'obscurité. Heinsius s'est fort trompé à ce passage.

Facundia præceps] Cette seule épithete, *præceps*, devoit faire comprendre que ce qu'Horace dit ici, est une censure, & non-pas une louange : car *facundia præceps* est une éloquence hardie, témeraire ; enfin c'est ce que les Rhéteurs apellent μετέωρον, *guindé jusques aux nues* ; & qu'ils oposent à ὑψηλὸν, *sublime.* Longin, οὐχ ὑψηλὰ, ἀλλὰ μετέωρα. Ce *météore* est proprement le sublime outré, & ce que Quintilien a dit d'Eschyle, *sublimis usque ad vitium.* Le même Quintilien a apellé *præcipit.a* ce que les Grecs ont apellé μετέωρα.

218 *Utiliumque sagax rerum & divina futuri*] Heinsius n'a pas été plus heureux dans l'explication de ces deux vers que dans celle des deux précédens : car il prétend qu'Horace explique ici de quelle maniere la tragédie a reçu peu à peu sa perfection. Mais Horace ne parle point du tout de la tragédie en géneral, il parle simplement du Choeur, & il explique de quelle maniere il a corrompu sa premiere simplicité. Une des fonctions du Choeur étoit de consoler les affligés, de moderer les emportemens de ceux qui étoient

étoient en colere, & de leur donner à tous des avis utiles, en leur faiſant eſperer un prompt ſecours des Dieux. Cela pouvoit être exécuté avec une ſimplicité noble, & digne de la tragédie ; Eſchyle & Sophocle l'ont fait ſouvent avec beaucoup de ſuccès. Mais il n'eſt rien de plus difficile que de ſe tenir longtems dans cette ſimplicité ; bientôt les Choeurs, ſous prétexte de donner des avis utiles, & de faire de ſimples conjectures ſur l'état preſent des choſes, prirent l'eſſor, & donnerent entierement dans la prophétie, leur langage ne differa plus de celui des Prophetes qui parloient de deſſus le trépié ; & l'on peut dire de ces Choeurs ce que le Choeur dit de lui-même dans l'Agamemnon d'Eſchyle :

> Μαντιπολεῖ δ' ἀκέλευστος
> Ἄμισθος ἀοιδά.

Je prophétiſe ſans miſſion & ſans gages.

C'eſt le veritable ſens de ce paſſage : *Sententia ſagax utilium rerum, & divina futuri non diſcrepuit ſortilegis Delphis.* Mot à mot, *ſous prétexte de découvrir des choſes utiles dans leur diſcours, & de dire ce qui arriveroit, ils n'ont plus été differens des Prophetes de Delphes.* Horace blâme donc le langage trop guindé des Choeurs, & leur obſcurité.

220 *Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum*] Après avoir parlé de la tragédie, il parle de la poëſie ſatyrique des Grecs, qui étoit une eſpece de tragédie moins grave que la premiere, & qui tenoit le milieu entre la tragédie veritablement dite & la comédie. On ne ſait pas bien certainement qui fut l'inventeur de cette ſorte de tragédie. Horace ſemble ici en attribuer l'invention à Theſpis, en diſant, *que celui qui diſputa le prix de la tragédie, mit bientôt au jour les Satyres.* Mais deux raiſons très ſolides combatent ce ſentiment. La premiere, qu'il n'eſt parlé nulle part chez les Anciens des tragédies ſatyriques de Theſpis. Et la ſeconde ſe tire de ce terme d'Horace, *certavit :* car ces diſputes des Poëtes

tragiques n'étoient pas encore en uſage du tems de Theſpis, comme Plutarque nous l'aprend dans la Vie de Solon : οὔπω γὰρ εἰς ἅμιλλαν ἐναγώνιον ἦν ἐξηγμένον τὸ πρᾶγμα. *On n'avoit pas encore porté ce divertiſſement juſqu'aux diſputes publiques.* Suidas écrit formellement que Pratinas fut le premier qui fit des pieces ſatyriques, & il en compte juſqu'à trente-deux. Ce Pratinas commença à paroître vers la ſoixante-dixieme Olympiade, peu d'années après la mort de Theſpis, qu'il avoit pu voir. Il y a donc beaucoup d'aparence qu'Horace parle ici de ce Poëte qui ſuccéda à Theſpis, & qui, après avoir diſputé en public le prix de la tragédie, fit bien-tôt après des tragédies ſatyriques. C'eſt pourquoi Horace dit *mox*.

Tragico carmine certavit] Les Poëtes diſputoient enſemble en faiſant jouer en public leurs pieces; & on apelloit cela ἀγωνίζεσθαι, & leurs combats ἀγῶνας. Il eſt évident par ce paſſage, que ces combats étoient inſtitués avant l'invention des pieces ſatyriques. Horace ſemble même donner à entendre qu'on commença à diſputer avec une ſeule tragédie, ἑνὶ δράματι ἀγωνίζεσθαι: & cela eſt bien vraiſemblable ; car aparemment on ne penſa pas tout d'un coup à ces trilogies ou tétralogies, dont il ſera parlé dans la ſuite, & qui commencerent pourtant à être en vogue bientôt après.

Ob hircum] Le Poëte qui avoit remporté la victoire, recevoit pour prix un bouc, victime ordinaire de Bacchus qui preſidoit à la tragédie ; & c'eſt de ce bouc-là même qu'on prétend que la tragédie a tiré ſon nom, τραγῳδία, comme qui diroit *le chant du bouc.*

221 *Agreſtes Satyros nudavit*] Fit voir à nu & ſans fard les Satyres. C'eſt-à-dire, fit jouer des pieces ſatyriques, où des Satyres compoſoient le Choeur avec le pere Silene à leur tête. Demétrius Phaleréüs a dit comme Horace, ἐν σατύρῳ, *in Satyro*, dans le Satyre, pour *dans une piece ſatyrique.* C'eſt dans le bel endroit où il dit que les Graces trouvent bien

bien place dans la tragédie; mais que le rire en doit être banni, & qu'il est reservé pour le Satyre & pour la comédie, ἐν σατύρῳ καὶ ἐν κωμῳδίαις: & il ajoute que personne ne pouroit jamais imaginer une tragédie, qui badineroit & feroit rire; car il écriroit un Satyre pour une tragédie; ἐπεὶ σάτυρον γράψει ἀντὶ τραγῳδίας. Il dit, *écrire un Satyre*, comme Horace dit plus bas, *Satyrorum scriptor*. De toutes les pieces satyriques des Anciens, il ne nous en reste qu'une, qui est le Cyclope d'Euride. Nous n'avons de la plupart des autres que les noms, & quelques petits fragmens; mais heureusement la seule qui nous reste suffit pour éclaircir & pour apuyer tout ce qu'Horace en écrit.

Satyros] Il dit, *agrestes Satyros*, comme Euripide a dit du Cyclope, Κύκλωπος ἀγρεβότα.

Et asper incolumi gravitate jocum tentavit] Il essaya de faire entrer dans les pieces satyriques les railleries & les plaisanteries, sans blesser la gravité de la tragédie: car voilà proprement le caractere de ces pieces satyriques. Il faloit que le Poëte se souvînt toujours qu'il faisoit une espece de tragédie, & qu'il évitat de tomber dans les railleries basses, qui ne se souffrent que dans le comique. C'est le veritable sens. Dans le Cyclope d'Euripide, Silene raille Ulysse en conservant la gravité de la tragédie, lorsqu'après avoir apris son nom, il lui dit:

Οἶδ' ἄνδρα κρόταλον, δριμὺ Σισύφου γένος.

Je connois ce fameux causeur, ce digne rejetton de Sisyphe.

Et voilà qui explique le mot *asper*, dont Horace s'est servi, c'est-à-dire *rude*, *piquant*, à cause de ses railleries.

223 *Illecebris erat & gratâ novitate morandus spectator*] Il attribue l'origine des pieces satyriques

 à

à la néceſſité où les Poëtes ſe virent réduits de delaſſer par quelque nouveauté l'eſprit des ſpectateurs fatigués de la ſerieuſe attention qu'ils avoient donnée aux tragédies qu'on venoit de jouer. Diomedes & Marius Victorinus ont écrit la même choſe : *Satyros induxerunt ludendi cauſſâ, jocandique, ut ſimul ſpectator, inter res tragicas ſeriaſque, Satyrorum quoque jocis & luſibus delectaretur.* En effet ce pouvoit être la principale vue des Poëtes ; mais ce ne fut pas la ſeule, ils eurent un prétexte plus utile & plus ſpécieux. La tragédie ne fut d'abord qu'un Choeur où l'on chantoit les louanges de Bacchus. Après qu'on eut jetté les perſonnages dans ce Choeur, qu'on eut enfermé entre ſes chants des ſcenes & des actes, & que la tragédie eut enfin reçu ſon entiere perfection, elle fut ſi differente de ce qu'elle étoit au commencement, qu'on n'y reconnut plus cet ancien Choeur, auquel elle devoit ſon origine. Cela attira aux Poëtes ce reproche, οὐδὲν πρὸς τὸν Διόνυσον, *cela ne fait rien pour Bacchus.* Car le peuple n'aime pas qu'on perde les bonnes coutumes. Les Poëtes donc, pour réparer leur faute, & pour ne plus offenſer le Dieu, dont ils celébroient la fête, s'aviſerent de rétablir cet ancien Choeur ; mais pour le faire d'une maniere qui fût agréable par ſa nouveauté, ils inventerent un compoſé très divertiſſant du tragique & du comique, où l'on voyoit d'un côté une avanture remarquable d'un Heros, & de l'autre les railleries & les plaiſanteries de Silene & des Satyres, qui mêloient dans leurs chants les louanges de Bacchus. Par ce moyen les Poëtes accorderent la religion avec leur interêt, & le peuple ſe divertit ſans ſcrupule.

224 *Functuſque ſacris, & potus & exlex*] Voilà trois raiſons capitales qui obligerent les Poëtes à chercher quelque choſe de joyeux & de divertiſſant pour amuſer le peuple : la premiere, que ce peuple avoit offert un ſacrifice où il avoit fait grand' chere : la ſeconde, qu'il avoit bien bu : & la troiſieme, qu'il étoit en humeur & en état de ſe porter à toutes

ſortes

ſortes de débauches, ſans écouter ni la bienſéance, ni l'honnêteté, ni les loix. Car, comme dit Platon dans les Livres des loix, il eſt impoſſible que ces ſortes d'aſſemblées où l'on boit avec excès, & où tout paroît permis, ne ſoient pleines de confuſion & de deſordre. Dans les occaſions de cette nature, c'eſt une prudence aux Magiſtrats & aux Poëtes de divertir le peuple par des ſpectacles qui ſoient en quelque maniere proportionnés à ſon goût, ſans être ni licencieux, ni criminels.

225 *Verùm ita riſores, ita commendare dicaces*] Mais, dit-il, quoique dans ces jours de fête le peuple ſoit fou & deſordonné, il ne faut pourtant pas ſuivre ſes goûts & ſes apétits vicieux, en lui donnant des Satyres impudens & hardis. Il faut au contraire lui donner des Satyres moitié ſerieux & moitié plaiſants, & qui mêlent adroitement le comique avec le tragique. Mais avant que de paſſer plus avant, il eſt néceſſaire d'éclaircir une difficulté qui ſe preſente ſur ce paſſage: car les gens qui liſent avec jugement, ne manqueront pas de demander ici d'où vient qu'Horace s'arrête à donner des regles pour les pieces ſatyriques des Grecs, & quelle utilité les Romains pouvoient tirer de ces préceptes? Il n'eſt pas mal aiſé de ſatisfaire à cette demande. Horace en donne des regles, parceque les Romains imitoient ces tragédies dans les pieces, qu'ils apelloient *Atellanes*. Diomede; *Tertia ſpecies eſt fabularum Latinarum, quæ à civitate Oſcorum Atella, in qua primum cœptæ, Atellanæ dictæ ſunt: argumentis dictiſque jocularibus ſimiles ſatyricis fabulis Græcis. Il y a une troiſieme eſpece de comédies Romaines qui ont été apellées* Atellanes *du nom d'Atella, ville de la Toſcane, où elles ont commencé, & qui par leur ſujet & par leurs plaiſanteries, ſont entierement ſemblables aux pieces ſatyriques des Grecs.* La ſeule difference qu'il y avoit entre les Atellanes & les pieces ſatyriques, dit le même Diomede, c'eſt que dans celles-ci il y avoit des Satyres ou autres perſonnages ridicules, comme Autolycus, Burris, &c.

& que dans les Atellanes il y avoit des acteurs obscenes, comme Maccus : *in Atellanâ personæ obscenæ, ut Maccus.* Si Diomede ne s'est point trompé, ce sont ces acteurs obscenes qu'Horace apelle ici *Satyres*, à cause de la ressemblance qu'ils avoient avec eux. Mais le savant Vossius prétend que dans le passage de Diomede, au lieu de *personæ obscenæ*, personnages obscenès, il faut lire *personæ Oscæ*, personnages Osques, c'est à dire Toscans. Car les personnages obscenes étoient plutôt pour les mimes que pour les Atellanes. Quoi qu'il en soit, comme Diomede s'est trompé sur les pieces Satyriques, qui n'ont jamais été sans un Choeur de Satyres : il peut bien s'être aussi trompé sur les Atellanes. Tout ce qu'Horace dit ici prouve incontestablement qu'il y avoit des Satyres ; & c'est sans doute d'une de ces pieces que Marius Victorinus a tiré ce vers qu'il raporte dans le Livre IV.

Agite, fugite, quatite Satyri.

Peut-être qu'au lieu de ces personnages Toscans, les Romains introduisirent ensuite les Satyres dans ces Atellanes. Ces préceptes d'Horace étoient donc très utiles aux Romains, & ils peuvent encore ne nous être pas entierement inutiles à nous-mêmes pour les pastorales, & pour ce que Plaute apelle *tragi-comédie.* Pour bien remplir le sens du passage d'Horace, il auroit fallu supléer dans la traduction : *Nous avons imité dans nos pieces Atellanes les tragédies satyriques des Grecs : mais quoique les occasions où on les joue soient encore les mêmes, & que le peuple ne soit pas moins fou, on ne doit pas se conformer à ses apétits vicieux, il faut lui donner de ces Satyres railleurs & piquans, & le faire passer, &c.*

Commendare] Mettre en vogue, faire valoir.

226 *Ita vertere seria ludo*] Ce passage ne signifie pas *tourner en ridicule des actions serieuses*, comme l'a cru un fort savant homme, mais, *convertir le serieux en plaisant.* C'est-à-dire terminer

le

le ſerieux des tragédies, qu'on venoit de jouer, par le plaiſant de la piece ſatyrique qu'on jouoit enſuite. *Seria* le ſerieux de la tragédie: *ludo* en jeu, en plaiſanterie de la piece Atellane, qu'on jouoit enſuite, & qui étoit une tragédie quoique moins ſerieuſe. Ce paſſage prouve qu'à Rome on jouoit les Atellanes après des tragédies, comme on jouoit les pieces ſatyriques en Grece.

227 *Ne quicumque Deus, quicumque adhibebitur Heros*] Les Atellanes, comme les pieces ſatyriques, recevoient les grands perſonnages de la tragédie, les Dieux comme les Rois & les Heros. Diomede s'eſt donc trompé quand il a écrit: *Satyrica eſt apud Græcos fabula, in quâ item tragici Poëtæ, non Reges aut Heroas, ſed Satyros induxerunt, ludendi cauſſâ jocandique. La poëſie ſatyrique eſt chez les Grecs une piece de théâtre, ou les Poëtes tragiques ont introduit, non pas des Rois ou des Heros, mais des Satyres pour railler & pour plaiſanter.* Marius Victorinus a écrit la même choſe. Mais cela eſt faux, comme ce paſſage d'Horace le prouve manifeſtement: & quand Horace n'en auroit rien dit, ne voit-on pas que le principal perſonnage du Cyclope d'Euripide, tragédie vraiment ſatyrique, eſt Ulyſſe? Peut-être que Diomede & Marius Victorinus avoient écrit: *non ſolùm Reges aut Heroas,* &c. *non ſeulement des Rois & des Heros.*

228 *Regali conſpectus in auro nuper & oſtro*] Pour bien entendre ce vers, il faut ſavoir qu'en Grece les Poëtes donnoient ordinairement quatre tragédies les jours de ces diſputes ſolemnelles qu'ils faiſoient pendant une des fêtes de Bacchus; que la derniere de ces tragédies étoit toujours une piece ſatyrique, & que toutes quatre, ce qu'on apelloit *tétralogie*, avoient le plus ſouvent chacune pour ſujet une des avantures d'un même Heros, par exemple, d'Ulyſſe, d'Achille, de Pandion, d'Oreſte &c. c'eſt pourquoi on donnoit à ces quatre pieces un ſeul & même nom, qui étoit celui du Heros qu'elles repreſentoient.

On a dit la Pandionide de Philocles, & l'Orestiade d'Eschyle, pour dire les quatre tragédies que ces Poëtes avoient faites sur autant d'avantures d'Oreste & de Pandion. Je sais bien qu'il y avoit aussi des tétralogies, dont les quatre pieces étoient sur des sujets differens, & qui n'avoient aucun raport: par exemple, on cite une tétralogie d'Euripide, qui comprenoit la Médée, le Philoctete, le Dictys & les Moissonneurs. Une autre d'Eschyle, les Phynées, les Perses, le Glaucus & le Prométhée. Cela dépendoit du Poëte. Mais celles qui étoient sur le même sujet, c'est-à-dire sur les avantures du même Heros, étoient les plus estimées, comme les plus difficiles. Dans les Grenouilles d'Aristophane, Euripide dit à Eschyle:

Πρῶτον δέ μοι τὸν ἐξ Ορεστίας λέγε.

Récite-moi le premier prologue de ton Orestiade.

On peut voir là le Scholiaste. Les Romains n'imiterent point ces tétralogies, ils se contenterent, à mon avis, de faire sur un même Heros une tragédie & une Atellane. Ainsi on voyoit le même personnage dans ces deux pieces. Et voilà pourquoi Horace recommande ici avec tant de soin de faire en sorte que le Heros, qu'on a vu vêtu d'or & de pourpre *nuper*, c'est-à-dire dans la premiere piece, qui est la tragédie, n'aille pas dans la derniere, qui est l'Atellane, tenir des discours ou bas & rampans comme un personnage purement comique; ou empoulés & guindés, comme s'il vouloit encherir sur le stile de la tragédie. En un mot il faloit que le Heros de la piece tint dans l'Atellane le milieu entre le sublime de la tragédie, & la bassesse des pieces comiques. Il devoit avoir un stile particulier, comme il y avoit des vers particuliers pour ces pieces satyriques. J'ai dit que les Romains n'imitoient pas les *tétralogies* des Grecs, & cela est vrai; mais il semble qu'ils avoient une espece de *trilogies*, c'est-à-dire, qu'ils faisoient quel-

quelquefois jouer trois pieces de ſuite ſur le même ſujet. Car on jouoit d'abord la veritable tragédie, & après la tragédie on jouoit l'Atellane, qui étoit une eſpece de tragédie moins ſerieuſe. C'eſt ce qu'Horace nous aprend ici manifeſtement, & Ciceron nous l'aprend de même dans quelqu'une de ſes Epitres. Or nous ſavons d'ailleurs qu'après l'Atellane on jouoit aſſez ſouvent une autre piece apellée *Satyre* ou *exode*, une eſpece de farce qui n'avoit qu'un acte, & qui ſe jouoit ſous les mêmes habits, ſous le même maſque & par les mêmes perſonnages de l'Atellane, comme celle-ci ſe jouoit par les mêmes perſonnages de la tragédie. Sur cela on auroit pu s'imaginer qu'Horace apelle ici *Satyres* ces *Exodes* qu'on jouoit après l'Atellane, mais on ſe tromperoit infiniment, ces exodes ou Satyres étoient entierement differentes des pieces ſatyriques, c'étoient des farces & non des tragédies. Et Horace n'a non plus donné des regles pour ces pieces, qu'il en a donné pour les *tavernieres*, qui étoient pourtant plus honnêtes que ces *exodes*.

Nuper] Il paroît par ce paſſage que c'étoit la même troupe de comédiens qui jouoit la piece ſerieuſe, ou la tragédie, & l'Atellane. Et quand Horace n'en auroit rien dit, Plaute nous l'auroit apris dans le prologue de ſes Ménechmes, où il dit:

Hæc urbs Epidamnum eſt dum hæc agitur fabula.
Quando alia agetur, aliud fiet oppidum.
Sicut familiæ quoque ſolent mutarier:
Modò enim idem fit leno; modò adoleſcens, modò, ſenex,
Pauper, mendicus, Rex, paraſitus, ariolus.

Cette ville ſera Epidamne pendant cette piece, quand on en jouera une autre, on en fera une autre ville, de la même maniere qu'on change les troupes des comédiens. Car un même acteur eſt tantôt un marchand

d'esclaves, tantôt un jeune homme, tantôt un vieillard, un pauvre, un gueux, un Roi, un parasite, un Devin.

Et c'est ce qui a fait faire à saint Jerôme cette belle comparaison : *Ex vitio nostro personas nobis plurimas superinducimus : & quomodo in theatralibus scenis unus atque idem histrio nunc Herculem robustus ostendit, nunc mollis in Venerem frangitur, nunc tremulus in Cybelem : ita & nos, qui si de mundo non essemus, odiremur à mundo, tot habemus personarum similitudines quot peccata. Nos vices nous font jouer plusieurs personnages : & comme dans les théâtres un même acteur est tantôt un Hercule robuste & nerveux, tantôt une Venus pleine de molesse & de luxe, & tantôt une Cybele furieuse : tout de même, nous qui serions haïs du monde, si nous n'étions point du monde, nous prenons autant de masques que nous commettons de péchés.* Le même personnage donc qui avoit fait ou Oreste, ou Ulysse dans la piece serieuse, jouoit le même rôle dans la piece satyrique, dans l'Atellane, qui suivoit la piece serieuse, la veritable tragédie.

229 *Migret in obscuras humili sermone tabernas*] Horace fait ici allusion aux pieces comiques qu'on apelloit *tabernarias*, parcequ'il y avoit des tavernes sur le théâtre. Festus nous aprend que ces pieces *tavernieres* mêloient des personnages de condition avec ceux du plus bas étage, *viris excellentibus humiles permixti, ut sunt plagiarii, servi, cauponæ.* La seule décoration de la scene fait assez connoître que les discours les plus bas y étoient bien reçus. Les pieces *tavernieres*, tenoient le milieu entre les farces *exodia* & les comédies ; elles étoient moins honnêtes que celles-ci, & plus honnêtes que celles-là ; & je ne sais pas pourquoi le savant M. Vossius a pu prétendre que l'Amphitryon de Plaute est une de ces pieces *tavernieres*. Jamais dans les pieces *tavernieres* on n'a vu ni Dieux ni Heros. Aussi Horace les met fort au-dessous des Atellanes : car il

il dit expressément que le Heros de l'Atellane ne doit point imiter le langage bas & rampant des tavernes.

231 *Effutire leves indigna tragœdia versus*] Horace ne parle pas ici de la tragédie proprement dite, mais de l'Atellane, de la piece satyrique. La suite le prouve manifestement. L'Atellane étoit même si estimée, que ceux qui la jouoient n'étoient pas mis au nombre des comédiens; que quand ils jouoient mal, on ne pouvoit les obliger à se démasquer sur le théâtre comme les autres; qu'ils ne perdoient point leur tribu, & qu'ils pouvoient s'enrôler pour aller à la guerre. Les vers bas & rampans étoient donc indignes d'entrer dans une piece aussi grave & aussi honnête que la piece satyrique & que l'Atellane, qui étoient l'une & l'autre des veritables tragédies.

232 *Ut festis matrona moveri jussa diebus*] Horace ne pouvoit mieux marquer que par cette comparaison, le caractere que l'on devoit donner aux Satyres que l'on introduisoit dans ces tragédies satyriques. Ils ne devoient être ni effrontés & impudens comme les Satyres ordinaires, ni sages & retenus comme des Stoïciens rigides; mais enjoués & plaisans sans emportement. En un mot cette tragédie dévoit imiter la pudeur d'une femme chaste qui ne fait pas profession de danser, & qui cependant danse les jours de fête, pour obéïr à la coutume & à la religion. On n'a qu'à voir les Satyres du Cyclope d'Euripide, ils sont tels qu'Horace les demande, & ils tiennent le milieu dont il donne ici des leçons.

Matrona moveri jussa] On choisissoit d'ordinaire de jeunes filles pour les danses qu'on faisoit à l'honneur des Dieux; mais il y avoit des fêtes où l'on choisissoit des femmes mariées, comme par exemple, aux fêtes de la grande Déesse. C'étoient les Pontifes qui les choisissoient, & qui leur ordonnoient de danser; c'est pourquoi Horace dit ici *jussa*.

234 *Non ego inornata & dominantia nomina solum verbaque*] Un Poëte qui fait des pieces satyriques,

 ne

ne doit pas négliger ſon ſtile, ni dire toutes choſes par leur nom, & ſans détour. *Dominantia verba*, ſont les noms propres ; & il les apelle *dominans*, parcequ'ils ſont proprement les maîtres des choſes qu'ils ſignifient ; les figurés ne les poſſedent, s'il faut ainſi dire, que par emprunt. Les Grecs les ont apellés de même, *κύρια*, c'eſt-à-dire maîtres. Dans le Cyclope d'Euripide, lorſque Silene dit, en parlant du vin :

> Ἱν' ἐςί τυτὶ τὐρθὸν ἐξανιςάναι,
> Μαςῦ τῆς δραγμὸς, καὶ παρεσκευασμένυ
> Ψαῦσαι χεροῖν λειμῶνος, ὀρχηςύς θ' ἅμα.

Cela ſeroit d'une obſcénité inſuportable, ſi on mettoit les mots propres au lieu des mots figurés dont il ſe ſert. Il en ſeroit de même dans ce paſſage où il dit à Ulyſſe & à ſes compagnons : *Puiſque vous avez repris la jeune Helene, ne l'avez-vous pas tous un peu careſſée, puiſqu'elle aime tant à changer de mari ?* Cela eſt modeſte pour un Silene qui a bu. Les pieces ſatyriques, qu'on faiſoit du tems d'Horace, étoient trop libres, & c'eſt ce qu'il vouloit corriger. Voyez la Remarque ſur le vers 247.

235 *Satyrorum ſcriptor*] *Si j'écrivois des Satyres*, pour *ſi je faiſois des pieces ſatiriques*. Il a été déja parlé de cette expreſſion.

236 *Nec ſic enitar tragico differre colori*] Les pieces ſatyriques doivent garder un juſte milieu entre le ſtile de la tragédie & celui de la comédie. Mais il ne faut pourtant pas qu'un Poëte ait ſi fort en vue de s'éloigner de la grandeur de la tragédie, qu'il n'y ait aucune difference entre ce que les valets diſent dans une comédie, & ce que Silene dit dans une piece ſatyrique. Silene eſt un perſonnage qui peut parler noblement ; & c'eſt ainſi qu'il parle le plus ſouvent dans le Cyclope d'Euripide, auſſi eſt-ce une veritable tragédie, comme l'Atellane.

Tragi-

Tragico colori] Il apelle couleurs les differentes manieres, les differens ſtiles, par une métaphore tirée de la peinture. Les pieces ſatiriques, comme le Cyclope d'Euripide, & l'Atellane des Romains ſont des tragédies, mais des tragédies où l'on mêle le plaiſant avec le ſerieux, il faut donc y conſerver les couleurs de la tragédie.

137 *Davuſne loquatur an audax Pythias*] Davus, valet de comédie dans Ménandre & dans Terence. Pythias étoit une ſervante qui eſcroquoit de l'argent au vieillard Simon dans une comédie de Lucilius. Il faut bien remarquer qu'Horace, en parlant du ſtile de la comédie, ſe ſert d'un terme comique, *emuncto Simone:* car *emungere* eſt du ſtile bas: *emunxi argento ſenes*. Terence.

239 *An cuſtos famuluſque Dei Silenus alumni*] Tous les Anciens ont repreſenté Silene comme un vieillard ridé, chauve, camus, qui avoit une longue barbe; & ils l'ont fait le Gouverneur & le pere nouricier de Bacchus. C'eſt pourquoi Orphée commence ſon himne à Silene par ce vers:

Κλῦθί μου ὦ πολύσεμνε, τροφὲ Βάκχοιο τιθηνέ.

Ecoutez-moi, vénerable pere nouricier de Bacchus.

240 *Ex noto fictum carmen ſequar*] Les Poëtes, qui faiſoient alors des pieces ſatiriques, n'y cherchoient pas plus de façons que dans les comedies, ils en inventoient les ſujets. Et c'eſt ce qu'Horace condamne, en diſant, que pour lui il tireroit d'une hiſtoire connue le ſujet de ſes tragédies ſatiriques, & qu'il en uſeroit tout de même que s'il faiſoit une veritable tragédie: car les meilleures ſont celles qui ſont tirées d'un ſujet connu: c'eſt pourquoi il a dit plus haut:

Rectiùs Iliacum carmen deducis in actus.

Tu feras mieux de mettre ſur le théâtre des ſujets tirés d'Homere.

Il n'y devoit avoir aucune difference de ce côté-là entre une piece satirique & une tragédie. Les sujets de l'une n'étoient pas moins rares que ceux de l'autre; & comme dit Aristote, il y avoit peu de familles qui en pussent fournir. Euripide a tiré de l'Odyssée le sujet de son Cyclope.

Ut sibi quivis speret idem, sudet multum frustraque laboret] Il est difficile de conserver la vraisemblance & le naturel dans des sujets inventés:

Difficile est propriè communia dicere.

Mais les sujets tirés d'une histoire connue paroissent si naturels à tout le monde, qu'il n'y a presque personne qui ne croye en pouvoir faire autant. Qu'on lise, par exemple, le Cyclope d'Euripide, qui est tiré du IX. Livre de l'Odyssée; la premiere chose qui viendra dans l'esprit, c'est qu'il n'y avoit rien de plus facile que de disposer ce sujet. Mais l'essai détrompe: & l'on peut dire en cette occasion ce que Quintilien disoit de l'éloquence: *Neque enim aliud in eloquentiâ cunctâ experti difficilius reperient quam id quod se dicturos fuisse omnes putant, postquam audierunt: quia non bona judicant esse illa, sed vera. Il n'y a rien que ceux qui font tous leurs efforts pour être éloquens, trouvent avec plus de peine, que ce que tout le monde croit être capable de dire après l'avoir entendu, non pas parcequ'il le trouve beau, mais parcequ'il lui paroît vrai.*

242 *Tantum series juncturaque pollet*] Il n'est ici question ni de mots, ni de stile. Horace parle de la disposition du sujet; & il dit qu'un sujet tiré d'une histoire connue, comme de celle d'Ulysse, d'Oreste, &c. quand il est bien concerté, bien ajusté, trompe tout le monde, & que l'on croit qu'il n'y avoit rien de plus aisé; *tantum series juncturaque pollet; tant il y a de force dans la suite des choses & dans leur liaison. Series, la suite des choses*, c'est-à-dire des incidens, des avantures qui arrivent au Heros de la piece. Le Poëte invente entierement ou en partie ces in-

incidens ; mais il les joint à un point d'hiſtoire connu, dont il fait un tout très vraiſemblable par cette adroite liaiſon qu'Horace apelle *juncturam*. Voilà le veritable ſens de ce paſſage, qu'on avoit fort mal expliqué.

243 *Tantum de medio ſumptis accedit honoris*] Tant les ſujets connus ont de charmes & de beautés. *De medio ſumpta*, ſont les ſujets qui ſont entre les mains de tout le monde, commes les avantures d'Ulyſſe, de l'une deſquelles Euripide a fait le ſujet de ſon Cyclope. On n'a qu'à lire cette tragédie après le IX. Livre de l'Odyſſée, on verra la beauté & la certitude de ce jugement d'Horace, & on connoîtra l'adreſſe du Poëte tragique, qui a donné à ce ſujet toute la vraiſemblance & tout le naturel poſſible, en l'attachant à une hiſtoire connue, ce qu'il n'auroit jamais pu faire s'il l'avoit inventé.

244 *Sylvis deducti caveant me judice Fauni*] Horace revient au caractere que l'on doit donner aux Satyres ; c'eſt une choſe qu'il ne pouvoit trop recommander ; car les Poëtes de ce tems-là oublioient très ſouvent que ces Satyres étoient les hôtes des bois. Les Faunes les mêmes que les Satyres.

245 *Ne velut innati triviis ac pene forenſes, aut nimium*] Voilà les deux extrémités qu'il leur recommande d'éviter, c'eſt de ne faire leurs Satyres ni trop polis, ni trop groſſiers, ces deux excès ne convenant qu'aux habitans des villes. Car, ce qu'il faut bien remarquer, ce vers, *innati triviis ac pene forenſes, comme s'ils étoient nés dans les carrefours, & preſque au milieu de la place Romaine*, ſert également aux deux propoſitions. En effet la politeſſe & la brutalité regnent dans les villes, la campagne a pour ſon partage la ſimplicité, qui tient le milieu entre la brutalité & la politeſſe.

246 *Nimium teneris juvenentur verſibus*] Horace a forgé ce mot, *juvenari*, pour exprimer le mot Grec *νεανιεύεσθαι*, *juveneſcere*, rajeunir. Il dit donc qu'on ne doit point faire dire à des Satyres des vers trop tendres & trop doucereux, tels que ceux

que

que disent dans les villes les jeunes gens qui content des fleuretes, ou qui font des chansons, cela est trop poli pour des Satires, c'est un langage qu'ils ne connoissent point. Euripide me paroît être tombé dans ce defaut, lorsqu'il fait dire au Choeur dans l'intermede du troisieme acte :

Μακάριος ὃς εὐάζει,
Βοτρύων φίλαισι πηγαῖς
Ἐπὶ κῶμον ἐκπετασθεὶς
Φίλον ἄνδρ' ὑπαγκαλίζων,
Ἐπὶ δεμνίοις τῆς ξανθὸν
Χλιδανῆς ἔχων ἑταίρας
Μυρόχριστος, λιπαρὸς βό-
στρυχον.

Heureux qui fait la débauche étendu dans un festin près des aimables sources qui découlent des raisins, & tenant dans son sein une charmante maitresse. Heureux qui parfumé d'essences, embrasse une blonde beauté pleine de luxe & de molesse.

Tout le soin qu'Euripide a pris de jetter dans ces vers des mots sauvages, comme ὑπασκαλίζων, *tenant sous l'aisselle*; & de faire une composition champêtre, comme ἔχων ἐν δεμνίοις βόστρυχον ἑταίρας, *tenir dans un lit la blonde chevelure d'une maîtresse*, n'empéche pas que cela ne soit trop poli & trop recherché pour des Satyres qui n'y font pas tant de façon, & qui se trouvent heureux à moins. Il n'y a pas-là de milieu, ce Choeur de Satyres parle comme Anacréon, ou Anacréon a parlé comme ce Choeur de Satyres,

247 *Aut immunda crepent*] Il ne faut pas qu'ils disent des obscénités comme les débauchés des villes. Euripide a fort bien observé ce précepte : car ses Satyres sont fort retenus. Virgile l'a fort bien observé aussi lorsque dans sa VI. Eclogue, qui est la plus belle, il fait dire par son Silene : *Car-*

Carmina quæ vultis cognoſcite: carmina vobis,
Huic aliud mercedis erit.

Ecoutez les vers que vous me demandez, les vers ſont pour vous; & pour celle-ci (il parle de la Nymphe Æglé), *elle aura une autre récompenſe.*

On ne peut pas dire une ſaleté avec plus de modeſtie. Quand on n'obſervoit pas cette honnêteté, au lieu de faire des Atellanes, on faiſoit des mimes; c'eſt pourquoi Ciceron écrit a Papirius Pétus, qui l'avoit raillé d'une maniere un peu cinique: *Nunc venio ad jocationes tuas: quum tu ſecundum Oenomaum Accii, non, ut olim ſolebat, Atellanum, ſed, ut nunc fit, mimum introduxiſti. Je viens preſentement à vos railleries, où, après l'Oenomaus du Poëte Accius, vous avez joué, non pas une veritable Atellane, comme c'étoit la coutume autrefois; mais un veritable mime, comme c'eſt l'uſage aujourd'hui.* Liv. IX. Epit. XVI. Dans ce paſſage, qui eſt très remarquable, & qu'on a mal expliqué, Ciceron ſe plaint ouvertement que de ſon tems les Poëtes des pieces Atellanes tomboient dans l'obſcénité des mimes. Et c'eſt ce qui fonde les préceptes qu'Horace leur donne ici. Dans le tems que Ciceron écrivoit, les deſordres des guerres civiles avoient introduit & autoriſé ce changement. Mais dans des tems plus heureux Horace veut ramener tout à la regle, & redonner à cette tragédie joyeuſe, ſa forme & ſa veritable conſtitution.

Ignominioſaque dicta] J'explique cet *ignominioſa dicta, des injures groſſieres.* Les Satyres ne doivent pas non plus connoître ce langage, qui eſt ordinaire dans les villes. Les Satyres d'Euripide ne diſent rien de groſſier à Ulyſſe, ils lui diſent ſeulement quand il entre pour aveugler le Cyclope: *Nous nous tiendrons à la porte, & nous exhorterons vos compagnons. Nous n'expoſons qu'un Carien.*

Δρά́τω τάδ', ἐν τῷ Καρὶ κινδυνεύσομεν.

Ceux

Ceux qui ont lu Platon, ſavent ce que c'eſt que ce proverbe, ἐν Καρὶ κίνδυνος, *in capite Caris ſit periculum.* C'eſt à dire, il n'y va pas de grand' choſe, le danger ne peut tomber que ſur un homme de néant.

248 *Quibus eſt equus, & pater & res*] *Quibus eſt equus,* ceux qui ont un cheval entretenu aux dépens du public, c'eſt-à-dire les Chevaliers. *Quibus eſt pater,* ceux qui ont un pere, c'eſt-à-dire, les Nobles, les Patriciens. *Quibus eſt res,* ceux qui ont du bien, c'eſt-à dire tous les gens riches, qui ne ſont ni Chevaliers, ni Nobles.

249 *Nec ſi quid fricti ciceris probat aut nucis emptor*] Celui qui achete des pois frits, ou des noix frites; c'eſt-à-dire la populace. On vendoit à Rome des pois bouillis, *cicer madidum,* des pois frits & des noix frites, *nuces frictas & uſtas,* pour le peuple.

251 *Syllaba longa brevi ſubjecta*] Après avoir parlé des deux eſpeces de tragédie, il vient à expliquer tout ce qui concerne les vers qu'on y employoit, & dont il n'a dit qu'un mot au commencement de cette Poëtique, vers 80.

252 *Pes citus*] L'ïambe eſt une breve & une longue, & ſa viteſſe vient de ce que la breve eſt la premiere. Terentianus a fort bien expliqué la nature de l'ïambe quand il a écrit en vers ïambes:

Adeſto ïambe præpes & tui tenax
Vigoris, adde concitum celer pedem.

Unde etiam trimetris accreſcere juſſit nomen ïambeis quum ſenos] La viteſſe de l'ïambe a fait que quoique ce vers ſoit de ſix pieds, on l'apelle trimetre, vers de trois pieds, parcequ'en le ſcandant, on a joint deux pieds enſemble, les breves donnant cette facilité; ainſi au lieu de meſurer ce vers en ſix:

Ades | t'ïam | be præ | pes & | tui | tenax

on

on l'a meſuré en trois :

Adeſt' ïam | be præpes & | tui tenax.

Jugatis per dipodiam binis pedibus ter feritur. Victorinus.

253 *Quum ſenos redderet ictus*] Il met *ictus*, coup, pour une meſure, quoique chaque meſure ait deux coups, deux tems.

254 *Primus ad extremum ſimilis ſibi*] Le premier ïambe étoit égal & ſemblable depuis un bout juſqu'à l'autre, c'eſt-à-dire qu'il étoit tout compoſé d'ïambes, ſans le mêlange d'aucun autre pied, c'étoit un ïambe pur.

255 *Tardior ut paulo graviorque veniret ad aures*] Les Poëtes s'étant aperçus que l'ïambe pur étoit trop vite & trop léger, & que par cette raiſon il ne convenoit point à la gravité & à la majeſté de la tragédie, s'aviſerent d'y mêler des ſpondées, qui par leur lenteur corrigeoient la précipitation des autres pieds.

256 *Spondeos ſtabiles*] Il apelle les ſpondées *ſtables*, parcequ'étant de deux longues, ils ſe ſoutiennent également; au lieu que l'ïambe eſt boiteux.

257 *Non ut de ſede ſecundâ cederet aut quartâ ſocialiter*] L'ïambe ne céda au ſpondée que les lieux impairs dans la tragédie, c'eſt-à-dire qu'il ſouffroit des ſpondées au premier, au troiſieme & au cinquieme pied, & qu'il voulut que le ſecond, le quatrieme & le ſixieme fuſſent des ïambes. Terentianus l'a fort bien expliqué dans ſon petit traité:

At qui cothurnis regios actus levant,
Ut ſermo pompæ regiæ capax foret,
Magis magiſque latioribus ſonis
Pedes frequentant, lege ſervatâ tamen,
Dum pes ſecundus, quartus & noviſſimus
Semper dicatus uni ïambo ſerviat.

Mais

Mais ceux qui prennent le cothurne pour repreſenter les avantures des Rois, afin què leur ſtile répondе mieux à cette pompe royale, employent de lieu à autre des ſons majeſtueux, en conſervant pourtant cette loi inviolable, que le ſecond, le quatrieme & le dernier pied ſoient conſervés pour l'ïambe.

Les Poëtes ont conſervé les lieux pairs pour l'ïambe, & abandonné les impairs au ſpondée, parce-qu'outre que ce mêlange ainſi concerté rend le vers plus noble, la meſure du trimetre ſubſiſte toujours, le ſecond pied ſe trouvant toujours un ïambe, ce qui n'arriveroit plus, ſi ce ſecond pied étoit un ſpondée. Les Poëtes comiques, pour mieux déguiſer leurs vers, & pour les rendre plus aprochans du diſcours ordinaire, ont pris le contre-pied, & ont mis des ſpondées dans les lieux pairs, où les Poëtes tragiques ne ſouffroient que l'ïambe. Le même Terentianus:

Sed qui pedeſtres fabulas ſocco premunt,
Ut quæ loquuntur ſumpta de vita putes,
Vitiant ïambon tractibus ſpondaïcis
Et in ſecundo & cæteris æquè locis.
Fidemque fictis dum procurant fabulis
In metra peccant arte, non inſcitia.

Mais ceux qui traitent des ſujets comiques, afin qu'on croye que ce qu'ils diſent eſt pris de la vie ordinaire, corrompent leurs ïambes par la lenteur des ſpondées qu'ils placent dans le ſecond lieu & dans tous les autres. Ainſi pendant qu'ils cherchent la vraiſemblance, ils pechent contre les vers, non pas par ignorance, mais par art.

Quand il n'y auroit que cette difference de nombre, elle devroit donner un grand avantage aux Anciens ſur nous qui n'avons pour le tragique & pour le comique qu'un même vers, dont les mots peuvent être differens, mais dont le nombre eſt toujours égal, & la meſure ſemblable.

258 *Socialiter*] Amiablement, & comme aſſociés, à qui tout eſt commun.

Hic & in Accî nobilibus trimetris apparet rarus & Ennî] Il eſt ridicule d'entendre ce *hic* de l'ïambe pur ; Horace donneroit une louange à Accius & à Ennius ; car l'ïambe pur etoit condamné dans la tragédie. Terentianus :

Culpatur verſus in tragœdiis
Et rarus intrat ex ïambis omnibus.

Ennius & Accius ſont blâmés ici d'avoir négligé ce mêlange de ſpondées & d'ïambes , dont il vient de parler, & d'avoir fait au contraire des vers durs & peſans, en plaçant mal les ſpondées, ou en en mettant trop. Car il y a de leurs vers où il n'y a que le ſixieme pied qui ſoit un ïambe. *Nobilibus trimetris* eſt une ironie. Voſſius a expliqué ce *hic*, *hic loci*, c'eſt-à-dire dans le ſecond & dans le quatrieme pied. Mais il ſe trompe, à mon avis, cela n'eſt pas naturel.

260 *In ſcenam miſſos magno cum pondere verſus*] Il n'y a rien de plus malheureux que la tranſpoſition qu'a voulu faire ici Heinſius, qui n'a rien du tout connu à ce paſſage. Falloit-il faire de ſi grands efforts pour voir qu'au lieu de *miſſos*, il ne faut que lire *miſſus*, comme Théodore Marcile a corrigé? Horace continue la cenſure qu'il vient de faire d'Ennius & d'Accius ; & il dit que leurs vers *pouſſés ſur la ſcene avec de grands poids*, c'eſt à-dire leurs vers remplis de ſpondées, qui les rendent ſi peſans qu'ils ne peuvent marcher, montrent évidemment ou que ces Poetes ſe ſont trop hâtés, & qu'ils n'ont pas aſſez travaillé leur ouvrage, ou, ce qui eſt encore plus honteux, qu'ils ont ignoré l'art de les faire, cet art dont il a parlé, & qui conſiſte à ne donner au ſpondée que les lieux impairs, & à retenir les pairs pour l'ïambe. Cela eſt très clair.

262 *Premit artis crimine turpi*] Servius ſur le V. Livre de l'Enéïde raporte ce vers d'Horace :

Nec

Nec tantâ in metris veniâ conceditur uti.

Il n'est pas permis de prendre tant de liberté dans les vers.

Si Servius ne s'est point trompé, on peut faire suivre ce vers immédiatement après *aut ignoratæ, &c.* & tirer de-là cette conséquence, qu'il peut se faire que cet ouvrage de la Poetique n'est pas entier, & qu'on en a perdu plusieurs vers. Mais ce vers m'est fort suspect, & je ne le crois nullement d'Horace.

263 *Non quivis videt immodulata poëmata judex*] Tout le monde ne se connoît pas au nombre & à la cadence des vers, & sur cela on a eu une sotte indulgence pour les Poëtes. Il veut dire que les Poëtes Accius, Ennius, & les autres ont acquis leur reputation à bon marché, & qu'on leur a fait plutôt grace que justice.

265 *Idcirco ne vager scribamque licenter?*] Il n'y a rien qui porte plus les Poetes à se négliger, que l'indulgence que l'on a eue pour ceux qui les ont précédés. Ils croyent après cela qu'on est obligé de leur pardonner tout. *Vagari*, écrire au hasard, sans avoir de regle certaine, mettre un spondée au second pied comme au premier.

* *An omnes visuros peccata putem mea*] *An* est la veritable leçon, *dois-je suivre au hasard, ou croirai-je que tout le monde verra mes fautes, & me contenterai-je de n'attendre que le pardon?* Cette alternative *an* fonde tout le raisonnement d'Horace. L'*ut* que M. Bentlei a reçu dans le texte gâte tout. *

266 *Tutus & intra spem veniæ cautus*] Il ne faut rien changer à ce passage & j'embrasse ici le sentiment de M. Bentlei qui a parfaitement expliqué ce mot *intra spem veniæ. Tutus & intra spem veniæ cautus*, signifie à la lettre, *en me mettant à couvert, en me précautionnant, & en me renfermant dans les bornes du pardon.* Tout homme qui dit qu'il travaille *intra spem veniæ*; dit qu'il ne conçoit d'autre esperance que celle du pardon. Car ce mot *intra*

tra marque qu'on se renferme dans ces bornes, & qu'on ne passe pas plus avant. Quand Florus a dit de l'action d'Horace, qui tua sa soeur, *facinus intra gloriam fuit.* * Il ne veut pas dire comme je l'avois cru, *qu'elle fut sans gloire*, mais comme M. Bentlei l'a fort bien expliqué, qu'elle ne fut *que glorieuse*, & qu'elle ne fut pas récompensée comme la meritoit une action, dont le bien public avoit été l'ame & le motif. De cette maniere le passage d'Horace est très clair: *Par cette raison*, dit-il, *écrirai-je au hasard sans garder aucune regle dans mes vers ou me persuaderai je que tout le monde verra mes négligences, & mes fautes en me mettant seulement dans les bornes du pardon sans prétendre à rien davantage?* *.

267 *Vitavi denique culpam, non laudem merui*] Ce passage est remarquable. Horace dit qu'un Poëte qui travaille bien ses vers, & qui observe toutes les regles, évite le blâme, mais qu'il ne merite pas des louanges. En effet pour meriter des louanges il ne suffit pas de ne point faire de fautes, il faut aller plus loin. Si Horace revenoit au monde, que diroit-il de ces bonnes gens qui veulent qu'on estime certains vers qu'on fait aujourd'hui, lorsqu'ils ne fourmillent pas d'impertinences?

268 *Vos exemplaria Græca nocturnâ versate manu*] Horace ne propose pas de lire ces excellens originaux, à ceux qui veulent se contenter de ne point faire de faute, mais à ceux qui visent à la perfection, qui ne se trouve que parmi les Grecs. Aussi Terentianus a dit avec beaucoup de politesse:

Maurus item quantos potui cognoscere Grajos?
Quorum præcipuè studiis pars musica constat.

Moi qui suis Afriquain, combien ai-je pu connoître de Grecs, dans l'étude desquels consiste particulierement l'art de la poësie?

Ces originaux Grecs qu'Horace veut qu'on lise, sont Homere

Homere & Platon pour les caracteres & les passions, les tragiques & les comiques pour la disposition des sujets, pour la regularité de la composition, & pour l'esprit; mais sur tout les Poëtes de la vieille comédie, qui étoient plus exacts & plus remplis que ceux de la nouvelle. On fera plus de progrès dans Aristophane seul qu'on n'en auroit fait dans Ménandre, Apollodore & Diphilus.

270 *At nostri Proavi Plautinos & numeros & laudavere sales*] On dispute ici beaucoup s'il faut lire *nostri* ou *vestri*. Les uns prétendent qu'Horace étant fils d'affranchi, & n'ayant par conséquent point d'ancêtres, n'a pu dire *nostri proavi*, nos aïeux, mais *vestri proavi*, vos aïeux; & les autres soutiennent qu'Horace parlant en géneral des Romains, a pu dire, *nos ancêtres*. Mais cette dispute est inutile, ni les uns ni les autres ne sont dans le fait; car ce n'est pas Horace qui parle, ce sont ou les Pisons, ou les Romains en géneral, qui sur ce qu'Horace leur a dit, *vos exemplaria Græca, &c. Pour vous, lisez nuit & jour les originaux Grecs*; lui répondent: D'où vient que vous nous renvoyez aux Grecs; sans aller si loin; nos ancêtres n'ont-ils pas loué & estimé les vers & les plaisanteries de Plaute? Cela donne à ce passage une tout autre beauté.

271 *Nimis patienter utrumque ne dicam stulté mirati*] C'est la réponse d'Horace à l'objection des Pisons: *Oui, vos ancêtres ont admiré les vers & les plaisanteries de Plaute, mais ils l'ont fait trop bonnement, pour ne pas dire sotement.* Il est certain que Plaute n'est point du tout exact dans ses vers, qu'il a apellés par cette raison *numeros innumeros*, des nombres sans nombre, dans son épitaphe qu'il fit lui-même. Il est certain encore qu'il a des plaisanteries fades, basses, & souvent outrées? mais il en a aussi de fines & de delicates. C'est pourquoi Ciceron le propose comme un modele à suivre pour la raillerie. Horace n'a nullement prétendu détruire ou combatre ce jugement de Ciceron, il a voulu seulement lui donner des bornes, & condamner l'aveuglement de

ceux

ceux qui ne trouvoient rien de comparable à Plaute, & qui en admiroient tout également. Cette matiere a été fort bien traitée dans la Preface qui a été faite sur trois comédies de ce Poëte. On ne peut rien y ajouter. Je la louerois davantage si je n'étois retenu par la Déesse, *cui vincla jugalia curæ*, qui preside aux noeuds de l'himen.

274 *Legitimumque sonum*] Il apelle un *son légitime*, une mesure, une harmonie réglée, qui suit les loix, * où les spondées & les ïambes ont la place qu'ils doivent avoir & où les cesures sont bien observées, * comme il a dit dans un autre endroit, *legitimum poëma*.

Digitis callemus & aure] Ceux qui avoient l'oreille fine & delicate, ne se contentoient pas de goûter l'harmonie des vers bien faits, ils batoient souvent la mesure avec le pouce, ou avec le pied, comme les maîtres. Terentianus.

Quam pollicis sonore vel plausu pedis
Discriminare, qui docent artem, solent.

Les maîtres de l'Art ont accoutumé de marquer cette cadence en frapant du pied, ou avec le pouce.

Cette maniere de batre la mesure avec le pied, est la plus ancienne, & on a longtems ignoré celle de la batre avec la main. Du tems de Juvénal elle n'étoit pas encore connue, car on la batoit avec des coquillages, comme cela paroît par cette remarque de son Commentateur sur ce vers, *audiat ille testarum crepitus. Testis enim anteà percutiebant, saltantibus pantomimis, quia tunc non erat ut mesochori percuterent manibus. Car on batoit la mesure avec des coquillages* (c'étoit comme nos castagnetes) *quand les pantomimes dansoient: car les maîtres du Choeur ne la batoient pas encore avec les mains.* Il dit avec les mains, parceque de son tems on batoit de la main droite dans la main gauche.

275 *Ignotum tragicæ genus invenisse Camœnæ dicitur*] Après avoir traité de tout ce qui concerne

la tragédie, de la diſpoſition de ſes ſujets, de ſes caracteres, de ſon ſtile, & de ſes vers, l'ordre naturel veut qu'il parle de la comédie; mais comme ſes commencemens ont été fort obſcurs, & qu'elle a été cultivée beaucoup plus tard que la tragédie, Horace remonte juſqu'à la ſource de ces deux poëmes, qui furent longtems compris ſous le nom general de tragédie. Avant Theſpis il y avoit eu pluſieurs Poetes tragiques & comiques; mais comme ils n'avoient rien changé à la premiere ébauche de ce ſpectacle, & que Theſpis fut le premier qui y fit quelque changement, on le compte ordinairement pour l'inventeur de ce poëme. Ariſtote nous fait aſſez entendre qu'avant Theſpis la tragédie n'étoit qu'un tiſſu de contes bouffons faits en ſtile comique, & mêlés parmi les chants du Choeur qui entonnoit les louanges de Bacchus. Ce Poëte ſe conforma aparemment lui-même à cette coutume, & enfin il imagina les changemens que nous allons expliquer, & qui ont été les premiers dégrés, par leſquels la tragédie a monté à la perfection où Sophocle & Euripide l'ont élevée. Auſſi Platon écrit dans ſon *Minos: La tragédie eſt fort ancienne en ce pays, elle n'a pas commencé par Theſpis & par Phrynichus; mais ſi vous y prenez bien garde, ce poëme a été inventé longtems auparavant en cette ville.* Si Heinſius avoit examiné ce paſſage de plus près, je m'aſſure qu'il auroit moderé l'horrible demangeaiſon qu'il a eue de tout changer.

276 *Et plauſtris vexiſſe poëmata Theſpis quæ canerent, agerentque peruncti fæcibus ora*.] Ce paſſage a été toujours mal expliqué, & de fort ſavans hommes s'y ſont trompés; car ils ont cru qu Horace ne marque ici que deux changemens que Theſpis eut faits à l'ancienne tragédie. Le premier, de promener ſes acteurs dans une charrete, au lieu qu'auparavant ils chantoient partout où ils ſe trouvoient: & l'autre, de les avoir barbouillés de lie, au lieu qu auparavant ils jouoient ſans avoir rien ſur le viſage. Mais s'il n'y avoit eu que cela, je ne vois pas que

ce ſpectacle eût dû paroître ſi nouveau. On a oublié le principal. C'eſt que Theſpis jetta dans le Choeur un perſonnage qui, pour le delaſſer & pour lui donner le tems de reprendre haleine, récitoit une avanture de quelque perſonnage illuſtre; & c'eſt ce récit qui donna lieu enſuite aux ſujets des tragédies. Voilà pourquoi Horace dit, *quæ canerent agerentque*, qu'ils chantoient, & qu ils jouoient; *qu'ils chantoient*, c'eſt pour le Choeur; *qu'ils jouoient*, c'eſt pour l'acteur. Il ne faut donc pas s'étonner ſi ce ſpectacle plut merveilleuſement à un peuple qui juſqu'alors n'avoit eu que le Choeur pour tout divertiſſement. On peut voir les Remarques ſur le IV. chap. de la Poëtique d'Ariſtote. Ces comédiens qu'on promenoit ſur des charretes, & dont les pieces étoient remplies de railleries & d'injures, donnerent lieu au proverbe, ἐξ ἁμάξης λέγειν, & ἐξαμάξειν, parler de deſſus la charrete, pour dire, *injurier, railler, &c.* * Mais M. Bentlei trouve ici une grande difficulté. Il trouve que ce feroit une faute horrible à Horace de dire que Theſpis promena ſes pieces dans une charrete, & qu'il a dû dire qu'il promena dans une charrete ſes acteurs, qui barbouillés de lie, chantoient & jouoient. C'eſt pourquoi il a lu:

Dicitur & plauſtris vexiſſe poëmata Theſpis
Qui canerent agerentque &c.

Mais pourquoi Horace n'a-t-il pas pu dire, que *Theſpis promena dans une charrete ſes pieces, que ſes acteurs barbouillés de lie chantoient & jouoient?* J'avoue que je n'en vois pas la raiſon, car les raiſons qu'allegue ce ſavant homme, que les acteurs ne récitoient pas en liſant dans un livre, que même Theſpis n'avoit rien écrit, & que par conſéquent il ne pouvoit pas promener ſes pieces dans une charrete, ſont très frivoles. Je ne doute nullement qu'Horace n'ait écrit *vexiſſe poëmata, quæ.* Cela eſt plus plaiſant & plus poëtique. *

278 *Post hunc personæ pallæque repertor honestæ Æschylus*] Il n'est pas si aisé d'inventer que d'ajouter aux inventions des autres. Les changemens que Thespis avoit déja faits à la tragédie, donnerent lieu à Eschyle d'en faire de nouveaux & de plus considerables. Il donna un masque à ses acteurs: car *persona* est ici *un masque*, & non pas *un personnage*; les habilla de robes trainantes, leur chaussa le brodequin; au lieu de charrete, il fit bâtir un théâtre médiocrement exhaussé, & changea entierement le stile qui devint grave & serieux, au lieu qu'il étoit auparavant fort burlesque, λέξις γελοῖα. Mais je m'étonne qu'Horace ne dise rien des changemens plus importans qu'Aristote attribue à Eschyle: car il dit dans sa Poëtique, qu'il ajouta un acteur à celui de Thespis, qu'il diminua les chants du Choeur, & qu'il inventa un premier rôle, πρωταγωνιστὴν λόγον. Cela meritoit d'être remarqué. Car c'est une chose assez singuliere qu'Aristote, en parlant des changemens arrivés à la tragédie, & nommément de ceux qu'Eschyle y avoit faits, ne parle point de ceux qu'Horace releve, & qu'Horace en traitant le même sujet ne parle point de ceux qu'Aristote a remarqués. Mais le Poëte est moins excusable que le Philosophe. Celui-ci a marqué les plus importans, & il a pu oublier les moins considerables. Au lieu que le Poëte en raportant les moins considerables ne devoit pas oublier les plus importans.

Pallæque] C'est ce que Laërce apelle στολὴν, une robe trainante.

279 *Instravit pulpita tignis*] *Pulpitum*, le théâtre, le lieu où jouent les acteurs; ce que les Grecs apelloient *logeion*.

281 *Successit vetus his comœdia*] Je suis très-fâché d'avoir à m'oposer si souvent aux entreprises d'Heinsius; mais elles sont si injustes, & d'ailleurs faites avec tant de confiance, que ce seroit en quelque maniere trahir le public que de n'en pas avertir. Il prétend que ces quatre vers doivent être transportés après le vers 250. où il est parlé des Satyres, ausquels

il

il prétend que la vieille comédie ait ſuccédé. Mais ce ſentiment eſt ſi peu ſoutenable, que ſi l'on trouvoit ces vers diſpoſés comme il veut les mettre, il eſt conſtant que malgré tout le deſordre où Horace a laiſſé ce petit traité, il faudroit néceſſairement les raporter où ils ſont, car c'eſt leur place naturelle & veritable. Quand Horace dit que la vieille comédie ſuccéda aux pieces de Theſpis & d'Eſchyle, il ne prétend ni nous dire qu'après eux il n'y eut plus de Poëte tragique, ni nous faire entendre que la vieille comédie dût ſa naiſſance à la tragédie, cela eſt frivole & vain; mais ſon deſſein eſt de nous aprendre que la comédie ne commença à être cultivée qu'après que la tragédie eut reçu ſa perfection. Et c'eſt là le ſentiment d'Ariſtote, qui après nous avoir dit que la tragédie naquit des himnes qu'on chantoit à Bacchus; & la comédie, des chanſons obſcenes qu'on chantoit en l'honneur de ce même Dieu, paſſe à la tragédie, dont il explique les changemens que lui aporterent Theſpis, Eſchyle & Sophocle; & revient enſuite à la comédie. Voici ſes propres termes: *Les changemens, qui ſont arrivés à la tragédie, ont été ſenſibles, & on en a connu les Auteurs. Mais la comédie a été inconnue, parcequ'elle ne fut pas cultivée dès le commencement, comme la tragédie. Car le Magiſtrat ne commença que fort tard à donner des Choeurs comiques; ceux qui jouoient alors étoient des acteurs libres & volontaires qui jouoient pour eux, & ſans ordre. Mais depuis que la comédie eut commencé à prendre quelque forme, on ſait les Poëtes qui y ont travaillé, &c.* Ces paroles meritoient d'être conſiderées; & ſi Heinſius y avoit daigné faire quelque attention, il auroit entendu le paſſage d'Horace, & n'y auroit rien changé. Selon la doctrine d'Ariſtote, qu'Horace a ſuivi, la tragédie & la comédie ne furent d'abord qu'une même choſe: mais après que le grave & le ſerieux furent ſéparés du burleſque, on s'attacha au premier, & on négligea l'autre. La comédie demeura dans ſon premier chaos, ou ne reçut que des changemens fort médiocres, pendant que la tragédie fit de très grands progrès.

Enfin la tragédie ayant reçu sa perfection, après bien des changemens, se reposa, pour me servir du terme d'Aristote, ἐπαύσατο ἐπεὶ ἔσχε τὴν ἑαυτῆς φύσιν. *Elle se reposa quand elle eut tout ce qui étoit de sa nature.* Et alors on pensa serieusement à cultiver aussi la comédie. Du tems d'Eschyle même, les Poëtes Chionidès, Magnès & Phormys y travaillerent avec succès. Voilà pourquoi Aristote dit que depuis qu'elle eut reçu quelque forme, on sait les Poëtes qui y ont travaillé : mais incontinent après la mort d'Eschyle, elle reçut son entiere perfection par Cratinus, Platon, Epicharme, Cratès, Eupolis, Aristophane, qui vécurent tous en même tems. Horace a donc eu raison de dire, *successit vetus his comœdia*, la vieille comédie a succedé à Thespis & à Eschyle. Et cette verité est si constante, que Marc-Antonin même l'a reconnue, & qu'il a dit dans le paragraphe V. de l'onzieme Livre : μετὰ δὲ τὴν τραγῳδίαν ἡ ἀρχαία κωμῳδία παρήχθη, *après la tragédie, parut la vieille comédie.* Marc-Antonin vouloit-il parler de la tragédie satyrique ? Il y auroit du ridicule à le prétendre : car il est si peu vrai que la comédie soit née de ce poëme satyrique, dont Horace parle, qu'elle l'a même précédé, comme il seroit aisé d'en donner des preuves. Mais c'est assez parlé contre Heinsius, dont j'estime & admire autant la profonde érudition, que je condamne le mauvais usage qu'il en a fait en quelques rencontres. Quand M. Despréaux a dit dans son Art Poëtique :

Des succès fortunés du spectacle tragique
Dans Athenes naquit la comédie antique.

il n'a pas voulu faire entendre que la comédie dût sa naissance à la tragédie florissante. Mais il a voulu dire comme Horace, que la tragédie ayant reçu toute la perfection dont elle étoit capable, on cultiva la comédie, qui par-là dut les soins qu'on eut d'elle, à l'état où l'on avoit mis la tragédie auparavant.

282 *Sed in vitium libertas excidit*] La vieille comédie fut de deux ſortes ; dans celle qu'on apelle proprement la vieille comédie, il n'y avoit rien de feint dans les ſujets ; les Poëtes reprenoient publiquement les vices, & ils n'épargnoient ni les principaux citoyens, ni les Magiſtrats, dont ils mettoient ſur le théâtre les noms & les viſages. Mais Lyſandre s'étant rendu maître d'Athenes, & en ayant changé le gouvernement, qu'il mit entre les mains de trente des principaux, & qui devint ariſtocratique de démocratique qu'il étoit, cette trop grande liberté déplut, & on defendit de nommer ceux dont on repreſentoit les actions ; & ce fut un certain Lamachus qui en fit le décret. Les Poëtes mirent donc des noms ſupoſés ; mais ils peignirent ſi bien les caracteres, & les deſignerent ſi bien, qu'on ne pouvoit les méconnoître, & c'eſt ce qu'on apella la moyenne comédie. Il y en a de ces deux ſortes dans Ariſtophane. Cette moyenne comédie dura juſques au tems d'Alexandre le Grand, qui ayant achevé de s'aſſurer l'empire de la Grece par la defaite des Thébains, fut cauſe qu'on refréna cette licence des Poëtes, qui s'augmentoit de jour en jour. Et c'eſt ce qui donna la naiſſance à la nouvelle comédie, qui ne fut plus qu'une imitation de la vie commune, & qui ne porta ſur le théâtre que des avantures feintes & des noms ſupoſés. La vieille & la moyenne comédie ont régné avant Alexandre ; mais depuis Alexandre on n'a plus parlé que de la nouvelle. Horace parle ici de ce dernier changement.

Et vim] *Vis*, la force, eſt ici pour *acrimonie*, *médiſance*. Et cela merite d'être remarqué.

283 *Chorusque turpiter obticuit ſublato jure nocendi*] Puiſqu'Horace dit que le Choeur ſe tut, c'eſt une marque certaine qu'il ne parle pas du décret de Lamachus, & de la reforme qu'on aporta à la vieille comédie : car il y eut un Choeur à la moyenne. Il parle donc de la loi qui fut portée contre les Poëtes de cette derniere. Car après cela les Poëtes n'ayant plus la liberté de reprendre les vices de leurs citoyens,

toyens, & de mettre ſur le théâtre leurs avantures veritables ſans les déguiſer, ils ſuprimerent le Choeur dont ils ſe ſervoient particulierement à cet uſage, comme cela paroît par les comédies d'Ariſtophane. Ils employoient particulierement à cet effet ce qu'ils apelloient la *parabaſe*, cette partie du Choeur où le Poëte faiſoit une digreſſion pour parler de ſes affaires, ou pour traiter des choſes qui regardoient le gouvernement. La loi ayant donc ſuprimé cette liberté, il n'y eut plus de Choeur dans la nouvelle comédie. Voilà pourquoi il n'y en eut point dans les pieces de Ménandre, comme il n'y en a ni dans celles de Terence, ni dans celles de Plaute, car ceſont des pieces de la nouvelle comédie, des pieces purement morales, où tout eſt feint, les ſujets & les noms. Les flutes rempliſſoient les intermedes.

284 *Turpiter obticuit*] Il ſe tut ignominieuſement, car il ſe tut pour éviter la peine portée par la loi qui le condamna à ſe taire. D'où vient donc qu'on a voulu raporter ce *turpiter* à *nocendi?* Eſt-ce parcequ'il y a de la honte à continuer ſes excès, & qu'il n'y en a point à obéïr à la loi qui les condamne? Cela eſt vrai. Mais encore un coup, le Choeur ſe tut ignominieuſement, parceque la loi réprima ſa licence, & que ce fut, à proprement parler, la loi qui le bannit; ce qu'Horace regarde comme une eſpece de flétriſſure.

285 *Nil intentatum noſtri liquere Poëtæ*] On ne peut rien voir de mieux ſuivi. Horace, après avoir parlé des changemens qui étoient arrivés à la comédie Greque, & qui en avoient fait trois eſpeces differentes, ajoute que les Poëtes Latins eſſayerent de réuſſir à toutes trois, c'eſt-à-dire qu'ils ne ſe contenterent pas d'imiter la nouvelle comédie, mais qu'ils tâcherent d'atraper tout le fiel de l'ancienne, & les plaiſanteries de la moyenne. Il y eut des Poëtes qui firent des comédies comme celles d'Ariſtophane, avec des Choeurs, comme il y en avoit dans les Atellanes.

286 *Vestigia Græca ausi deserere & celebrare domestica facta*] Les Poëtes Latins, après avoir traduit assez longtems les pieces des Grecs, & avoir fait des comédies qu'ils apelloient *palliatas*, parceque le sujet étoit Grec, oserent bien marcher seuls, & faire des pieces sur des sujets Romains, qu'Horace apelle par cette raison *domestica facta*, *des avantures domestiques*.

288 *Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas*] C'est un des plus difficiles passages d'Horace, & peut-être celui qu'il est le plus mal aisé d'éclaircir à cause du peu de lumiere que nous donnent les Auteurs Latins sur tout ce qui regarde leurs pieces de théâtre. Toute la difficulté consiste à savoir si Horace dans ce vers embrasse la tragédie & la comédie, & s'il apelle la tragédie *prætextam*, & la comédie *togatam*, comme de fort savans hommes l'ont cru, ou s'il ne parle que de la comédie, dont il designe les deux principales especes. La premiere opinion sauveroit bien des embaras. Mais il ne faut pas chercher ce qui accommode; il faut s'accommoder à ce qui est. Après avoir donc bien examiné cette matiere, je trouve la derniere opinion la seule veritable, & je me fonde sur un passage de Festus, qui écrit: *Togatarum duplex est genus: prætextarum hominum fastigi, quæ sic appellantur quod togis prætextis rempublicam administrarent; tabernariarum, quia hominibus excellentibus etiam humiles permixti.* On voit par-là que *togatæ* est le genre, qui embrasse les differentes especes de comédies Romaines, & que *prætextæ* sont une des especes comprises sous le genre. Elles sont donc *togatæ*, & par conséquent ce sont des comédies & non pas des tragédies, puisque les tragédies n'ont jamais été apellées *togotæ*. Cela me paroît très évident. Comme on apelloit *palliatæ*, les comédies tirées du Grec, dont le sujet étoit Grec, on apelle par oposition *togatæ* les comédies Romaines, dont le sujet étoit Romain. Et on donna à ces pieces Romaines le nom géneral de *togatæ*, parceque la *toge* étoit l'habit des

Romains, comme le *pallium* étoit l'habit des Grecs. Mais quoique *togatæ* fût le nom géneral, cela n'empécha pas que l'on ne séparat les especes, dont on faisoit deux genres séparés, qui se subdivisoient encore en d'autres especes. Et l'on donna le nom à chaque espece selon son sujet & ses personnages. Les comédies dont le sujet étoit grave, & dont les acteurs representoient les premiers personnages de l'Etat, les principaux Magistrats, étoient apellés *prætextæ*, parceque ces personnages portoient la *prætexta*, c'est-à-dire la robe bordée de pourpre. C'étoient des comédies serieuses qui aprochoient du caractere de la tragédie. Celles qui étoient moins graves, & qui ne representoient que les avantures de citoyens moins considerables, eurent le nom de *togatæ*. Melissus inventa une troisieme espece de pieces *togatæ*, qu'il apella *trabeatas*, à mon avis, parcequ'il y representoit les avantures des gens de guerre, & des Chevaliers, dont l'habit étoit apellé *trabea*. Les comédies qui étoient au-dessous de celles-là, & qui n'imitoient que la vie commune de la simple bourgeoisie, furent toutes comprises sous le nom de *tabernariæ*. Il ne nous reste aucune de ces pieces, ni *prætextæ*, ni *togatæ*. Comme leurs sujets & leurs constitutions étoient differens, & qu'ils demandoient differens génies, il y eut des Poëtes qui s'attacherent particulierement à l'une ou à l'autre de ces deux especes. Par exemple Afranius, Titinius & Quinctius Atta firent des pieces purement *togatas*, de veritables comédies. Aussi furent-ils apellés Poëtes comiques, c'est pourquoi Horace dit dans la I. Epitre du Livre II.

Dicitur Afrani toga convenisse Menandro.

Et dans la suite il met Atta parmi les Poëtes comiques. Pacuve & Accius firent des pieces *prætextas*, des comédies plus serieuses. On dira sur cela que ces deux derniers Pacuve & Accius ont été apellés Poëtes tragiques, *tragœdiæ scriptores Accius atque Pacuvius*

cuvius clarissimi ; & que par conséquent les pieces *prætextæ* étoient des tragédies. Mais on se tromperoit infiniment si on raisonnoit de cette maniere : ce ne sont pas les pieces *prætextæ*, qui ont donné à ces Poëtes le grand nom de Poëtes tragiques, ce sont les vraies tragédies qu'ils avoient faites sur des sujets heroïques. Pacuve avoit fait *Anchise*, *Antiope*, *le jugement des armes*, *Atalante*, *Hermione*, *Médée*, & d'autres encore ; & Accius avoit fait entr'autres, *Achille*, *Egisthe*, *Alceste*, *Alcméon*, *Hécube*, *Meléagre*, *Ménalippe*, *Néoptoleme*. Voilà par où ils étoient Poëtes tragiques. Les pieces *prætextæ* de Pacuve étoient *Paulus*, *Tunicularia* ; & celles d'Accius étoient *Brutus* & *Decius*. Par les noms de ces pieces on voit bien que c'étoient des pieces serieuses qui aprochoient un peu du caractere de la tragédie ; mais c'étoient pourtant de veritables comédies. Comme nous ignorons leur constitution, il est impossible de marquer en quoi consistoit ce caractere de comédie. Tout ce qu'on peut inferer, c'est qu'on y traitoit des faits veritables où entroient également, & ce qui étoit serieux, & ce qui ne l'étoit point. Dans une Lettre de Pollion à Ciceron, Livre X. nous aprenons que Balbus Questeur, homme très insolent, avoit donné à Cadix une piece *prætexta*, sur le voyage qu'il avoit fait vers Lentulus, pour le solliciter d'embrasser le parti de Cesar: & qu'en la voyant jouer, il avoit pleuré, touché du souvenir de ses grandes actions : *Ludis prætextam de suo itinere ad L. Lentulum Proconsulem sollicitandum posuit, & quidem cum ageretur flevit memoriâ rerum gestarum commotus.* Cela sert à nous donner quelque idée de la nature & de la constitution de ces pieces ; & à nous faire conjecturer pourquoi elles étoient plutôt des comédies que des tragédies. Elles n'avoient ni la grandeur ni la majesté de ces dernieres. Nous avons encore une piece Romaine, qu'on attribue à Séneque C'est la seule piece sur un sujet Romain qui soit parvenue jusqu'à nous. J'ai cru autrefois que c'étoit une piece *prætexta*. Mais j'ai vu que je me trompois. Elle est dans

le caractere tragique, c'eſt une très méchante piece, mais pourtant tragédie.

Docuere] Ce mot eſt remarquable, *enſeignerent*. Le terme, *enſeigner*, étoit affecté aux Poetes qui travailloient pour le théâtre, & qui étoient apellés Docteurs, Διδάσκαλοι, ce qui marquoit viſiblement que leur but n'etoit pas tant de divertir que d'inſtruire.

290 *Quam linguâ*] *Par ſa langue*, c'eſt-à-dire *par ſes écrits*. Il parle particulierement des pieces de théâtre; & il avoue que la précipitation des Poetes, & le peu de ſoin qu'ils avoient de corriger leurs ouvrages, étoient cauſe qu'ils n'avoient pas atteint la perfection. Et c'eſt à quoi ſe raporte ce jugement de Quintilien: *In comœdiâ maximè claudicamus. Nous ſommes foibles pour la comédie.*

291 *Limæ labor & mora*] *La peine de corriger*, c'eſt *limæ labor*, qui répond à *multa litura* du ſecond vers après celui-ci: & la patience de garder longtems un ouvrage ſans le donner au public, c'eſt *mora*, qui répond à *multa dies*.

292 *Pompilius ſanguis*] Il a été dit au commencement que ces Piſons deſcendoient de Numa Pompilius.

Carmen reprehendite quod non multa dies & multa litura] Ce précepte eſt bien formel. On peut voir la Remarque ſur le vers 167. de la premiere Epitre du Livre II. Horace fait-ici le procès à une infinité d'ouvrages. Car tout ce qui n'a pas été bien corrigé n'eſt jamais parfait. Auſſi Horace corrigeoit-il continuellement ſes vers, *ſcriptorum, quæque retexens*. Satyre III. Livre II.

294 *Præſectum decies non caſtigavit ad unguem*] C'eſt une métaphore priſe de ceux qui travaillent en marbre, en bois, &c. qui paſſent l'ongle ſur leur ouvrage pour voir s'il eſt bien uni. Les Grecs apellent cela ἐξονυχίζειν; & il y a ſur cela un beau mot de Polyclete, Χαλεπώτατον ἐςὶ τὸ ἔργον ὅταν ἐν ὄνυχι ὁ πηλὸς γενῆται. *Le plus difficile de l'ouvrage, c'eſt quand il ne faut plus qu'y paſſer l'ongle.* Les Grecs diſoient en proverbe ἐξ ὄνυχος pour dire qu'une

qu'une chose étoit parfaite, *qu'elle sortoit de l'ongle*, que l'ongle y avoit passé.

295 *Ingenium miserâ quia fortunatius arte*] Democrite soutenoit que l'art étoit inutile pour la poësie, qui devoit venir de l'enthousiasme & de la fureur. Ciceron dans le I. Liv. de la Divination : *Negat enim sine furore Democritus quemquam Poëtam magnum esse posse. Démocrite nie qu'on puisse être bon Poëte sans la fureur.* C'est le sentiment de Socrate dans l'Ion. Les sots, qui prennent tout de travers en prenant tout au pied de la lettre, croyent sur cette autorité qu'il n'y a qu'à renoncer à l'étude & au travail, & à tâcher seulement de bien imiter l'exterieur des Poëtes, & leurs manieres extraordinaires. C'est ce qu'on faisoit du tems d'Horace; une infinité de gens affectoient l'air de Poëte par la mal-propreté & par la retraite. On faisoit alors pour la poësie ce que beaucoup de gens font aujourd'hui pour la dévotion.

Miserâ arte] Horace apelle l'art miserable dans le sens de Démocrite; car pour lui il pense bien autrement, comme on verra sur le vers 409.

299 *Nanciscetur enim pretium nomenque Poëtæ*] Horace dit cela avec indignation, sur ce que les méchans Poëtes attrapoient la réputation & les récompenses qui n'étoient dues qu'aux grands Poëtes.

300 *Si tribus Anticyris*] Strabon ne fait mention que de deux Anticyres où il croissoit de l'hellébore. Horace en met trois, pour donner une plus grande idée de la folie dont il parle, qui ne pouroit être guerie par tout l'hellébore de trois Anticyres, s'il y en avoit autant.

301 *Tonsori Licino*] Ce Licinus étoit un fameux barbier qu'Auguste éleva à la dignité de Sénateur, pour le récompenser de la haine qu'il avoit témoignée pour Pompée. C'est de lui qu'on fit cette épitaphe :

Marmoreo tumulo Licinus jacet, at Cato nullo,
Pompeius parvo. Quis putet esse Deos?

Licinus a un ſuperbe tombeau de marbre. Caton n'en a point, Pompée n'en a qu'un fort petit. Qui poura croire après cela qu'il y ait des Dieux.

O ego lævus qui purgor bilem verni ſub temporis horam] Horace dit que puiſque la folie ſuffit pour être Poëte, il eſt bien ſot de ſe faire purger la bile au commencement de tous les printems: car en conſervant cette bile il pouroit en faire à la fin un amas qui lui donneroit ce dégré de folie néceſſaire pour être bon Poëte. *Purgor bilem* eſt la veritable leçon. C'eſt un Atticiſme. On a eu tort de vouloir lire *purgo bilem*.

303 *Non alius faceret meliora poëmata*] Car perſonne n'étoit plus bilieux que lui

Verum nil tanti eſt] Mais ce n'eſt pas la peine, je n'eſtime pas aſſez la poëſie pour l'acheter à ce prix. Horace ſe moque de ces ſots Poëtes.

304 *Ergo fungar vice cotis, acutum reddere quæ ferrum valet*] Plutarque raporte ce mot d'Iſocrate, qui étant interrogé comment il ſe pouvoit faire que ſans éloquence il rendît les autres éloquens, répondit: καὶ αἱ ἀκοναὶ αὐταὶ μὲν τεμεῖν οὐ δύνανται, τὸν δὲ σίδηρον τμητικὸν ποιοῦσι. *Les pierres à éguiſer ne coupent pas elles-mêmes, mais elles rendent le fer capable de couper.* Horace dit ici formellement qu'il n'écrivoit rien, c'eſt-à dire qu'il ne faiſoit ni poëme dramatique, ni poëme épique; il ne ſe regarde donc pas comme Poëte; & c'eſt ce qui prouve ce qui a été remarqué ſur l'onzieme vers.

306 *Nil ſcribens ipſe*] Horace apelle ne rien écrire, parcequ'il ne fait ni poëme épique, ni poëme dramatique.

307 *Opes*] Les richeſſes de la poëſie.

Quid alat formetque Poëtam] *Ce qui forme & nourit le Poëte.* Horace joint ici le naturel avec l'art: car *forme* préſupoſe le premier, & *nourit* préſupoſe l'autre.

309 *Scribendi ſapere eſt & principium & fons*] C'eſt le principe qu'il opoſe à celui de ces ſots Poëtes;

tes; car c'eſt comme s'il leur diſoit: Vous croyez que pour être Poete il ne faut que de la folie, & moi je vous dis qu'il faut du bon ſens; & que ſans le bon ſens on n'écrira jamais rien qui ſoit ſuportable.

310 *Rem tibi Socraticæ poterunt oſtendere chartæ*] Il ne ſuffit pas de dire aux gens, il faut du bon ſens pour bien écrire; il faut encore leur enſeigner où ils peuvent puiſer ce bon ſens. Et c'eſt ce qu'Horace fait ici en leur indiquant la ſource même du bon ſens & de la raiſon, c'eſt-à-dire la philoſophie de Socrate, la philoſophie Académique, qui ſeule éclaire l'eſprit, & le rend capable de connoître la verité; & qui traite mieux de la morale que toutes les autres. Dans le V. Livre *de finibus*, Piſon fait ce bel éloge de l'ancienne philoſophie Académique, qui comprenoit alors les Peripatéticiens, comme Ariſtote: *Ad eos igitur converte te, quæſo, ex eorum enim ſcriptis & inſtitutis cùm omnis doctrina liberalis, omnis hiſtoria, omnis ſermo elegans ſumi poteſt, tum varietas eſt tanta artium, ut nemo ſine eo inſtrumento ad ullam rem illuſtriorem ſatis ornatus poſſit accedere. Ab his Oratores, ab his Imperatores, ac rerumpublicarum principes extiterunt: ut ad minora veniam, Mathematici, Poëtæ, Muſici, Medici denique ex hac, tanquam ex omnium artium officinâ, profecti ſunt. Donnez-vous donc à eux, je vous prie; car dans leurs principes & dans leurs écrits on peut puiſer toute la belle doctrine, toute l'hiſtoire, toute la politeſſe du langage. Il y a de plus une ſi grande variété d'arts, que ſans ce ſecours il eſt bien difficile de réuſſir parfaitement à quelque choſe de conſiderable. Ce ſont eux qui ont formé des Orateurs, des Géneraux, & des premiers perſonnages des Républiques: & pour venir à des choſes moins importantes, de leur école, comme d'une boutique de tous les arts, ſont ſortis des Mathématiciens, des Poëtes, des Muſiciens, & des Médecins.* Mais Horace ſe renferme particulierement dans la morale, qui a été mieux traitée par Socrate que par aucun autre Philoſophe, & qui eſt la plus néceſſaire à un Poëte pour former ſes caracteres.

Socra-

Socraticæ chartæ] Il dit ici *Socraticæ chartæ*, *les papiers de Socrate*, comme il a dit dans l'Ode XXI. du Livre III. *Socratici sermones*, *les discours*, *les traités de Socrate*, en parlant de Messala Corvinus :

Non ille, quamquam Socraticis madet sermonibus.

On peut voir là les Remarques.

311 *Verbaque provisam rem non invita sequuntur*] Quand les choses qu'on veut exprimer sont bien conçues, on trouve aisément des expressions ; *ipsæ res verba rapiunt*, comme dit Ciceron dans le troisieme Livre *de Fin. Les choses ravissent & entrainent elles mêmes les mots.*

312 *Qui didicit patriæ quid debeat & quid amicis*] La morale traite de tous les devoirs qui peuvent lier les hommes ; si l'on ne connoît le fort & le foible de tous ces devoirs il est impossible de former des caracteres justes & vraisemblables. Il n'y a donc rien de plus nécessaire à un Poëte que l'étude de cette morale, qui seule peut le mettre en état de réussir. Mais cette science est d'une plus grande étendue que l'on ne pense, & ce n'est pas l'étude d'un jour.

314 *Quod sit conscripti, quod judicis officium*] *Conscripti*, d'un Sénateur, car on apelloit les Sénateurs *Peres conscripts* : *Judicis*, d'un Juge, c'est-à-dire d'un Préteur, d'un Questeur, d'un commissaire nommé pour juger des procès civils ou criminels, soit que ce Juge soit pris parmi les Sénateurs ou les Chevaliers, ou que ce soit un particulier choisi par les Parties, & agréé par le Préteur.

316 *Reddere personæ scit convenientia cuique*] Il donne à chaque personnage les moeurs qui lui sont convenables, τὰ ἁρμόττοντα ἤθη. Il ne fait pas parler un Géneral d'armée en soldat, un Dieu en bourgeois, un Sénateur en petit Juge de village. Enfin il conserve la nature de chaque caractere, & donne aux vices & aux vertus les justes bor-

nes

nes qu'ils doivent avoir, & qui les empêchent de se confondre.

317 *Respicere exemplar vitæ morumque jubebo doctum imitatorem*] On n'a pas bien éclairci ce que c'est qu'Horace apelle ici *exemplar vitæ morumque:* car ce ne peut pas être la vie de chaque particulier. Je suis persuadé que par ce *modele de la vie & des moeurs,* Horace designe la Nature, qui seule est l'original & la source de toutes les differentes moeurs & de toutes les vies qu'on voit sur le théâtre du monde. Il faut donc *qu'un savant imitateur,* c'est-à-dire un bon Poëte, qui voudra mettre sur le théâtre un avare, un ambitieux, un fourbe, &c. ne regarde pas ce que font un tel & un tel, dont il a l'idée; mais qu'il ait devant les yeux ce qu'ils doivent faire, ce que la Nature veut qu'ils fassent, en un mot qu'il travaille d'après la nature, & non pas d'après le particulier, qui n'en est souvent qu'une copie imparfaite & confuse.

318 *Doctum imitatorem*] Il dit *imitateur* pour Poëte, car la poësie n'est qu'une imitation comme Aristote l'a montré dans sa Poëtique.

Et veras hinc ducere voces] Ce passage est important, il meritoit d'être bien expliqué. Je tâcherai de le rendre sensible par un exemple que j'emprunterai des Peintres; car aussi la poësie n'est qu'une peinture, & elles ne sont l'une & l'autre qu'une pure imitation. Un Peintre qui voulant peindre une belle femme, emprunte le visage de la plus belle personne qu'il connoît, ne peut pas se vanter d'avoir fait un veritable portrait de la beauté: car son ouvrage n'est qu'une copie d'une autre copie; φαντάσματος, οὐκ ἀληθείας, *une imitation de l'image, & non pas de la verité,* comme dit Platon, qui ajoute que ce Peintre n'est qu'au troisieme dégré, Τρίτος ἐστὶ ἀπὸ τῆς καλῆς γυναικὸς καὶ ἀληθείας. Les traits de son ouvrage ne sont pas *veræ lineæ,* des traits tirés d'après le vrai: mais *lineæ simulatæ, adumbratæ,* des traits tirés d'après l'image, d'après la copie, il n'a pas consulté le veritable original. Il en est de même

du

du Poëte, si lorsqu'il veut representer un avare, il se contente de peindre l'avarice d'un tel ou d'un tel particulier, il prend l'ombre pour le corps, l'image pour la verité. Mais si, au lieu de s'arréter à cette copie, il attache ses yeux sur la Nature, & contemple cette idée d'avarice qu'elle fournit, il est au second dégré, il travaille sur le veritable original, & tous les traits qu'il en tire ne peuvent pas manquer d'être vrais, parcequ'ils sont ἀπ' ἀληθείας, ἐκ ἀπὸ φαντάσματος, ils sont tirés d'après la verité, & non pas d'après l'image. Voilà pourquoi Horace dit ici, *veras hinc ducere voces*, & tirer de-là de veritables expressions. Si l'on avoit bien connu toute la beauté de ce passage, on n'auroit pas voulu changer *veras*, veritables, en *vivas*, vivantes. Horace ne fait qu'expliquer ici le précepte qu'Aristote donne dans le chapitre XV. de sa Poëtique : *Puisque la tragédie*, dit-il, *est une imitation de ce qu'il y a de plus excellent parmi les hommes, nous devons imiter les bons Peintres, qui en donnant à chacun sa veritable forme, & en les faisant semblables, les font toujours plus beaux. Il faut tout de même qu'un Poëte qui veut imiter un homme colere & emporté, ou quelque autre caractere semblable, se remette bien plus devant les yeux ce que la colere doit faire vraisemblablement, que ce qu'elle a fait.* C'est-à-dire qu'il doit plutôt former son caractere d'après la Nature, que d'après les particuliers, qui n'en sont que la copie très imparfaite & souvent vicieuse. Dans les particuliers se trouve ce que la colere a fait, & dans la Nature se trouve la vraisemblance, c'est-à-dire ce que la colere doit & peut faire vraisemblablement, & ce qui par conséquent embellit ce caractere en conservant la ressemblance. On peut voir là les Remarques. * Après cela je m'étonne que M. Bentlei ait osé recevoir dans son texte *vivas voces*. *

319 *Interdum speciosa locis morataque rectè fabula*] Pour marquer l'importance de la morale dans la comédie, il dit qu'un sujet où il y aura de belles sentences, de beaux sentimens, qu'Aristote apelle διανοίας ἐυπεποιημένας, & où les moeurs seront bien marquées,

quées, quoiqu'il ſoit d'ailleurs mal conduit, & qu'il n'y ait ni grace ni art, réuſſira toujours mieux auprès du peuple même, qu'un ſujet bien traité, dont les vers ſeront les plus beaux du monde, & qui n'aura ni les moeurs ni les ſentimens. Ce jugement d'Horace eſt très vrai ; mais il faut ſe ſouvenir qu'il parle de la comédie: car dans la tragédie c'eſt tout le contraire, les moeurs & les ſentimens n'y ſont pas ſi néceſſaires que la diſpoſition du ſujet ; la tragédie peut ſubſiſter ſans l action, comme je l'ai expliqué dans les Remarques ſur la Poëtique d'Ariſtote.

Specioſa locis] C'eſt ainſi qu'il faut lire, & non pas *ſpecioſa jocis*. Cette derniere leçon eſt inſoutenable, car une comédie ne peut être *ſpecioſa*, belle, par les plaiſanteries, *jocis* ; les plaiſanteries la rendent agréable, *jucundam*. Mais elle eſt *ſpecioſa locis*, belle, charmante, par les ſentences, par les ſentimens, qu'Horace entend ici par ce mot *locis*, qui eſt un terme dont les Philoſophes & les Rhéteurs ſe ſervent pour marquer ce qu'on apelle les *lieux communs* de la philoſophie, c'eſt-à-dire les lieux d'où l'on tire tout ce qui ſe peut dire ſur chaque ſujet, & les preuves dont on l'apuie, c'eſt pourquoi on a defini ces lieux *argumentorum ſedes*, comme Ciceron l'a parfaitement expliqué. C'eſt donc la veritable leçon. Comment Horace auroit-il écrit *ſpecioſa jocis*, lorſqu'il aujoute *nullius Veneris*, ſans aucune grace ? Cela ne peut s'accorder.

320 *Nullius Veneris, ſine pondere & arte*] *Nullius Veneris*, ſans les graces, qui doivent être les compagnes de la comédie : *ſine pondere*, ſans les vers: *ſine arte*, ſans aucun art, c'eſt-à-dire ſans la conduite, ſans la diſpoſition du ſujet. Car c'eſt ce qu'Horace a voulu dire ici par le mot d'art, quoiqu'il l'ait determiné ailleurs pour les moeurs & les caracteres. C'eſt dans la premiere Epitre du Livre II. On peut voir là les Remarques, au vers 59.

321 *Moratur*] L'attache, l'amuſe, le retient, l'empêche de ſortir au premier acte.

322 *Quàm verſus inopes rerum, nugæque canoræ*]

Il

Il apelle *vers pauvres de choses, & bagatelles harmonieuses*, des vers qui n'ont ni moeurs ni sentimens, & qui contiennent des incidens frivoles, qui n'amusent que les oreilles, & qui ne disent rien ni à l'esprit ni au coeur.

323 *Graiis ingenium*] Horace renvoye toujours aux Grecs, comme à la source du beau & du bon. Il ne faut donc pas s'étonner si ceux qui méprisent tant ces Grecs, font des choses si éloignées, de ces grands modeles.

Ore rotundo] C'est une façon de parler Greque. Les Grecs ont dit *parler rondement*, pour dire, parler librement, poliment, agréablement, harmonieusement, στρογγύλως λαλεῖν. Il y a un passage remarquable dans Démétrius Phaleréüs, où il dit que la periode oratoire demande une bouche ronde, καὶ δεόμενον στρογγύλου στόματος, & Plutarque a dit *des mots ronds & faits au tour*. Aristophane en parlant d'Euripide dit, χρῶμαι γὰρ αὐτοῦ τοῦ στόματος τῷ στρογγύλῳ, *Ego rotunditate ejus oris fruor*. Pour dire je jouïs des beautés & des graces de ses expressions, de son langage. Cette liberté & cette grace d'expression, que ce mot designe, étoit proprement le partage des Athéniens.

324 *Præter laudem nullius avaris*] Il ne veut pas dire que les Grecs fussent avares de louanges, il leur imputeroit un vice qu'ils n'avoient point; jamais peuple n'a mieux loué ce qui étoit louable. Mais il veut dire qu'ils n'aimoient rien tant que les louanges, qu'il n'y avoit rien dont ils fussent si avides. Et il attribue à cette amour des louanges la superiorité qu'ils avoient sur les Romains, qui n'aimoient que l'argent.

325 *Assem discunt in partes centum diducere*] Ils aprennent à subdiviser le sol, l'as Romain en cent parties, afin de ne laisser pas perdre l'interêt d'un seul jour ni d'un seul denier.

326 *Dicat Filius Albini*] Cet Albinus étoit un homme de condition, & un celebre usurier de ce tems-là. Pour toute éducation il ne faisoit aprendre

à

à ſon fils qu'à bien compter, comme il a dit des grands Centurions dans la ſixieme Satire du Livre premier. Horace interroge tout d'un coup ce fils d'Albinus, comme un maître d'Arithmétique interrogeoit ſes écoliers. * M. Bentlei aſſure que ce paſſage eſt plein de fautes, *pluribus mendis obſitus*, & il prétend avoir corrigé ces fautes en liſant, *dicas*, pour *dicat*, *ſuperet* pour *ſuperat*, & *poterat* pour *poteras*: mais toutes ces corrections ſont inutiles & froides, & ne ſervent qu'à amortir toute la vivacité de ces vers. *

328 *Poteras dixiſſe*] Ce ſont les termes d'un homme qui ſe fâche de ce que l'écolier eſt trop longtems à répondre.

Triens] C'eſt la réponſe de l'écolier, qui dit que ſi de cinq onces on en ôte une, il reſte le tiers du ſol ou de la livre, comme nous diſons, c'eſt-à-dire quatre onces.

* 330 *At hæc*] Quelques MSS. ont *an hæc.* L'un & l'autre ſont fort bons. J'aime pourtant mieux *an*, comme M. Bentlei. *

331 *Speramus carmina fingi poſſe linenda cedro*] Les Libraires, pour conſerver leurs bons Livres, les frotoient du ſuc qui ſort du cedre, & qu'on apelloit *cedriam* & *cedrium.* Vitruve dans le chapitre IX. du Livre ſecond: *On tire du cedre une eſſence apellée* cedrium, *qui a la vertu de conſerver toutes choſes, de maniere que les Livres qui en ſont frotés, ne ſont ſujets ni à la moiſiſſure ni aux vers.* Pline raporte un paſſage d'Hemina, qui voulant rendre raiſon de ce que les Livres de Numa s'étoient conſervés plus de cinq cents ans dans la terre ſans ſe gâter, dit : *Et libros cedratos fuiſſe, propterea arbitrarier tineas non tetigiſſe. Ces livres étoient frotés d'eſſence de cedre; c'eſt pourquoi ils n'ont point été gâtés par les vers.* Dioſcoride aſſure que le cedre a la vertu de conſerver les corps morts, c'eſt pourquoi il l'apelle *νεκρῶν ζωὴν, la vie des morts.* Mais en notre langue on ne ſait ce que c'eſt que *des vers dignes d'être frotés d'eſſence de cedre,* & ce feroit un langage barbare;

bare; c'eſt pourquoi j'ai pris un autre tour dans la traduction, & j'ai mis, *des vers dignes d'être avoués par les Muſes, & conſervés dans des cabinets de cedre, &c.*

332 *Et levi ſervanda cupreſſo*] Ils ne ſe contentoient pas de froter les livres de cedre, on les tenoit dans des armoires, dans des tabletes de ciprès, qui a la même vertu que le cedre.

333 *Aut prodeſſe volunt, aut delectare Poëtæ*] On s'eſt fort trompé à ce paſſage. Horace ne parle pas ici des differens ouvrages des Poëtes, mais des differentes vues que les Poëtes peuvent avoir dans leurs pieces: car ou ils veulent inſtruire, ou divertir, ou faire les deux enſemble. Horace donne des préceptes pour les deux premiers, & ſe déclare avec raiſon pour le troiſieme. Il faut ſe ſouvenir qu'Horace ne parle ici que des Poëtes comiques.

335 *Quidquid præcipies, eſto brevis*] Voilà pour ceux qui ont deſſein d'inſtruire Il dit que toutes les inſtructions doivent être courtes, afin qu'on puiſſe les comprendre & les retenir facilement.

337 *Omne ſupervacuum pleno de pectore manat*] C'eſt une métaphore empruntée d'un vaiſſeau déja plein, qui ne peut plus rien recevoir; tout ce que l'on y verſe de plus eſt perdu. Il en eſt de même des ſentimens & des diſcours inſtructifs; tout ce qui eſt de trop s'écoule & ne fait aucune impreſſion. * Le dégoût de M. Bentlei eſt trop grand. Il croit ce vers ſupoſé. *Vereor*, dit-il, *ne monacho potius quàm Flacco verſiculus debeatur.* Ce vers eſt d'Horace & eſt très ſenſé. La comparaiſon ne peut être plus juſte. *

338 *Ficta voluptatis cauſa ſint proxima veris*] Voici pour ceux qui ne veulent que divertir. Horace leur recommande de ne s'éloigner jamais de la vraiſemblance. Il eſt quelquefois permis de s'en écarter dans les choſes qui ſont faites pour l'inſtruction, où l'on peut avoir recours aux Dieux, à qui tout eſt poſſible. Mais on doit la ſuivre très exactement dans les choſes qui ne ſont faites que pour le plaiſir, où il

ne faut rien qui tienne du miraculeux ou de l'incroyable. Ce précepte eſt très important, & il n'y en a preſque point qui ſoit plus ſouvent violé. Il faut bien remarquer ici de quelle maniere Horace s'exprime quand il parle des ſujets de comédie; il dit *ficta*, parceque les ſujets de la nouvelle comédie ſont toujours des ſujets feints, au lieu que ceux de la tragédie ſont tirés de quelque hiſtoire connue, comme cela a été remarqué ailleurs. C'eſt pourquoi dans le Pſeudolus de Plaute, Pſeudolus dit, acte premier, ſcene IV.

Sed quaſi Poëta, tabulas quum cepit ſibi,
Quærit quod nuſquam eſt gentium, reperit tamen,
Facit illud veriſimile, quod mendacium eſt;
Nunc ego Poëta ſiam.

Mais comme un Poëte, quand il a pris la plume, cherche ce qui n'eſt nulle part, & il le trouve pourtant, & rend vraiſemblable ce qui n'eſt qu'un pur menſonge; je vais faire de même, &c.

339 *Nec quodcumque volet poſcat ſibi fabula credi*] On a expliqué ce vers, & *que la fable, le ſujet, ne demande pas qu'on le croye ſur tout ce qu'il voudra.* Mais cette explication me paroît vicieuſe en toutes manieres. Non ſeulement un ſujet ne doit pas demander qu'on le croye ſur tout ce qu'il preſentera d'extraordinaire & de monſtrueux; mais il ne doit même rien offrir qui ne ſoit croyable. Ce précepte d'Horace ſeroit donc faux, ou au moins ſuſceptible d'une fauſſe interprétation; & il n'y a pas d'aparence qu'Horace ſoit tombé dans ce vice. D'ailleurs je ne ſais ſi l'on peut bien dire en Latin, *poſco hoc mihi credi*, pour *je demande qu'on me croye ſur cela.* Cette expreſſion ſignifie bien plus naturellement, *je demande qu'on me confie cela.* Quoi qu'il en ſoit, je ſuis perſuadé que ce vers doit être expliqué mot à mot, *qu'un ſujet* (comique) *ne demande pas qu'on lui confie tout ce qu'il voudra.* C'eſt-à-dire qu'il ne doit

pas

pas vouloir qu'on hasarde sur le théâtre toutes sortes d'avantures. Il a déja dit, en parlant de la tragédie:

Nec pueros populo coram Medea trucidet;

Que Médée n'égorge pas ses enfans devant le peuple;

& qu'il faut éloigner toutes ces choses des yeux du spectateur, pour les lui representer ensuite dans un récit fidele & touchant. Et ici, en parlant de la comédie, de peur que les Poëtes ne s'imaginassent qu'elle souffre ce que la tragédie ne souffre pas, il dit absolument que dans la comédie même ils ne doivent pas hasarder tout ce qu'un sujet demande, c'est-à-dire que ni dans la répresentation, ni dans le récit, on ne doit rien hasarder qui ne soit dans les regles de la vraisemblance; & que quand un sujet demande une chose qui paroîtroit ou monstrueuse ou incroyable, il faut non seulement l'éloigner des yeux des spectateurs, mais la suprimer entierement, & choisir plutôt un autre sujet. C'est le sens de ce précepte qui est d'une très grande conséquence. L'exemple qui suit le rendra plus clair.

340 *Neu pransæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo*] Voici une des choses que les Poëtes comiques ne doivent hasarder ni dans la representation, ni dans le récit; c'est de faire voir une *Lamia*, une femme monstrueuse qui a avalé un enfant qu'on retire vivant de son ventre.

Lamiæ] Comme on a feint qu'il y avoit un Lamus Roi des Lestrigons, qui se nourissoit de chair humaine; on a feint aussi qu'il y avoit en Libye une Reine apellée *Lamia*, qui dévoroit les enfans. Euripide en parle dans ces vers:

Τίς τ' ὄνομα τὸ ἐπονείδιστον βροτοῖς
Οὐκ οἶδε Λαμίας τῆς Λιβυστικῆς γένος;

Qui ne connoît pas le nom de l'Afriquaine Lamia, si funeste aux hommes? C'est

* C'eſt de cette même Lamia qu'il faut entendre ce paſſage d'Ariſtote dans le IV. Liv. de ſes Morales où en parlant des complexions brutales, il dit, οἷον τὴν ἄνθρωπον, ἣν λέγουσι, τὰς, κυούσας ἀναχίζουσαν τὰ παιδία κατεσθίειν. *Comme cette femme funeſte qu'on dit qui fend le ventre des femmes groſſes & devore leurs enfans.* * Il paroît même par un paſſage de Diodore, que cette fable étoit fort commune en Afrique: car il dit qu'Ophellas Roi de Cyrene allant trouver Agathoclès, qui faiſoit la guerre aux Carthaginois, paſſa par une profonde vallée où il vit un antre fort faſte, tout couvert de Lierre & de Smilax, où l'on diſoit qu'étoit née la Reine Lamia. Les Romains convertiſſoient cette Lamia en une eſpece de ſorciere horrible qui dévoroit les enfans. Et les nourices ſe ſervoient de ce nom comme d'un épouventail pour faire peur à leurs enfans, & pour les apaiſer. Horace condamne ici ſans doute quelque Poëte de ſon tems, qui dans une comedie avoit introduit une *Lamia*, du ventre de laquelle on tiroit tout en vie un enfant qu'elle avoit dévoré.

341 *Centuriæ ſeniorum agitant expertia frugis*] Il dit que les vieillards condamnent & rejettent ces fictions, qui ne contiennent rien d'utile. Car la vieilleſſe veut de la morale & de l'inſtruction. *Centuriæ ſeniorum*, les centuries des vieillards, c'eſtà dire les bandes des vieilles gens. Car Servius Tullius avoit partagé le peuple Romain en ſix claſſes qui contenoient cent quatre vingts-treize bandes; & chaque bande étoit compoſée de gens du même âge, ou du même rang, ou du même bien; & cela étoit fait pour faciliter les aſſemblées du peuple dans le Comice. On peut entendre auſſi par *centuriæ ſeniorum*, les Sénateurs, & je l'aime mieux, à cauſe de la ſuite.

342 *Celſi prætereunt auſtera poëmata Rhamnes*] Si les Sénateurs condamnoient les fictions qui n'avoient rien d'utile, les Chevaliers condamnoient celles qui n'avoient rien de plaiſant; ainſi pour avoir les ſuffrages des uns & des autres, il falloit les joindre tous

deux. *Celsi Rhamnes, celsi*, c'est-à-dire les Chevaliers. On peut voir les Remarques sur Festus, au mot *celsus*. Rien n'est plus ridicule que de s'imaginer que *celsi* est ici pour hauts, qui ont le courage grand, *excelso animo*. *Rhamnes* c'est-à dire *Romani*, du nom d'une des trois anciennes Tribus, dans lesquelles fut distribué tout le peuple. Les *Rhamnenses*, les *Tatiens*, & les *Luceres*.

Austera poëmata] *Les poëmes austeres*, c'est-à-dire tristes, secs, où le plaisant n'est pas mêlé avec l'utile.

343 *Omne tulit punctum*] Il a été parlé ailleurs de cette maniere de donner les suffrages dans le Comice par des points.

344 *Lectorem delectando pariterque monendo*] Il ne suffit pas qu'il y ait dans une piece de l'utile en des endroits, & du plaisant en d'autres ; il faut que l'utile & le plaisant marchent toujours ensemble, & qu'ils ne se quitent jamais. Voilà pourquoi Horace a dit *pariter*.

345 *Hic meret æra liber Sosiis*] Les Sosies, fameux Libraires de ce tems-là. Il en a été parlé dans la derniere Epitre du Livre premier.

347 *Sunt delicta tamen quibus ignovisse velimus*] Quoiqu'un Poëte comique doive se proposer d'instruire & de divertir par tout, on ne laisse pas de lui pardonner certaines fautes, & de le souffrir quand il ne réussit pas toujours également.

348 *Nam neque chorda sonum*] Voici une comparaison qui marque bien de quelle nature doivent être ces fautes pour être pardonnables. Il faut qu'elles soient comme ces faux tons que porte quelquefois une corde fausse, ou mal touchée, elle fait une dissonance, mais cette dissonance est cachée & surmontée par les autres cordes qui sont parfaitement d'accord, & qui portent bien leur ton.

350 *Nec semper feriet quodcumque minabitur arcus*] Comme le meilleur tireur du monde ne donne pas toujours dans le but, le meilleur Poëte ne réussit pas toujours.

351 *Ve-*

351 *Verum ubi plura nitent in carmine*] Il ne faut pas prétendre que rien de tout ce qui sort de la main des hommes puisse être parfait. Les meilleurs ouvrages sont où le bon ne surpasse pas seulement le mauvais, mais où ce mauvais est fort léger & fort peu considerable. En un mot il en est des ouvrages comme des hommes, dont les plus honnêtes sont ceux qui ont les plus petits defauts, & en plus petit nombre :

Nam vitiis nemo sine nascitur, optimus ille est
Qui minimis urgetur.

352 *Paucis offendar maculis quas aut incuria fudit, aut humana*] Les fautes des Poëtes doivent être ou de petites négligences, ou de simples marques de l'infirmité humaine, les hommes ne pouvant pas également prendre garde à tout. Longin a expliqué ce passage dans son chap. XXX. où il dit que quoiqu'il ait remarqué lui-même assez de fautes dans Homere & dans tous les plus grands Auteurs, & que ces fautes ne lui plaisent nullement, il estime que ce ne sont pas proprement des fautes, mais des oublis & des négligences, qui leur ont échapé par hasard, leur esprit étant attaché au grand, & ne pouvant pas s'abaisser aux petites choses.

353 *Quid ergo*] Sur ce qu'Horace vient de dire qu'on doit pardonner aux Poëtes les négligences & les fautes qui viennent de l'infirmité humaine, on lui fait, ou il se fait lui-même cette objection, *quid ergo?* comme si l'on disoit, que faudra-t-il donc blâmer? car il n'y a rien qu'on ne puisse faire passer ou pour une négligence, ou pour une marque de cette infirmité.

354 *Ut scriptor si peccat idem Librarius*] *Scriptor Librarius*, un Libraire qui écrivoit des Livres de sa propre main. Horace repond à l'objection qu'on lui vient de faire, & il dit que les fautes qu'on ne doit point pardonner sont celles qui reviennent trop souvent, & qui sont toujours les mêmes; par

 exem-

exemple, celles qu'on fait contre les caracteres, contre la conduite, contre les ſentimens; ſi elles ſont trop fréquentes, elles ne meritent pas de pardon, comme on ne pardonne pas à un Copiſte de manquer ſouvent à un même mot, ni à un joueur de luth de toucher toujours mal à propos une même corde.

357 *Sic mihi qui multum ceſſat*] Celui qui tombe ſouvent dans ces négligences, dans ces oublis. Car, comme dit le proverbe Grec, c'eſt la marque d'un fou ou d'un ignorant de faire deux fois la même faute.

Bis perperam facere idem, non viri eſt ſapientis.

' *Fit Chœrilus*] C'eſt ce Cherilus dont il a été aſſez parlé ſur l'Epitre I. du Livre II.

358 *Quem bis terque bonum cum riſu miror & idem*] * J'aime mieux *terve*, deux ou trois fois, comme M. Bentlei. * Cette expreſſion eſt heureuſe, Horace admiroit deux ou trois fois Cherilus, en ſe moquant toujours de lui. Deux ou trois endroits qui ſont ſeuls beaux dans un ouvrage, n'empêchent pas cet ouvrage d'être méchant; on les admire, & cela eſt juſte; mais on les admire en ſe moquant de leur Auteur; voilà tout l'avantage qu'il en retire.

359 *Indignor quandoque bonus dormitat Homerus*] On ne ſauroit voir une louange plus fine. J'admire que Cherilus ait bien rencontré deux ou trois fois, & je ſuis dans une veritable colere qu'Homere ait ſommeillé en quelques rencontres. Les défauts ſont auſſi rares dans Homere, que les beaux endroits ſont peu fréquens dans les mediocres Auteurs. Qu'il y a de juſteſſe & de politeſſe dans ce ſentiment, & que je ſais bon gré à Horace de n'avoir pu voir ſans indignation & ſans dépit les fautes qui ont échapé à Homere. En effet il ſemble qu'il n'y avoit rien de plus aiſé à ce grand génie que de les éviter: car ce ne ſont pas des fautes groſſieres & fondamentales, comme celles que certains gens lui reprochent aujourd'hui,

ce

ce sont des fautes légeres qui ne meritent pas le nom de fautes, comme Longin l'a reconnu. D'ailleurs elles sont en si petit nombre, que comme ce grand Critique l'a remarqué dans le Chapitre XXXIII. si l'on prenoit la peine de les ramasser ensemble, aussibien que celles de Platon, de Démosthene, & de tous ces autres grands hommes, elles ne feroient pas la millieme partie des bonnes choses qu'ils ont dites. C'est pourquoi, ajoute-t-il, tous les âges & tous les siecles, qui ont été exempts d'envie, leur ont deferé la couronne qu'ils conservent encore, & qu'ils conserveront aparemment toujours, &c. Philémon a fait d'Homere un éloge qui me plaît infiniment: il dit qu'un homme qui ne dit pas ce qu'il faut, est long quand il ne diroit que deux sillabes; mais que celui qui parle bien & à propos, ne peut être apellé long, quoiqu'il parle très longtems: & *la preuve de cela*, dit-il, *c'est Homere: après tous les milliers de vers que ce Poëte nous a donnés, personne ne s'est encore avisé de l'apeller long.*

Τεκμήριον δὲ τῶδε τὸν Ὅμηρον λάβε,
Οὗτος γὰρ ἡμῖν μυριάδας ἐπῶν γράφει,
Ἀλλ' οὐδὲ εἷς Ὅμηρον εἴρηκεν μακρόν.

Quandoque] C'est pour *quandocunque, quoties. Indignor quoties.* Horace dit, je me moque toujours de Cherilus en l'admirant deux ou trois fois, au lieu que j'admire toujours Homere, & je sens un secret dépit quand il lui arrive de sommeiller. Cela suffit pour faire voir le mauvais usage que font de ce passage ceux qui le citent comme si c'étoit un proverbe entier, *quandoque bonus dormitat Homerus.* Cette aplication est très vicieuse, & témoigne que ceux qui la font, n'ont pas lu le passage, ou ne l'ont pas entendu. * Mais quand même Horace auroit dit absolument *qu'Homere sommeille quelquefois*, on n'auroit pas raison de mépriser Homere. Et Ciceron avoit dit de même que *Démosthene sommeille*

 dans

dans quelques endroits de ses Oraisons. Et Plutarque a fort bien dit sur cela dans la Vie de Ciceron que les partisans de cet Orateur Grec qui se plaignent de ce mot lâché contre lui, ne prennent pas garde aux grandes louanges que le même Ciceron donne à cet Orateur en plusieurs endroits de ses écrits. Disons de même aux méchans Critiques qui abusent de ce passage, & qui s'efforcent de trouver dans Homere des fautes qui n'y sont point, disons leur qu'ils doivent se souvenir des grands éloges que le même Horace donne à ce Poëte dans plusieurs endroits de ses ouvrages, & qu'il en faut juger par là. *

360 *Verùm opere in longo*] Il excuse ces fautes d'Homere, en disant que dans un ouvrage de si longue haleine il est permis de sommeiller quelquefois. On peut voir ce que dit Quintilien dans le premier chap. du Liv. X. * C'est sans aucune raison que M. Bentlei a lu:

Verum operi longo fas est obrepere somnum.

Horace ne reconnoîtroit pas ce vers. *

361 *Ut pictura poësis erit*] Voici encore un des endroits d'Horace, dont on fait ordinairement une aplication vicieuse. Il est certain que la poësie & la peinture se ressemblent en quelque façon, car elles sont des imitations l'une & l'autre, mais elles sont differentes en ce qu'elles imitent differemment. Horace ne veut donc nullement nous dire en géneral que la poësie ressemble à la peinture; mais il veut nous aprendre seulement qu'il en est de la poësie comme de la peinture à certains égards. Il tire de la peinture des comparaisons pour la poësie, comme Aristote le fait dans sa Poëtique, où il compare souvent les Poëtes aux Peintres, & il touche ici une des choses qui sont communes à ces deux imitations. C'est que la poësie a, comme la peinture, son jour & son point de vue, dans lesquels il faut juger de son effet. On en juge mal si on la déplace. Car ce qui est juste & régulier dans le lieu pour lequel

il

il a été fait, devient horrible quand il est déplacé. Horace auroit pu dire tout de même qu'il en est de la poësie comme de la sculpture. Car les Statuaires observent la même chose que les Peintres. Comme ceux-ci par les touches plus ou moins chargées donnent à leurs tableaux le dégré de force qu'ils doivent avoir, par raport aux lieux où ils doivent être placés & à la distance d'où ils seront vus, les Statuaires de même proportionnent leurs figures aux lieux ausquels ils les destinent, & aux jours qui doivent les éclairer. Et par là ils ménagent l'artifice du clair obscur, qui semble n'être reservé que pour les Peintres.

Quæ si propiùs stes] Ce jugement est admirable, & si le méchant goût de certains Critiques d'aujourd'hui pouvoit être corrigé, ce passage pouroit seul faire cette merveilleuse cure. Horace dit qu'il en est de la poësie comme de la peinture, & que comme il y a des tableaux qui sont faits pour être vus de loin, & d'autres pour être examinés de près, il y a de même dans les ouvrages des Poëtes des morceaux qui veulent être regardés a differens jours, & qui ont differens points de vue, hors desquels ils perdent leur grace & leur régularité. Pour bien juger de ces morceaux, il faut les mettre à leur place, & les examiner avec tous leurs accompagnemens. C'est le seul moyen d'en connoître l'artifice & la beauté. Cette matiere a été très judicieusement expliquée par le savant homme qui a fait le Traité du poëme épique. On peut voir le chap. VIII. de son dernier Livre.

362 *Et quædam si longiùs abstes*] Certains morceaux qu'on prend dans Homere & dans Virgile, pour les rendre ridicules, sont le plus souvent du nombre de ceux qu'il ne faut voir que de loin: & dans les endroits pour lesquels on les a faits. Ils ne paroissent irréguliers que parcequ'on les a tirés de leur place.

363 *Hæc amat obscurum*] Comme on feroit grand tort à un Peintre, si on mettoit dans un lieu bien

éclairé un tableau qu'il auroit fait pour un lieu obſcur; on fait injuſtice à un Poëte d'examiner en plein jour des morceaux qu'il a faits pour l'obſcurité d'où on les a tirés.

365 *Hæc placuit ſemel*] Ceci eſt remarquable. Comme il y a dans la peinture des choſes qui ne ſont faites que pour plaire un moment, & pendant que l'oeil paſſe pour aller à des choſes plus travaillées, il y a de même dans la poëſie des endroits qui ne ſont faits que pour amuſer en paſſant & que pour conduire ſeulement ſans degoût l'eſprit du Lecteur à des morceaux plus achevés. Que les Critiques, qui condamnent aujourd'hui ſi hardiment les Anciens, aprennent auparauant à faire toutes ces differences.

370 *Diſerti Meſſalæ*] C'eſt le même Meſſala Corvinus, grand Orateur, dont il a parlé dans l'Ode XXI. du Livre III. On peut voir-là les Remarques.

371 *Caſſelius Aulus*] Chevalier Romain, un des grands Jurisconſultes de ce tems-là, fort ſavant, très éloquent, & homme de beaucoup d'eſprit. On cite de lui pluſieurs bons mots. Un marchand qui le conſultoit ſur un procès qu'il avoit avec ſon aſſocié, lui diſant qn'il vouloit *partager le vaiſſeau*, il lui répondit froidement, *vous le perdrez donc*. Un autre lui demandant ſi une noix de pin étoit une pomme, il lui répondit: *C'en eſt une ſi tu la jettes contre Vatinius*. Mais ce qui lui doit faire plus d'honneur que tout ſon ſavoir & tout ſon eſprit, c'eſt d'avoir eu le courage de conſerver ſa liberté, lorſque tout couroit à la ſervitude. Les Triumvirs, Lépidus, Antoine & Auguſte ne purent jamais l'obliger à dreſſer la formule qu'ils lui demandoient, ni l'empécher de s'élever contre eux, & de condamner toutes leurs démarches. Ses amis, qui craignoient pour ſa vie, voulurent le retenir & l'obliger à ſe taire; mais il leur dit *que ſa vieilleſſe & ſon état*, car il n'avoit point d'enfans, *ne lui laiſſoient rien craindre, & ne lui permettoient pas de ſe ménager*. Il eſt glorieux à Auguſte qu'un homme ſi libre pût être cité avec éloge par un Poëte de ſa Cour.

372 *Mediocribus esse Poëtis*] La médiocrité ne se souffre point dans les vers : s'ils ne sont excellens, ils sont mauvais. On a cru que Ciceron étoit d un avis contraire quand il a écrit : *Nam in Poëtis non Homero soli locus est, ut de Græcis loquar, aut Archilocho, aut Sophocli, aut Pindaro; sed horum vel secundo, vel etiam infra secundos. Car parmi les Poëtes, Homere n'est pas le seul qui merite de l'honneur. Ni Archiloque, pour ne parler que des Grecs, ni Sophocle, ni Pindare, ceux qui sont immédiatement après eux, doivent avoir part à cette estime, & ceux mêmes qui sont au troisieme rang.* Mais ce jugement-là n'est point du tout contraire à celui d'Horace : on peut être deux dégrés au-dessous d'Homere, d'Archiloque, de Sophocle & de Pindare, & être fort au-dessus de la mediocrité; on en pouroit donner des preuves sensibles.

373 *Non homines, non Dî, non concessere columnæ*] Tout se révolte contre cette médiocrité, les hommes, les Dieux, & les piliers des boutiques des Libraires. Les hommes la rejettent, les Dieux, Apollon, Bacchus & les Muses, la desavouent; & les piliers des boutiques, où l'on mettoit les affiches, ne les souffrent qu'à regret. Il apelle ici *columna* ce qu'il a dit *pila* dans la Satyre IV. du Livre I. & le vieux Commentateur dit que c'étoient les piliers où les Poëtes affichoient, pour avertir du jour & du lieu où ils liroient publiquement leurs ouvrages · *Ubi Poëtæ ponebant pittacia indicantes quo die recitaturi essent.* Mais c'étoit plutôt où les Libraires affichoient les Livres qu'ils mettoient en vente. Voyez la Remarque sur le vers 71. de la Satire IV. Car on affichoit sur ces piliers les Livres nouveaux. Je trouve aussi qu'on y affichoit tout ce qu'on avoit perdu. En voici la preuve : Properce ayant perdu ses tablettes, dit à son Valet : *Va promptement, affiche sur quelque colomne, que je donnerai tant pour ravoir mes tablettes, & avertis que ton maître demeure aux Esquilies où il faut les porter.*

I, puer, & citus hæc aliquâ propone columnâ
Et dominum Exquiliis scribe habitare tuum.

Liv. IV. Elég. XX.

374 *Ut gratas inter mensas symphonia discors*] La musique, les essences, &c. sont la joie des festins, quand elles sont excellentes; mais aussi quand elles sont mauvaises, elles gâtent le meilleur festin, & corrompent la meilleure chere du monde. Il en est de même de la poësie, elle est faite pour le plaisir & pour le delassement de l'esprit; & quand elle est médiocre, elle a un effet tout contraire, & est aussi détestable qu'une musique discordante dans un festin, que des essences gâtees, & que la graine de pavot mêlée avec du miel très amer. C'est une verité constante, & dont on ne sauroit pourtant convaincre certaines gens, qui ne peuvent jamais comprendre comment il est possible qu'en poësie ce qui n'est pas très bon ne puisse être que très mauvais.

375 *Crassum unguentum*] Des essences qui se sont épaissies & gâtées, & qui sont devenues de très mauvaise odeur.

Et Sardo cum melle papaver] On mêloit avec du miel la graine de pavot blanc rôtie, comme Nannius l'a fort bien remarqué. Pline dans le chap. VIII. du Liv. XIX. *Papaveris sativi tria genera: candidum, cujus semen tostum in secunda mensa cum melle apud antiquos dabatur. Il y a trois sortes de pavots domestiques; le blanc, dont les Anciens servoient à la seconde table la graine rôtie, mêlée avec du miel*, &c. Il n'y avoit rien de plus mechant que cette graine mêlée avec du miel de Sardaigne, qui étoit très amer, à cause des herbes ameres dont cette isle est pleine. Virgile dans la VIII. Eclogue:

Immò ego Sardois videar tibi amarior herbis.

Que je te paroisse plus amer que les herbes de Sardaigne.

376 Po-

376 *Poterat duci quia cœna sine istis*] Comme un festin peut être bon sans musique & sans essences, on peut être aussi fort honnête homme & fort agréable sans faire des vers.

377 *Juvandis*] Pour plaire à l'esprit, & pour le divertir, pour l'instruire & le former. Car ce mot, *juvandis*, comprend ces deux choses, l'agréable & l'utile; comme le mot ὠφελεῖν.

379 *Ludere qui nescit, campestribus abstinet armis*] *Ludere*, faire bien ses exercices, monter à cheval, luter, nager, lancer le javelot, manier la pique, faire des armes, jouer à la paume, au palet, au trochus. Et c'est ce javelot, cette pique, ce fleuret, cette paume, ce palet & ce trochus qu'il apelle *arma campestria*, les armes du champ de Mars.

380 *Trochive*] On peut voir la Remarque sur ce vers de l'Ode XXIV. du Livre III.

Seu Græco jubeas trocho.

383 *Liber & ingenuus*] Comme si les gens de qualité pouvoient tout faire & tout savoir sans rien aprendre. Il y a longtems qu'on est dans ce faux préjugé.

Ingenuus] Un homme né d'un pere libre. On peut voir les Remarques sur la Sat. VI. du Liv. I.

Census equestrem summam nummorum] Et qui a été mis dans le registre du cens, parmi ceux qui ont la somme nécessaire pour être Chevaliers, c'est-à-dire quatre cents mille sesterces qui font cinquante mille livres. Il a été assez parlé ailleurs de cette coutume.

384 *Vitioque remotus ab omni*] Cela est plaisant; comme si d'avoir de bonnes moeurs, & de vivre sans reproche, cela rendoit capable de faire des vers. Horace avoit sans doute en vue quelques Chevaliers qui étoient tombés dans ce ridicule.

385 *Tu nihil invitâ dices faciesve Minervâ*] Ce n'est pas un conseil, mais une louange, pour adoucir les préceptes qu'il veut lui donner.

386 *Id tibi judicium est, ea mens*] *Judicium*, le jugement qui donne lieu à une resolution, à un choix. *Mens*, ce qui exécute ce que le jugement a déterminé. Horace parle à l'ainé des Pisons, comme à un homme déja formé, & capable par lui-même de se bien connoître.

387 *Scripseris*] Comme cela arriva quelque tems après, s'il en faut croire le vieux Commentateur, qui écrit que ce Pison fit des tragédies.

In Metii descendat judicis aures] * C'est fort peu à propos que M. Bentlei a lu *in Mæci* : ce *Mæcius* étoit mort il y avoit longtems, & Horace parle d'un Juge vivant. * Et c'est de Spurius Métius Tarpa, grand Critique, & qui étoit un des Juges établis pour examiner les ouvrages. Il en est parlé dans la Sat. X. du Liv. I.

Quæ nec in Æde sonent certantia judice Tarpâ.

Je m'amuse à ces bagatelles qui ne sont point faites pour être lues publiquement dans le temple d'Apollon, & pour y disputer le prix devant le Juge Tarpa.

Cette espece de Juges ou d'Académiciens fondés par Auguste, durerent longtems après la mort de cet Empereur. Onuphrius Panvinus raporte une inscription, par laquelle il paroît que sous le regne de Domitien, un certain L. Valerius Pudens, natif d'une ville des Ferentins, apellée aujourd'hui *el Guasto*, âgé de treize ans, remporta le prix de la poësie, & fut couronné par l'avis de tous les Juges. CORONATUS EST INTER POETAS LATINOS OMNIBUS SENTENTIIS JUDICUM. Il est vrai que ce jeune homme fut couronné dans les jeux Quinquennaux que Domitien institua en l'honneur de Jupiter Capitolin pendant son XII. Consulat, & dans lesquels tous les cinq ans on disputoit le prix & des vers & de la prose en Grec & en Latin. Suéton. Domit. chap. IV. *Instituit & quinquennale certamen Capitolino Jovi triplex, musicum, equestre, gymnicum, & ali-*

quanto

quanto plurium quam nunc est coronarum. Certabant etiam & prosâ oratione Græcè Latinèque. Mais c'est en vain que M. Masson se sert de ce passage pour combatre ma Remarque sur la durée de ces Juges qu'Auguste avoit établis. Ces jeux Quinquennaux institués par Domitien prouvent-ils qu'auparavant il n'y avoit point de Juges établis par Auguste? Ces Juges publics ne pouvoient-ils pas durer encore du tems de Domitien, & ce Prince ne pouvoit-il pas les avoir nommés pour presider à ses jeux? Qu'y a-t-il là d'incompatible. L'Académie Françoise établie par Louïs le Juste, juge tous les deux ans les ouvrages qui disputent le prix de la poësie & de l'éloquence. Si le Roi établissoit aujourd'hui de nouveaux prix tous les cinq ans, ces mêmes Académiciens ne pouroient-ils pas en être les Juges? & ce nouvel établissement prouveroit-il que ces premiers Juges n'auroient pas été établis, ou qu'ils ne subsisteroient plus? Ce mauvais raisonnement de M. Masson est une suite de l'erreur où il est tombé sur ce vers de la Satire X. du Liv. I.

- - - - - - hæc ego ludo
Quæ nec in Æde sonent certantia judice Tarpâ.

où il explique in *æde*, de la maison d'un particulier, au lieu qu'il faut l'entendre du temple d'Apollon Palatin, comme je l'ai prouvé plus au long dans la réponse que j'ai faite à ce Critique.

388 *Nonumque prematur in annum*] Comme fit Helvius Cinna, grand Poëte, contemporain & intime ami de Catulle: car il garda & travailla neuf ans entiers sa piece intitulée, *Smyrna*. Catulle:

Smyrna mei Cynnæ nonam post denique messem
Scripta fuit, nonamque edita post hyemem.

Isocrate lima de même son *Panégyrique* pendant dix ans: car ce qu'on fait pour l'éternité ne peut jamais

être trop travaillé, comme disoit Zeuxis : *Ego diu pingo, quia pingo æternitati.* Mais quoiqu'Horace parle de neuf années, il ne prétend pourtant pas limiter le tems, il met un tems defini pour un indefini, & cela dépend du travail & du jugement de chaque Auteur, qui doit souvent craindre d'affoiblir son ouvrage par un trop grand soin. C'est pourquoi Quintilien dit fort bien : *& ipsa emendatio finem haber, &c. sit igitur aliquando quod placeat, aut certè quod sufficiat, ut opus poliat lima, non exterat ; temporis quoque debet esse modus. La correction doit aussi avoir ses bornes, &c. Qu'il y ait donc enfin quelque chose qui plaise ou qui contente, afin que la lime polisse l'ouvrage, & ne l'affoiblisse pas. Il faut aussi garder quelque moderation pour le tems.*

391 *Sylvestres homines sacer Interpresque Deorum*] Heinsius prend encore ici le ton de Docteur, ou plutôt d'homme inspiré, & en bouleversant tout ce passage à sa fantaisie, il se contente de dire qu'il est assuré que les Savans aprouveront ses changemens ; & il déclare que content de son jugement, il ne se met en peine, & ne fait nul cas de celui des petits pédagogues, c'est ainsi qu'il apelle ceux qui ne seront pas de son avis. Mais sans craindre d'avoir part à cette injure, je dirai franchement que ce savant homme n'a pas été plus heureux ici que dans tout le reste, & que les transpositions qu'il fait sont aussi monstrueuses que les précédentes. Ce qui est dit dans la suite n'est pas lié veritablement avec ce qui précede ; mais il ne laisse pas d'être suivi. Horace craignant d'avoir découragé Pison par tout ce qu'il vient de dire sur les difficultés de la poësie, & sur le soin qu'on doit prendre de se bien connoître avant que de se mêler de faire des vers, fait ici l'éloge de cet art, & étale à ses yeux les honneurs qu'on a faits aux premiers Poëtes, comme à Orphée, à Amphion, &c. Qu'y a-t il là qui ne soit très naturel & très suivi ?

Sacer Interpresque Deorum] Il apelle Orphée *sacré* & l'*interprete des Dieux*, parcequ'il étoit Théologien,

logien, & qu'il avoit institué les Orgies ; c'est pourquoi Virgile l'a apellé *Sacerdos, Prêtre :*

Necnon Threicius longâ cum veste Sacerdos.

Du tems de Socrate, les charlatans, pour mieux captiver l'esprit des superstitieux & des gens timides, suposoient des livres, qu'ils attribuoient à Orphée, où il étoit traité des expiations, des sacrifices, & de tous les autres moyens d'apaiser les Dieux. Les himnes, que nous avons aujourd'hui sous ce nom, ne sont pas de cet ancien Orphée, qui vivoit du tems de Moyse, plus de quatorze cents cinquante ans avant notre Seigneur; il ne nous reste rien de lui, mais ils sont d'un certain Onomacritus. qui vivoit du tems de Pisistrate.

392 *Cædibus & victu fœdo deterruit*] On voit bien qu'Horace parle ici d'un Orphée plus ancien que celui qui assista à l'expédition des Argonautes, environ douze cents ans avant notre Seigneur : car du tems des Argonautes les hommes étoient plus civilisés & plus polis. Aristophane dit, comme Horace, qu'Orphée enseigna φόνων ἀπέχεσθαι, à fuir les meurtres. Mais ce que Palephatus, Auteur fort ancien, dit sur cela, me paroît plus croyable. Il assure que la fable d'Orphée, qui attiroit par son harmonie les tigres & les lions, fut faite sur ce qu'il adoucit l'esprit des Bacchantes, & qu'il leur fit quiter les montagnes où elles s'étoient retirées, & où elles avoient passé plusieurs jours à déchirer des moutons.

394 *Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis*] Cadmus avoit bâti Thebes, plus de quatorze cents ans avant la naissance de notre Seigneur : vingt cinq ou trente ans après, Amphion l'environna de murailles, & y bâtit une citadelle : & sur ce que par son harmonie, ou selon d'autres, par la force de son éloquence, il persuada aux bourgeois & aux paysans de mettre la main à l'oeuvre, on fit cette fable, qu'il avoit bâti cette citadelle & ces murailles au son de sa lire, & que les pierres s'étoient allé placer d'elles-mêmes

mêmes au lieu qu'elles devoient occuper. Les Rabins, peuple entierement adonné aux rêveries, ont encheri ſur cette fiction, lorſqu'ils ont dit que Salomon avoit bâti le temple de Jeruſalem ſans le ſecours d'aucun inſtrument, avec l'aide du ſeul ver apellé *zamir*.

396 *Fuit hæc ſapientia quondam publica privatis ſecernere*] Les premiers Poëtes étoient proprement des Philoſophes qui ſe ſervoient de la poëſie, pour mieux s'inſinuer dans l'eſprit des hommes, & pour leur faire mieux goûter leurs préceptes, qui tendoient tous à leur enſeigner à diſtinguer le ſaint d'avec le profane, & le bien du public d'avec celui des particuliers; à moderer leurs paſſions, a bien vivre dans leur ménage, à être bons économes, à bâtir des villes, à obéïr aux loix, &c. Voilà le premier âge de la poëſie. Il y a ſur cela un beau paſſage de Strabon, qui pour refuter Eratoſthene, qui avoit écrit que les Poëtes ne cherchoient qu'à plaire & qu'à divertir, dit dans le Livre premier: *Le contraire paroît en ce que les Anciens ont apellé la premiere poëſie une eſpece de philoſophie, qui nous enſeigne à vivre dès l'enfance, & qui avec le ſecours du plaiſir, forme nos mœurs, regle nos actions, dirige nos deſirs. Nos Philoſophes ſoutiennent même qu'il n'y a que le Sage qui puiſſe être Poëte. C'eſt pourquoi les Grecs commencent l'éducation de leurs enfans par la poëſie, non pour leur donner ſeulement du plaiſir, mais pour leur aprendre la ſageſſe & la modeſtie, &c.*

398 *Maritis*] Comme nous diſons, *aux mariés*, à l'homme & à la femme.

399 *Leges incidere ligno*] Les premieres loix des Grecs avoient été écrites en vers; & c'eſt ce que Solon voulut imiter dans la ſuite, comme cela paroît par les premiers vers de ſes loix:

Πρῶτα μὲν εὐχόμεθα Διὶ Κρονίδῃ βασιλῆϊ
Θεσμοῖς τοῖς δὲ τύχην ἀγαθὴν καὶ κῦδος ὄπασσαι.

Avant toutes choſes prions le grand Roi Jupiter de bénir ces loix, & de les faire reſpecter.

Ligno]

Ligno] Les premieres loix furent écrites sur des planches de bois. Les Romains les graverent sur des planches de cuivre.

400 *Sic honor & nomen divinis vatibus*] Voilà de quelle maniere la poësie & les Poëtes s'établirent, & acquirent tant d'honneur en faisant du bien aux hommes, & en les corrigeant de leurs defauts. Si la poësie n'avoit commencé que par le plaisir, jamais elle n'auroit été si honorée.

401 *Post hos insignis Homerus*] Après ce premier âge de la poësie, les matieres de morale & de politique étant suffisament traitées, les Républiques bien constituées, & les loix bien établies, la poësie prit un autre chemin; pour élever le courage aux hommes, & pour les rendre capables de servir leur patrie, elle chanta les exploits des grands Guerriers. Homere & Tyrtée commencerent ce second âge. On diroit qu'Horace a eu en vue ce passage d'Aristophane dans les Grenouilles, où il fait dire par Eschyle:

Ὡς ὠφέλιμοι τῶν ποιητῶν οἱ γενναῖοι γεγένηνται
Ὀρφεὺς μὲν γὰρ τελετάς θ' ἡμῖν κατέδειξε, φόνων τ' ἀπέχεσθαι,
Μουσαῖος δ' ἐξακέσεις τῆς νόσων, καὶ χρησμούς. Ἡσίοδος δὲ
Τῆς ἐργασίας, καρπῶν ὥρας, ἀρότους.
Ὁ δὲ θεῖος Ὅμηρος
Ἀπὸ τοῦ τιμὴν καὶ κλέος ἔχε, πλὴν τοῦδ' ὅτι Χρήστ' ἐδίδαξε
Τάξεις, ἀρετὰς, ὁπλίσεις ἀνδρῶν;

Combien les bons Poëtes n'ont-ils pas été utiles? Orphée a enseigné aux hommes les misteres & les sacrifices, & à fuir les meurtres. Musée leur a enseigné la guerison des maladies, & à consulter les Oracles. Hesiode leur a montré à cultiver la terre, & leur a marqué le tems des semences & des moissons. Et le divin Home-

Homere, par où croyez vous qu'il ait acquis tant de gloire & tant de réputation? parcequ'il leur a enseigné des choses très nécessaires, à armer des peuples, à ranger des armées, & a être ferme & courageux.

402 *Tyrtæusque*] C'étoit un maître d'école, petit, mal fait, boiteux & borgne ; les Athéniens le donnerent par derision aux Lacédémoniens, qui par l'ordre d'Apollon Pythien, leur demandoient un Général capable de terminer la guerre qu'ils avoient depuis longtems contre les Messéniens, dont ils assiégeoient la ville. Cet homme fatal, au lieu de rétablir d'abord les affaires des Lacédémoniens, acheva presque de les perdre, car il fut batu dans trois sorties que firent les ennemis. Ces defaites mirent si bas les Lacédémoniens, qu'ils furent obligés d'enrôler leurs esclaves, & de leur promettre les femmes de ceux qui avoient été tués. Mais les Rois de Sparte rebutés par tant de pertes, & apréhendant une ruine totale, étoient d'avis de lever le siege. Tyrtée seul, fidele à l'Oracle, s'y oposa, & prononça à la tête de toute l'armée des vers qu'il avoit faits pour leur redonner courage, pour les consoler de leurs malheurs, & pour leur donner ses conseils dans la conjoncture presente. Ces vers animerent si fort tous les soldats, & leur inspirerent une si grande ardeur de combatre, que méprisant la mort, ils allerent attaquer les Messéniens, & les defirent. Cela remit en crédit l'oracle d'Apollon, qui commençoit à devenir suspect ; & acquit beaucoup de gloire à Tyitée, qui s'en retourna à Athenes avec le titre de bourgeois de Sparte, dont il fut honoré. Il nous reste encore une partie de ces vers qu'il fit pour cette grande occasion. C'étoit vers l'Olympiade vingt-cinquieme, près de six cents quatre-vingts ans avant Jesus Christ, & par conséquent peu de tems après Homere.

403 *Dictæ per carmina sortes*] Horace attribue les oracles au second âge de la poësie ; il vaut pourtant mieux, comme a fait Aristophane, les attribuer au premier. En effet, les oracles sont beaucoup plus anciens

anciens qu'Homere, & que la guerre de Troye. Mais peut-être qu'Horace a voulu dire que dans le premier âge les oracles étoient en prose; & qu'ensuite ils ne furent plus qu'en vers: & cela est vrai, comme il seroit aisé de le prouver ailleurs que dans une Remarque, car c'est une ample matiere à dissertation; on en feroit un juste volume.

404 *Et vitæ monstrata via est*] Il ne faut pas entendre ceci de la philosophie & des moeurs; car Horace se contrediroit, puisqu'il a dit que ce fut le premier soin de la poësie. Il faut l'entendre de la phisique. Il dit que dans le second âge de la poësie on commença à expliquer en vers les secrets de la Nature, & la maniere dont elle agit. *Vita*, la vie, pour *natura*, la Nature qui donne la vie à tout.

Et gratia Regum Pieriis tentata modis] Alors on assujetit la poësie à faire la cour aux Grands, & de Reine qu'elle étoit, on la fit devenir esclave.

405 *Ludusque repertus, & longorum operum finis*] On l'employa dans les jeux qu'on fit pour se delasser de ses longs travaux. Il veut parler des tragédies & des comédies que l'on faisoit jouer dans les fétes solemnelles, comme on l'a déja vu.

406 *Ne fortè pudori*] Cela prouve qu'Horace ne fait tout cet éloge de la poësie que pour empécher que Pison n'en fût dégoûté: & par conséquent les changemens d'Heinsius sont insoutenables.

407 *Musa lyræ solers*] Cette expression, *lyræ solers*, me paroît remarquable; car il me semble que j'ai toujours vu *solers* tout seul, ou avec le verbe.

408 *Naturâ fieret laudabile carmen an arte, quæsitum est*] En donnant aux jeunes gens des préceptes pour la poësie, il ne falloit pas oublier cette question si souvent agitée, si la poësie vient de la nature ou de l'art: car les hommes, presque toujours ennemis du travail, négligent ordinairement l'étude, se trouvant assez forts de leur seul naturel, qui sou-
vent

vent même n'eſt pas ſi heureux qu'ils penſent. Horace donc, pour empêcher les Piſons de tomber dans un ſemblable malheur, & d'avoir trop de confiance ſur leur naturel, décide nettement, que la nature & l'art doivent toujours ſe trouver enſemble. Il faut à la verité ſupoſer la nature, comme la baſe, comme le fondement de tout; ſans elle il n'y a point de poëſie, comme Horace l'a reconnu dans l'Ode III. & dans l'Ode VI. du Livre IV. & c'eſt ainſi qu'il faut expliquer cette preference que Pindare donne à l'heureux naturel, dans deux paſſages admirables, l'un de l'Ode ſeconde des Olymp.

- - - - σοφὸς ὁ πολ-
λὰ εἰδὼς φυᾷ·
Μαθόντες δὲ λάβροι
Παγγλωσσίᾳ, κόρακες ὥς,
Ἄκραντα γαρύετον.

Le Sage, c'eſt celui qui ſait naturellement beaucoup; mais ceux qui ne ſavent rien qu'à force d'étude, n'ont qu'un verbiage inutile, ils croaſſent comme des corbeaux, & parlent toujours ſans effet.

L'autre paſſage eſt de l'Ode III. des Ném.

Συγγενεῖ δέ τις εὐδοξίᾳ μέγα βρίθει.
Ὃς δὲ διδάκτ' ἔχει, ψεφηνὸς ἀνὴρ
Ἄλλοτ' ἄλλα πνέων, οὔποτ' ἀτρεκεῖ
Κατέβα ποδί. Μυριᾶν
Δ'ἀρετῶν ἀτελεῖ νόῳ γεύεται.

L'heureux naturel rend un homme conſiderable; mais celui qui n'a qu'une ſcience acquiſe, eſt toujours obſcur, il parle de tout, & n'eſt aſſuré de rien; toutes ſes demarches ſont incertaines, il entame toutes les ſciences, & les laiſſe toutes auſſi imparfaites que ſon eſprit.

Si

Si la nature ſeule eſt preferable à l'art ſeul, il eſt certain que quand l'art eſt joint à la nature, il la perfectionne & la fortifie. La nature donne la facilité, & l'art donne la méthode & la ſureté : c'eſt pourquoi Ciceron diſoit, *ars certior quàm natura* ; *l'art eſt plus ſûr que la nature* ; mais ils ne feront jamais rien de parfait l'un ſans l'autre ; & Longin a fort bien dit que quelque libre que la nature paroiſſe, elle ne ſe conduit pourtant pas au haſard, & n'eſt pas ennemie des regles. La nature ſans l'art eſt aveugle & téméraire ; c'eſt comme un vaiſſeau qui n'a point de pilote, & qui, ſans miracle, ne peut éviter de perir : & l'art ſans la nature eſt rude, ſterile & ſec. Horace a donc eu raiſon d'aſſurer qu'ils avoient beſoin l'un de l'autre, & qu'on ne pouvoit jamais les ſéparer. Et Quintilien a fort bien dit : *Nihil credimus eſſe perfectum, niſi ubi natura curâ juvetur. Nous croyons qu'il n'y a rien de parfait que ce que produit la nature aidée par le travail.* Mais il faut ſe ſouvenir que comme l'art neſt jamais ſi parfait que quand il imite la nature, la nature auſſi ne réuſſit jamais ſi bien que quand elle cache l'art.

410 *Nec rude quid proſit ingenium*] Il apelle *rude ingenium* le naturel qui, quelque heureux qu'il puiſſe être, eſt toujours groſſier quand l'art ne l'a pas poli. * Dans quelques manuſcripts au lieu de *quid proſit*, à quoi ſert, il y a *quid poſſit*, ce que peut. Et M. Bentlei n'a pas manqué de le recevoir dans ſon texte, & il a condamné *quid proſit*, parcequ'il lui a paru que ce terme rendoit la propoſition d'Horace fauſſe, puiſque Cherilus pour de très méchans vers reçut d'Alexandre quantité de Philippes d'or : Ils lui ſervirent donc à quelque choſe. Mais M. Bentlei fait trop de cas de l'or. Pour moi qui le mépriſe, je crois que *proſit* eſt la ſeule bonne leçon, & qu'il a plus de force. Quelques récompenſes pécuniaires & étrangeres que le naturel groſſier & ſans art puiſſe produire, il ne ſert de rien à un Poëte, puiſqu'il ne peut le mener à une réputation honorable & durable.

A

A quoi servent aujourd'hui à Chérilus ces pieces d'or qu'il reçut? L'ont-elles empéché d'être méprisé de toute la posterité & d'être regardé encore aujourd'hui comme un très méchant Poëte? Elles ne lui ont donc servi de rien. *

412 *Qui studet optatam cursu contingere metam*] Il prouve par des exemples sensibles, qu'il n'y a rien où le naturel seul suffise, & où l'on n'ait besoin du secours de l'art. Tous les athletes non seulement travailloient beaucoup pour réussir: mais ils vivoient encore dans une abstinence génerale de tout ce qu'on apelle plaisir. Πᾶς ὁ ἀγωνιζόμενος πάντα ἐγκρατεύεται. *Celui qui combat dans les jeux publics, s'abstient de tout*, dit saint Paul. Ceux qui ont lu Platon, savent de quelle maniere vivoient les athletes. Prétend-on donc que pour la poësie seule, qui est la plus noble & la plus difficile de toutes les productions de l'esprit, on soit exempt de cette loi génerale? Un Ancien a dit que les Dieux ont donné tout au travail. Cela est encore plus vrai de la poësie que de tous les exercices du corps; sans le travail il n'y aura jamais un bon Poëte.

413 *Puer*] Car on commençoit ces exercices-là fort jeune.

414 *Qui Pythia cantat Tibicen*] Horace ne parle point ici des joueurs de flute qui jouoient aux celebres jeux Pythiques; ces jeux étoient fort négligés quand il écrivoit ceci; & d'ailleurs, pour rendre sensible ce qu'il dit, il n'auroit pas été chercher un exemple en Grece. Pour bien entendre ce passage, il faut savoir qu'il y avoit autrefois dans les anciens Choeurs de comédies differens joueurs de flute. Quand tout le Choeur chantoit, il y avoit un joueur qui accompagnoit le chant, & qu'on apelloit par cette raison *choraule*, comme qui diroit *fluteur du Choeur*. Mais quand on chantoit les cantiques, ce chant étoit seul; & quand il étoit fini, il y avoit un joueur de flute qui répondoit seul à ce que le Choeur avoit chanté; & on l'apelloit *pythaule*, comme qui diroit *fluteur des cantiques Pythiens*; parceque ces cantiques étoient sem-

ſemblables aux Péans, c'eſt à dire aux himnes que l'on chantoit à Apollon dans la ville de Pytho. Diomede : *Quando enim Chorus canebat, choricis tibiis, id eſt choraulicis, artifex concinebat. In canticis autem Pythaules Pythicis reſponſabat. Quand le Choeur chantoit, le joueur de flute accompagnoit avec la flute qu'on apelloit flute de Choeur, & dans les cantiques, le joueur répondoit avec la flute Pythique.* Ces pythaules & ces choraules qui jouoient anciennement dans les pieces, & qui faiſoient partie des troupes des comédiens, ſe ſéparerent enſuite, jouerent à part, & firent des divertiſſemens ſéparés. Il y a eu de ces derniers joueurs de flute qui ont éte fort illuſtres dans leur art, & c'eſt de ceux-là dont Horace parle.

415 *Didicit priùs extimuitque magiſtrum*] On ne vit jamais de celebre joueur de flute qui n'eût fait ſon aprentiſſage. Puis donc que le naturel ſeul ne ſuffit pas pour les petites choſes, comment ſuffiroit-il pour les grandes ? Saint Jerôme a fort bien dit : *Diſcas quod poſſis docere, ne miles antequam tiro, ne priùs magiſter ſis quàm diſcipulus. Aprens plutôt ce que tu veux enſeigner aux autres, & ne prétens pas être ſoldat avant que d'être aprentif, ni maître avant que d'être diſciple.*

416 *Nun ſatis eſt dixiſſe, ego mira poëmata pango*] Voilà un langage qui n'eſt que trop ordinaire, encore aujourd'hui, on n'entend autre choſe. L'un dit ; Je fais de merveilleuſes élégies : l'autre, je fais des éclogues charmantes, & des tragédies qui mettent Sopohcle bien au-deſſous de moi. Pourquoi irois-je donc me tourmenter à feuilleter nuit & jour les Anciens, & à aprendre leurs regles ? Je n'ai jamais lu ni Théocrite, ni Sophocle, ni Virgile ; & je ne me ſoucie ni d'Ariſtote, ni des Rhéteurs. Pourquoi ne ſerions nous pas auſſi habiles que les Anciens ? Voilà le ton dont on parle, & il faut avouer que du tems d'Auguſte on n'avoit rien vu de ſi peu ſage, ou de ſi outré : on voit auſſi le ſuccès de ces beaux ouvrages,

qui ſont auſſitôt oubliés que connus. Il eſt bien glorieux à Horace, & à ceux qui ont les premiers donné ces préceptes, que tant de ſiecles après on ne faſſe rien qui n'autoriſe leurs déciſions, & qui ne confirme leurs jugemens. * M. Bentlei en corrigeant *nec ſatis eſt dixiſſe*, a gâté & perdu toute la force & la grace de ce paſſage. *

417 *Occupet extremum ſcabies*] C'eſt une expreſſion empruntée des enfans, qui dans certains jeux diſoient, *la gale prendra au dernier.*

Mihi turpe relinqui eſt] Pendant que je m'amuſerai à feuïlleter les Anciens, & à étudier leur art, un autre prendra les devans, & fera des tragédies & des opera. Cela ſeroit honteux; il ne faut pas le ſouffrir. Je veux travailler ſans étude, aprenne les regles qui voudra, je dirai que je les ai ſues.

* *Relinqui*] C'eſt un terme figuré. Il eſt emprunté des courſes dans les jeux publics. On diſoit *être laiſſé derriere*, pour dire *être vaincu*, *être ſurpaſſé par ſes rivaux*. Horace l'a employé à l'imitation des Grecs. Nous liſons dans Harpocration *ἀπολελοιπότες*, *οἱ νενικηκότες*. *Ceux qui ont laiſſé derriere*, c'eſt-à-dire *ceux qui ont vaincu.* *

419 *Ut præco ad merces turbam qui cogit emendas*] La nature & l'art ne ſuffiſent pas toujours pour faire un bon Poëte; il faut encore des amis fideles qui l'avertiſſent de ſes defauts: mais ces amis fideles ſont bien rares & bien difficiles à connoître pour des Poëtes riches & puiſſans comme ces Piſons. Et Horace compare fort bien ces Poëtes riches à des crieurs publics; comme ces crieurs apellent & convient le monde à l'achat des marchandiſes qu'ils mettent en vente; tout de même, un Poëte riche convie les flateurs; tout ſon bien eſt à l'encan, les louanges en ſont le prix: car, comme dit la fable, tout flateur vit aux depens de celui qu'il loue. Horace donc, pour ne rien négliger de tout ce qui peut contribuer à former un Poëte, enſeigne ici à diſtinguer le flateur d'avec le ſincere & le veritable ami.

Cogit] *Convocat*, apelle, aſſemble.

421 *Di-*

421 *Dives agris*] Ce vers eſt répété de la ſeconde Satire du Livre I. où il eſt parlé de *Fuſitius*.

422 *Si verò eſt unctum qui rectè ponere poſſit*] Mais ſi ce Poëte riche fait de plus faire grand' chere, s'il eſt toujours prêt à cautionner le pauvre, & ſi par ſon crédit ou par ſon éloquence il peut le tirer de toutes les affaires qu'on lui ſuſcitera, ce ſera un grand miracle s'il ſait diſcerner l'ami d'avec le flateur. Horace fait ici, en paſſant, l'éloge des Piſons d'une maniere bien fine & bien naturelle.

Unctum ponere] Faire grand' chere. On ſous-entend *opſonium*. La bonne table d'un Poëte eſt d'un grand ſecours pour faire louer ſes vers; mais on peut dire à ce Poëte ce qui Martial diſoit à Pomponius:

Quod tam grande ſophos clamat tibi turba togata,
Non tu, Pomponi, cœna diſerta tua eſt.

Toute cette troupe que tu as à ta table fait de grandes exclamations ſur tes vers; mais ce n'eſt pas toi qui es éloquent, Pomponius, c'eſt ton ſouper.

Pline apelle ces louangeurs *laudicœnas*.

423 *Levi pro paupere*] *Levis*, inconſtant, léger, perfide.

* *Atris litibus implicitum*] Cet *atræ lites* eſt fort beau & plein de force. Horace fait voir par cette épithete l'horreur qu'il avoit pour les procès, & combien ils ſont déteſtables. M. Bentlei a pourtant chaſſé ce mot du texte, & il a ſubſtitué, *artis*, pour *arctis*, c'eſt-à-dire *ſtrictis nodoſis*, dont on a de la peine à ſe tirer. Voilà une malheureuſe critique. *

425 *Beatus*] S'il ſera aſſez heureux pour diſtinguer le flateur d'avec l'ami. En effet ce ſeroit un très grand bonheur.

426 *Tu ſeu donaris, ſeu quid donare voles cui*] Voilà l'avis qu'il donne à l'ainé des Piſons, de ne lire jamais ſes vers à un homme à qui il vient de faire ou de promettre quelque preſent. Un ami intereſſé ne peut

jamais être un bon Critique; & quand il le feroit, il ne parleroit pas franchement à celui qui lui donne; c'eft comme un Juge corrompu, qui, quelque habile qu'il foit, ne connoît de jufte & d'honnête que ce qui lui eft utile.

427 *Plenum lætitiæ*] Plein de joie pour ce qu'on vient de lui donner, ou pour la promeffe qu'on lui a faite.

429 *Pallefcet fuper his*] *Super his*, ἐπὶ τούτοις c'eft-à-dire *de plus*.

431 *Ut qui conducti plorant in funere*] Cette comparaifon eft fort belle. Horace dit qu'il y a la même difference entre le flateur & l'ami fincere qu'entre ceux qu'on paye pour pleurer à des funerailles, & les amis ou les parens qui pleurent veritablement. Le flateur loue bien plus que l'ami, comme ces pleureurs à gages pleurent bien plus que ceux qui ont une douleur très veritable. Horace avoit fans doute en vue ce paffage de la XXII. Satire de Lucilius:

- - - mercede quæ
Conductæ flent alieno in funere Præficæ
Multo & capillos fcindunt & clamant magis.

Comme les pleureufes, qui fe louent pour pleurer aux funerailles, crient bien davantage, & s'arrachent bien mieux les cheveux.

Ces pleureufes étoient fort employées dans la Judée comme on le voit par l'Ecriture Sainte.

433 *Derifor*] Le *moqueur* pour le *flateur*. Il en a été parlé ailleurs.

Vero laudatore] Un homme vrai qui loue ce qu'il trouve beau, & qui parle en confcience.

434 *Reges dicuntur multis urgere culullis*] Comme les grands Seigneurs, avant que d'accorder leur amitié à quelqu'un l'éprouvent & l'examinent en le faifant bien boire, pour voir s'il fera fecret, & fi entre deux vins il ne découvrira pas ce qu'on lui aura confié, il faut qu'un Poëte éprouve & examine auffi

ceux

ceux qu'il veut faire les Juges de ses ouvrages: car autrement il sera sujet à prendre des flateurs pour des amis sinceres. Il me semble que j'ai lu quelque part, que Tibere éprouvoit par le vin ceux qu'il vouloit faire ses confidens. * Car comme on éprouve l'or, l'argent & le fer dans le fourneau, on éprouve de même les hommes dans le vin. Théognis:

Ἐν πυρὶ μὲν χρυσόν τε καὶ ἄργυρον ἴδριες ἄνδρες,
Γιγνώσκουσ', ἀνδρὸς, δ' οἶνος ἔδειξε νόον,
Καὶ μάλα περ πινυτοῦ, τὸν ὑπὲρ μέτρον ἤρετο πίνων.*

437 *Nunquam te fallant animi sub vulpe latentes*] Aprenez à connoître celui qui louë en renard. Horace fait allusion à la fable du renard & du corbeau, que Nannius a raporté toute entiere dans ses Commentaires. La Fontaine n'a eu garde de l'oublier, & c'est une de celles où il a, je ne dis pas égalé, mais surpassé les Anciens, par la naïveté & par la gayeté qu'il y a mêlées.

438 *Quintilio si quid recitares*] C'est le Poëte Quintilius Varus, parent & intime ami de Virgile & d'Horace, qui lui adresse l'Ode XVIII. du Livre I. & qui pleure sa mort dans l'Ode XXIV. Il y avoit déja longtems qu'il étoit mort quand il fit cet Art Poëtique: c'est pourquoi il dit, *recitares*, *jubebat*, *sumebat*, termes qui ne se disent que d'un homme qui n'est plus.

440 *Delere jubebat*] Quand un Auteur a essayé de corriger un endroit, & qu'il n'a pu en venir à bout, il est persuadé que cela suffit, & qu'il n'a qu'à le laisser là sans y toucher; mais il se trompe, il y a encore une correction à faire, comme disoit Quintilius, & qui est la plus sûre, c'est d'effacer; mais c'est une cruauté dont peu d'Auteurs sont capables.

441 *Et malè tornatos incudi reddere versus*] Les Critiques ont fort blâmé Horace d'avoir employé dans un même vers, & pour une seule chose, deux figures entierement differentes, & d'avoir allié l'en-

l'enclume avec le tour ; mais il eſt arrivé à ces Critiques ce que Quintilien a prédit ; ils ont blâmé ce qu'ils n'ont pas entendu. Horace n'employe ici qu'une même figure, & ils ne doivent pas l'ignorer ; le fer, après avoir été amoli & préparé par le feu & par l'enclume, ſe travaille au tour comme les autres métaux. C'eſt pourquoi Properce a dit comme Horace dans ſa derniere élégie du Livre II.

Incipe jam anguſto verſus componere torno,
Inque tuos ignes, dure Poëta, veni.

Commence à travailler tes vers au tour, & remets-les dans ton fourneau pour les adoucir.

Strabon s'eſt ſervi du mot *tourner*, en parlant du fer de Cibyra, à la fin du XIII, Liv. Ἴδιον δ' ἐστὶν Κιβύρᾳ τὸ τὸν σίδηρον τορεύεσθαι ῥαδίως. *Cibyra a cela de particulier, que ſon fer ſe travaille facilement au tour.* * Car τορεύειν ſe dit ſouvent pour τορνεύειν, *travailler au tour.* M. Bentlei a fait ſur ce paſſage une remarque très longue, & très ſavante, où il prouve fort bien qu'on dit *des vers travaillés au tour*, & *des vers remis ſur l'enclume.* Mais il condamne cette enclume miſe après le tour, comme deux figures très differentes qui ne peuvent être miſes enſemble. En quoi il s'eſt infiniment trompé. Il veut qu'on liſe :

Et malè ter natos incudi reddere verſus.

Ce qui eſt inſuportable & très opoſé au génie d'Horace, qui n'auroit jamais joint ce *ter* avec l'adjectif *natos* pour le rapporter à *reddere* ; l'équivoque eſt trop groſſiere & trop ſenſible pour fonder cette belle reſtitution & pour éluder l'autorité de Properce. Il plaiſante ſur l'explication que j'ai donnée à ce vers :

Inque tuos ignes, dure Poëta, veni.

Suavis

Suavis est Dacierius, dit-il, *M. Dacier est plaisant*, dit-il, *d'expliquer ce vers*, remets tes vers au fourneau pour les adoucir. *Je fus étonné*, ajoute-t'il, *quand je lus cette explication.* Et voici celle qu'il imagine : les Poëtes disent souvent *ignes*, les feux, pour *amores*, les amours. Et c'est des amours qu'il faut expliquer le vers de Properce. Mais qui a jamais dit *redire in ignes suos*, pour dire *revenir à ses amours*. C'est cela qui est très plaisant & je dirois très étonnant, si M. Bentlei ne nous avoit accoutumés à l'étonnement par des critiques très hasardées. Ce savant homme après avoir reçu dans le texte ce *malè ter natos*, en paroît dégoûté & il est tout prêt à le desavouer. Il nous propose une autre correction qu'il nous defie de ne pas recevoir, il veut qu'on lise *malè formatos*, ce qui n'est pas meilleur. La verité n'est point si flotante & si incertaine. *

442 *Si defendere delictum quàm vertere malles*] Car très souvent les Auteurs ne prennent sous leur protection précisément que les endroits que l'on critique; ce sont toujours les endroits favoris, &, si on les en croit, les meilleurs de tout l'ouvrage.

444 *Quin sine rivali*] Cela arrive presque toujours : ces admirateurs de leurs fades Ouvrages s'aiment sans rival, & jouïssent tranquilement de leurs amours sans que personne leur porte envie.

445 *Vir bonus & prudens versus reprehendet inertes*] Ces cinq vers sont admirables, & renferment une grande partie de ce qu'on peut trouver chez les Rhéteurs qui ont traité à fond de la critique, laquelle consiste en trois choses; à ajouter, à retrancher & à changer, comme nous le verrons dans la suite.

Versus reprehendet inertes] On ne fait presque point d'ouvrage aujourd'hui qui ne fournît un très grand nombre d'exemples de tous les defauts qu'Horace assemble dans ces cinq vers. Mais tous les Ecrivains ne meritent pas qu'on remarque leurs fautes; celles des grands hommes sont seules dignes de

notre attention. Car elles peuvent être très nuiſibles, parceque, comme on prend toujours pour modele ce qu'il y a de plus grand, on peut bien plus aiſément imiter leurs vices que leurs vertus. Supoſons donc que Corneille eût donné ſa belle tragédie de la mort de Pompée à examiner à Quintilius, ou à quelque autre Critique; & voyons en paſſant ſi nous ne pourions pas découvrir une partie de ce qu'il y auroit trouvé. Ces eſſais ne peuvent être que très utiles, & ne ſauroient faire aucun tort à la mémoire d'un homme, qui n'eſt pas moins au-deſſus de nos cenſures que de nos louanges. Il ſeroit même à ſouhaiter qu'on nous donnat des reflexions ſur toutes nos bonnes pieces de théâtre, afin de nous en faire connoître les beautés & les defauts. Dans la III. ſcene du II. Acte, quand Cléopatre dit:

Ne parlons point ici du Tage ni du Gange,
Je connois ma portée, & ne prens point le change.

Ce dernier vers auroit paru *iners*, lâche, ſans force, & bas. Dans la ſcene III. de l'Acte III. Ceſar demande à Antoine,

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme?

ANTOINE.

Comme n'oſant la croire, & la croyant dans l'ame,
Par un refus modeſte & fait pour inviter,
Elle s'en dit indigne, & la croit meriter.

Cela auroit encore paru lâche, froid, & plein d'une affectation qui ne convient point du tout à la tragédie, & moins encore au caractere d'Antoine, dont le langage ſentoit le corps de garde, & qui étoit fort groſſier. On n'a qu'à ſe ſouvenir du portrait que Plutarque en fait.

446 *Culpabit duros*] Les vers peuvent être durs ou par les mots, ou par les choſes. De ces deux vices,

ces, le dernier est le plus grand ; & peut-être auroit-on accusé Corneille d'y être tombé, lorsqu'il fait dire par Cléopatre, dans la premiere scene de l'acte II.

Les Princes ont cela de leur haute naissance ;
Leur ame dans leur sang prend des impressions,
Qui dessous leur vertu rangent leurs passions.

Tout le monde conviendra que l'ame prend dans le sang des impressions du vice ; mais il est dur & choquant de dire qu'elle y prend les impressions de la vertu, & cela n'est pas moins contraire à la morale qu'à la Théologie des Païens même. Il y a encore de la dureté dans ce que Cesar dit dans la scene II. de l'acte III. en parlant de Rome :

Et qui verse en nos coeurs, avec l'ame & le sang,
Et la haine du nom, & le mépris du rang.

Rome ne verse point dans un Romain l'ame avec le sang.

Incomtis allinet atrum] Je ne doute pas que Quintilius n'eût marqué & condamné comme un de ces endroits sans grace & sans ornement, ce qu'Achorée dit dans la scene II. du II. acte, en parlant de Pompée qui rend le dernier soupir :

Et tient la trahison, que le Roi leur prescrit,
Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.
Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre,
Et son dernier soupir est un soupir illustre.

Outre que cela est vainement subtil & recherché, il est sans grace, & peche par le tour & par l'expression.

447 *Transverso calamo signum*] Il tirera tout au travers une ligne que les Grecs & les Latins apellent *obelum*, & dont les Critiques se servoient pour faire entendre que le passage, où ils la mettoient, devoit être rayé.

Ambitiosa recidet ornamenta] Ces ornemens emphatiques & ambitieux sont très condamnables ; & je crois que Quintilius auroit mis de ce nombre tout ce qu'Achorée dit de la tête du grand Pompée, quand Achillas la montra à Cesar. C'est dans la I. scene du III. Acte.

A ces mots Achillas découvre cette tête ;
Il semble qu'à parler encore elle s'aprête,
Qu'à ce nouvel affront, un reste de chaleur
En sanglots mal formés exhale sa douleur.
Sa bouche encore ouverte, & sa vue égarée
R'apellent sa grande ame à peine séparée, &c.

Corneille s'amuse peut-être mal à propos à peindre les grimaces de cette tête. L'ornement qu'il en tire est ambitieux, pour me servir du terme d'Horace, & d'une chose naturelle, il en fait une image qui n'a rien de noble ni de naturel. Aristophane auroit fort bien apliqué à cela son ληκύθιον ἀπώλεσεν, *il a perdu ses couleurs.* Mais dans ce même endroit, sept ou huit lignes plus haut, il y a deux vers qui seuls rachetent tous ces endroits foibles. C'est où le même Achorée parle des bassesses que Ptolomée fit devant Cesar :

J'en ai rougi moi-même, & me suis plaint à moi
De voir là Ptolomée, & n'y voir point de Roi.

Quelle force & quel sens dans ce vers !

448 *Parum claris lucem dare coget*] L'obscurité est le plus grand vice du discours ; il faut donc nécessairement éclaircir tout ce qui est obscur. Photin parle fort obscurément quand il dit à Ptolomée dans la premiere scene :

Le choix des actions ou mauvaises, ou bonnes,
Ne fait qu'anéantir la force des couronnes.

Il veut dire que la vertu, qui porte les Rois à faire

de

de bonnes actions plutôt que de mauvaiſes, affoiblit leur pouvoir ; mais de la maniere dont il s'exprime, il ne le dit point du tout, ou il le dit mal.

449 *Arguet ambiguè dictum*] Quintilien diſoit comme ce Critique, *vitanda in primis ambiguitas: il faut ſur tout éviter l'ambiguité.* De tous nos defauts c'eſt d'ordinaire le plus facile à connoître.

Mutanda notabit] *Enfin il marquera exactement tout ce qu'il faudra changer.* Car preſque tout ce qu'il vient de dire eſt compris dans les changemens. Quintilien va éclaircir cette Remarque. Ce ſage Critique dit que la correction conſiſte à *retrancher*, à *ajouter*, & à *changer:* que les deux premiers ſont les plus faciles, & que le troiſieme eſt très malaiſé, & voici ſes termes: *Sed facilius in his ſimpliciuſque judicium, quæ replenda vel dejicienda ſunt: premere verò tumentia, humilia extollere, luxuriantia aſtringere, inordinata dirigere, ſoluta componere, exultantia coërcere, duplicis operæ, nam & damnanda ſunt quæ placuerant, & invenienda quæ fugerant. Il eſt plus aiſé, & on a plutôt fait quand il ne faut qu'ajouter ou retrancher; mais lorſqu'il faut rabaiſſer ce qui eſt guindé, élever ce qui eſt rampant, réduire ce qui eſt trop abondant & trop exceſſif, placer ce qui eſt mal rangé, aſſembler ce qui eſt épars, & reduire ce qui eſt trop diffus, c'eſt une double peine : car il faut & condamner ce qui nous avoit plu, & trouver ce qui nous étoit échapé.* Ce *mutanda* ne ſignifie donc pas ſimplement dans Horace *ce qu'il faut changer de place*, comme on l'a cru : mais il comprend, avec une partie de ce qu'Horace a dit, ce que Quintilien a expliqué. Le Critique dont Horace parle, auroit ſans doute trouvé de ces changemens à faire dans la même piece, & peut être n'auroit-il pas épargné ce que Ceſar dit dans la troiſieme ſcene du quatrieme acte :

M'ont rendu le premier & le maître du monde.
C'eſt ce glorieux titre à preſent effectif
Que je viens ennoblir par celui de captif;
Heureux ſi mon eſprit gagne tant ſur le vôtre,

Qu'il en estime l'un, & me permette l'autre.

Cesar expliquoit assurément son amour d'une maniere plus noble ; & j'ai de la peine à croire que Quintilius eût souffert ce qu'il dit dans la suite :

Mais las ! contre mon feu mon feu me sollicite.
Si je veux être à vous, il faut que je vous quite.

Pour moi je l'avoue :

A des propos si froids je méconnois Cesar.

Je crois que le même Critique auroit été fort choqué d'entendre dire à Cléopatre dans la premiere scene du second acte :

Et si jamais le ciel favorisoit ma couche
De quelque rejetton de cette illustre souche,
Cette heureuse union de mon sang & du sien
Uniroit à jamais son destin & le mien.

Cléopatre ne devoit pas aller si vîte, ni témoigner des impatiences qui blessent si ouvertement la pudeur. Quand Didon dit à Enée dans Virgile :

Saltem si qua mihi de te suscepta fuisset
Ante fugam soboles, si quis mihi parvulus aulâ
Luderet Æneas. - - -

C'est après les noces faites, lorsqu'elle n'a plus rien à ménager.

450 *Fiet Aristarchus*] Aristarque étoit un très grand Critique, qui vivoit du tems de Ptolémée Philadelphe, en même tems que Callimaque : il avoit fait plus de quatre vingts volumes de Commentaires sur Homere, sur Aristophane, & sur tous les autres Poetes Grecs. Il avoit surtout revu & corrigé Homere avec un très grand soin. C'est grand dommage que son travail sur ce grand Poete ne soit pas venu jusqu'à

juſqu'à nous. Encore ſi Euſtathe l'avoit vu, il nous en auroit conſervé des morceaux. Mais il paroît qu'il ne le connoiſſoit que par les citations des Anciens. Il avoit une critique ſi fine & ſi pénétrante, qu'on l'apelloit ordinairement *le Prophete*, ou *le Devin*, à cauſe de ſa grande ſagacité.

Cur ego amicum offendam in nugis] C'eſt le langage ordinaire des amis complaiſans & flateurs: pourquoi irois-je offenſer mon ami pour des bagatelles, en lui diſant que ſes vers ne ſont pas bons?

451 *Hæ nugæ ſeria ducent in mala*] Horace répond fort bien à ces flateurs: Ce que vous apellés des bagatelles, précipitera ce Poëte dans de veritables maux, dès que vous vous ſerez moqué de lui une fois en lui cachant vos veritables ſentimens.

452 *Deriſum ſemel exceptumque ſiniſtrè*] Ce vers peut ſignifier deux choſes; l'une, *quand le public ſe ſera une fois moque de lui:* & l'autre, *quand vous vous ſerez moqué de lui une bonne fois.* Le premier ſens eſt ſuivi par des gens très habiles, mais il me paroît mauvais. Horace ne parle point ici des maux qui arriveront à ce méchant Poëte, après que le Public ſe ſera moqué de lui; il lui prédit ceux qui lui doivent arriver, après que cet ami flateur ſe ſera moqué de lui en le trompant par ſes louanges empoiſonnées. Car le but d'Horace eſt de faire connoître que cet ami trop complaiſant ſera l'unique cauſe de tous ces malheurs; parceque s'il avoit voulu lui parler ſincerement d'abord, il l'auroit deſabuſé de cet entêtement qu'il commençoit d'avoir pour la poëſie, & l'auroit empéché de tomber dans le précipice où ſa complaiſance outrée & ſa lâche flaterie l'ont précipité. C'eſt aſſurément le ſeul veritable ſens de ce paſſage, & je crois qu'on en conviendra.

453 *Ut mala quem ſcabies*] Voici les maux où la mauvaiſe complaiſance d'un ami précipite un méchant Poëte; c'eſt que tout le monde le fuit comme un peſtiferé, comme un enragé. *Mala ſcabies*, ψώρα ἀγρία, que Celſe apelle *fera ſcabies*, la lepre la plus dangereuſe.

Morbus regius] C'est *morbus arquatus*, la jaunisse. Lucrece ;

Lurida præterea fiunt quæcumque tuentur
Arquati.

Tout paroît jaune à ceux qui ont la iaunisse.

Et on apelle cette maladie *le mal royal*, parcequ'il n'y a point d'autre remede que de mener, comme on dit, une vie de Roi.

454 *Aut fanaticus error*] Les fanatiques, c'est-à-dire les démoniaques. *Aut iracunda Diana*, ceux que Diane a frapés, c'est-à-dire les lunatiques, les fous. Les Anciens croyoient que toutes ces maladies étoient contagieuses.

456 *Incautique sequuntur*] *Incauti*, les imprudens, qui ne voyent pas à quel danger ils s'exposent, de suivre un fou.

457 *Hic dum sublimes versus ructatur*] *Sublimes*, c'est-à dire qu'il croit les plus sublimes du monde, ou *sublimes*, qu'il fait en regardant les cieux, comme s'il tiroit de-là son enthousiasme. C'est pourquoi on a lu aussi *sublimis* en le raportant au Poëte : *sublimis*, μετέωρος, *qui marche en regardant le ciel.* Mais *sublimes versus* me paroît meilleur. Horace se divertit ici à décrire la folie d'un Poëte que les flateurs ont rendu fou.

Ructatur] Il ne les fait pas, il les *vomit* ; au contraire du Sophiste Aristide, qui répondit à un Empereur, qui lui demandoit : Quand sera-ce que nous vous entendrons ? οὐκ ἐσμὲν τῶν ἐμούντων, ἀλλὰ τῶν ἀκριβούντων. *Nous ne sommes pas de ceux qui vomissent leurs ouvrages, mais de ceux qui les travaillent.*

459 *Succurrite, longum clamet*] Par ce *longum clamet*, Horace marque la coutume de ces mandians, de ces estropiés qu'on trouvoit sur les grands chemins ; ils prononçoient ce mot *succurrite*, si fort en trainant, qu'ils le faisoient durer une demie heure. Nos gueux connoissent encore cette méthode par-

parfaitement. On a expliqué ce *longum, de loin,* ou *fort haut* ; mais je crois qu'on s'eſt trompé, il vaudroit encore mieux l'expliquer, *longtems,* & comme nous dirions, *il a beau crier, tout ſon ſaoul.*

462 *Quî ſcis an prudens huc ſe dejecerit*] Car il n'y a point de folie dont un méchant Poëte ne ſoit capable. * M. Bentlei a lu *projecerit,* qu'il trouve beaucoup plus beau. *

463 *Siculique Poëtæ narrabo interitum*] La mort du Poëte Empédocle né à Agrigente, *Gergenti,* ville de Sicile.

465 *Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam inſiluit*] Empédocle étoit un grand Poëte Philoſophe ; il avoit fait trois livres de la nature des choſes, qu'Ariſtote cite fort ſouvent. Il avoit auſſi écrit l'expédition de Xerxès ; mais ſa fille ou ſa ſoeur brulerent cet Ouvrage après ſa mort. Il floriſſoit vers l'Olympiade LXXX. environ quatre cents cinquante ans avant notre Seigneur. Lucrece fait de lui ce bel éloge dans ſon premier Livre :

Nil tamen hoc habuiſſe viro præclarius in ſe
Nec ſanctum magis & mirum, carumque videtur.
Carmina quin etiam divini pectoris ejus
Vociferantur & exponunt præclara reperta ;
Ut vix humanâ videatur ſtirpe creatus.

La Sicile n'a jamais rien eu de plus illuſtre, de plus reſpectable, de plus merveilleux & de plus cher que ce grand Philoſophe. Ses vers divins aprennent à tout le monde les belles choſes qu'il a trouvées ; & l'on a de la peine à croire qu'il fut né d'un homme mortel.

Si l'on avoit de la peine à le croire né d'une race mortelle, il me ſemble qu'on n'en devoit pas moins avoir à le croire capable de la folie qu'on lui a reprochée en l'acuſant de s'être précipité dans les flammes du mont Etna. Cette accuſation eſt pourtant fort ancienne, & Strabon la traite tantôt de fabuleuſe, & tantôt de veritable & de croyable, ſelon

les differentes relations qu'on lui faiſoit des ouvertures de cette montagne. Il eſt certain qu'on n a fondé ce reproche que ſur un ſoulié d'Empédocle, qu on trouva près d'une de ces ouvertures, & qu'on dit que ces tourbillons de flamme y avoient rejetté : car, afin qu'on ne s'imagine pas un miracle, Empédocle portoit des ſouliers d'airain. Ce fondement eſt bien foible. Mais les Anciens ſe ſont plûs à donner aux grands hommes des choſes extraordinaires, & à mêler leur vie de beaucoup de fables. Quelles folies n'a-t-on pas dit de Pythagore, d'Ariſtote? &c. Ce qui m'étonne, c'eſt qu'Horace ait ſuivi cette fable, & qu'il ne ſe ſoit pas ſouvenu du témoignage de Timée, qui aſſuroit qu'Empédocle étoit mort dans le Peloponeſe; & de celui de Néanthes de Cyſique, qui raportoit que ce Philoſophe étant tombé d'un coche, s'étoit rompu la jambe, & en étoit mort.

Ardentem frigidus Ætnam] On explique diverſement ce mot *frigidus*, *froid*. Les uns prétendent qu'Horace a dit *froid* pour *fou*, & les autres ſoutiennent que *frigidus*, eſt ici ce que nous diſons, *de ſang froid*. Je n'aime ni l'une ni l'autre de ces explications. La premiere eſt froide & inſoutenable : & l'autre, quoiqu'elle paroiſſe un peu meilleure, ne vaut pas mieux. Il y a peu de ſang froid dans une action de cette nature. Je ſuis perſuadé que par le mot *frigidus*. Horace a voulu peindre toute l'extravagance d'un fou, qui pour acquerir de la réputation, & paſſer pour un Dieu, cherche une mort qu'il ne laiſſe pas de craindre, & dont les aproches glacent tous ſes eſprits : car voilà ce qu'il y a d'admirable, il veut être Dieu, & il meurt de peur.

467 *Invitum qui ſervat, idem facit occidenti*] Il n'y a pas d'aparence qu'Horace diſe ceci en géneral, la maxime ſeroit trop outrée & trop horrible. Il ne parle aſſurément que des Poëtes, *invitum Poëtam*. Toute autre ſorte de gens qui tombent dans une mélancholie noire, qui les porte à chercher la mort, peuvent être ſecourus, parce qu'on peut eſperer qu'à l'avenir ils ſeront plus ſages; comme cela arriva à Dama-

Damasippe, que Stertinius empécha fort heureusement de se jetter dans le Tibre, comme il le dit lui-même dans la III. Satire du Livre II.

Solatus jussit sapientem pascere barbam,
Atque à Fabricio non tristem ponte reverti.

Après m'avoir consolé, il me donna l'envie de laisser croître cette grande barbe, veritable caractere de la sagesse, & me renvoya du pont Fabrice tout joyeux.

Mais pour les Poëtes, on ne gagneroit rien à les secourir, leur folie est desesperée, ils n'en gueriront jamais; on n'a donc qu'à les abandonner & à les laisser perir. Il y a là plus de sel.

469 *Et ponet famosæ mortis amorem*] Qu'on l'empêche une fois de se précipiter, il n'en perdra pas l'envie, & fera le coup à la premiere occasion. *Famosa mors*, une mort qui fera parler le monde.

470 *Nec satis apparet cur versus factitet*] On ne sait point quel si grand crime il a pu commettre pour avoir attiré ainsi sur lui la colere des Dieux, qui lui ont inspiré la rage de faire des vers. Horace parle ici des méchans Poëtes, comme on avoit accoutumé de parler de ceux qui étoient tombés dans de grands malheurs sans qu'on sût pourquoi, chacun faisoit ses conjectures, il a fait ceci, il a fait cela.

471 *Minxerit in patrios cineres*] Les Anciens prenoient pour une grande impieté de pisser dans un lieu saint. C'est pourquoi Perse dit dans la premiere Satire:

Pinge duos angues; pueri, sacer est locus, extra
Meiite. - - - -

Peignez deux serpens sur la muraille. Enfans, le lieu est sacré, allez pisser dehors.

Mais

tombeau ; & un ſacrilege épouvantable de piſſer ſur le tombeau de ſon pere, ou de ſes aïeux,

An triſte bidental moverit inceſtus] Quand la foudre étoit tombée en quelque endroit, on croyoit que Dieu vouloit que cet endroit lui fût conſacré. C'eſt pourquoi les Aruſpices alloient d'abord y faire un ſacrifice d'une jeune brebis, après lequel ils environnoient le lieu de pieux, ou d'une corde, ou d'un mur ; & dés ce moment il étoit ſacré, il n'étoit plus permis d'y marcher, & on l'apelloit *bidental*, du nom de la brebis qui avoit été immolée, à *bidente*. On traitoit d'impies & de ſacriléges ceux qui profanoient ce lieu, ou qui en remuoient les bornes ; ce qu'Horace apelle *movere bidental* ; & on croyoit qu'ils étoient toujours en bute à la colere des Dieux. Cette ſuperſtition étoit même ſi outrée, que ſi la foudre, en tombant, avoit tué quelqu'un, il étoit defendu de le brûler & de lui faire des funerailles. La loi de Numa y étoit expreſſe : SI HOMINEM FOULMEN JOBIS OCCISIT, IM NE SUPRA GENUA TOLLITO. HOMO SI FOULMINE OCCISUS ESIT, EI JUSTA NULLA FIERI OPORTETO. Il falloit qu'il fût enterré dans le lieu même. Ceſt pourquoi Perſe apelle *bidental* l'homme même qui a été frapé de la foudre :

An quia non fibris ovium, Ergennaque jubente
Triſte jaces lucis evitandumque bidental ?

Eſt-ce que parceque tu n'as pas été frapé de la foudre dans quelque bois, & que l'Aruſpice n'a pas fait ſur toi les ſacrifices pour te rendre formidable & de mauvais augure aux paſſans, &c.

472 *Inceſtus*] Comme les Anciens ont dit *chaſte* pour *pieux*, ils ont dit auſſi *inceſte* pour *impie*.

473 *Clathros*] C'eſt un mot Grec, κληθρὸν, & il ſignifie proprement les groſſes barres de bois ou de fer dont on ferme les portes & les fenêtres : & enſuite on a donné ce nom aux baraux dont on grille les lieux où l'on enferme les bêtes. *Clathrus* ſe prend auſſi pour

pour la grille des fenêtres ; car Plaute a dit *clathratas fenestras*, des fenêtres grillées.

Voilà tout ce que j'ai cru néceſſaire pour l'intelligence de la Poëtique d'Horace. De tous les ouvrages de ce Poëte c'eſt celui qui a été le moins éclairci. Cela vient de ce qu'on n'eſt pas remonté juſqu'à la ſource, & qu'on n'a conſulté ni la Poëtique d'Ariſtote, dont Horace a tiré ſes principaux préceptes, ni la pratique des Anciens. Et c'étoient-là les deux ſeuls moyens de la bien entendre. Si Jule Scaliger l'avoit bien entendue, il lui auroit rendu plus de juſtice, & en auroit parlé plus modeſtement. Mais il ne s'étoit pas donné le tems de la bien comprendre. Ce Livre étoit trop petit pour être goûté d'un homme comme lui, qui faiſoit grand cas des gros volumes, & qui d'ailleurs aimoit bien mieux donner des regles que d'en recevoir. Sa Poëtique eſt aſſurément un ouvrage d'une érudition infinie ; on y trouve partout des choſes fort recherchées, & elle eſt toute pleine de ſaillies qui marquent beaucoup d'eſprit : mais comme je l'ai déja dit, il n'y a point de juſteſſe dans la plupart de ſes jugemens, & ſa critique eſt ſouvent injuſte. Il loue ce qui merite d'être blâmé, & il blâme ce qui merite de grandes louanges. Il ne démêle preſque jamais le veritable ſublime dans ce qui eſt ſimple & naturel, & il prend ordinairement pour des excès vicieux les ſages hardieſſes de l'éloquence & de la poëſie. Il y a pourtant des beautés ſi grandes & ſi éclatantes qu'il en eſt frapé, & il les fait fort bien ſentir ; mais cela eſt rare & pour une fois qu'il admire à propos, il mépriſe dix fois ſans raiſon. Il n'avoit pas aſſez étudié & aſſez médité les grands maîtres pour ſe former un goût ſûr. Quand on lit ſi rapidement, ce n'eſt pas le moyen d'acquerir une connoiſſance nette & diſtincte des beautés & des vices du diſcours, & d'aprendre à en bien juger. C'eſt un point très difficile. On n'y parvient que par un long uſage, & par de longues & profondes reflexions. Comme un homme delicat étanchera mille fois mieux ſa ſoif,

&

& boira avec plus de goût & de plaisir dans un ruisseau dont les eaux seront claires & pures, que dans un fleuve plein de bourbe & de limon, tout de même, un esprit fin qui ne cherche que la justesse & une certaine fleur de critique, trouvera bien mieux son compte dans ce petit traité d'Horace, qu'il ne le trouveroit dans vingt volumes aussi énormes que la Poëtique de Scaliger. On peut dire veritablement que celui qui boit dans cette source pure, *pleno se proluit auro*; & tant pis pour celui qui ne sait pas le connoître. Pour moi j'en fais un très grand cas. Je ne sais si j'aurai été assez heureux pour la bien éclaircir, & pour en dissiper si bien toutes les difficultés, qu'il n'y en reste aucune. Les plus grandes de ces difficultés viennent des passages qu'Horace a imités des Grecs, ou des allusions qu'il y a faites. Je puis dire au moins que je n'en ai laissé passer aucune sans l'attaquer; & je pourois me vanter,

- - - - nec tela nec ullas
Vitavisse vices Danaum.

Il est très certain que malgré la foule des Commentateurs & des Traducteurs, Horace étoit très mal entendu, & que ses plus beaux endroits étoient défigurés par les mauvais sens qu'on leur avoit donnés jusques ici : & il ne faut pas s'en étonner, la plupart des gens ne reconnoissent pas tant l'autorité de la raison que celle du grand nombre, pour laquelle ils ont un profond respect. Pour moi qui sais qu'en matiere de critique on ne doit pas compter les voix, mais les peser, j'avoue que j'ai secoué ce joug, & que sans m'assujettir au sentiment de personne, j'ai tâché de suivre Horace, & de démêler ce qu'il a dit d'avec ce qu'on lui a fait dire. J'ai même toujours remarqué (& j'en pourois donner des exemples bien sensibles) que quand des esprits accoutumés aux cordes comme dit Montagne, & qui n'osent tenter de franches allures, entreprennent de traduire & de commenter ces excellens ouvrages, où il y a plus
de

de finesse & plus de mistere qu'il n'en paroît tout leur travail ne fait que les gâter, & que la seule vertu qu'ayent leurs copies, c'est de nous degoûter presque des originaux. Comme j'ai pris la liberté de juger du travail de ceux qui m'ont précédé, & que je n'ai pas fait difficulté de les condamner très souvent, je déclare que je ne trouverai nullement mauvais qu'on juge du mien, & qu'on releve mes fautes: il est difficile qu'il n'y en ait, & même beaucoup dans un ouvrage aussi long que celui-ci, & qui a été fait à plusieurs reprises. Si quelqu'un veut donc se donner la peine de me reprendre, & de me faire voir, que j'ai mal pris le sens en certains endroits, je me corrigerai avec plaisir; car je ne cherche que la verité, qui n'a jamais blessé personne: au lieu qu'on se trouve toujours mal de persister dans son ignorance & dans son erreur.

NOTES
SUR L'ART POETIQUE.

DE *arte poëticâ*. Ce titre est de la façon des Grammairiens, comme Ger. Vossius l'a montré dans la preface de ses institutions poëtiques, & c'est le sentiment du Pere Sanadon, qui l'a rangée parmi les Epitres, en la distinguant seulement de maniere qu'il en fait le troisieme Livre.

3 *Ut turpiter*] Le P. S. lit *aut turpiter*, se persuadant, comme il y a aparence, qu'Horace a voulu proposer ici l'alternative de deux differentes figures bisarement & monstrueusement composées.

11 *Hanc veniam petimusque damusque*] C'est toujours Horace qui parle, comme le P. S. l'a remarqué, & il n'y a point de raison qui oblige de mettre cela

en

en dialogue, comme M. Dacier a fait. Aparemment, dit ce Pere, il n'avoit pas alors ſous les yeux le commentaire de Nannius, Profeſſeur de Louvain, qui avoit eu la même penſée cent ans auparavant.

26 *Levia*] On trouve dans un ancien manuſcrit & dans deux excellentes éditions, *lenia*, & le P. S. l'a employé.

32 *Imus*] Le P. S. lit *unus*, après pluſieurs manuſcrits & deux ſavans Commentateurs.

36 *Pravo vivere naſo*] Tous les MSS. portent *naſo vivere pravo*, & c'eſt la leçon du P. S.

45 *Hoc amet, hoc ſpernat*] Le P. S. a placé ce vers après le ſuivant, comme M. Bentlei. Voy. la Remarque de M. Dacier.

52 *Fictaque*] Les manuſcrits de Fabricius & les éditions de deux ſavans Commentateurs portent *factaque*, & le P. S. les a ſuivi.

59 *Nomen*] Le P. S. a mis *nummum*, après M. Bentlei.

65 *Sterilisve diu palus*] Le P. S. lit *ſterilisve palus dudum*, la derniere ſillabe de *palus* étant inconteſtablement longue.

92 *Decenter*] Les manuſcrits portent *decentem*, & le P. S. l'a reçu après les plus excellens Critiques.

120 *Honoratum*] Le P. S. a adopté la correction de M. Bentlei, en liſant *Homereum*, & voici leurs raiſons. 1. Les Scholiaſtes n'ont point expliqué *honoratum*; ce qui donne lieu de croire qu'ils ne l'ont point trouvé dans leurs exemplaires. 2. La renommée n'a jamais donné d'Achille l'idée que ce mot preſente, & Homere ne lui a jamais donné cette épithete. 3. Horace dans les autres exemples qu'il propoſe n'a attaché aux noms aucune épithete, & il a dû de même n'en point donner à Achille, ou lui en donner ſeulement une vague & indeterminée. 4. Il y a aparence que les Scholiaſtes ont lu *Homereum*, comme on en peut juger par cette explication qu'ils ont donnée de ce vers: *Si ad imitationem Homeri deſcribis, ſi Achillem de quo ſemel Homerus ſcripſit, velis ſcribere; talem debes ſcribere, qualem Homerus oſtendit.*

313 *Ver-*

133 *Verbum verbo*] Le P. S. lit *verbo verbum*, que portent les meilleurs manuſcrits & pluſieurs excellentes éditions tant anciennes que modernes.

135 *Proferre*] M. Cuningam a lu *referre*, & il a été ſuivi par le P. S. qui remarque que c'eſt ainſi que M. Dacier lui-même a cité ce vers dans ſes Remarques ſur le chap. XIX. de la Poëtique d'Ariſtote.

139 *Parturient*] Il y a dans trois manuſcrits & dans ſept éditions *parturiunt*, que le P. S. a employé. St. Jerôme cite ainſi ce vers, comme M. Bentlei l'a remarqué.

148 *In medias res*] Au milieu de ſa matiere, comme le P. S. l'a entendu.

157 *Naturis*] Le P. S. a mis *maturis*, comme M. Bentlei & un autre habile Commentateur. Cette leçon ſe trouve comme une correction dans un ancien manuſcrit, & le P. Cauſſin l'a citée il y a longtems. D'ailleurs l'explication des Scholiaſtes, dit le P. S. donne lieu de croire qu'ils ont lu dans leurs exemplaires *maturis annis*, puiſque l'un rend ces mots par *maturum ſenem*, & l'autre par *maturo ſeni*.

161 *Imberbis*] Le vieux manuſcrit de Cruquius porte *imberbus*, & cette leçon, employée par Mrs. Baxter, Bentlei & Cuningam, & confirmée par les anciens Grammairiens Chariſius & Marcellus, eſt celle que le P. S. a ſuivie.

172 *Spe longus, iners, aviduſque futuri*] Le P. S. a adopté les deux corrections de M. Bentlei, & a lu *Spe lentus, iners, paviduſque futuri*.

185 *Nec pueros*] On trouve dans preſque tous les anciens manuſcrits & dans les premieres éditions *ne pueros*, & le P. S. l'a employé.

196 *Concilietur amicis*] Tous les manuſcrits, dit Cruquius, portent *conſilietur amicè*, & le P. S. a reçu cette leçon.

197 *Amet peccare timentes*] Il y a dans pluſieurs manuſcrits *amet pacare tumentes*, & le P. S. les a ſuivis, après M. Bentlei & un autre ſavant Editeur. Horace, dit le P. S. dit dans ce vers deux choſes differentes. Ce n'eſt pas aſſez de moderer les emportemens

mens de la colere; il faut encore les prévenir, ou les étouffer dans leur naiſſance.

202 *Vinɛta*] Le P. S. lit *junɛta*, que portent les anciennes éditions & la plus grande partie des manuſcrits.

260 *Miſſos*] Le P. S. met *miſſus*, comme pluſieurs ſavans Critiques.

266 *Intra ſpem veniæ cautus*] L'explication que M. Dacier donne à ce paſſage, dit le P. S. eſt bien étrange. C'eſt préciſément tout le contraire. Florus dit: *Citavere leges nefas; ſed abſtulit virtus parricidam & facinus intra gloriam fuit*; c'eſt-à-dire *permanſit intra gloriæ limites*. La valeur du meurtrier couvroit ce que ſon action avoit de criminel, & la fit enviſager du côté qu'elle lui étoit glorieuſe. La mépriſe de M. Dacier, continue le P. S. vient du principe qu'il avance, que le mot *intra* ſignifie toujours *en deça*. On me permettra d'opoſer à cette déciſion l'autorité d'Aulugelle qui aſſure au Liv. XII. chap. XIII. que Ciceron a pris cette prépoſition tantôt pour *in* & tantôt pour *citra*. C'eſt dans le premier ſens qu'Horace a dit ici *intra ſpem veniæ*, pour *in ſpem veniæ*.

270 *At noſtri*] Les premieres éditions & la plupart des manuſcrits portent *at veſtri*, & le P. S. a reçu cette leçon.

271 *Utrumque*] Le P. S. a mis *utroſque* après M. Cuningam.

272 *Ne dicam ſtultè*] Il y a dans un excellent manuſcrit, cité par Achille Eſtaſo, *non dicam ſtultè*, & le P. S. a employé cette leçon, qui eſt importante, parcequ'elle modifie le jugement qu'Horace porte de Plaute.

277 *Quæ canerent*] Le P. S. ſuit ici M. Bentlei, en liſant *qui canerent*.

318 *Veras*] Cruquius dit que *vivas* eſt géneralement de tous les manuſcrits. Le P. S. l'a donc reçu, comme M. Bentlei, qui dit la même choſe.

324 *Præter laudem*] Le P. S. a corrigé ici le texte, en mettant *propter*. La leçon ordinaire, dit-il, renferme évidemment un double ſens, & ce qui eſt encore

core plus étonnant, c'eſt que le ſens qu'elle preſente d'abord ne ſauroit être celui du Poëte. *Graii nullius avari præter laudem*, ſignifie naturellement, que les Grecs n'étoient avares que de louanges ; ce qui eſt auſſi éloigné de la penſée d'Horace que de la verité.

328 *Superat? poteras*] Le P. S. lit *ſuperet? poterat*, après quelques manuſcrits & d'excellentes éditions.

330 *At hæc*] Le P. S. a ſuivi la conjecture d'Eſtaſo, en liſant *an hæc*, qui ſe trouve dans trois manuſcrits des plus anciens. C'eſt auſſi la leçon de M. Bentlei, aprouvée par M. Dacier.

337 *Omne ſupervacuum &c.*] Le P. S a retranché ce vers, qui a déja paru ſupoſé à M. Bentlei, qui a bien vu, dit le P. S. qu'il ne pouvoit pas être d'Horace ; qu'il nuit à la penſée bien loin de l'aider, & que l'expreſſion n'eſt point du tout correcte. S'il n'y a que le ſuperflu qui s'échape, ajoute ce Pere, on ne doit point craindre de faire de longues inſtructions: ce qu'il y aura de bon ne ſauroit s'échaper & demeurera toujours. Or c'eſt-là préciſément le contraire de ce que le Poëte veut dire. De plus *pleno de pectore manare*, ne peut avoir qu'un ſens avantageux, & donne ſeulement l'idée d'un eſprit enrichi & cultivé, qui s'épanche au dehors, pour répandre & communiquer les belles connoiſſances dont il eſt plein.

339 *Nec*] Le P. S. lit *ne*, qui eſt la leçon des premieres éditions & des MSS. les plus anciens.

353 *Quid ergo*] Les manuſcrits portent *quid ergo eſt?* & le P. S. a adopté cette leçon.

358 *Bis terque*] On trouve dans un manuſcrit & dans trois éditions *bis terve*, & cette leçon que M. Dacier aprouve a été reçue par le P. S.

360 *Opere in longo*] Le P. S. a ſuivi les premieres éditions & le plus grand nombre des manuſcrits, en mettant *operi longo*, comme M. Bentlei. Cette leçon eſt figurée, comme il le remarque, & plus élégante que l'autre.

410 *Quid proſit*] On trouve dans pluſieurs manuſcrits & dans trois excellentes éditions, *quid poſſit*, & c'eſt la leçon que le P. S. a employée.

414 *Venere & vino*] Les manuſcrits cités par Eſtaſo portent *Venere & Baccho*; & le P. S. a reçû cette leçon dans ſon texte. Le vers en a plus de grace, comme ce Pere le remarque, & la métaphore eſt mieux ſoutenue.

416 *Nunc ſatis*] Le P. S. lit *nec ſatis*, comme M. Bentlei.

435 *Laborent*] On trouve dans les premieres éditions & dans preſque tous les manuſcrits *laborant*, que le P. S. a employé.

441 *Et malè tornatos*] Cette leçon eſt inconteſtablement defectueuſe, & le P. S. a bien eu raiſon de lire *formatos*, comme Guyet, Ménage, M. Coſte & M. Cuningam. Les Scholiaſtes, dit le P. S. portent des traces ſi marquées de cette leçon, qu'il eſt difficile de ne la pas reconnoître. Celui de Cruquius dit ſur ce vers : *Hoc à fabris ferrariis tractum eſt, qui ad incudem revocant ferramenta malè formata ſeu cuſa.* On dit dans Porphirion : *Incudi reddere, hoc eſt, denuo verſus ſcribere, quomodo ferramentum malé formatum incudi redditur, ut ibi reformetur.* Et Acron, en expliquant ces mots, *incomtis allinet atrum tranſverſo calamo ſignum*, qui ſont cinq vers après celui-ci, ajoute ; *Notam culpæ ſignificat, nam notare verſum malè formatum dicimus.*

448 *Nullum ultra verbum, aut operam ſumebat inanem*] Un manuſcrit porte *nil ultra*, & ce mot a donné lieu à M. Cuningam de corriger tout ce vers ainſi :

Nil ultra verbi, aut operæ inſumebat inanis ;

& le P. S. l'a ſuivi.

462 *Dejecerit*] Le P. S. a mis *projecerit*, après les plus anciens manuſcrits, l'édition d'Alde Manuce de 1501. & celle de M. Bentlei & de M. Cuningam.

470 *Factitet*] Eſtaſo a trouvé *dictitet* dans les manuſcrits, & le P. S. a employé cette leçon, comme M. Cuningam.

Fin du Neuvieme Tome.

